

Correspondance  
CORRESPONDANCE

SECRETÉ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

*pour servir à l'Histoire des Cours, des  
Sociétés & de la Littérature en  
France, depuis la mort de Louis XV.*

TOME SEIZIEME.

\* \* \*

\* \*

\*

A LONDRES,

CHEZ JOHN ADAMSON.

---

1788.





# CORRESPONDANCE

**S E C R E T E ,**

**POLITIQUE & LITTÉRAIRE,**

**O U**

*MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des  
Cours , des Sociétés & de la Litté-  
rature en France , depuis la mort de  
Louis XV.*

---

*De Paris , le 25 Fevrier 1784.*

**U**NE triste vérité que l'expérience & la réflexion nous procurent, c'est que le vrai bien sur la terre n'est qu'une chimere; qu'il faut renoncer à son existence, & qu'il faut se féliciter de voir encore cette belle idole recevoir des offrandes plus ou moins pures & plus ou moins abondantes en faveur de l'humanité. Disons donc, & disons avec joie que, si l'on n'a pas fait tout le bien qu'on pouvoit faire pendant un hiver aussi constamment rigoureux que l'a été celui-ci, on en a fait assez pour rassurer sur l'horrible insensibilité dont on taxe, non sans fondement, toutes ces jolies petites machines fibreuses que l'égoïsme agite en tant de sens

( 6 )  
dans cette capitale , & qui se ressouviennent  
à peine des noms d'homme & de société. Disons  
donc que les aumônes & les secours , en tous  
genres , ont été considérables , & que si L. M.  
n'ont point mis de bornes à leur pieuse mu-  
nificence , toutes les classes de citoyens ont  
montré la plus noble émulation à suivre un  
si bel exemple. Il est peu de corps , peu de  
particuliers , même de ceux qui ne sont qu'au-  
dessus du mal-aise , qui n'aient voulu parti-  
ciper à ces actes de bienfaisance ; & certai-  
nement si tous les malheureux n'ont pas été  
secourus , c'est moins parce qu'on ne l'a pas  
pu , que parce qu'on ne les a pas connus. Mais  
pour les connoître il ne faudroit pas les faire  
rougir , & c'est le moindre affront qu'il aient  
à redouter dans la situation où sont les choses.  
Je voudrois donc qu'un certain nombre de  
bons philanthropes remplissent l'utile & sainte  
fonction de rechercher les vrais malheureux ,  
d'en captiver la confiance , de reconnoître  
leurs miseres , & de leur procurer des secours  
prompts & proportionnés. Tel homme qui ne  
mériteroit qu'indignation s'il étoit connu , vous  
arrache par son importunité ce qu'un autre  
mérite par tant de titres ; & si vous négligez  
cette distinction , vous donnerez beaucoup  
sans donner utilement. Eh comment , direz-  
vous , parvenir à discerner le mendiant du  
souffrant ? Laissez agir votre sensibilité , veu-  
lez le bien — imitez un jeune Monarque dont  
la prudence éclaire les charités ann de les  
rendre plus légitimes , plus fructueuses & plus  
durables. Un jour le Roi revenoit seul à che-

val d'une chasse au tirer qui s'étoit faite dans un petit bouquetin peu distant de Versailles; enveloppé dans son manteau, un jeune payfan le prend pour un particulier, l'aborde, le suit & lui demande l'aumône avec persévérance : — *Mon pere & ma mere sont malades, disoit-il, nous manquons de pain depuis deux jours. Ces paroles affectent le Monarque; il s'arrête malgré le froid, & veut connoître la vérité. — Tu m'en imposes peut-être? Et tu ne fais que répéter une complainte qu'on t'a soufflée pour surprendre la charité des passans. — Ah Monsieur, Monseigneur, je vous dis la vérité. — Où demeures-tu? — Dans le hameau voisin, — Conduis-moi. Et voilà le Monarque & le jeune garçon qui s'acheminent pour s'y rendre. — Ils arrivent: S. M. voit le trop fidele tableau de la misere, & verse sa bourse, s'instruit de l'honnêteté des malheureux qu'il avoit visités & leur fait assurer à son retour une pension convenable pour le reste de leurs jours. Cette aventure étant bientôt sue de toute la cour, & le récit en étant fait devant une jeune Princesse à qui quelqu'un se permit d'observer que S. M. n'auroit pas dû s'exposer avec autant de confiance, on eut bien lieu de reconnoître à sa replique la vérité de notre ancien proverbe; que *Bon Sang ne fait point mentir. — Je ne vois rien que de naturel dans la démarche de mon frere, dit-elle si sagement, & c'est un grand mal d'éloigner ainsi des Princes la vérité sous le spécieux prétexte de l'intérêt qu'on prend à leurs personnes. Ces paroles si belles dans la bouche d'une aussi jeune**

Princesse font un assez grand éloge de son cœur & de son esprit, & justifient ces vers de M. Roucher.

» Flatteurs, ne dites plus aux Rois,  
 » Qu'élevés au-dessus des loix,  
 » Le ciel de tout impôt affranchit la Couronne.  
 » Louis vous répondroit, qu'en des jours rigoureux,  
 » Le sacrifice entier des délices du Trône,  
 » Est l'impôt que les Rois doivent aux malheureux.

La chronique scandaleuse ne rapporte malheureusement, dans les circonstances présentes, que trop de traits flétrissans pour quelques-unes de ces personnes assez honorées, pour être ordinairement chargées de la distribution des libéralités publiques : un anonyme a cru devoir, par la fable suivante, prémunir la société contre les êtres que l'inactivité, le défaut de zèle, l'intolérance, la partialité, &c. rendent aussi dangereux que l'infidélité. Si la diction laisse à désirer, la morale en est exacte & frappante, & dès-lors bonne à répandre & à fuivre.

## LES DEUX NIDS.

### F A B L E.

Un Marmot du grand ton, que ses gens & sa mère  
 Appelloient Monsieur le Marquis,  
 Venoit de découvrir deux méchans pots de terre  
 Où la neige à flocons battoit deux méchans nids,  
 A demi dépouillés de leur mousse légère.



Là gissoient maints & maints petits ;  
 Depuis du temps éclos mais ne profitant guere ,  
 Qui, transis , morfondus , sous ces frêles lambris ,  
 Mouroient comme chez nous de froid & de misere.

Notre Marquis enleve habitans du logis :

Tiens , dit-il à Colas son frere ,  
 Frere de lait s'entend , car vous ne verrez pas ,  
 Si ce n'est dans son baptistaire ;

Que frere de Marquis ait jamais nom Colas ,  
 Prends ce nid , nous garderons l'autre ,  
 Tous deux me font pitié , tu soigneras le tien ;  
 Et Champagne ou Jasmin veillera sur le nôtre.

Colas accepte bel & bien ,  
 Des deux même son âme est en secret tentée.

Colas vite emporte le sien ,  
 La réchauffe , l'arrange , apprête une pâtée ,  
 Qu'il présente lui-même au bout du chalumeau

A la bégayante couvée.  
 La voilà par ses soins & refaire & sauvée.  
 Le Marquis au rebours : il auroit été beau  
 De le voir de sa main faire ainsi le ménage

D'un chétif & commun oiseau !  
 Car c'étoit des Pierrots , Messieurs , pas davantage.  
 Ce soin là des laquais n'étoit-il pas l'ouvrage ?  
 Il le leur avoit dit ; c'en devoit être assez.  
 Des laquais ! belle race ! En connoit-on de pire ?  
 De leurs maîtres souvent , & ce n'est pas peu dire ,  
 L'insolence & les airs par eux sont surpassés.  
 Et Jasmin & Champagne avoient un cœur de pierre.

Ni ces gens ni la Chambriere  
 ( Ce sexe est bon pourtant ) ne furent empressés  
 D'arracher à la mort une famille entiere ;  
 Et la faim à loisir , sur les petits glacés  
 Imprimant sa dent meurtriere



Fit de leur nid cimetière.

Notre Marquis au fond en eut quelque douleur :

Bien qu'élevé dans la grandeur

Il étoit par instans compatissant & tendre.

O vous qui, comme lui, ne pouvez vous défendre

De suivre quelquefois les mouvemens du cœur,

Cette fable doit vous apprendre

A ne faire jamais le bien par Procureur.

Tous les journaux & tous les cercles vantent avec complaisance la *Galatée de Cervantes* que M. le Chevalier de Florian, connu par quelques jolies bagatelles, vient d'imiter & de faire imprimer chez Didot, avec toute la recherche typographique. Il étoit à craindre qu'en peignant la vie pastorale, l'auteur ne transportât dans son ouvrage, les niaiseries de notre opéra-comique; il a su les éviter, ses idées sont naturelles, son style est conforme à ses idées; on peut lui reprocher d'avoir gâté par des phrases triviales, quelques jolis morceaux. Galatée qui cherche sa houlette découverte que son amant l'a trouvée; en rendant compte à ses compagnes de l'inutilité de ses soins, elle dit : *quelqu'un l'a prise; mais je n'y ai pas de regret.* — Si l'on apporte des présents à Silverie, à son amant Durancio, au moment de leur mariage, une bergère leur offre un panier de fruit, l'autre porte dans son chapeau, *les œufs frais que ses poules ont pondus* : celle-ci donne la poule même, celle-là un jeune coq. — Dans le joli tableau du bonheur du village, en peignant le projet de vivre dans les champs, l'auteur s'écrie; —

J'aurois de quoi vivre , j'aurois encore de quoi  
 donner : car sans cela point de richesses ; c'est  
 n'avoir rien que de n'avoir que pour soi. — L'her-  
 mite Fabian étoit assis « sur un morceau de roc ; il  
 » tenoit dans ses mains une harpe dont il tiroit  
 » des sons plaintifs ; ses yeux humides étoient  
 » tournés vers le ciel, & deux longues larmes  
 » fillonoient ses joues. » Mais ces légers dé-  
 fauts sont bientôt effacés par des tirades pleines  
 de graces : Elicio résolu de déclarer son amour à  
 Galatée la surprend « assise au bord de l'eau &  
 » plongée dans une si profonde rêverie qu'elle  
 » ne vit pas son amant ? ses yeux humides re-  
 » gardoient la fontaine ; son front étoit ap-  
 » puyé sur une de ses mains , & de l'autre  
 » elle caressoit le chien d'Elicio , ce chien qui  
 » depuis si long temps, étoit plus souvent avec  
 » elle qu'avec son maître. Le fidele animal cou-  
 » ché aux pieds de Galatée avoit la tête ap-  
 » puyée sur les genoux de la bergere , les  
 » yeux fixés sur les siens ; & son air inquiet  
 » & reconnoissant sembloit lui demander pour-  
 » quoi ce jour-là il étoit caressé plus qu'à  
 » l'ordinaire. » La bergere en ce moment  
 croyant n'être entendue de personne, fait en  
 chantant l'aveu de son amour, Elicio l'entend,  
 se montre ; Galatée ne peut se démentir, mais  
 elle jure d'obéir à son pere, qui veut la don-  
 ner à un riche berger du Portugal qui la fait  
 demander en mariage, elle s'éloigne. « Le  
 » chien de son amant fut le seul qui osa la  
 » suivre : elle s'en apperçut, & voulut l'en  
 » empêcher en le menaçant de sa houlette :  
 » mais le chien s'offrit à ses coups & la

» pauvre Galatée ne put jamais venir à bout  
 » ni de le battre, ni de le chasser. »

Il peint ainsi le vénérable Salvador. « C'é-  
 » toit le pasteur des bergers, celui qui les con-  
 » soloit dans leurs peines & qui remercioit  
 » le ciel de leur bonheur. Tout le village étoit  
 » sa famille, tous les orphelins ses enfans ; de-  
 » puis quarante ans il remplissoit le sublime em-  
 » ploi de louer Dieu & de servir les hommes. »

— Le plan de cet ouvrage est simple : Gala-  
 tée est recherchée par Elicio qu'elle aime, &  
 par un riche Portugais auquel son pere est  
 prêt à l'accorder ; Erastre leur rival, par un  
 excès de générosité, demande une brebis à  
 chaque ami d'Elicio, l'obtient, enrichit ce ber-  
 ger que Galatée préfère & la lui fait épouser.

Les épisodes de ce roman ne sont pas fort  
 heureux. L'histoire des tourterelles dont M. de  
 Florian s'accuse d'être l'auteur est ridicule ; l'i-  
 dée de ce cerisier assez grand pour nourrir  
 son maître, sur lequel des tourterelles ont  
 leur nid, déraciné dans une nuit par un seul  
 homme, porté, planté sous les fenêtres de  
 Galatée, sans que les oiseaux amoureux s'é-  
 loignent, est d'un cerveau de quinze ans.

L'aventure d'Artidore sauvage par amour  
 comme Cardenio, vivant au fond d'un antre  
 avec deux chevres qui le nourrissent & qu'il  
 défend, est de la même force & de l'invention  
 du traducteur.

Le sacrifice de Fabian à Pimbrio, ce triom-  
 phe impossible de l'amitié, sur un amour qu'on  
 suppose excessif, est d'une imagination espa-  
 gnole amante du merveilleux.

Les moyens des deux auteurs font toujours les mêmes : Galatée cachée , voit le troc des houlettes ; Elicio caché , apprend qu'il est aimé de Galatée ; Erastre caché , surprend le secret de Fabian ; Pimbrio , Nisida , & Peolinde se cachent , pour écouter Fabian , &c.

Que conclure ? que M. de Florian a quelquefois des graces , que son ame paroît honnête & douce , que son style simple & coulant n'a pas ce faux éclat , ce ton précieux & recherché que tant de gens mettent à la mode dans les Musées & leurs cotteries subalternes ; que sa pastorale enfin est celle d'un jeune homme aimable qui promet beaucoup si , comme on le dit , il n'a que vingt-deux ans.

Je n'ai rien dit des vers que M. de Florian a répandus dans sa *Galatée*.

On les pardonne à sa jeunesse ;  
Ces vers ressemblent à la fleur  
Dont la couleur est sans finesse ,  
Et le calice sans odeur.

### É P I T R E

*Des Chevaux , Anes & Mulets , au sujet des ballons.*

Nous soussignés , Chevaux Anglois ,  
Chevaux échappés d'Arabie ,  
Chevaux natifs de Normandie ,  
Chevaux de poste & de relais ,  
Chevaux de bonne compagnie  
Entiers ou non , blancs , noirs ou bais ,  
Item nous race abâtardie ,

Entêtés & graves Mulers  
 Du Poitou, de l'Andalousie;  
 Item, nous rouffins d'Arcadie  
 Vulgairement nommés Baudets,  
 Par ces présentes authentiques  
 Proclamons nos libérateurs  
 Tous les ingénieux auteurs  
 Des globes aérostatiques,  
 Ils avoient (pour parler latin)  
 Le cœur doublé d'un cœur de chêne,  
 Les premiers, qui de grand matin,  
 Rencontrant des Chevaux en plaine  
 Sur leur dos, sans bride & sans mord  
 S'élançerent comme au passage,  
 Et n'eurent dans cet équipage  
 Pour tenir bon contre la mort  
 D'autre étrier que leur courage:  
 Et de ces braves gens, hélas!  
 Les noms sont encor lettres closes:  
 Parmi les inventeurs des choses  
 Polydore ne les met pas.  
 Ne craignez point un tel outrage,  
 Physiciens trop généreux  
 Dont l'essai déjà très-heureux  
 Tend à finir notre esclavage,  
 Nous emboucherons, comme il faut,  
 Les Chevaux de la renommée,  
 Et vos noms s'en vont au plutôt  
 Voler de contrée en contrée:  
 On les saura dans l'univers  
 Depuis Paris jusqu'au Bengale,  
 Et Rossinante & Bucephale  
 Vous béniront dans les enfers.



Pour compâtr à notre peine  
 Pouvoit-on mieux imaginer ?  
 Et depuis que l'espece humaine  
 Par nous se fait ici mener,  
 N'est il pas temps quelle se mene ?  
 Que le diable emporte à jamais,  
 Carrosses, Vis-à-vis, Berlines,  
 Chaîses, Cabas, Cabriolets,  
 Diligences & Turgotines,  
 Fiacres, Charrettes, Haquets !  
 Pour remplacer tous ces objets  
 Il suffit des Carolines.  
 Des Carolines ! dira-t-on :  
 Vous croyez ces ballons uniques ?  
 Pour des chevaux & des bourriques  
 Vous hauffez un peu trop le ton —  
 C'est l'équité qui nous entraîne :  
 Parce qu'Esopé est inventeur  
 S'ensuit-il donc que la Fontaine  
 Ne soit pas aussi créateur ?  
 A quiconque ouvre les barrières  
 Nous disons humblement salut,  
 Mais d'après nos foibles lumieres  
 Nous autres, bêtes s'il en fut,  
 Nous pensons que les Montgolfieres  
 Arriveront moins vite au but  
 Que les Carolines légères,  
 Quand elles seroient à l'affut  
 Pour pouvoir partir les premières.

Ah ! pour voler bien proprement  
 Rien n'est tel qu'un ballon sphérique,  
 Qui, gonflé successivement  
 Par l'acide vitriolique,



Monte majestueusement ,  
Et dans sa course pacifique  
Peut descendre à commandement.

La paille est un moyen funeste :  
On dira tout ce qu'on voudra ,  
Mais, moins on en consommera  
Et plus nous en aurons de reste.  
Et puis que diroient tous les dieux  
Si contrains à prendre des crêpes  
Ils voyoient l'homme audacieux  
Les enfumer comme des Guêpes ?  
Ils lui feroient un sort pareil  
Au sort du jeune téméraire ,  
Qui manqua de brûler la terre  
Pour avoir, dans un char vermeil ,  
Laisé quelques brins de litière  
Aux pieds des chevaux du soleil.

Nous décernons tous des couronnes  
A ceux-là qui se roidissant  
Contre les pamphlets monotones  
Dont on défioit leurs talens ,  
Devant Paris, drapeau flottant ,  
S'en furent poser leurs colonnes  
Presque aux portes du firmament.  
Poursuivez, couple magnanime,  
Allez malgré tout, en avant,  
Et remettez à flot de vent  
Une machine aussi sublime.  
Que maint nouvelliste échauffé  
Vous condamne au pieds d'un gros arbre ;  
Que maint président de café  
Vous cite à sa table de marbre ;  
Vous pouvez toujours le saisir ,

Le rameau d'or qu'on vous refuse,  
 Et laisser le sot, de loisir,  
 Quand on l'instruit ou qu'on l'amuse,  
 En appeller de son plaisir.  
 La géométrie incrédule  
 A tout, hors à son Appendix,  
 Vous démontrera par X X  
 Que votre espoir est ridicule,  
 Mais de ces beaux raisonnemens  
 Nous voyons les événemens  
 Contrarier la conséquence,  
 Et nous avons l'expérience  
 Qu'il n'est en dépit des savans,  
 Rien d'impossible à la science.

Inutiles en mil huit cent,  
 Nous pourrons avec nos compagnes  
 Errer par vaux & par montagnes  
 Et retrouver en bondissant  
 La liberté que les campagnes  
 Nous offroient au monde naissant.  
 Puisse alors planant sur nos têtes,  
 L'homme, ce premier animal  
 S'élever au-dessus des bêtes  
 Moins au physique qu'au moral !

*De Paris, le 3 Mars 1784.*

Vous vous intéressez à toutes les décou-  
 vertes qui peuvent servir les arts : vous ap-  
 prendrez avec plaisir que M. Hoffman de  
 Strasbourg, possède un secret, dont je vais  
 essayer de vous faire connoître l'utilité.

Il compose une encre à l'aide de laquelle

vous pouvez écrire ou dessiner sur un cuivre préparé. Par une opération qu'il connoît seul, dans l'espace de cinq ou six heures, il vous donne un très-grand nombre d'exemplaires de votre ouvrage. Il est impossible de remarquer la moindre différence entre l'original & la copie ; les traits les plus délicats , l'esprit du maître, sont rendus avec une précision qu'aucun autre procédé ne peut atteindre ; & les objets sur le papier ne sont pas transposés comme dans les gravures ordinaires.

Il n'est rien dans la nature qu'on ne puisse imiter par le moyen de M. Hoffman ; il rend avec une égale délicatesse , & l'effet des passions sur la physionomie , & les reflets de la lumière , & le jeu des ombres , les bois , les animaux , les nuages & l'architecture. Les plus habiles dessinateurs Mrs. Barbier, Renou, La Grenée lui fournissent déjà des dessins : ils sont convaincus que ce nouvel art est susceptible d'arriver à la plus grande perfection ; ils travaillent avec d'autant plus de hardiesse que le contour qu'ils viennent d'hasarder peut s'effacer avec un linge trempé dans l'esprit de vin, & qu'après avoir vu le premier trait de leur ouvrage exécuté, ils peuvent le corriger, le retoucher à volonté, sans craindre de nuire à ce qu'ils ont déjà produit. Vous sentez, Monsieur, que ces derniers avantages sont inappréciables, puisqu'ils évitent aux planches de M. Hoffman cette sécheresse, cette dureté inévitables dans celles qui sont corrodées par l'eau forte, ou taillées par le burin.

Par ce beau procédé, on graverait en cinq

ou six ans , à peu de frais , les plus riches cabinets de l'Europe , ce qu'on ne pourroit exécuter dans deux cens ans , avec des dépenses énormes , par les moyens déjà connus.

M. Hoffman a de plus trouvé le secret de tirer d'une planche à la maniere noire , quatre ou cinq mille épreuves , aussi belles que les quatre ou cinq cens que jusqu'à présent , on en obtenoit avec peine.

Il est à présumer que le gouvernement François protégera les établissemens que M. Hoffman veut former en France , dès que ses découvertes & ses projets lui seront connus.

La rigueur de l'hiver a diminué les plaisirs du Carnaval ; les masques se traînoient avec peine dans les neiges amoncelées , & s'efforcoient en vain d'attraper cet air de gaité franche , qu'on remarquoit chez eux les années précédentes. — Les bals de la bonne compagnie ont été moins fréquens ; & ceux de l'opéra n'ont offert que des bâillemens aux provinciaux qui les courent. Il n'y avoit pas un de ces bals , il y a quinze ou vingt ans , qui ne fut l'occasion d'une aventure piquante , d'une scene comique , ou d'un couplet malin ; tout est changé , le rire & la gaité ne sont plus connus en France , nous sommes pédans ou philosophes de trop bonne heure , tous nos enfans sont des Catons , toutes nos Dames sont savantes , tous nos petits-mâtres sont des vers ; & quels vers ! L'un d'eux M. le Chevalier de Lang... vient de répandre mystérieusement quelques couplets apologétiques des cinq-doigts. Ce sont d'assez plates policon-

neries que d'assez méchantes équivoques ga-  
 zent tant soit peu ; mais où l'on ne trouve ni  
 goût, ni esprit, ni gaité. Si vous consultiez  
 nos jolis petits hommes, nos jolies petites  
 Dames, tous vous désolent : *C'est charmant !*  
*C'est nouveau, voilà tout, & c'est la seule*  
*raison qui m'engage à vous les communiquer.*

Boufflers peignit avec graces  
 Le lieu dont chacun est fou ;  
 Barthe & D'arnaud sur ses traces

. . . . .  
 Ont peint l'objet de leur goût,  
 Sans m'élever à leurs places  
 Et pour essayer ma voix,  
 Je vais chanter les Cinq-doigts.

Un vieux que chacun repousse,  
 S'il a de l'or bien compté,  
 Fait la cadence du pouce,  
 Soudain il est supporté ;  
 Vénus va, pour lui plus douce,  
 A son lit s'associer :  
 Honneur au doigt de financier.

Du second l'emploi me touche :  
 Du mystere signe heureux  
 Près d'une mere farouche  
 Il exprime & parle aux yeux.  
 En le plaçant sur la bouche,  
 L'amour fidele & discret  
 Nous dit, garde mon secret.

Cette pensée est jolie : mais sa délicatesse



contraste étrangement avec la crudité du couplet suivant :

Celui du milieu réclame  
Mesdames, le pas sur tous.  
Quand l'amour perd sa flamme  
Ce doigt le réveille en vous :  
Aussi quand près d'une Dame  
Le Dieu cueille un beau laurier,  
Ce doigt est son brigadier.

Au suivant l'amour fidele  
Place l'anneau du bonheur.  
Qui le reçoit d'une belle  
En retour promet son cœur.  
Ce doigt d'amour éternelle  
Offre le gage enchanteur;  
Je le crois un peu menteur.

Ce joli couplet n'a contre lui que d'être  
en mauvaise compagnie.

Le petit dans l'art magique  
Passe pour être en crédit.  
Toute femme est despotique,  
L'œil de la prude est hardi;  
L'amant que l'on nomme est l'unique;  
Petit panier s'agrandit  
Mon petit-doigt me l'a dit.

De tous ces doigts, ce me semble;  
L'éloge est poussé trop loin.  
De l'écrire encor je tremble  
Et le dire est un besoin.



J'ai vu ces laches ensemble  
S'unir d'un effort commun  
Et se mettre cinq contre un.

Ce n'est guere ici le cas de vous dire : *Devines si tu peux*. — Car mieux vaut au contraire que vous ne deviniez point.

Ce n'est pas que je n'aime & n'entende le mot pour rire tout comme un autre ; ce n'est pas que je porte là sévérité jusqu'à proscrire absolument ces petites impuretés poétiques ; mais il faut qu'elles soient assaisonnées de tant d'agréments & d'aisance, qu'on puisse s'abandonner comme malgré soi, au charme d'une narration naturelle & piquante ; charme que font goûter, en dépit des scrupules, les traits les plus graveleux de la *Pucelle*, & que le bon *Curé Jeannot* (\*) vient également de me faire éprouver. C'est un conte fort gaillard, mais il est écrit avec tant de naturel, de naïveté, de légèreté, que si, comme on le dit, M. de Cam... en est l'auteur, je ne vois pas pourquoi ni comment il peut le désavouer. Ses travaux actuels peuvent être d'une toute autre volée, d'une toute autre importance, mais il ne s'ensuit pas qu'un ouvrage de sa grande jeunesse doive blesser sa délicatesse. Au surplus, gardons-nous de blâmer un sentiment

---

(\*) Il n'y en a qu'un très-petit nombre d'exemplaires entre les mains de quelques personnes qui ignorent d'où il leur vient. *Le Curé Jeannot* est suivi d'un autre conte intitulé *Sa Servante*. Cela forme une petite brochure qui vient d'être imprimée anonymement.

aussi louable que rare parmi Messieurs les auteurs ; souhaitons qu'il serve de préservatif à tous les lecteurs du bon Curé Jeannot, & qu'il dirige le jugement qu'on doit à son auteur.

« Dieu fasse paix au bon Curé Jeannot,  
Qui de son temps vécut comme un saint homme,  
Paillard au lit, à l'église dévot,  
Il ne connut ni Geneve ni Rome;  
Voilà quel fut le bon Curé Jeannot.

Si par hasard une gente pucelle  
A deux genoux lui contoît son tourment,  
Comme Satan sans cesse la harcele,  
Comme elle est foible & convoite un amant;  
Lors le béat d'un ton plein de luxure,  
D'un ton sacré l'arraisonnoit bientôt,  
Puis d'un S. Baume arrosoit sa blessure;  
Voilà quel fut le bon Curé Jeannot.

Jean son voisin, mourut dans la détresse,  
Sa veuve étoit jeunette & faite au tour,  
Son corps gentil & taillé par l'amour....  
De créanciers une troupe la presse;  
Tout est perdu, dit-elle, & sans retour,  
Si mon Curé n'a soin de ma jeunesse,  
Il en eut soin, il paya largement  
Des créanciers l'abominable espece,  
Avec la veuve il pleura bonnement,  
La consola, lui fit mainte promesse,  
Puis vers la nuit, sans trop savoir comment,  
Tout en parlant de *requiem*, de messe,  
Du paradis, d'enfer & de confesse,  
Sans y songer il lui fit un enf...

Il est tel saint que par-tout on renomme  
 Qui pour le ciel n'en a pas fait autant,  
 Je ne connus jamais un plus digne homme.

Entre Guillaume & Jean-Remi Gauthier,  
 L'un gros marchand, l'autre riche rentier,  
 Un jour s'émut une grande querelle;  
 Bientôt la haine & les caquets des fots,  
 Les faux rapports, l'insulte, les gros mots,  
 Vont circulant par la bouche femelle;  
 Nos champions s'apprêtoient aux combats,  
 Déjà leurs mains menaçaient leurs oreilles :  
 Jeannot paroît & Jeannot fait merveilles,  
 D'un bras nerveux il arrête leurs bras,  
 Puis, à leurs frais, en vuidant vingt bouteilles,  
 Il rompt le cours de leurs fâcheux débats.

O S. Jeannot, au sommet de la gloire,  
 Quand tu sauras que ces vilains Anglois,  
 Que ces pesans amis de la victoire  
 Veulent encore interrompre la paix,  
 Dis-leur; Jeannot, — Mylords: il vaut mieux boire,  
 Et.. c'est pécher qu'égorger les François.

Je le voyois souvent dans son village  
 En gros sabots, en habit retrouffé,  
 Des flots émus prévenir le ravage,  
 Faire une digue, élever un fossé,  
 Courber en voûte une vigne naissante,  
 Prêter aux champs une onde nourrissante,  
 Et le Dimanche, après avoir dansé,  
 Soigner ses fleurs d'une main caressante;  
 Il avoit fait sous les murs du château  
 A peu de frais une belle esplanade,  
 Le Marguillier, le Chantre, le Bedeau,

Là gravement hornoient leur promenade,  
 Les jeunes gens dansoient au chalumeau,  
 Les hommes faits lampoient une rasade,  
 Où mon Jeannot au pied d'un vieil ormeau  
 Pour ranimer les vieillards du hameau,  
 Leur frédonnoit une antique balade :

Dans ses sermons pleins de simplicité,  
 Point ne contoit nos fables effrayantes,  
 Point ne parloit de chaudières bouillantes  
 Où brûleront pendant l'éternité,  
 Tous les mortels de races mécréantes,  
 Pour n'avoir pas dit *Benedicite*.

En un seul temps il changeoit de maxime,  
 C'étoit aux mois où l'on payoit la dime :  
 Lors il crioit comme un désespéré,  
 Pour un seul crime il n'est pas d'indulgences,  
 Et c'est pour ceux qui trompent leur Curé  
 Que l'Eternel réserva ses vengeances.

Il lisoit peu, si ce n'est sur le tard,  
 Pour s'endormir ; il prenoit au hasard  
 La fleur des Saints, verboquer, lazarile,  
 Robert-le-diable, ou le S. Evangile :  
 A son prochain il ne fit aucun tort,  
 Fors pour son bien, si j'ai bonne mémoire ;  
 Que dire, hélas, pour finir son histoire,  
 Chaste il étoit — quand il dormoit bien fort,  
 Sobre il étoit — hors quand il falloit boire....

Dieu fasse paix au bon Curé Jeannot  
 Qui de son temps vécut comme un S. homme.  
 Paillard au lit, à l'église dévor,  
 Il ne connut ni Genève ni Rome :  
 Voilà quel fut le bon Curé Jeannot.

Tome XVI.

B

Voilà furieusement de la pâture de carnaval : que de vers ! ceux-ci pourtant doivent encore trouver ici leur place. C'est une épître du grand St. Augustin aux comédiens italiens, pour le féliciter d'avoir été les premiers à donner une représentation pour les pauvres. (\*)

» Salut à la troupe italique,  
A ce comité catholique  
Dont le cœur royal s'attendrit  
Sur la calamité publique.

C'est le fils de Ste. Monique,  
C'est Augustin qui vous écrit.  
O mes amis, par cette Epître  
J'abjure maint & maint chapitre  
Où j'ai frondé votre métier  
Comme tant soit peu diabolique.  
Votre tendresse apostolique  
Vient de nous réconcilier.  
Tout homme au cœur dur, inflexible,  
Devant Dieu, voilà le païen.  
Mais quiconque a l'ame sensible  
Fût-il né Turc, est bon Chétien.  
Jadis, en prêchant chez Valere (\*\*)  
Je tenois à des préjugés,  
Depuis nous avons lu Voltaire,

---

(\*) Ce fut le 30 janvier : quoique la salle ne pût guère produire que trois à quatre mille livres, on fit ce jour-là huit mille cent soixante-deux livres. La garde eut le défintéressement de refuser la paie.

(\*\*) Valerius, évêque d'Hippone, où prêchoit S. Augustin.



Voltaire nous a bien changés :

Ni moi , ni le Curé d'Hypponne

Nous n'osons plus damner personne.

Tel arrêt n'est point fraternel :

Et sans vouloir imiter Rome ,

Nous laissons bonnement au ciel

Le droit de disposer de l'homme.

Oui , sans être garant de rien ,

Je croirois qu'un comédien

Risque , s'il est homme de bien ,

D'être sauvé tout comme un autre.

Un Mime en face d'un Apôtre ,

Est un scandale , dira-t-on !

St. Paul à côté de Rosiere ,

Trial vis-à-vis de St. Pierre ,

Et bienheureuse Dugazon

Aux pieds d'un diacre ou d'un vicaire ,

Le Paradis seroit bouffon.

Tant pis pour qui s'en scandalise :

Allez au ciel par vos vertus ,

Et laissez clabauder l'Eglise.

Oui , malgré Rome & ses abus ,

Vous êtes au rang des Elus ,

Quand le pauvre vous canonise.

Les neiges dont la France a été couverte  
ont occasionné d'affreux accidens. On a trouvé  
trois hommes morts depuis Paris jusqu'au  
Bourg-la-Reine.

Un homme menoit des pourceaux il y a  
quelques jours ; il eut le malheur de tomber  
dans un trou , le troupeau qu'il conduisoit  
fondit sur lui & le dévora.



Un courier perdit son cheval; il se rendit à la poste pour en demander un autre; il ne fut pas un quart-d'heure dans le voyage, des loups avoient mangé l'animal qu'il venoit de laisser expirant.

Ces histoires échauffèrent la vieille Marquise de \*\*\*; elle alla gronder notre bon archevêque de Paris, & nous dit à son retour :  
 » Quel moment pour faire sortir la chasse de  
 » Ste. Génévieve ! — Que veut-on de plus ?  
 » Le temps est favorable ; Dieu trouveroit  
 » bien agréable la pompe d'une procession qui  
 » ne seroit pas dérangée par les voitures, &  
 » pour laquelle ses zélés serviteurs ne se brû-  
 » leroient pas les pieds. — Comme tout dé-  
 » genere, bon Dieu ! faut-il s'étonner que le  
 » ciel nous traite comme des renégats ? »

M. le Comte d'A\*\*\*\*\* lieutenant général des armées du Roi, est à l'abbaye, pour avoir maltraité le tribunal des Maréchaux de France. Las de sa prison & du régime qu'il y observe, il fit dire, il y a quelques jours, au vieux Maréchal de R..... qu'il ne pouvoit plus vivre éloigné de sa femme, qu'il étoit tourmenté par des desirs violens, que la nature chez lui parloit d'une voix trop forte pour qu'il pût lui imposer silence. Avec cette gaieté charmante qu'il a toujours conservée, le Maréchal de R..... s'écria : — Ah ! ah ! dites à M. d'A.... qu'il ne sortira de prison qu'après m'avoir appris son secret. —

Un jeune homme de qualité pria le même Maréchal d'avancer de trois jours la sortie de son frere qu'une faute légère retenoit à l'ab-

baye. — *Mon ami*, lui dit le Duc de R... je... — Souffrirez-vous, Monsieur le Maréchal, que le frere de votre ami passe la nuit en prison? — Il obtint ce qu'il demandoit.

Un de ces Marquis qui ne sont pas gentils-hommes, dit à M. Piis, en parlant d'une de ses pieces, *qu'elle étoit détestable*. Avec beaucoup de douceur & d'honnêteté l'auteur lui demanda les motifs de son jugement. — Elle est exécrable, vous dis-je, & dix personnes de qualité avec lesquelles je soupois hier sont de mon avis. — Vous ne faisiez pas un soupé de famille, lui dit M. Piis, en lui tournant le dos.

Un moine ayant entendu dire que dans les maisons de jeu, deux hommes qui s'entendent & se donnent des points à propos, peuvent ruiner une galerie, fit habiller en satin le marmiton d'un traiteur, & se rendit chez Charrier. Un garde du corps lui vit donner point à la triomphe ayant le Roi, la Dame & le Valet; il saisit le bras du moine, démontra sa friponnerie & le fit conduire chez le commissaire; obligé de se faire connoître, il avoua bonnement, que ce moyen étoit le plus simple qu'il eut imaginé pour avoir de l'argent. — Comme cette scene cause du scandale, qu'elle est publique; je plains le moine imbécille. Les punitions du cloître sont terribles; celui qui vous les inflige a toujours quelques motifs de vengeance contre son frere, & ne laisse pas échapper l'occasion de se satisfaire.

*De Versailles, le 6 Mars 1784.*

LES Cours offrent toujours, lorsqu'il s'y prépare une révolution, quelque chose d'analogue à ces bruits souterrains qui annoncent les commotions funestes de la terre : nous l'éprouvons en ce moment & nous nous attendons chaque jour à l'explosion qui doit terminer la crise. Ce n'est point ici comme dans les salles de Westminster en présence de la nation que s'ourdissent les trames desquelles une nouvelle administration doit résulter, mais nos boudoirs, nos arriere-cabinets n'offriroient pas un spectacle moins intéressant, si l'on pourroit appercevoir tout ce qui s'y passe, être témoin des singuliers marchés qui s'y traitent, entendre les discours qu'y dictent l'astuce, l'intérêt, l'ambition, l'art de séduire, de corrompre, de dominer les esprits parmi les intrigues variées & subdivisées à l'infini qui n'échappent guere à l'œil exercé des commentateurs de ce séjour. On en distingue quatre principales, celle des Ministres, celle des femmes, celle des freres du Roi, celle des courtisans.

Le conseil est fort occupé en ce moment des remontrances du parlement, au sujet des Bénédictins & du chapitre qui s'est tenu à St. Denis, contre les regles prescrites par la constitution de cet ordre. Nosseigneurs du parlement sont à ce que l'on assure, décidés à pousser les choses où elles pourroient aller, & même à décréter les commissaires qui ont pré-

fidé à ce chapitre, si la réponse du Roi ne leur paroît pas satisfaisante; il y a dans les remontrances dont il s'agit une sortie fort vive contre les archevêques & évêques qui se sont mêlés de cette affaire. On y rappelle au Roi les troubles du dernier regne; on y déclame de nouveau contre les commissions, & il s'y trouve un passage d'autant plus piquant au sujet de l'affaire de M. de Chalotais, qu'il renferme une épigramme indirecte contre M. de Calonne. Le voici : « V. M. daignera se ressouvenir qu'à son avènement au trône, elle a supprimé la procédure odieuse qui avoit été faite contre des vertueux Magistrats de Bretagne, par des juges corrompus & vendus au despotisme d'une cabale qui avoit le projet de renverser la constitution de la Monarchie Française, pour y substituer la tyrannie & le pouvoir arbitraire. Vous êtes, Sire, le protecteur des loix & nous en sommes les gardiens : il est de notre devoir de vous dire la vérité & d'empêcher que ceux qui vous approchent, vous fassent commettre des choses injustes; c'est en votre nom que nous faisons respecter la justice & observer ce qu'elle prescrit : nous serions punissables si par l'oubli du véritable objet du pouvoir qui nous est confié, nous nous rendions les complices des esprits turbulens dans le clergé de votre royaume. »

On remarque une ressemblance singulière dans le ton de ces remontrances & celui que prennent les communes d'Angleterre dans leurs



discussions actuelles avec la couronne ; mais notre parlement ne doit point oublier qu'on fait lui rappeler dans l'occasion l'extrême différence qui se trouve entre lui & le parlement Britannique.

Une Demoiselle qui vit en Province avec une tante dont elle attend toute sa fortune, & de laquelle elle ne pouvoit obtenir le consentement pour son mariage, avec un des jeunes gens les plus honnêtes de la ville, profitoit du moment où sa tante étoit retirée pour introduire dans la maison celui qu'elle aimoit & passer la soirée avec lui & un de ses cousins, sans lequel il n'auroit pas été reçu chez sa maîtresse. Quatre voleurs, dans la persuasion de ne trouver que des femmes dans cette maison qui est à quelque distance de la ville, s'y sont introduits la semaine dernière sur les onze heures du soir. Deux sont entrés dans la chambre de la vieille tante qui, ne dormant pas dans ce moment, a jeté un cri perçant. Le jeune homme qui étoit avec son cousin dans l'appartement de la nièce, sort à ce cri. Ils trouverent deux hommes armés qu'ils ont bientôt mis hors de combat. On vole à la chambre de la tante dans le moment où le poignard est levé sur elle ; un oreiller étouffoit ses cris. Le jeune homme s'élance sur les assassins, on s'en saisit. La tante, frappée du danger qu'elle venoit de courir, ne peut se résoudre à refuser pour son neveu celui qui étoit son libérateur.

supplément à l'ouvrage de M. de la Harpe, par M. de la Harpe, tome II, page 11.



*De Paris, le 10 Mars 1784*

RIEN n'est si-tôt épuisé que l'admiration des hommes : l'a-t-on une fois exaltée, en vain prétendrait-on la fixer : c'est un sentiment aride, dont une irritation extraordinaire fait jaillir une belle flamme, & voilà tout. Après tant de démonstrations universelles d'enthousiasme & d'ivresse, lors de l'expérience de Mrs. Charles & Robert, eut-on dû penser que ce même spectacle ne seroit si-tôt revu qu'avec la plus froide indifférence ?

M. Blanchard, qui depuis plusieurs années, nous berçoit de l'espoir de le voir s'élever dans les airs, ayant enfin voulu réaliser sa promesse, avoit annoncé qu'au moyen d'un globe-suspensoir auquel il adapteroit son bateau-mécanique, il démontreroit le premier la possibilité de se diriger à volonté dans les plaines aériennes. Le seul nom de Blanchard a réveillé la malignité ; le pauvre mécanicien fut bientôt couvert de sarcasmes & de ridicule ; cependant sa machine, offerte à la curiosité des amateurs, parut ingénieuse, elle lui acquit quelques partisans, & l'on finit par en espérer quelque succès. Finalement l'expérience a été annoncée & tout Paris s'est porté au champ de Mars, lieu désigné pour son exécution. Mais qu'est-il arrivé ? C'est ce que sûrement on n'oseroit supposer possible dans un pays policé, & sur-tout dans cette capitale. Tandis que notre argonaute disposoit toutes ses manœuvres, un jeune homme, un furieux s'élance

dans sa nacelle, l'épée nue à la main, & prétend le forcer à le prendre pour compagnon. On lui représente la témérité, l'injustice de son entreprise, il rejette insolemment toutes les remontrances, & menace quiconque osera davantage. Des Personnes de la plus haute qualité se trouvoient présentes; quelques-unes fuient, d'autres pérorent. M. le Duc de Conflans entreprend de sermoner ce jeune fanatique; un grand coup de pied sur la poitrine de M. le Duc est sa réponse. Le Duc outré, parvient à le saisir, lui brise son épée, mais le bouillant enthousiaste a bientôt saisi son couteau, & d'un bras vigoureux, il frappe de droite & de gauche comme un déterminé qui croit avoir à défendre sa vie. Bien heureusement, qui que ce soit ne fut blessé, si ce n'est le pauvre M. Blanchard, qui, voulant garantir sa nacelle, dont il voyoit tous les agrêts dévastés par ce furieux, avoit reçu dans la main un coup d'épée. Quoique dépourvu de tous instrumens dirigeans ou préservatifs, il sent que les trois quarts de ce public assemblé, qui ignore ce fatal événement, ne va pas manquer de lui jeter la pierre s'il ne satisfait pas son attente : il se résout donc à s'exposer à tout. Dom Pech, Bénédictin qui devoit l'accompagner pour faire des observations météorologiques, partage sa résolution & veut le suivre — On les dégage, le ballon part; mais à peine s'est-il élevé de douze à quinze pieds qu'il retombe incontinent. La perte d'air qu'il avoit éprouvée par les saccades du jeune extravagant lui avoit ôté la légèreté

spécifique nécessaire à l'ascension de deux poids aussi considérables. Dom Pech, obligé de renoncer à cette expédition hasardée, descendit à regret, & M. Blanchard partit seul. Son courage méritoit des encouragemens, & cependant, au lieu de ces acclamations, de ces applaudissemens dont Mrs. Charles & Robert furent comblés, le pauvre Blanchard a reçu des uns des huées accablantes, & trouvé dans les autres de l'indifférence & un silence non moins désespérant.

Son élévation a été effrayante par sa hauteur, que quelques observateurs ont portée jusqu'à deux mille cinq cent & trois mille toises (\*). Parvenu là, on a vu, non sans étonnement & dans la persuasion qu'il se dirigeoit, cet intrépide argonaute résister en apparence au vent très-sensible d'Est-nord, puis le vaincre & remonter au Sud-Est, d'où après une tenue de trois quarts-d'heure, on l'a vu comme dériver & rétrograder rapidement dans sa première direction, puis baisser insensiblement, ce qui a compris l'espace de cinq quarts-d'heure, pendant lesquels il a toujours été visible, & au bout desquels il est tombé dans la plaine de Billancourt, sur le chemin de Versailles, entre la Seine & le Point-du-jour.

Par le Procès-verbal qu'il a rendu de sa course, il résulte deux choses très-importantes, dont M. Charles n'a point rendu compte malgré toutes ses connoissances, toute son élo-

---

(\*) Son globe de vingt-huit pieds de diametre, n'offroit que la grosseur d'une boule de jeu de quilles.

quence & sa belle expérience : C'est *primo* la preuve démontrée qu'il existe des courans d'air à l'extrémité de l'atmosphère. *Secundo*, qu'à ces différentes hauteurs, & dans ces différens courans, on éprouve soit l'extrême chaleur ou le froid excessif, d'où proviennent les accidens de la faim & du sommeil; points d'où naissent mille réflexions intéressantes. « J'ai, dit-il, » dans un si court espace de temps, éprouvé » successivement le chaud, le froid, la faim » & une excessive envie de dormir. »

J'assistai le 26 du mois dernier, à la séance de l'académie françoise; on y reçut à la place de M. D'alembert, M. le Comte de Choiseul-gouffier, nommé ambassadeur à la Porte; & M. Bailly l'auteur de *l'histoire de l'astronomie*, & des *lettres sur l'atlantide* à celle de M. le Comte de Tressan. Avant l'arrivée du sénat académique, M. de Montgolfier parut & prit place sur les fauteils destinés à Mrs. de l'académie des sciences: dès qu'on l'apperçut, des applaudissemens redoublés lui témoignèrent la vénération publique, & dans le cours des lectures, quand son nom fut prononcé, les battemens de main recommencerent. Ils durèrent un quart-d'heure à ces mots de M. Bailly :  
 » Le nom de M. de Montgolfier, ceux des  
 » hardis navigateurs de ce nouvel élément  
 » (*l'air*) vivront dans les âges; mais qui de  
 » nous au spectacle de ces superbes expériences, n'a pas senti son ame s'élever, ses  
 » idées s'étendre, son esprit s'agrandir? Cette  
 » impression est le sentiment d'une nouvelle  
 » force que l'esprit humain a reçue; il la tient



» de l'effort & de l'élan même de l'invention ;  
 » & cette force sera transmise à ceux qui  
 » dans leurs écrits célébreront ces merveil-  
 » les. »

On fut attendri par la maniere dont M. le Comte de Choiseul peignit l'amour de M. D'alembert pour cette respectable nourrice qui lui tint lieu de mere, & du contraste qu'il établit entre la simplicité de mœurs & de conduite du savant homme dont il faisoit l'éloge, & l'éclat de cette renommée qui lui méritoit les hommages des gens de lettres & des souverains de l'Europe.

M. Bailly fit remarquer que les deux académiciens qu'on remplaçoit, étoient ainsi que lui & que M. le Marquis de Condorcet, & de l'académie françoise & de l'académie des sciences. » C'est donc à tort (dit-il) qu'on a  
 » pensé quelquefois, que les travaux de science ne pouvoient donner le mérite littéraire.  
 » Je m'autorise, Messieurs, de ce concours singulier & remarquable, pour combattre cette idée. » M. le Marquis de Condorcet, dans sa réponse ingénieuse & noble au discours de M. Bailly, appuie cette dernière opinion & termine son discours par ces mots : « Si ces  
 » préjugés (contre les sciences) chers à quelques littérateurs ignorans, & à quelques savans médiocres, n'ont pour cause que la répugnance avec laquelle ils consentiroient à reconnoître dans un seul homme une double supériorité, votre caractère peut encore les désarmer ; & par une exception honorable, vous échapperez sans doute à la



» proscription que la médiocrité a prononcée  
 » contre tous ceux qui osent embrasser deux  
 » genres si opposés en apparence, & ont  
 » le bonheur dangereux & rare de réussir dans  
 » tous deux.

Je ne peux résister au plaisir de vous citer  
 ce passage du discours de M. de Condorcet à  
 M. Bailly : « La postérité vous pardonnera votre  
 » peuple hyperboréen, comme elle a pardonné les  
 » atomes à Lucrece, & les tourbillons à l'auteur de  
 » la pluralité des mondes. Il est possible même  
 » que ces systèmes, mêlés avec art à des  
 » vérités importantes, aient quelquefois une  
 » utilité réelle, ils peuvent inspirer le goût  
 » de l'instruction à ces esprits que l'incertitude,  
 » le doute & la méthode lente & rigoureuse  
 » des sciences exactes, fatiguent ou rebutent.  
 » On a dit qu'il falloit des fables aux hommes  
 » pour leur faire supporter la vérité, & ces  
 » opinions systématiques sont peut-être la seule  
 » mythologie qui convienne à des siècles éclairés. »

Jamais l'assemblée de l'académie ne fut plus  
 brillante. Ce que nous avons de plus aimable  
 & de plus élégant à la Cour s'y rendit;  
 vingt femmes qui jouissent du suprême hon-  
 neur d'avoir un tabouret tout entier chez la  
 Reine, furent obligées d'y siéger sur le pom-  
 meau d'une chaise, ou sur le bras d'un fau-  
 teuil.

Le Musée de la rue Dauphine présidé par  
 M. Court de Gébelin, fit, ces jours der-  
 niers, une séance où les Dames furent admi-  
 ses. Ce président nous lut une dissertation sur

le Bœuf Apis, qui fut peu goûtée des femmes qui l'écoutoient, encore moins des hommes instruits qui l'entendirent : c'est une froide compilation de ce qu'on trouve sur cette divinité, dans Montfaucon, dans les mémoires de l'académie des inscriptions, dans Pluché & sur-tout dans l'abbé Terrasson. Un morceau de la traduction d'Ovide (*la métamorphose de Daphné en laurier*) par M. de S. Ange; quelques fables assez spirituelles, mais mal écrites; & sur-tout la harpe de Hosbrucker nous arracherent au sommeil, où l'air méphitique de la salle trop pleine, & quelques écoliers brailards nous avoient plongés.

On nous annonce pour les premiers jours de la belle saison, un poème intitulé *le Printemps* : c'est l'ouvrage de M. Viellh de Boisjolin, jeune homme aimable qui chante ses premières sensations avec grace, avec harmonie. On a vanté ses vers dans les journaux, on les applaudit dans les cercles : parmi ceux qu'il m'a récités & qui ne sont point imprimés, j'ai remarqué ceux-ci.

### LE LEVER DU SOLEIL.

L'ombre fuit lentement, l'alouette légère,  
De l'aurore embellie active messagère,  
Dans l'air qui s'éclaircit s'élance, & de sa voix  
Le bruit va réveiller le peuple ailé des bois.  
Sous des rameaux en fleurs, Philomèle tranquille  
Lui permet le plaisir d'un triomphe facile,  
Elle fait que ses chants doivent rendre à leur tour  
Les accens de la nuit plus doux que ceux du jour.

Le soleil égayant la terre rajeunie  
 Va répandre ses feux, les couleurs, & la vie.  
 Ses rayons enflammés n'entrouvrent point encor  
 Les nuages voisins qu'il change en vagues d'or.  
 Son éclat est voilé : mais bientôt la lumière  
 Perce, vole, s'étend sur la nature entière,  
 Elle frappe, elle éclaire, & rougit les côtes  
 Dont la pente blanchit sous de nombreux troupeaux.  
 Elle glisse & produit dans la forêt moins sombre  
 Le mobile combat de la nuit & de l'ombre.  
 La rivière à l'aspect du globe lumineux  
 Solitaire, sans ombre, en reçoit tous les feux,  
 Elle étincelle au loin : & son onde plus belle  
 Semble s'enorgueillir de sa beauté nouvelle.  
 Les rayons divisés en éclatans rezeaux  
 Roulent en nappes d'or sur l'argent de ses eaux,  
 Sa mobile splendeur se prolonge, étendue  
 Jusqu'aux lieux où le bois par d'obliques détours  
 Ombrage, rembrunit & me cache leur cours.

Je viens de lire une dissertation sur Perse  
 par M. Selis : il essaie de répondre aux cri-  
 tiques de M. Dufaulx traducteur de Juvenal :  
 il prétend lui démontrer que les défauts qu'on  
 reproche à Perse sont imaginaires ; que les  
 critiques qui l'ont attaqué ne le jugeoient pas  
 avec impartialité, qu'accoutumés au style fa-  
 cile & peut-être diffus de Cicéron, la précision  
 de ce satyrique les indisposoit contre lui ; que  
 l'autorité de ses approbateurs l'emporte sur  
 celle de ses censeurs. On voit dans le der-  
 nier parti, les Scaliger, les Le Vasseur, Da-  
 niel Heinsius, le P. Petau, le P. Rapin, Gé-  
 rard Vossius, Farnabe, Colucius, &c. Les

partisans de Perse sont Lucain , Quintilien , Martial , Eusebe , St. Augustin , Lactance , Pithon , Turnebe , Casaubon , Dryden , Addison , Brown , Du Marfais , &c. — M. Sélis assure qu'il a lu tous les ouvrages de St. Jérôme sans y trouver la preuve du mépris qu'on lui attribue pour les ouvrages de Perse , « On dit » qu'ennuyé de la lecture de son livre , il le » jetta au feu en disant que c'étoit le seul » moyen de le rendre clair , mot indigne » d'un bon esprit & de la gravité de ce pere » de l'église. »

La dissertation dont je fais l'extrait , commence par une courte analyse de six satyres de Perse ; elle est faite avec précision & donne une idée complète des différens motifs de l'auteur original.

Malgré tous les efforts de M. Sélis , il résulte même de son ouvrage , que le texte de Perse est obscur. Il essaie en vain de justifier cette obscurité par des motifs de politique nécessaires sous l'empire d'un tyran ; par le tour d'esprit particulier du poëte latin , qui nécessairement les ellipses , les transitions brusques , les images & les métaphores extraordinaires qu'il prodigue ; & sur-tout par les explications alambiquées , & les opinions opposées des commentateurs. Il se permet une sortie sur l'étalage d'érudition qu'on voit dans les ouvrages de ces derniers : le rapprochement qu'il fait de leurs balourdises ou de leur bizarrerie est fort plaisant. « Comment pénétrer jusqu'à Perse à » travers les scolies d'un Plautius qui disserte » sur un & ? — Et celle d'un Josso Badius



» qui , à l'occasion de *Corvos Poetas* , donne  
 » la définition des mots *poema* , *poetica* , *po-*  
 » *tice* , *poeta* , *poetria* , *poetris* , *poetis* ; & celles  
 » d'un Jean Britannicus , qui ne peut passer  
 » Heliconiadas sans décrire tous les lieux con-  
 » sacrés anciennement aux muses ; & celles d'un  
 » Tornorupæus , ou Tourneroche , qui pour  
 » éclaircir ces mots si clairs *Pulmo Anhelat* ,  
 » explique en détail le mécanisme de la voix ,  
 » à-peu-près comme le maître de langue du  
 » *Bourgeois Gentilhomme* ? Comment chercher  
 » & trouver Perse dans un Scalesius qui sur  
 » le mot *Nare* , donne la description anatomi-  
 » que du nez ? &c. »

Après cette excursion sur les Commenta-  
 teurs , M. Sélis revient à M. Dufaulx qu'il  
 combat du ton le plus honnête , & d'une ma-  
 nière triomphante : n'a-t-il pas raison de s'é-  
 lever contre la présomption du traducteur  
 M. Dufaulx qui malgré l'estime de tant de  
 grands hommes pour Perse , ne le juge pas  
 digne de sa savante colere & craint qu'on ne  
 lui applique ce mot d'un ancien ; « Vous avez  
 » des balances assez justes , mais vous n'y pe-  
 » sez que de la paille. »

Toute admirable , toute divine , j'ose dire ,  
 dans ces temps pervers , que soit la géné-  
 reuse & magnanime renonciation volontaire-  
 ment faite par Mrs. Dormeffon (\*) d'un legs  
 de quinze cent mille livres , en faveur des  
 véritables héritiers , la calomnie n'en a pas  
 moins empoisonné les motifs d'une si belle ac-

(\*) L'ancien contrôleur général & son cousin germain



tion. Les héritiers eux-mêmes élevant leur voix en l'honneur de leurs bienfaisans amis, que pourra-t-on repliquer à leur hommage public que voici ?

Ce siècle hélas ! déchu de la solide gloire  
 Qu'imprimoit autrefois la magnanimité  
 De ces François fameux qui vivent dans l'histoire,  
 Nous offre enfin la générosité :  
 Et c'est aux Dormeſſon qu'on doit cet avantage.  
 Trop grands pour abaïſſer leur oreille au langage  
 Que nous tient la cupidité,  
 Ils ne veulent d'autre héritage,  
 Que l'honneur & la probité.

Par M. Le Comte de Bruck.

Un modele d'élégie naïve & tendre, est le touchant cantique de Bertaut, dont le refrain est, *Félicité passée* : si quelque piece pouvoit prêter à la comparaison, cette jolie romance, imitée du Languedocien, le mériteroit par sa simplicité.

Au lever de l'aurore,  
 Sur un tapis des fleurs,  
 Zéphir careſſant Flore,  
 Climene, toute en pleurs,  
 Aſſiſe ſur l'herbette,  
 A l'ombre d'un cypreſ,  
 Contoit ainſi ſeulette,  
 Aux échos ſes regrets.

Tircis eſt mort, bergere,  
 Donneſ cours à tes pleurs.

Fleurs, quittez pour me plaire  
 Vos brillantes couleurs,  
 Plaintives Tourterelles,  
 Rossignols si charmans,  
 Et vous, échos fideles  
 Répétez mes accens!

Le rossignol sauvage,  
 Quittant les sombres bois,  
 Suspendoit son ramage  
 Pour entendre sa voix,  
 L'onde dans la prairie  
 Plus lentement couloit  
 Pour ouir l'harmonie  
 De son doux flageolet.

Tircis fut le modele  
 Des bergers du hameau,  
 Discret, sage, fidele,  
 Soignant bien son troupeau,  
 Cueillant des violettes,  
 Donnant dans les vergers,  
 Aux agneaux des fleurettes,  
 Puis à moi des baisers.

Errez à l'aventure,  
 A la merci des loups,  
 Cherchez votre pâture,  
 Moutons, dispersez-vous!  
 Je plains votre misere;  
 Mais Tircis m'est ravi,  
 Et sa triste bergere  
 L'aura bientôt suivi.

*De Versailles, le 14 Mars 1784.*

DANS les temps malheureux le peuple souffre d'abord avec patience en espérant des secours, il les reçoit. La reconnoissance le transporte; s'épuisent-ils? il se livre à la fureur. Malgré la multiplicité des œuvres de bienfaisance & de charité, dont à la gloire de la philosophie, on a vu cet hiver sur toute la surface de l'Europe plus d'exemples que n'en ont jamais offert les siècles que le fanatisme regrette, les besoins ont été extrêmes dans plusieurs contrées. Des paysans, des journaliers rassemblés en troupes se sont répandus à main armée dans les Campagnes prêts à sacrifier leur vie pour arracher les moyens de la conserver. Les nouvelles calamités que les inondations ont causées, en ont augmenté le nombre: ils n'affaiblissent point; mais ils se défendent courageusement contre les maréchaussées, & le Roi s'est opposé formellement dans le conseil au projet d'envoyer des troupes contre eux. *Il faut, a dit S. M., les faire vivre & non les tuer. Qu'on leur procure des ressources légitimes, c'est le meilleur moyen de leur faire abandonner celle du crime.*

Ces malheureuses circonstances, la diminution du produit des impositions cette année & l'impossibilité d'en établir des nouvelles contrarient les plans de M. de Calonne: il se rejette sur les moyens usés & onéreux de subvenir aux besoins du moment, des supplémens de finance, des charges honorifi-

ques, des taxations sur certaines autres, sur les nouveaux nobles, sur les notaires, &c.

Le projet favori de M. de Castries revient sur le tapis à cette occasion depuis la dissolution de la compagnie des Indes. Le Ministre s'est constamment occupé du plan de son rétablissement. On a répandu dans le public de lettres de M. Buffly qui représente avec des couleurs éblouissantes les opérations de commerce qu'une compagnie puissante pourroit faire dans les contrées; la haine que l'on y porte au nom Anglois & les avantages que nous devons attendre des dispositions où sont des Nababs, dont les uns nous sont dévoués & les autres desirant vivement de secouer le joug de nos rivaux. Cependant le mauvais succès de nos négocians dans l'Amérique Septentrionale & la liberté illimitée de commerce dont le système s'établit réciproquement entre les différentes nations de l'Europe, paroissent détourner nos capitalistes de cet établissement. Nous pouvons, disent-ils, nous intéresser dans les armemens de nos ports, & si vous les prohibez, dans ceux des Hollandois, des Impériaux, &c. &c. sans avoir à craindre d'être compromis dans les disputes personnelles des employés, dans les haines mutuelles des nations, sans avoir de guerres à craindre, de marine à entretenir, de troupes à payer. En effet il est question de laisser à la nouvelle compagnie si elle a lieu le soin de la défense de commerce & de ses possessions.



*De Paris, le 19 Mars 1784;*

JE ne connois rien de plus ridicule, de plus absurde même que la manie qu'ont eu plusieurs historiens de faire pérorer leurs héros. Sous la plume de ces écrivains, on voit de grands hommes devenir d'insupportables bavards, ou annoncer par les discours qu'on leur prête, un caractère & des vues qui contrastent avec leurs actions, & se montrer très-certainement tout différens de ce qu'ils étoient en effet. Il est, par exemple, très-plaisant d'entendre l'historien de Pugatschew vous réciter gravement des harangues qu'il a adressées à un petit nombre d'amis dans le milieu des bois, les propres expressions qu'il a employées dans ses conférences avec des confidens au fond d'une caverne où sûrement personne n'écoutait aux portes.

On ne reprochera pas ce défaut à l'auteur d'une brochure très-courte & très-intéressante qui a pour titre : *Le faux Pierre III Empereur de Russie, ou Stiepan-mali*, c'est-à-dire, *Stefano piccolo*, qui parut dans le Duché de Montenegro, situé entre la mer Egée, l'Albanie Turque & le Golfe Adriatique. Il est difficile d'écrire l'histoire avec plus de concision. Celle-ci laisse désirer beaucoup de détails curieux; on les regrette d'autant plus que l'auteur paroît n'en avoir ignoré aucuns de la vie de l'audacieux & singulier personnage dont il est question. On croira difficilement qu'un tout jeune homme comme Stiepan-mali, qui n'avoit aucun trait



de ressemblance avec le Prince dont il prenoit le nom , ait pu faire appuyer son imposture par un grand nombre de partisans dans un pays où il se trouvoit beaucoup de gens qui avoient séjourné en Russie & qui avoient même approché de Pierre III. Stiepan étoit secondé par les Caloyers , & ces moines ont un grand crédit sur des peuples *plongés depuis nombre de siècles dans les ténèbres les plus profondes du Barbarisme & de l'ignorance.* Enfin il parvint à se faire reconnoître publiquement pour l'Empereur Russe, non-seulement par les peuples, mais par le Patriarche ou Wladica , Métropolitain de tout le Montenegro , par les Waivodes, les Sardars & tous les ordres de l'Etat. *Les amis de Stiepan-mali donnoient pour une preuve & un témoignage sans réplique qu'il étoit Pierre III de Russie, son amour pour le vin & le Rachia ou eau de vie qu'il buvoit en abondance avec ses nouveaux Ministres d'état & ses généraux d'armée.* Une singularité remarquable, c'est que Marco Janowick qu'il avoit nommé son grand Chancelier & qui fut un ami très-utile pour lui, ne savoit ni lire ni écrire, pas même dans sa propre langue.

Les Vénitiens & les Turcs combattirent Stiepan-mali. Les Monténégrins succombent; Stiepan est poursuivi par-tout. « Il semble, dit » l'historien , qu'il va s'éteindre sans appui » comme une lampe sans aliment dans les ombres. Mais quand elle semble abattue, une » ame grande & hardie est encore loin de succomber... » Les Turcs sont chassés des montagnes, l'usurpateur jouit pendant quelque temps

temps de ses succès, mais il succombe aux artifices d'un traître qui s'étoit introduit près de lui sous le prétexte de chercher un asyle contre les Turcs. Les éclats d'une mine que Stiepan avoit fait jouer pour faire sauter des rochers & applanir un chemin, lui avoient crevé les yeux : dans cet état il fut facile à l'émir de ses ennemis de lui couper la tête qui fut portée sur le champ au Beglierbey de Romelie.

C'est ainsi que se termina le rôle de Stiepan-mali, qui pendant trois années, remplit l'Europe du bruit de son nom, des nouveautés qu'il introduisit dans les mœurs des Monténégrins & de ses victoires contre les Turcs & les Vénitiens. Cependant son grand-chancelier prétend toujours qu'il n'est pas mort & qu'il reviendra un jour à Montenegro, plus puissant & plus glorieux qu'il n'a jamais été.

Notre historien parle ensuite d'un autre Stiepan qui parut dans le Montenegro, vers le commencement de l'année 1774. « Ce Stiepan, dit-il, n'a rien de commun avec l'autre que le nom. Il s'appelle, comme il le paroît par son extrait baptismal, Stiepan Annibale d'Albanie, fils du Knès Anto & de Franca Marcowick, qui sort de la première tribu Mitrowick parmi les douze tribus antiques, reconnue encore pour telle du temps de l'Empereur Dioclétien, parmi les vieux bergers de l'Albanie. »

Ce Stiepan Annibale n'est autre que le prétendu Prince d'Albanie, qui pourroit bien être plus véritablement l'auteur de cette brochure.

Voici l'extrait d'une lettre qu'il a dernièrement écrite à un grand Prince :

» .... Quels malheurs que ceux que j'endure !  
 Quelle existence que cette triste vie ! Quelles  
 catastrophes que ces événemens tragiques aux-  
 quels on est continuellement exposé ! Se peut-  
 il que le ciel m'ait fait naître pour m'accabler  
 de tant de maux ! Les jours qui me restent  
 vont devenir mon supplice. Je n'attends plus  
 que des chagrins , il ne me reste plus qu'à invo-  
 quer la mort.... C'est ainsi qu'au milieu des om-  
 bres de la nuit, agité , interdit , affligé du pré-  
 sent , épouvanté de l'avenir , entre mes livres  
 & les furies de ma douleur , je m'exprimois  
 hier au soir. Votre lettre est venue aujourd'hui , & aujourd'hui je m'exprime tout au-  
 trement. Elle a produit sur mon ame cons-  
 ternée les effets que la lumière du jour produit  
 sur les ténèbres d'une nuit orageuse. Car je  
 puis dire avec Thémistocles :

Proscrit, persécuté, sans ami, sans asyle,  
 Errant dans l'univers, fuyant de ville en ville,  
 . . . . .  
 Cachant par-tout le nom que me fit Salamine  
 Ce nom, jadis ma gloire, à présent ma ruine...

» Vous dites que je suis philosophe, &  
 que j'ai du mérite : Soit. Je n'ai aussi que la  
 philosophie & le mérite pour mon appui ; mais  
 si vous voulez être Paladin , qui voudra être  
 l'Agramante contre moi ? »

« Cependant si vous connoissiez toute l'injustice des hommes, si vous saviez quelle est leur astuce pour perdre un innocent, pour le noircir, pour le décrier, vous auriez honte de l'espece humaine, & vous verriez que ceux qui ont fait parler les animaux à dessein de nous corriger, n'avoient pas tort. Vous trouverez plus d'exemples de modération, de douceur & d'humanité parmi certaines bêtes que parmi les hommes mêmes. »

« Mais ni votre bon sens, ni ma philosophie ne sont point la dupe de ces stratagèmes. Ils ne se préviennent point contre ceux qu'ils entendent déchirer. Ils savent que dans toute affaire, il faut entendre les deux parties; pour connoître qui a tort ou raison, & que l'équité veut qu'on suspende au moins son jugement. »

*J'ai voulu voir des personnes que la haine publique maltraitoit, disoit Benoît XIV : Je les ai vues; & après les avoir pratiquées, j'ai remarqué que ces hommes qu'on m'avoit peints avec les plus noires couleurs, qu'on m'avoit recommandé de ne jamais fréquenter, étoient tout simplement les dupes de l'imposture, de la calomnie, de la prévention & de la jalousie.*

« Un étourdi, un méchant, un parleur de profession lâche un mot par hasard ou par malice contre l'homme honnête & vertueux : ce mot passe de bouche en bouche, vole, & arrive par-tout où il y a des oreilles, prend une espece de corps dur comme un diamant, devient enfin une histoire, & le marteau, pour ainsi dire, du mérite, de la vérité &



de la vertu ; voilà l'origine de presque tous les bruits répandus au désavantage des uns & des autres , & voilà par quoi on voit la réputation des hommes & des femmes mise en morceaux devant leur porte & derrière leurs talons. »

» *Faites-moi connoître cet homme*, disoit le cardinal de Richelieu lorsqu'il entendoit dire du mal de quelqu'un ; *Il aura assurément beaucoup de mérite , puisque l'on est tant acharné contre lui.* »

» C'est par ce moyen qu'il découvrit les qualités du fameux pere Joseph , capucin , que le public appella par la suite *l'Eminence grise*. Ses confreres ne cessoient de faire retentir des plaintes contre lui aux oreilles du Ministre , & ce furent ces plaintes qui devinrent l'occasion de sa faveur. Le cardinal connut tout ce que valoit l'homme , lui donna sa confiance , & laissa dire les fots & les envieux. »

» On n'a point de mérite impunément. Il n'y a que des imbécilles & des poltrons dont on ne dit point de mal , parce que ceux-là ne font point ombrage. La conscience libre & sans tache est une grande ressource pour ceux qui sont persécutés par la cabale & par la calomnie. C'est-là qu'ils trouvent l'univers entier , s'ils sont emprisonnés ; un asyle , s'ils sont poursuivis ; le véritable honneur , s'ils sont outragés. »

» Consolerez toujours celui qu'on jette à vos pieds blessé par les traits de l'imposture & de l'envie. Affectez de le voir & de l'honorer , puisqu'il le mérite , c'est le moyen de faire taire



l'imposture & l'envie. Il n'y a rien de plus lâche & de plus indigne de l'homme, & surtout d'un Prince que de n'oser tendre la main à un innocent, parce qu'il est persécuté : & rien de plus méprisable que de se laisser dominer par la prévention. »

» Nul homme sur terre qui n'ait des ennemis, & qui n'en a point, est un être aussi qui n'a point d'amis. C'est le sort de la vertu, d'être opprimée. Si l'on nous donnoit l'histoire des grands hommes outragés par des satyres & par des calomnies, de cette histoire on rempliroit une bibliothèque. Il n'y en eut presque point qui ne payât l'intérêt de son mérite & de sa vertu. Nos annales sont remplies d'une multitude de personnes illustres qu'on persécuta gratuitement, & que leurs protecteurs abandonnerent pour les sacrifier à la prévention. »

» Heureusement pour le genre humain vous ne vous laissez pas prévenir, vous avez raison de dire qu'il vaut mieux excuser un coupable, que d'affliger un innocent. C'est ainsi que pense, parle, & agit l'homme sage & le Prince Philosophe. J'appelle moi philosophe celui qui agit bien & pense juste, & non pas celui qui écrit & qui raisonne sur la philosophie : comme je n'appelle pas orateur celui qui sonne la cloche pour le sermon, mais celui qui le prêche. »

» V. A. R. me nomme souvent *Philosophe*. Je crois que ce beau titre vous appartient de préférence. Je connoîtrai peut-être mieux que V. A. R. l'histoire de la philosophie, mais

V. A. R. connoît mieux que moi l'esprit de la philosophie ; vous m'en paroissez mieux pénétré que personne , & le monde jouira de l'amour que vous avez pour elle , & des leçons charmantes qu'elle vous donne. »

» La philosophie conduit toujours au vrai bonheur , lorsqu'elle peut nous garantir de l'amour-propre , l'ennemi le plus adroit & le plus opiniâtre que la philosophie ait à combattre. La philosophie n'est point une vertu âpre telle qu'on se la représente , qui prend la causticité pour la justesse , l'humeur pour la raison , & le dédain pour un sentiment noble. La philosophie dont je parle & qui vous est si naturelle , est une vertu douce qui craint le vice , & qui plaint les vicieux , qui sans le moindre étalage , pratique exactement le bien , qui fait distinguer une foiblesse d'avec le sentiment ; qui chérit , qui respecte tout ce qui serre les nœuds de la société ; qui établit une aimable égalité dans le monde , qui n'admet de prééminence , que celle que donnent les qualités du cœur & de l'esprit , sans blesser pourtant celle que nous donne le droit de notre naissance , qui loin de haïr & de maudire les hommes , les prévient , les soulage , leur fait connoître les charmes de l'amitié , par le plaisir de l'exercer , & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour & de la reconnoissance. Ni la barbe de Socrate , ni le manteau de Diogene , ne font point le philosophe. C'est une préférence honnête , & durable que le riche & le puissant donnent au pauvre & au plus foible... »

## L'ORIGINE DES TRUFFES NOIRES;

*A M. D. en lui en adressant une boîte.*

Vénus pleuroit la mort de son cher Adonis,  
 Et pour la consoler l'amour étoit près d'elle :  
 Dans ce jour trop affreux, ah, dit-elle, mon fils,  
 Pour finir mes tourmens que ne suis-je mortelle !  
 Aux amans malheureux que le trépas est doux !  
 Quels propos, dit l'amour, Maman, y pensez-vous ?  
 On passe un tel souhait à la petite Aurore

Qui n'ayant que son vieux Titon,  
 A force de lui dire : encore !

Le précipita chez Pluton ;

Mais vous, des graces la déesse,

L'objet des vœux des immortels,

Vous qui voyez sur vos autels

Fumer l'encens qu'allume la jeunesse,

Pouvez-vous désirer le destin des mortels ?

Ah ! Cessez de haïr votre divine essence :

Le désespoir n'a qu'un moment,

On se calme, & bientôt une femme qui pense

Songe à l'amant qui doit succéder à l'amant.

Eh, qui pourra jamais, dit Vénus toute en larmes,

Remplacer celui que je perds ?

Il le fera dans peu, bannissez vos alarmes,

Lui répliqua son fils. Pour vaincre l'univers

Les yeux de la beauté valent mieux que mes armes.

Oubliez ce jour malheureux

Que Phœbus va plonger dans le sein d'Amphitrite,

Venez former de nouveaux nœuds

Dignes de la belle Aphrodite,

L'amour saura les rendre heureux.

V. A. R. connoît mieux que moi l'esprit de la philosophie ; vous m'en paroissez mieux pénétré que personne , & le monde jouira de l'amour que vous avez pour elle , & des leçons charmantes qu'elle vous donne. »

» La philosophie conduit toujours au vrai bonheur , lorsqu'elle peut nous garantir de l'amour-propre , l'ennemi le plus adroit & le plus opiniâtre que la philosophie ait à combattre. La philosophie n'est point une vertu âpre telle qu'on se la représente , qui prend la causticité pour la justesse , l'humeur pour la raison , & le dédain pour un sentiment noble. La philosophie dont je parle & qui vous est si naturelle , est une vertu douce qui craint le vice , & qui plaint les vicieux , qui sans le moindre étalage , pratique exactement le bien , qui fait distinguer une foiblesse d'avec le sentiment ; qui chérit , qui respecte tout ce qui ferre les nœuds de la société ; qui établit une aimable égalité dans le monde , qui n'admet de prééminence , que celle que donnent les qualités du cœur & de l'esprit , sans blesser pourtant celle que nous donne le droit de notre naissance , qui loin de haïr & de maudire les hommes , les prévient , les soulage , leur fait connoître les charmes de l'amitié , par le plaisir de l'exercer , & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour & de la reconnoissance. Ni la barbe de Socrate , ni le manteau de Diogene , ne font point le philosophe. C'est une préférence honnête , & durable que le riche & le puissant donnent au pauvre & au plus foible. . . »



## L'ORIGINE DES TRUFFES NOIRES,

*A M. D. en lui en adressant une boîte.*

Vénus pleuroit la mort de son cher Adonis,  
 Et pour la consoler l'amour étoit près d'elle :  
 Dans ce jour trop affreux, ah, dit-elle, mon fils,  
 Pour finir mes tourmens que ne suis-je mortelle !  
 Aux amans malheureux que le trépas est doux !  
 Quels propos, dit l'amour, Maman, y pensez-vous ?  
 On passe un tel souhait à la petite Aurore

Qui n'ayant que son vieux Titon,  
 A force de lui dire : encore !

Le précipita chez Pluton ;

Mais vous, des graces la déesse,

L'objet des vœux des immortels,

Vous qui voyez sur vos autels

Fumer l'encens qu'allume la jeunesse,

Pouvez-vous désirer le destin des mortels ?

Ah ! Cessez de haïr votre divine essence :

Le désespoir n'a qu'un moment ;

On se calme, & bientôt une femme qui pense

Songe à l'amant qui doit succéder à l'amant,

Eh, qui pourra jamais, dit Vénus toute en larmes,

Remplacer celui que je perds ?

Il le fera dans peu, bannissez vos alarmes,

Lui répliqua son fils. Pour vaincre l'univers

Les yeux de la beauté valent mieux que mes armes,

Oubliez ce jour malheureux

Que Phoebus va plonger dans le sein d'Amphitrite,

Venez former de nouveaux nœuds

Dignes de la belle Aphrodite,

L'amour saura les rendre heureux.



Je prétends même augmenter les délices  
 Qui doivent suivre vos desirs,  
 Et je veux, prolongeant les amoureux plaisirs;  
 Corriger la nature & vaincre ses caprices.  
 Un fruit nouveau, d'un goût divin,  
 Du parfum le plus agréable,  
 Ignoré jusqu'ici, va croître en mon jardin.  
 Bientôt placé sur votre table,  
 De vos mets succulens ce sera le plus fin;  
 Au Corps exténué, réduit à l'impuissance,  
 Son alkali rendra la première vigueur,  
 Et même sur l'hymen étendant sa puissance  
 Sa vertu, des époux réveillera l'ardeur.  
 Mais pour obtenir ce prodige  
 Que mon cœur prépare à vos feux,  
 L'implacable dessein exige  
 Un sacrifice rigoureux.  
 Je tremble en répétant sa sentence cruelle :  
 Il faut, dit-il, sur le bel Adonis  
 Renouveler l'aventure d'arys,  
 Et que semblable aux Prêtres de Cybele;  
 On livre à Cupidon ce que ces furieux,  
 Dégadant leur espèce, osent offrir aux Dieux.  
 Telle est du sort la loi sévère.  
 À ces mots la fureur s'empara de Cypris;  
 Dans ses regards en feu, ses transports & ses cris,  
 Des filles de la nuit on vit le caractère.  
 De reproches sanglans elle accabla son fils.  
 L'amour leva les yeux : il méconnut sa mere,  
 Ce n'étoit plus la Reine de Cythere  
 Qu'entourent les jeux & les ris;  
 C'étoit le masque de mégere.  
 Sexe enchanteur, vos traits si séduisans, si doux,  
 Ne sont pas faits pour la colere.

Evitez les transports furieux ou jaloux;  
 Les grâces ne sont plus où l'on voit le courroux.  
 Vos armes sont le don de plaire,  
 Servez-vous du pouvoir qu'il vous donne sur nous.  
 Tout effort violent est de courte durée;

De la sensible Cythérée  
 Le vif emportement bientôt se modéra.  
 L'amour s'en apperçut, avec elle il pleura;  
 Vénus en sanglottant cessa de se défendre;  
 Résiste-t-on aux pleurs que l'amour fait répandre?

Ce qu'il demandoit il l'obtint.  
 Mais quand la nouvelle en parvint  
 Aux oreilles de Proserpine,  
 Grande fut la rumeur dans l'empire des morts.  
 La jalouse déesse, en son humeur chagrine,  
 Vouloit quitter les sombres bords.  
 Junon prend son parti, la querelle s'allume,  
 Jupiter, selon sa coutume,  
 Ecouta tout avec bonté,  
 Et de ce qui fut raconté

Mercure (\*) en grossoyant fit un ample volume.  
 Tandis qu'on occupoit Themis  
 A débrouiller ce cahos insipide  
 L'amour fuyoit d'un vol rapide,  
 Fier des dépouilles d'Adonis.  
 Bientôt il atteignit les champs de la Doride.  
 Là de ses propres mains, dans un terrain aride,  
 Que d'un de ses traits il bêcha,  
 Avec soin il les met près du temple de Gnide.  
 Le mystère servoit de guide  
 Et de son voile le cacha.

---

(\*) On fait que Mercure est le Dieu de l'éloquence  
 & des voleurs.

Phœbus par sa chaleur féconde  
 Les fit germer en éclairant le monde ;  
 Le Plaisir vint les arroser ;  
 Dans ses profonds laboratoires  
 La nature entreprit de les fertiliser ;  
 Elles devinrent Truffes noires.  
 Jaloux de ce succès l'amour les recueillit ;  
 A souper chez Vénus lui-même il les servit.  
 Mars avoit accordé le repos à la terre  
 Et venoit à Paphos en goûter la douceur ;  
 Il les lui présenta , fouriant à sa mere ;  
 Vénus à ce signal du petit enchanteur ,  
 Refusa d'y toucher , soupçonnant le mystère ,  
 Mais le Dieu des Héros les trouvant de son goût ,  
 Sans façon en mangea comme on mange à la guerre ,  
 C'est-à-dire qu'il mangea tout.  
 Ce qu'il en advint , le dirai-je ?  
 Non : je dois taire & respecter  
 Les miracles des Dieux. Je ferois sacrilège  
 Si j'entreprendois de conter  
 Sur mes pipeaux , des faits qu'il faut chanter.  
 Apollon & Voltaire ont seuls ce privilege.  
 Pour vanter le joyeux pouvoir  
 De la production nouvelle ,  
 Je crois qu'il suffit de savoir  
 Que la blonde Vénus ne fut jamais si belle  
 Que le lendemain de ce soir.  
 Mars n'avoit plus cet air farouche  
 Qui force les guerriers à braver les hasards ;  
 Les ris voltigeoient sur sa bouche ,  
 La douce volupté tempéroit ses regards.  
 Ainsi le vrai plaisir embellit ce qu'il touche.  
 L'amour , glorieux , satisfait

Du succès de cette aventure ;  
 Laisse le soin à la nature  
 De nous dispenser ce bienfait ;  
 Et la nature pour lui plaire  
 Cultive encor la Truffe à l'ombre du mystère  
 Et lui conserve sa vertu :  
 Cette plante aux savans prouve son origine ,  
 En vain on la dissequé, en vain on l'examine ;  
 Son germe est toujours inconnu.  
 En attendant qu'on la devine ,  
 Jouissons, cher ami, le reste est temps perdu.

*De Versailles, le 23 Mars 1784.*

LES récits de la conduite du grand Joseph que M. de Breteuil met sans cesse sous les yeux de notre jeune & bienfaisant Monarque, font de jour en jour plus d'impression sur son esprit. Dernièrement encore, le Roi à pied, accompagné seul de son capitaine de gardes, tous deux déguisés comme des simples gentilshommes, parcoururent les campagnes, visitant les curés, les agriculteurs, interrogeant de toute part la voix du peuple sur la conduite des administrations subalternes, & se préparant à nous faire goûter toutes les bénédictions qu'un bon Roi qui cherche & accueille la vérité, répand sur son peuple.

On a beaucoup parlé du duel du Chevalier de L\*\*\* avec le Comte de T\*\*\*, fils de l'académicien, & des poursuites ordonnées contre le vainqueur. Le Vicomte de T\*\*\* lui-même témoin des torts de son neveu & de la modération du Chevalier, sollicite grace



près du Monarque & l'on espere qu'il l'obtiendra.

Une affaire plus conséquente est celle des cheveu-légers de la garde. Le Duc d'Aiguillon, leur colonel, ayant voulu leur donner une espee d'espion à la caisse, dont les fonctions devoient empiéter sur celles du major, ces Messieurs ont résolu de chasser cet intrus. Lorsqu'il se présenta pour commencer son travail, les cheveu-légers se trouverent-là pour le recevoir, en lui administrant chacun vingt coups de plat d'épée, puis ils dreslerent une espee de procès verbal de cette flagellation, stipulant qu'on ne s'étoit servi d'épée qu'à défaut de bâton, ce qu'ils signerent tous, jeunes & vieux officiers. On porta ensuite cette piece singuliere à M. le Duc d'Aiguillon. Le Roi étant instruit de ce qui s'étoit passé, a fait assembler une espee de conseil de police présidé par le Duc d'Agenois, fils & survivancier du Duc d'Aiguillon, pour connoître de cette affaire : comme il est de l'intérêt de ce jeune Seigneur de préserver le corps de la cassation qui l'en priveroit & même de s'en faire aimer, il est à croire qu'il cherchera un biais pour que S. M. puisse faire grace.

Le bruit a couru que nous allions être engagés dans une nouvelle guerre, c'étoit avec l'Empereur de Maroc. Elle n'eût pas été difficile à terminer. M. de Vergennes a rassuré nos négocians à cet égard. En remontant à la source de cette nouvelle, on a decouvert, dit-on, qu'elle avoit été inventée par le Con-



ful de Hollande à Algésires, & l'on ajoute  
que notre Cour en a porté des plaintes aux  
Etats-Généraux.

*De Paris, le 26 Mars 1784.*

VOULEZ-VOUS quelques détails sur Stiepan-Annibale d'Albanie? Ce fut le 3 Mai 1774, qu'il arriva à Montenegro. Le Patriarche Sava-Petrowitz le reçut comme son ami & son libérateur. — Ayant vu naître & son père & même son grand-père, & connoissant parfaitement sa famille & son origine, ces considérations qui de coutume agissent vivement sur le cœur des bonnes gens & sur-tout des vieillards, contribuèrent beaucoup à l'accueil amical qu'il fit au jeune Stiepan... Il eut même assez de confiance en lui pour le conduire dans le galetas où il avoit soustrait ses archives & le trésor de l'Eglise à l'avidité de l'impôseur (Stiepan-mali) & pour lui dévoiler toutes les affaires civiles & politiques du duché de Montenegro. Il lui proposa avec instance de rester dans le pays pour l'aider à rétablir l'ordre & la tranquillité que Stiepan-mali avoit si fort dérangés. Stiepan-Annibale y resta en effet quelque temps, mais bientôt son ame inquiète & avide d'instruction, ambitieuse de déployer son énergie sur un plus grand théâtre, forma le projet d'en sortir & d'aller à la Cour de l'Impératrice la plus magnanime, la plus éclairée, la plus philosophe & la plus puissante qu'ait jamais eue le Nord en-

» tier depuis la création du monde... Le  
 » Patriarche & les autres Ordres de l'Etat  
 » consentirent à son départ; il avoit déjà ac-  
 » quis un tel crédit sur l'esprit de ce chef de  
 » la Religion & même de toute la nation,  
 » qu'on lui laissa la liberté de faire ses plein-  
 » pouvoirs & ses papiers tels qu'il le voulut;  
 » au point que Sava-Petrowitz & les autres  
 » Caloyers qui ne savoient pas un mot d'i-  
 » talien, signèrent cependant dans cette lan-  
 » gue, & cacheterent du grand sceau patriar-  
 » chal tous les écrits qu'il leur présenta aussi  
 » bien que ceux en Servien. Ils firent plus;  
 » ils contractèrent une dette assez considérable  
 » avec les Vénitiens leurs voisins pour four-  
 » nir aux dépenses du voyage. Certainement  
 » ils n'auroient jamais eu la même complai-  
 » sance pour Stiepan-mali qui étoit plus craint  
 » qu'aimé; & ce trait suffit pour prouver ce  
 » qu'auroit pu entreprendre chez les Mon-  
 » ténégrins le jeune Stiepan. Mais ce Prince  
 » qui n'avoit pas alors vingt-trois ans accom-  
 » plis, ne fut point profiter des circonstances,  
 » & l'expérience ne lui avoit pas appris com-  
 » me à Cesar, qu'il vaut mieux être le pre-  
 » mier dans un village que le second dans Ro-  
 » me.... »

Stiepan-Annibale partit en qualité de Ministre  
 plénipotentiaire & de Knès des Monténégrins. (Le  
 Patriarche & les autres corps de l'Etat l'a-  
 voient élu en 1774, comme leur Knès &  
 leur Capitaine-général.) Il alla aux cours de  
 Berlin & chez les Confédérés de Pologne &  
 de Lithuanie. C'est ici que l'historien trompe

truellement notre curiosité en rompant brusquement le fil de sa narration. « Qu'il nous » fût, dit-il, de savoir qu'après bien des vicissitudes, des revers, des traverses, Stiepan » d'Albanie est devenu Philosophe autant dans » sa manière d'agir que dans sa façon de penser. Le bruit, ajoute-t-il, est général qu'après » une patience & une constance à toute épreuve, il eut le bonheur de gagner l'amitié & » la bienveillance de l'héritier du grand Frédéric, héritier digne à tous les égards d'un » tel père (\*). . . »

L'auteur de l'écrit dont je continue l'extrait rapporte à cette occasion la lettre suivante du Prince de Prusse à Stiepan-Annibale.

*Postdam, le 26 Septembre 1776.*

« J'AI reçu & lu avec plaisir, M. le Prince, les deux lettres que vous m'avez adressées; je trouve les idées du Prince d'Albanie fort justes sur le gouvernement. . . A l'égard des femmes, si le Prince est foible & s'en laisse gouverner, il y a tout à présumer que ses affaires iront mal, mais les femmes seules ne seront pas responsables du mal qui se fera, la faute en sera toujours à la cause première, à la foiblesse du Prince. Si les femmes ne le

---

(\*) Allusion à ces paroles que le grand Frédéric dit en embrassant son auguste neveu, au retour d'une expédition périlleuse, dans la campagne de 1778 où ce Prince donna de si grandes preuves de son habileté : *Je ne dois plus vous regarder comme mon neveu, mais comme mon fils.*

gouvernent pas, ne sera-t-il pas également mené par des Ministres dont l'intérêt particulier ou la fausse ambition fera le malheur de l'état ? Qu'un Prince ferme & qui remplit dignement les devoirs de sa place, aime les femmes, il n'en sera pas moins grand homme pour cela, si d'ailleurs son destin favorable lui donne les occasions de mériter ce titre; le tendre de Henri IV pour le sexe ne lui ôta pas le nom de *Grand*. Philippe d'Orléans, Régent de France, pourroit encore servir d'exemple, & tant de héros antiques & modernes que je pourrois citer. Ne défendons pas l'amour aux Princes qui savent goûter ses douceurs & se défendre de ses foiblesses : il est bon que des hommes qui sont l'arbitre de tant d'autres, aient de la sensibilité; cependant ils doivent la savoir surmonter si de malheureuses circonstances les y obligent.. »

Le caractère de Stiepan-Annibale d'Albanie, est tracé de la manière suivante dans cette brochure : « C'est, dit-on, un esprit altier, » arrogant, souvent emporté & vindicatif, sur- » tout grondeur impitoyable; de sorte que si » on le juge par ses manières, on le trou- » vera plus barbare peut-être que le Monte- » negrin ou l'Arnaut le plus sauvage. Mais » son cœur, son sensible cœur est l'antipode » de son esprit. C'est le contraste le plus » frappant, c'est un combat continuel qui lui » rend l'existence malheureuse & fatale. La » générosité, cette vertu des grandes âmes » dégénère souvent chez lui en une prodiga-



» lité que ses revenus ne comportent pas &  
 » qui dérangent ses propres affaires. Son ca-  
 » ractere enfin est une énigme inexplicable...  
 » il peut au moins se vanter d'une chose, c'est  
 » de n'avoir jamais rien fait en secret, qu'il  
 » ne puisse dire & dévoiler au grand jour. On  
 » a mis pour devise au bas d'un de ses por-  
 » traits, ces paroles sur Ulysse dans le *Télé-*  
 » *maque*. . . *C'est son mérite qui fait son malheur.*  
 » Un homme d'esprit a retourné la phrase &  
 » a dit : *C'est son malheur qui fait son mérite.* . . .  
 » Oui, quand on voit avec quelle grandeur  
 » d'ame, avec quelle patience il est parvenu  
 » au sublime de la philosophie, à savoir souf-  
 » frir. . . »

La reconnoissance publique s'est manifestée  
 d'une maniere bien touchante, au milieu des  
 rigueurs de l'hiver affreux que nous venons  
 d'éprouver, envers le Monarque bienfaisant qui  
 a donné le premier exemple des secours aux-  
 quels une infinité de malheureux prêts à périr  
 de faim & de froid, ont dû la vie. Le monu-  
 ment qu'ils ont élevé, tout périssable qu'il  
 étoit, passera plus sûrement à la postérité que  
 ceux de marbre & de bronze. C'étoit une  
 pyramide & cette pyramide étoit de neige,  
 mais que d'hommages elle a reçus chaque jour !  
 on y a mis d'abord une inscription, & insen-  
 siblement on en a posé de haut en bas, ce  
 qui prouve combien un Roi bon rend les ci-  
 toyens éloquens. Certes si j'étois Roi, ce con-  
 cours libre & public me sembleroit bien pré-  
 férable à tous ces résultats académiques que  
 l'adulation, la bassesse & la mauvaise foi dictent



presque toujours. De toutes ces inscriptions, celle-ci m'a frappé le plus :

Le cœur admire & le cœur est content.

Tout est fingerie parmi nous, & la plus belle tragédie est impitoyablement, impudemment travestie le lendemain. Le monument dont je viens de vous parler a produit à-peu-près le même effet. On a vu qu'avec un tas de neige figuré de telle manière on pouvoit attirer & arrêter tout Paris; vite, un de nos Calots s'est mis martel en tête, & après avoir retroussé ses manches, invoqué son génie, il a formé son Bloc & créé Malbouroug, sa cuirasse, ses cuissarts & son grand sabre. Le bruit s'en est bientôt répandu & la foule s'y est portée, mais notre artiste de neige a bientôt trouvé moyen d'éclaircir ce trop nombreux concours, en imposant une taxe à la curiosité des spectateurs, & le suisse avoit pour consigne; *Point d'argent, point de Malbouroug.*

Ce n'est pas tout, & les nouveautés de ce genre ont bientôt été assez nombreuses pour former une galerie fort convenable aux méditations sur la fragilité des choses de ce bas monde : je ne puis omettre de vous parler de la jolie Demoiselle-blanche qui se voyoit au Marais, avec cette inscription : *Fille à marier avant le dégel.* Que de milliers d'honnêtes gens voudroient n'avoir formé que des nœuds aussi faciles à dissoudre ! Que de fois le caprice, l'opiniâtreté, la malignité, l'impudence hâteroient l'époque de ces dégels-matrimoniaux !

Oh, pour le coup, les femmes seroient moins begueules, moins acariâtres, moins indociles, moins C... & l'alternative d'être douce, réservée, complaisante, honnête ou répudiée pourroit bien rabattre le caquet de ces mégères effrontées qui conduisent la société vers son entière corruption.

Tout en parlant de mariage, ceci me rappelle une aventure assez tragi-comique, qui a suivi la célébration de celui de Mlle \*\*\* avec le jeune Comte D\*\* — Ces jours derniers. La jeune Comtesse étoit radieuse, elle descendoit triomphante les degrés de l'église S. Sulpice, appuyée sur deux chevaliers de main. On appelle la voiture; le cocher fouette, ses chevaux font un mouvement de retraite & précipitent le carrosse contre un charretier qui passoit. Grands jurons, grand tapage; le cocher fier de son poste & de sa belle livrée menace du fouet le malheureux charretier, mais celui-ci sans s'intimider défie le superbe phaëton, & les voilà colletés. Le charretier triomphoit, le valet étoit terrassé, un des chevaliers de la suite veut mettre le hola; il essaie de les séparer, mais en vain & ne voit d'autre parti à prendre que de les bâtonner d'importance. La garde arrive, on enveloppe les combattans, on s'empare de la mariée, du marié, des écuyers & l'on conduit tout chez un Commissaire. On interroge, on verbalise, on dit bien des balivernes, & finalement la noce est remise en liberté. Oh, par ma foi, vive la police & la politesse de Paris!

La première représentation de *Coriolan* don-

née au profit des pauvres , a eu le plus grand succès. On demanda l'auteur avec transport , on demanda la Rive avec enthousiasme ; les applaudissemens qu'on prodiguoit à ce dernier furent unanimes : il n'a pas contre lui la cabale qui poursuit M. de la Harpe.

A la seconde représentation un tiers des premières loges étoit vuide : les critiques de l'abbé Aubert dans les petites affiches , une quantité de Calembours , de méchans mots , d'épigrammes éloignèrent beaucoup de monde. Si M. de la Harpe eût été M. Ducis ou M. Lemaître , la salle eût été pleine à quatre heures : que cet exemple instruisse les jeunes gens de lettres , de l'influence que le caractère d'un auteur peut avoir sur le succès de ses ouvrages ; qu'ils apprennent que les talens ne dispensent pas de la douceur , de l'aménité , de l'indulgence & des qualités tolérantes qu'exige la bonne compagnie.

La tragédie de *Coriolan* est , comme le disent ces Messieurs , dans le genre admiratif. Les deux premiers actes de cette pièce se passent à Rome , les huit autres dans le camp des Volscques. L'action est une , Coriolan ulcéré se venge du peuple romain ; l'unité de temps n'est observée qu'à l'aide d'invraisemblances difficiles à pardonner. Dans vingt-quatre heures , Coriolan se plaint de ses compatriotes , il est mandé , condamné par le peuple , il fait de longs adieux à sa mere , à ses amis , arrive dans le camp de Tullus , le détermine à livrer un assaut , réduit les Romains à la dernière extrémité , résiste aux sollicitations de Volumnius

député du sénat pour demander la paix ; cede à sa mere ; meurt enfin assassiné : que de choses on est obligé d'assembler , que d'in vraisemblances il faut admettre pour faire passer un sujet que tant de gens éclairés avoient condamné , & dont l'insuffisance avoit été démontrée par les vains travaux de tant d'écrivains !

On reproche à M. de la Harpe de n'avoir pas dit un mot de la femme de Coriolan , de n'avoir pas opposé les inutiles plaintes du sénat & des Pontifes romains à la puissance maternelle ; le triomphe de Véturie en auroit eu plus d'éclat. On trouve foibles les deux derniers actes de cette tragédie , on ne parle pas des deux premiers , le troisieme réunit tous les suffrages. Coriolan paroît sublime aux pieds de la statue de Jupiter , au milieu des Volsques frappés d'admiration à la vue de ce grand homme. On désireroit que plus conforme à la simplicité des attitudes antiques Larive cherchât moins à dessiner la sienne à la moderne ; & qu'en général les acteurs & les peintres françois cessant réciproquement de s'imiter , prissent leurs modeles dans le beau simple de l'antiquité. Quoi qu'il en soit , il y a de grandes beautés dans Coriolan ; elles sont rendues dans un style pur , élégant & correct , autant qu'on peut en juger , quand la lecture & la réflexion n'ont pas rectifié les illusions du débit.

Mrs. de Champfort & de Rhuliere ont fait une épigramme à laquelle M. de la Harpe a répondu ; je vous envoie les deux morceaux ;

Cy git le dernier des enfans  
Des malheureux Coriolans ,



Qu'un jour voit naître & qu'un jour tue,  
 N'êtes-vous donc pas étonnés  
 Qu'une maison ainsi se perpétue,  
 Par des enfans morts nés ?

## R É P O N S E.

Connoissez-vous Champfort ce maigre bel-esprit,  
 Et ce pédant Rhulière à face rebondie ?

Tous deux sont pleins de jalousie,  
 Mais l'un en meurt, & l'autre en vit.

On en est à la quatrième représentation du *Jaloux* de M. Rochon de Chabanes. Cette comédie qu'on fut sur le point de ne pas achever la première fois qu'on la donna, se relève ; elle est même applaudie, mais elle ne le sera pas long-temps. Le *Jaloux* de M. Rochon est un maniaque imbécile, qui sans le moindre motif soupçonne sa maîtresse & la tourmente. Un femme qui paroît d'abord en amazone se déguise en officier de dragons, & se métamorphose en homme, en amant dans l'esprit du jaloux, parce qu'elle fait des armes avec facilité. Il épie toutes ses actions, suit ses pas, la surprend avec sa maîtresse, entre par une fenêtre, tempête, met tout en fuite, se désespère, offre un cartel à la belle déguisée qui l'accepte ; elle ne croise le fer de son adversaire que quand elle apperçoit qu'on peut les séparer : le ridicule de ses transports rend tout honteux notre jaloux qui se retire. La Marquise sa maîtresse a l'air de se fâcher contre son bizarre amant, on lui promet qu'elle pardonnera — Et la toile tombe.

Le théâtre dans cette piece change quatre fois de décoration : on ne fait si l'héroïne est fille ou veuve. Son oncle est un bonhomme qui, dit-on, aime la chasse & la promenade, il entre toujours sans motif & sort toujours sans sujet. Un certain Monsieur fort fat, fort ennuyé, calqué sur les Marquis du siècle précédent, n'est là que pour débiter avec prétention, avec emphase, de ces phrases triviales tombées dans les boutiques & dans les études de procureur. Le valet & la suivante se rendent utiles en exécutant quelques commissions. La Dame en dragon a du goût pour le jaloux pendant dix minutes ; elle se persuade qu'un cartel qu'on lui remet de sa part est un billet d'amour. Cette idée m'a paru piquante, mais l'auteur n'en tire aucun parti. Une des scènes les plus marquantes de cette comédie est celle où le chevalier (le jaloux) surprend sa maîtresse endormie : il réfléchit avec désespoir, qu'un autre eût pu pénétrer dans cet appartement & comme lui contempler tant d'appas. Il déclame contre la négligence des valets qui ne ferment pas les portes ; fait une invocation à l'amour, & réfléchissant tout-à-coup que sa Dame pourroit rêver à tout autre qu'à lui, il la réveille avec brutalité.

Les inquiétudes du jaloux se développent souvent d'une manière peu délicate ; il paroît inquiet, sur-tout, de la disposition des lits & des appartemens ; toujours persuadé qu'un dragon va coucher auprès de sa maîtresse. On applaudit selon l'usage une quantité de tirades en langage précieux, qu'on nomme des *détails*.

*charmans.* En peignant l'ardeur d'un amant qui contemple sa maîtresse le chevalier dit :

Il vole entre ses doigts quand elle ôte ses gants.

Le mot *mourir d'ennui* est trop simple : M. Rochon le remplace par le mot *trépasser* : Pour m'empêcher de *trépasser d'ennui*, &c.

Molé se tue pour plaire & faire valoir son rôle. M. Rochon en épargnant les poumons de l'énorme Deseffarts qui n'a rien à dire, pouvoit lui sauver vingt voyages inutiles, & le laisser dormir paisiblement. Mlle Contat est bien mise & fort jolie. Mlle Raucour sous l'habit de dragon seroit dangereuse auprès d'une femme ; elle a le son de voix & les gestes d'un homme.

Quelques jeunes officiers eurent il y a quelque temps une querelle avec le guet chez Nicolet. l'affaire fut vive. Elle fut portée au tribunal des Maréchaux de France : le vieux Duc de R... se souvint qu'il avoit été jeune & mousquetaire. Son esprit chevaleresque lui fit approuver l'effervescence des jeunes militaires. Il blâma les gens du guet. Un de ces jeunes gentilshommes s'écria : *M. le Maréchal, un soldat a eu l'impudence de dire qu'il se F... de vous !* — *Cela peut-être, mais, Monsieur, comme il ne vous a pas prié de me le redire, ayez la complaisance de vous rendre à l'abbaye.*

COUPLETS

## COUPLETS

*A Madame la Baronne de \*\*\* Chanoinesse.*

Sous l'habit d'une Chanoinesse  
Je vois un ange séducteur,  
Lorsque j'entends la sainte messe,  
Satan vient tourmenter mon cœur.

Lorsque vous chantez Sexte & None,  
Je me crois dans le paradis;  
Quand vous riez, belle Baronne,  
Je crois voir le Dieu de Cypris.

Vous édifiez à l'église,  
Et moi, j'y suis un grand pécheur,  
J'ai besoin qu'on me moralise,  
Soyez mon ange conducteur.

*De Paris, le 30 Mars 1784;*

LA vente des équipages du Duc de Chartres commence. De deux cents chevaux S. A. n'en conserve que trente. Cent valets de tout étage font renvoyés. Il ne reste que deux cuisiniers & un maître d'hôtel. Nos financiers ont un plus grand train. Au surplus une telle réforme ne peut que faire honneur à ce Prince qui est si puissamment riche qu'en très-peu d'années elle le remettra au-dessus de ses affaires.

Ces jours derniers le Comte de Valentinois avoit soupé avec le Roi, De retour à

Tome XVI.

D



Paris, plutôt qu'on ne l'avoit sans doute pensé ; il trouve son hôtel rempli de tumulte , de gens du guet , d'autres vêtus de noir. On lui apprend que l'on vient d'enlever ses deux secrétaires. Ces Messieurs sont Génois & s'étoient avisés, dit-on, de faire des couplets & des couplets à l'italienne. Le Comte indigné de cet affront & comptant d'autant plus en tirer satisfaction qu'il venoit de quitter le Roi, court à la police & porte ses plaintes à M. le Noir. Le magistrat lui ferme la bouche en lui disant qu'il n'a rien fait que par des ordres supérieurs. Il est odieux & absurde de supposer que le Roi en invitant le Comte de Valentinois à souper, ait su ce qui alloit se passer dans la maison de celui qu'il faisoit jouir du plus grand honneur qu'un sujet puisse recevoir.

Le cardinal de Guéménée cherchoit dernièrement à prévenir le Roi contre les inculpations dont on charge la maison de Rohan ; on fatiguera Sa Majesté, disoit-ils, d'écrits & de mémoires à n'en pas finir que nos ennemis s'occupent à fabriquer. — M. le Cardinal, répondit le Monarque, tant mieux pour vous si vous avez raison, tant pis pour vous si vous avez tort.

Les préjugés d'état font naître bien des horreurs dans la société. Les huissiers, les commis de barrière & autres gens pourtant indispensables dans l'ordre établi, semblent être des victimes vouées à la violence des hommes. Encore rit-on des outrages qu'ils reçoivent. Ces jours derniers le courier de Rouen

revenoit à Paris, chargé, dit-on, de contrebande. Il avoit sans doute été vendu. Quelques commis vont en avant & veulent le visiter. Le courier les méconnoît, feint de les prendre pour des voleurs, leur lâche quelques coups de fouet & finalement, comme ils alloient s'emparer de la cariole, prend un pistolet & en couche un sur le carreau. Les autres s'enfuient, le courier arrive ventre à terre à la poste, fait son rapport, &, dit-on, est applaudi. A la vérité les ordonnances condamnent les commis puisqu'elles leur défendent d'arrêter un courier dans sa marche & leur prescrivent de le suivre jusqu'à la poste pour faire visiter devant eux le contenu de sa voiture & de ses malles.

Il y a quelques semaines qu'un homme qui tient le premier rang dans son état, arriva à Paris où ses affaires devoient le retenir pendant quelques temps. Le lendemain de son arrivée un inconnu s'étant fait introduire dans son appartement : j'ai appris, lui dit-il, que votre grandeur doit passer une partie de l'hiver dans ce pays-ci, & je viens lui demander la préférence pour la fourniture de son bois. J'en ai d'excellent dans mon chantier : & tous les jours on m'en fait compliment : c'est moi qui fournis M. le Duc de ... M. le Comte de ... le palais de ... — Hé bien ; faites-m'en amener vingt-cinq voies. Le marchand tire sa révérence, & dès le lendemain les vingt-cinq voies furent arrangées dans sa cave. Jamais on n'a brûlé de meilleur bois : le maître, ses gens, tout le monde en fai-

soient l'éloge. Le marchand reparut au bout de trois ou quatre jours : Hé bien , Monseigneur est-il content de son bois ? — Parfait ! excellent !... en avez-vous le mémoire ? — Monseigneur.... oh.... je ne viens pas.... pour.... cela. — N'importe , donnez , je paie mes fournisseurs comptant : & le marchand toucha le prix de son bois. Un mois après parut un autre homme : Je viens , dit-il , m'informer , si Monseigneur est content des vingt-cinq voies de bois que je lui ai fournies. — Je l'ai déjà dit , le bois est très-bon. — C'est que je suis à la veille d'un gros payement , & si Monseigneur vouloit , je lui remettrois son mémoire quittancé. — Comment ! mon mémoire ? je ne paierai sûrement pas deux fois , & tout en parlant , il montra le premier mémoire qu'il avoit acquitté ; le véritable marchand s'en retourna dupe du tour que lui avoit joué le filou qui s'étoit présenté à son chantier comme valet de chambre de la nouvelle pratique.

## LA BERGERE DÉLAISSÉE

### ROMANCE.



U- ne jeu ne ber- ge re,



Les yeux bai gnés de pleurs , A



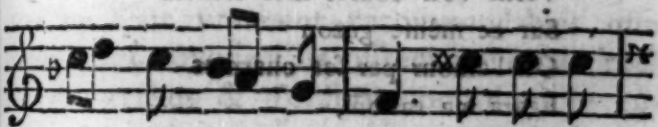
l'é- cho fo- li- tai- re



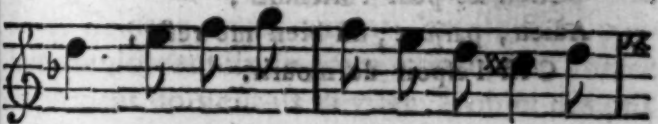
Con fi- oit ses dou- leurs; Hé-



las, loin d'un par- ju- re Oh



vais- je re- cou- rir! Tout me tra-



hit dans la na- tu- re, Je n'ai plus



qu'à mou- rir.

Est-ce là ce bocage

Où j'entendois sa voix?

Ce tilleul dont l'ombrage

Nous-servit tant de fois?



Cet asyle champêtre  
 En vain va refleurir.  
 O doux printemps, tu viens de naître,  
 Et moi je vais mourir,

Autrefois sa musette  
 Soupiroit nos ardeurs;  
 Il paroît ma houlette  
 De rubans & de fleurs;  
 A des beautés nouvelles  
 L'ingrat va les offrir,  
 Et je l'entends chanter pour elles,  
 Quand il me fait mourir.

Viens voir couler mes larmes  
 Sur ce même gazon  
 Où l'amour par ses charmes  
 Egara ma raison,  
 Si dans ce lieu funeste  
 Rien ne peut t'attendrir,  
 Adieu, parjure, un bien me reste,  
 C'est l'espoir de mourir.

*De Paris, le premier Avril 1784*

**BEAUCOUP** de gens ont écrit sur les voyages, mais très-peu, ce me semble, les ont considérés sous un point de vue vraiment utile, tant les préjugés reçus ont de pouvoir & d'influence sur les meilleurs esprits; aussi n'en est-il aucun qui n'ait vanté les avantages, la nécessité, l'indispensabilité même des voyages. J'ose penser bien différemment, & même affirmer que, non-seulement ils sont inutiles,

mais qu'ils sont même pernicieux aux trois quarts des hommes. Je vois ici cent étrangers de tous les âges : qu'y font-ils la plupart ? mort à mort ce que la Bruyere disoit des joueurs ; *Commencer par être dupes & finir par devenir fripons* ; je ne manquerois pas d'exemples à citer. Sont-ils las de nos filles , de nos bals , de nos spectacles , je ne dis pas de nos livres , de nos monumens , de nos arts ; ils s'échappent pour l'Italie , parcourent quelques galeries de tableaux , paient assez chèrement des collections de croutes , & retournent dans leur pays chargés de ridicules qui les y rendent comme étrangers après deux seules années d'absence. J'en conclus donc que les voyages ne sont vraiment recommandables que pour ceux auxquels ils offrent un objet réel de recherches & d'observations dont le résultat peut contribuer au bien-être de la société ; tels sont les artistes , les philosophes & les Princes : mais autant l'artiste & le philosophe doivent-ils se faire connoître , autant les Princes doivent-ils l'éviter. L'objet des uns doit être de voir & de juger les choses , celui des autres est de voir & de juger & les choses & les hommes. Qu'un Prince voyageant dans toute la sévérité de l'*incognito* , peut apprendre & voir de choses dans la simple cabane , qu'il n'eut seulement jamais soupçonnées en restant dans ses palais ! C'est là qu'il peut exactement s'instruire de la voix du peuple , tant sur sa propre conduite & sa réputation que sur celles des personnages auxquels on a confié quelque portion d'autorité ! C'est là qu'il est

remis à sa simple qualité d'homme , & qu'il apprend à y rappeler ceux qui s'en écartent ; & c'est pour cela que l'on écoute avec un vif intérêt les détails de voyages que de grands Princes ont entrepris de nos jours.

On peut citer au nombre de ces courses instructives & honorables pour les grands, celle que M. le Comte d'Art... a faite dernièrement à l'abbaye de la Trappe. Ce Prince a voulu voir par lui-même, si des hommes étoient capables de se soumettre à des épreuves aussi rigoureuses & aussi constantes que celles dont ils font profession. Il est en conséquence parti secrètement un matin pour s'y rendre accompagné de M. le Marquis de Crussol, & suivi d'un seul domestique sans livrée. A l'aspect de cet affreux & saint hermitage, quelles sensations nouvelles n'a pas dû ressentir un jeune Prince accoutumé aux tableaux voluptueux des cours, des sentiers tortueux au lieu de chemins alignés, des houx sauvages au lieu de tilleuls & d'orangers, des marais fangeux au lieu de bassins d'eau limpide, des hommes au lieu de courtisans, l'humilité sous la bure, mais non la bassesse que décorent les étoffes dorées, quel contraste ! Tout cela n'a fait que changer la simple curiosité en tendre intérêt, & l'on ne sauroit trop louer la grace respectueuse avec laquelle l'inconnu voyageur a supporté cette épreuve toute nouvelle. Introduit dans le monastère, on le conduit silencieusement dans une chapelle assez humide, où sans chapeau, sans tabouret, il falloit s'agenouiller sur terre & prier un instant ; de là conduit au par-

loir, les *Confessions de S. Augustin* lui ont été présentées pour méditer... Enfin un pere arrive, & demande à ces Messieurs, ce qui procure à la maison l'avantage de les recevoir. — *La curiosité* — *Puissiez-vous être édifié en la satisfaisant*, répond le digne pere! *vous travaillons & nous prions, voilà nos occupations & nos plaisirs*. Vous avez su peut-être que le meilleur lit ne fut pas pour l'illustre voyageur. Il resta toujours inconnu, & laissa dans l'abbaye la plus haute opinion de sa façon de penser.

Le Musée auquel préside M. Cailhava D'estandoux, s'assembla le 18 Mars, chez M. Pilâtre de Rosier à l'hôtel des Fiacres. On y fit d'abord la lecture de quelques fragmens sur la comédie par le président M. Cailhava. Il nous enseigna que les Grecs adoptoient trois unités : celles de temps, d'action, & de lieu, il desira qu'on y joigne l'unité d'intérêt : il critiqua quelques fautes de Moliere & s'appuya de l'autorité d'*Isabelle & Gertrude*. Un particulier nous lut un mémoire sur les moyens de conserver la chaleur du soleil pendant quinze jours à l'aide de plusieurs verres. Il attribue la découverte de ce moyen à M. de Saussure, & se contente de l'avoir perfectionné. Un des membres du Musée essaya de nous décrire l'organisation des troupes de l'Inde, qui sont armées de méchans fusils, & dont la cavalerie est d'une composition monstrueuse : l'auteur, grand politique & savant philosophe, craint que l'ambition ne ravage long-temps les belles provinces de l'Indoustan, & qu'un hardi conquérant n'en



réunisse encore toutes les dominations dans sa main. M. Gin, le moderne traducteur d'Homère, qui nous assuroit jadis qu'il imiteroit jusqu'au sommeil de son auteur, nous apprit dans ses réflexions sur la philosophie du siècle de Louis XIV & de Louis XV, que Corneille & Racine, poètes tragiques, Boileau le satyrique, Pascal le penseur & le mathématicien, que Rousseau, Voltaire & Buffon étoient de fort grands écrivains; il nous apprit de plus qu'il faut de temps en temps se délasser des épine de la littérature, quoiqu'on trouve chez elle ce miel qui assure le triomphe de la vérité. Il nous assura que Voltaire, à l'exemple de Théspis, introduisit sur la scène de nouveaux costumes, & nous parla de cette soif de l'étude qui engage dans le Pyrrhonisme. Il faudroit copier tout son discours pour donner une idée complete des choses savantes & merveilieuses qu'il débita; encore pour en juger, eût-il fallu l'entendre, comme on le disoit de Démosthène.

Un écrivain fort honnête & du ton le plus doux, nous donna ses *Essais sur l'éducation d'Henri IV*. Parmi plusieurs traits racontés longuement & d'une voix radoucie, on applaudit à celui-ci : « Le Gouverneur de ce Prince » lui dit qu'un Bourbon avoit trahi la France » — Cela n'est pas possible — On lui nomma » le connétable de Bourbon; avec un mouvement d'indignation & de mépris, le jeune » Henri raie le nom du connétable de l'arbre généalogique qu'il avoit sous les yeux & » le remplace par celui du chevalier Bayard. »

Un grave Bénédictin fit lire quelques morceaux traduits de l'Arabe ; il parla d'un tambour construit par art magique , qui donnoit la colique & faisoit rendre les vents enchaînés dans les intestins. Un voyageur philosophe lut un mémoire sur l'avantage de vendre les nègres à terre & non dans les bâtimens qui les portent dans nos colonies.

Le savant qui nous avoit parlé de l'enfance d'Henri IV , nous fit entendre sur ce Prince des vers doux , anodins & coulans ; il nous prévint avec modestie qu'il étoit hardi de marcher sur les traces de Voltaire. Vous jugerez de son style par ce vers :

Quel amas de souffrance en troupeau rassemblé !

M. Pilâtre de Rosier termina la séance par de savantes expériences sur la machine électrique , de laquelle il tira des étincelles ; il fit danser une petite figure entre deux plateaux : nous vîmes avec étonnement de la poussière attirée & repoussée d'une manière merveilleuse. Il fit détonner deux fois l'air renfermé dans le pistolet de Volta , &c. &c.

— Telle fut, Monsieur, la séance à laquelle assistoient des physiciens, des mathématiciens, des naturalistes, & beaucoup de vieillards... Tout le monde se retira méditant sur la grande utilité des Musées.

Autant la candeur de la vraie piété nous touche, autant l'odieux fanatisme nous révolte & nous remplit d'indignation. Ces jours derniers, M. le B. de T... étant mort inopinément

on fut commander son convoi à sa paroisse. On opposa quelques pitoyables difficultés qu'on étaya du spécieux prétexte d'inattribution, & l'on prétendit que cela ne devoit regarder que l'ordre de Malte dont il étoit Chevalier. On s'adresse donc à Messieurs de l'église du Temple, & bientôt, autant pour les mille écus auxquels sont taxées ces cérémonies que pour l'honneur du Chevalier, on met en branle toutes les sonneries, on apprête tous les plus riches ornemens funebres, puis on va s'assurer de la rétribution par un scellé sur les effets du défunt. Mais quelle fut la decourageante surprise des huissiers chargés de cette fonction! Deux petites pieces meublées à la militaire, du papier, des chaises, quelques fracs, point de bijoux précieux.... Eh mais vraiment, Messieurs du chapitre n'y ont pas réfléchi, M. L. C. de T.... n'étoit que frere agréé, sans être reçu, ni avoir passé par les grades; sa paroisse peut justement le réclamer, & c'est assurément le cas de rendre à César ce qui est à César. On fait taire les cloches & l'on détend les poëles mortuaires. La famille de T... obligée de retourner à la charge vis-à-vis de Mrs. de la paroisse, obtient après bien des allées & venues, bien des si, bien des mais, &c. que le Comte leur parent obtiendra les honneurs de la sépulture : & cela d'une part, faute de mille écus, & de l'autre, pour n'être pas mort comme tant d'autres saints personages, de la Vé... ou de la Cr...

C'est dommage qu'une idée heureuse ne soit qu'imparfaitement mise en valeur. Celle d'un

ouvrage périodique qui nous eût fait connoître la littérature étrangere, ne pouvoit que contribuer à l'instruction & à l'agrément des gens de lettres, en les mettant à-peu-près à portée d'en faire des comparaisons utiles; mais il faudroit que le discernement & le goût les plus sûrs présidassent à cette entreprise. Quoiqu'assez avantageusement connu, M. Prévost d'Exmes ne semble pas débiter fort heureusement dans le premier volume d'une Collection pareille qu'il vient de commencer sous ce titre : *Trésor de la littérature étrangere*. Une *Ode aux Graces*, traduite du grec de Pindare, par M. l'Abbé Massieu, imitée en vers françois par la Motte-houdart; un *Hymne à Venus de Sapho*, mise en vers par Mrs. Blin de Sainmore & Poinfinet de Sivry; le *Jugement de Paris*; cantate imitée du latin d'Hygin & du grec de Coluthus, par M. Richer & par M. Imbert; la *Bouteille de Leyde*, traduite de l'anglois de Priestley, par un anonyme, &c. &c. ne sont, ce me semble, ni des pieces assez neuves ni assez saillantes pour donner beaucoup d'intérêt à cet ouvrage. Des traductions du grec ou du latin sont certainement trop au-dessous de leur texte, pour nous les offrir en comparaison : c'est d'ailleurs remonter trop loin, & c'est s'écarter de l'idée que donne le titre de *Trésor de la littérature étrangere*, que d'aller puiser dans la littérature grecque & latine. Dans le petit nombre de pieces où l'auteur s'accorde avec lui-même, & qu'il emprunte de nos voisins, le seul morceau, traduit de l'allemand de M. le Baron de Schonaich me semble digne



de vous être cité. C'est la réponse qu'Arminius, général des Germains, est censé faire à Brenno qui le presse de consulter la prêtresse Velleda, sur le sort de la bataille qu'il est prêt à livrer à Varrus, général des Romains. Le seul reproche qu'il paroisse mériter, est le ton philosophique qu'on y trouve, & qui dément trop ouvertement les temps de superstition où vivoit Arminius. Que ce Germain fut brave, intrépide, grand guerrier, rien de mieux; mais qu'on en fasse un philosophe aussi raisonneur que ceux du dix-huitième siècle, c'est ce qui choque toutes les vraisemblances. Du reste il fait honneur au talent de M. le Baron de S. « Que  
 » peut, dit Arminius, m'apprendre une mor-  
 » telle, qui est née & qui a été nourrie comme  
 » moi ? il n'appartient qu'à l'Etre suprême de  
 » pénétrer dans l'avenir, & c'est un don qu'il  
 » communique rarement aux hommes. Quels  
 » prodiges Velleda a-t-elle faits dans sa vie ?  
 » Que veux-tu que je lui demande ?.. Si la  
 » Germanie fera toujours esclave ? Si Varus  
 » infectera long-temps, avec son armée cor-  
 » rompue, les terres des Teutons ? S'il con-  
 » vient de briser le joug infame sous lequel  
 » les Romains nous tiennent assujettis ? Si nous  
 » pouvons nous venger des insultes de ce peu-  
 » ple ? Si la liberté rend une nation heureuse ?  
 » Si la vertu appartient aux seuls Romains ?  
 » Si les Germains ne tirent point leur ori-  
 » gine de cet être bienfaisant ? S'il y a de l'hé-  
 » roïsme à souffrir les insultes ?.. Ce sont là  
 » des secrets que le Dieu qui a formé la terre  
 » & les cieux avec tant de symétrie, & dont

» la providence infinie dirige le cours des af-  
 » faires humaines , n'a pas révélés à une fem-  
 » me. Non Brenno , cette épée & cette lance  
 » sont nos augures. . . Notre persévérance in-  
 » trépide doit être notre plus sûr oracle , &  
 » il y a de l'impiété & de la bassesse à con-  
 » sulter une femme. . . Contemple ce firma-  
 » ment ! Sa gloire ( de la divinité ) n'éclate  
 » pas plus dans le soleil que dans le moindre  
 » herbage des champs. Les consultations dont  
 » tu me parles , sont autant de preuves de  
 » l'aveuglement des hommes , & les sacrifices  
 » pompeux des Romains , de l'orgueil de leurs  
 » prêtres. . . Le temps n'est plus , où les Dieux  
 » conversoient familièrement avec les hom-  
 » mes & mangeoient avec eux à la même  
 » table. . »

Je me suis souvent demandé pourquoi tel  
 trait m'affectoit , tandis qu'il n'excitoit que le  
 rire chez beaucoup d'autres. Je n'ai pas encore  
 trop su ou n'ai pas osé résoudre la question.  
 Quoi qu'il en soit , le suivant est de ce genre ,  
 & j'observe que depuis qu'il a transpiré , les  
 uns s'amuseut fort de la prétendue ruse du  
 pere de famille dont il s'agit , tandis que d'au-  
 tres n'y voient que les suites d'une extrémité  
 fort affligeante. Sur la fin , je n'oserois dire de  
 l'hiver , car nous gelons encore , mais des  
 froids rigoureux , un malheureux pere ayant  
 porté jusqu'au dernier haillon au Mont-de-pié-  
 té , & se trouvant enfin sans savoir de quel  
 bois faire fleche , s'avisa d'y porter les deux  
 enfans dont il étoit chargé , ne pouvant plus  
 les nourrir. Il les arrange dans un panier , les

couvre d'un linge & se rend au lombard vers l'heure du dîner. Les bureaux étoient fermés, il le savoit, & dit qu'il alloit attendre. En conséquence il pénètre, dépose à la porte son précieux fardeau, & s'en va sans rien dire... Les directeurs arrivent, voient ce paquet, demandent, *ce que c'est, ce que c'est?*.. personne ne répondant, on leve le linge, & l'on apperçoit deux pauvres petites créatures levant leurs têtes, raconter innocemment que leur pere ayant mis en gage tout ce qu'il avoit, & ne sachant où prendre pour les nourrir, les avoit exposés à la pitié de ceux qui possédoient tout ce qu'il avoit possédé. ... on leur fit des questions. Mais fideles à l'injonction paternelle, les pauvres petits ne voulurent déclarer ni leurs noms ni leur demeure.

Un mari, probablement aussi embarrassé de sa douce moitié, n'a pas pris les mêmes précautions pour pourvoir à sa subsistance; il l'a jetée, jeudi dernier, par la fenêtre d'un quatrième sur les huit heures du matin, & cela rue d'Orléans, l'une des plus habitées & fréquentées de Paris. Le temps d'aller chercher la garde, un commissaire, de constater la fenêtre fatale, & le mari étoit déjà bien loin. On a enlevé le misérable cadave, on s'est dispersé, la minute après on n'en parloit plus.

On s'entretient plus volontiers de ballons & de gaz-inflammable. Ce gaz-inflammable fait furieusement travailler nos savans ! chacun veut avoir le sien : les végétaux, les minéraux, la paille, le charbon, que fais-je ? tout est mis à contribution par le bercail si nom-

breux des physiciens du jour. Mais de tous les gaz, convenons que celui du Marquis de Villere est inflammable par excellence. Hier au soir, il amena deux jolies femmes au caveau pour prendre des glaces : tous les flagorneurs qui se trouverent là, les eurent bientôt entourées. Les globes & les gaz vinrent sur le tapis. *On a beau faire*, dit le Marquis en montrant ces Dames, *toute la chymie ne produira jamais un gaz-inflammable aussi puissant que ces yeux-là*. Chacun applaudit, & convint de la rapidité de ses effets.

Un mot moins brillant, mais tout aussi spirituel, est celui d'une femme du commun, que le hasard me fit entendre l'autre jour. Elle traversoit, avec une jeune fille & son frere, le jardin du Palais royal. Un jeune éventé sortoit fort aviné de chez le restaurateur ; il lui lâche le quolibet, & se promettoit davantage si la jeune fille ne l'eût vivement repoussé... le frere menace... Le maître redouble d'insolence. La femme craint les suites des propos, & s'indigne contre l'impertinent : Eh, *morguenne*, lui dit-elle en le prenant rudement par le bras, *quand on a tort on s'en va*. Cette faillie pleine de sens & de morale, frappe l'étourdi qui reconnoît son tort & se retire.

*Telephe* est une espece de Poëme en prose, une espece de roman philosophique qui paroît depuis peu de jours. Son auteur passe pour avoir fourni quelques articles au grand ouvrage de M. l'abbé Raynal : je n'hésiterois pas à croire que les déclamations de ce dernier livre, sur l'esclavage des negres, sont de l'auteur de *Te-*



*Telephe*. On y remarque le même esprit & sur-tout la manie ridicule de prêter à des sauvages, à des esclaves, les grandes idées subtiles de la philosophie moderne, & cette délicatesse que l'éducation nous fait acquérir. *Telephe* est un assemblage de faits sans intérêt, d'aventures qu'on trouve par-tout : l'auteur copie *Télumaque*, les *Voyages de Cyrus* & sur-tout le *Séthos* de l'abbé Terrasson. Son style est obscur, ampoulé ; ses idées communes sont prononcées dans un style prophétique.

*Telephe* tue par mégarde un homme sans armes qui cherche sa fille au milieu d'un champ de bataille. Cet homme lui donne cinq talens, & lui pardonne à condition qu'il ira racheter sa fille & qu'il la conduira dans sa patrie : le héros le lui jure : fidele à son serment il erre de contrées en contrées ; il est esclave, amoureux, il apprend enfin que sa maîtresse la belle Iphinoë a fait délivrer celle qu'il cherche & par monts & par vaux. Tranquille, il épouse sa Princesse ; & le public ne fait pas un mot de la petite fille qui a causé tant de chagrin au fils d'Hercule, car *Telephe* est déclaré tel par un vieux serviteur & par les prêtres du temple d'Eleusis.

On peut mettre ce livre à côté de tant d'autres que fait enfanter l'impuissance d'être poète, & la difficulté d'être simple dans un siècle de déclamateurs.

*De Paris, le 9 Avril 1784.*

On mande de Rouen que l'on fuit au parlement une affaire qui n'embarasse pas peu la sagacité de Messieurs. Elle prouve la fertilité d'imagination de nos Chevaliers d'industrie. Un St. G\*\*\* qui dans le monde a, pour non de guerre, St.\*\*\*, se présente un soir au bureau des messageries pour arrêter une place de la diligence du lendemain. Il tenoit un sac d'écus, au moins en apparence, & demande des louis pour de l'argent blanc. Le commis lui en promet pour le moment du départ: notre homme arrive à l'heure fixée pour partir; le commis lui présente cinq louis & est fort étonné qu'il lui demande son reste. — Comment, reprit l'audacieux personnage, ne vous ai-je pas donné quarante écus de six livres pour me les remettre aujourd'hui en or? Le commis ne peut que le traiter d'imposteur, de fripon, l'autre le prend aux cheveux & le terrasse. La diligence part; la garde arrive, on mène mes gens chez le juge & l'on finit par plaider.

La grande réforme que M. le duc de Chartres a faite dans sa maison a causé une vive sensation dans le monde. Quatre-vingt personnes perdent un pain sur lequel elles comptoient comme sur un patrimoine. Il est beau de faire à ses dettes ce sacrifice de ses jouissances, mais l'existence d'anciens serviteurs n'est-elle pas au nombre des dettes du Prince? On dit que Son Altesse avoit proposé à Ma-

dame la Duchesse d'imiter sa conduite, qu'elle s'y est refusée, & qu'elle a gardé tout le monde de sa maison.

M. d'Ar\*\*\* est attendu incessamment avec sa nouvelle épouse que nos roués couchent déjà en joue; on la dit jolie: ce seigneur avoit ici une jeune maîtresse avec laquelle il vivoit si bourgeoisement qu'il n'étoit jamais chez elle que M. Baudouin, n'y étoit servi que par son Jockey: il ne doute sûrement pas que son épouse n'ait à plus forte raison les mêmes égards & la même fidélité, mais il oublie que ni les Ducs ni les Marquis & plus que tout cela ni les Duchesses ni les Comtesses n'honoroient Lolote de leur société, tandis que la jeune Espagnole en sera malheureusement entourée.

Un autre célèbre personnage a eu à son retour à Madrid, une aventure un peu plus fâcheuse qu'un mariage avec une jolie fille, c'est Dom Moreno; celui qui commandoit les batteries flottantes à Gibraltar. Les gazettes nous ont appris son duel & sa mort, mais elles ne vous ont pas dit que son adversaire étoit un inconnu qui lui disputoit le haut du pavé, & auquel il ne voulut pas céder; la querelle n'eut pas d'autre motif.

On n'a parlé ici pendant quelques jours que de l'aventure de Mad. d'Orm\*\*\*. Elle fait rire les uns & gémir les autres. Voici ce que c'est: cette jeune femme sans être fort jolie a été malheureusement l'objet de la paillarderie coïvoitise du Vicomte de Ch\*. Il trouva d'abord de la sagesse, il gagna la femme de chambre

bre & finalement il eut la maîtresse. Comme elle est riche & que le Vicomte est fort court d'especes, il trouva tout simple d'emprunter quelques rouleaux à sa victime, elle les lui prêta & le Vicomte s'exhaloit en reconnoissance dans différens poulets, qui viennent déposer pour sa délicatesse; il se brouilla enfin avec sa bailleuse de fonds; un jeune gentilhomme Picard lui succéda. Cette seconde raison a ajouré aux scandales & aux plaintes du mari, mais la famille suivant les grands principes a prétendu qu'il n'étoit que jaloux, & que sa femme étoit très-sage. L'époux a voulu faire éclater la vérité, & il faut convenir qu'il s'est soumis à une cruelle épreuve. Il s'est caché sous le lit de la Dame, & a si bien choisi son temps qu'il a interrompu les ébats des deux amans. Cette preuve a conduit naturellement à une séparation, & la Dame est entrée dans un couvent. Notez pourtant qu'elle a douze mille livres de pension & qu'elle conserve la même femme-de-chambre qui l'a corrompue; le plaissant est que l'aimable Vicomte fait le diable dans le monde pour se faire attribuer l'aventure qui perd Mad. d'Orm\*\*\*. Ce sont là de ces traits qui peignent bien mieux un homme que le pinceau de la Bruyere.



De Paris, le 7 Avril 1784.

Les soins vigilans de notre police & la quantité de suppôts qu'elle a sous ses ordres, ne peuvent empêcher de pénétrer jusqu'à nous ces ouvrages piquans qui dévoilent la tyrannies, les injustices & les persécutions qu'exercent le chef & les subalternes de l'inquisition françoise, contre ceux qui osent élever la voix pour se plaindre des intrigues de quelques gens en place & de leur despotisme. Il en est peu d'aussi hardi que la brochure intitulée : *Le Diable dans un bénitier.... Dédié à un Ministre d'état..... Revu & corrigé par un Censeur-Royal.... Par Pierre le Roux ingénieur des grands chemins : à Paris, de l'imprimerie Royale avec approbation & privilege du Roi.*

Voici comment cette brochure commence. *Le Despotisme que le plus léger obstacle irrite & désespere, ne peut soutenir l'idée de la liberté. Le plus cruel de tous les supplices est pour lui le spectacle du bonheur de ceux qu'une fuite rapide a débarrassés à la violence de ses coups, & qui jouissent en paix, dans son voisinage, des douceurs d'un gouvernement aux yeux duquel les droits de l'humanité sont comptés pour quelque chose... Il est aisé de voir que celui qui écrit de cette manière est dans la cité de Londres. Comme je ne veux point partager son audace & me brouiller avec les personnages dont il est question dans cette brochure, je me contenterai de vous citer quelques passages.*

L'auteur prétend que des intrigues & des ja-

lousies ont fait manquer l'expédition des Espagnols ; fait perdre des convois ; sauvé l'amiral Har-  
 di ; fait retirer Mrs. Dorvilliers & Duchaffaut ;  
 employé le Comte de Grasse , & instruit l'Angleterre  
 de tout ce qui se faisoit en France. Si toutes ces  
 accusations sont vraies , on ne peut qu'être  
 indigné contre ceux qui pour satisfaire des hai-  
 nes particulieres sont assez lâches pour trahir  
 leur patrie. Cet ouvrage contient des portraits  
 assez bien faits de suppôts de la police & de l'il-  
 lustre Gazetier cuirassé. Voici ce qu'on lit sur  
 ce dernier. Imaginez , lecteur , une face large &  
 plate dont tous les traits sont formés avec une graisse  
 livide & flottante , des yeux hagards , exprimant la  
 frayeur & la perfidie ; un nez applati , des narines  
 larges & ouvertes , qui semblent respirer la luxure  
 la plus effrenée ,

*Tauri anhelantis in Venerem.*

Une bouche de chaque côté de laquelle découle  
 continuellement une sanie livide, fidele emblème du  
 venin qu'elle ne cesse de répandre ; en un mot , la  
 figure d'un tigre soulé mais non rassasié du carnage ,  
 à qui l'on a fait la barbe , &c....

Le célèbre Beaumarchais est associé au Ga-  
 zetier cuirassé , ainsi qu'un nommé Francis ; l'au-  
 teur du *Diable dans un bénitier* prétend que ces  
 Messieurs avoient adopté la devise :

*Tros Tyriusve mihi nullo discrimine habetur.*

Ils vendoient l'Angleterre à l'Amérique , celle-ci à  
 la France , & la France à toutes. Leur conduite étoit

marquée au coin de l'impartialité la plus exacte ; ils ne faisoient aucune différence entre les trois nations.

L'auteur en parlant du motif qui a déterminé le voyage d'une brigade de la police de Paris pour se rendre à Londres , dit qu'il s'agissoit de découvrir l'auteur d'un petit roman qui renfermoit les aventures galantes d'une Princesse. *Le Diable dans un bénitier* n'en dit pas assez pour défendre la personne illustre contre laquelle on s'est permis des calomnies atroces. Comme ce *Diable dans l'eau bénite* écrit très-bien , il me semble qu'il auroit pu traiter ce sujet avec plus d'intérêt qu'il ne l'a fait ; il passe trop rapidement sur ces pamphlets abominables , fruit de la plus noire calomnie & de la méchanceté la plus criminelle ; productions enfin qui ne doivent le jour , qu'au souffle empoisonné de l'infame envie contre une Princesse dont les graces , l'esprit & les qualités du cœur doivent la faire chérir de toute la nation dont elle est la souveraine.

Mais revenons à notre sujet. *Le Diable dans un bénitier* donne le précis de la réception du *Gazettier cuirassé* comme membre du corps de la police de Paris. Écoutons-le parler.

Humbert, Godard, éloignez-vous, saluez avec respect votre nouveau camarade, ou plutôt reconnoissez un maître ! à ces mots on apporte le colier de l'ordre, une roue suspendue à une corde de chanvre de six lignes de diamètre, une croix de St. André, sur laquelle un malheureux sembloit prêt à expirer, une croix de S. Louis attachée à une chaîne, deux bagues en forme de menottes, tels sont les attributs

tributs de l'ordre dont R... r est grand-maître. Le récipiendaire s'agenouille ; il prête serment de trahison, d'espionnage, & donne la foi de Bohême ; R... r lui applique à l'instant sur la nuque un grand coup de pincettes ; Goudar lui passe la corde au col, Humbert lui chauffe les menottes, & tous l'embrassent en chœur.

C'est ainsi que fut reçu parmi les ambulans de la police, le Gazettier cuirassé.

On ne peut disconvenir que cette satire renferme des images & des tableaux dont le coloris fait plaisir. En parlant de la grandeur & de la magnificence du ministère du Duc de Choiseul, il dit : *L'intérieur brillant d'un Ministre fait rentrer dans la circulation ce qu'il tire des affaires, mais ceux qui sont avares s'imbibent de la sueur du peuple, accumulent, entassent, amassent, volent le Roi & l'état sans rendre jamais ni faire regagner aux malheureux ce qu'ils lui ont volé : ce sont des éponges imbibées d'eau bouillante, elles ne rendent rien & l'on ne peut les pressurer.*

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, combien cet ouvrage est rigoureusement défendu & poursuivi : la première édition a été, dit-on, saisie & mise à la Bastille. Il vaut mieux que ce soit l'ouvrage que l'auteur qui se gardera, je crois, de venir solliciter pour la liberté de son enfant. Ce dernier a quelques centaines de ses frères qui courent le monde, sans les bâtons qu'ils vont devoir le jour à tous ces adulateurs qu'on nomme des contrefacteurs & qui sont le tourment des auteurs.

Je vous ai parlé, il y a quelque temps, du bel ouvrage de l'abbé Auger, de sa précieuse traduction des orateurs grecs : croiriez-vous ;

Tome XVI.

E



Monsieur, què la futilité françoise est telle que le galant homme qui a rendu cet important service à la littérature, a été obligé de mettre son livre au rabais ; si notre légèreté nationale ne nous laisse pas la constance nécessaire pour lire de longs volumes sérieux, comment les étrangers amateurs de notre langue, ne les enlèvent-ils pas ? ce morceau vous fera juger du style & de la manière de l'homme éloquent & sage, qui mérite les éloges & la reconnoissance des vrais amis du goût & des belles lettres.

Voici comme il parle d'Eschine, ce fameux rival de Démosthène : « Rien de si doux, rien » de si gracieux que son style : simple, familier, mais noble & ingénieux, il a toutes les » finesse de l'art avec les agrémens de la nature ; châtié, pur, élégant, sans s'écarter » néanmoins de la simplicité naïve du langage » populaire ; harmonieux sans être lâche, » sans être impétueux, plein d'action, marchant » à son but sans s'arrêter, précis & rapide » dans quelques endroits, grand quelquefois » & sublime, rempli de chaleur, mais d'une » chaleur tranquille, il s'insinue adroitement » dans l'ame en flattant l'oreille, il la gagne insensiblement, lui fait une douce violence » & s'en rend maître : enfin Eschine eût été » sans contredit le premier des orateurs grecs, » si Démosthène, par son éloquence victorieuse, » se, n'eût dominé sur ses concurrens, comme il dominoit sur ses auditeurs. »

On imprime dans le moment une notice sur les troubadours. Nous avons en France une grande quantité de bons ouvrages sur ces pre-

miens poètes de la monarchie françoise, comme Fauchet, Pasquier, Lacurne de Ste. Palaye, l'abbé Millot, M. le Grand, &c. Les troubadours cependant sont si peu connus que les gens du monde & les littérateurs même, qui savent leur nom, ignorent les particularités qui les concernent, & les traits les plus piquans de leur vie & de leurs ouvrages. L'auteur de cette notice a réuni dans une ou deux feuilles, tout ce qu'il a cru propre à faire connaître les mœurs & l'imagination de ces êtres singuliers; c'est un travail qu'il offre à la presse, & qui doit plaire à tout le monde.

Voici ce qu'il dit du troubadour Geoffroi Rudel : « Il étoit Prince de Blaye près de Bordeaux. Tripoli en Palestine avoit été pris par les chrétiens l'an 1109, érigé en Comté par Bertrand de Toulouse, fils du Comte Raymond Gilles. Cette ville appartenoit aux chrétiens, lorsque la renommée d'une Comtesse de Tripoli vint échauffer l'imagination de Geoffroi Rudel. Il ne peut vivre sans la voir; nul danger ne l'effraie, il prend la croix, s'embarque : les chansons qu'il composa pour sa belle qu'il n'avoit pas vue, sont brûlantes d'amour. La passion qui fermentoit chez lui l'accable, le réduit à l'extrémité .... on le porte expirant sur le rivage; son écuyer va tristement avertir la belle Comtesse du motif du voyage de son maître, elle veut voir l'infortunée victime d'un amour si pur, elle l'embrasse, Rudel ouvre un œil mourant, expire entre ses bras, bénissant le ciel de lui avoir accordé

» le seul bien qu'il désiroit au monde. La Com-  
 » tesse le fit enterrer pompeusement chez les  
 » Templiers de Tripoli ; le même jour elle  
 » s'enferma dans un cloître , sans doute au  
 » désespoir d'avoir perdu l'amant le plus dif-  
 » ficile à remplacer. »

Hues Piances fit le fabliau de sire Hains  
 & de Dame Avieuse sa femme. « Avieuse veut  
 » porter les chausses , être maîtresse à la mai-  
 » son ; ... le combat s'engage , la femme tombe  
 » dans un tonneau la tête la première , les  
 » pieds en l'air ; dans cette posture elle s'avoue  
 » vaincue » le conte finit par ces vers...

Hues piancelle qui trouva  
 Cil fabel , par raison prouva ,  
 Que cil qui a femme rubeste ( robuste )  
 Est garni de mauvaise Beste.

M. Penn chargé par plusieurs anglois d'ac-  
 cheter des livres de la bibliotheque du Duc de  
 la Valliere , a eu pour 14,510 livres la fa-  
 meuse Guirlande de Julie. C'est un recueil de  
 fleurs peintes sur velin. Les beaux esprits du  
 siècle de Louis XIV , ont mis des vers au bas  
 de chaque feuille. Le Duc de Montausier en  
 avoit fait présent à la célèbre Julie de Ran-  
 bouillet , le jour de sa fête. On étoit fâché de  
 voir passer chez l'étranger ce monument de la  
 galanterie françoise. La Duchesse de Chatillon  
 sachant que le Roi de France désiroit en or-  
 ner son cabinet , a fait enchérir par M. Penn  
 & vient d'en faire présent à S. M. Ce pré-  
 sent n'a pas surpris ceux qui connoissent l'esprit  
 aimable & les graces de Madame de Chatillon.

La violente sortie de M. Linguet contre la philosophie de Voltaire, insérée dans le Nro. 82 de ses annales, a indigné les amis de la philosophie qui reprochent à cet écrivain de vouloir arrêter une des révolutions les plus heureuses pour l'humanité : un d'entr'eux a pris la plume pour justifier le déisme envisagé politiquement. Sa réponse doit, dit-on, paroître incessamment.

Les grandes révolutions ne sont rares que parce qu'elles ont besoin d'un concours de circonstances, auquel l'instabilité des choses humaines s'oppose presque toujours. Si donc, la philosophie semble s'établir sur le trône Pontifical, il faut en reconnoître la cause heureuse, dans cette suite de personnages célèbres qui l'occupent depuis long-temps. Lamberini, Ganganelli sont des noms également chers & vénérés : celui de Braschi étoit digne de leur succéder, & de consommer le grand ouvrage de la raison, & le vœu de la nature.

On dit, très-sérieusement, que le Pape doit venir incessamment à la cour de France, & que S. S. pénétrée des abus scandaleux qui résultent du célibat des ecclésiastiques doit leur accorder le privilege primitif du sacerdoce, celui d'avoir une épouse & des enfans légitimes ; ce qui certainement seroit plus édifiant que ce qu'ont la plupart de nos prêtres, une gouvernante-concubine & des enfans abandonnés. L'on ajoute que, pour dissiper tous les scrupules à cet égard & rassurer les ames timorées, les intentions du S. P. sont de donner le premier l'exemple, en demandant la



main d'une jeune Princesse, dont les qualités & les vertus font l'ornement de notre Cour.

Ce seroit là, sans contredit, une grande & glorieuse révolution ; on peut dire qu'elle acquiescerait à Pie VI une réputation immortelle...  
& que *si non e vero, e bene trovato*.

Les temps propices à l'extinction des préjugés semblent, par une fatalité marquée, devenir ceux où les abus se propagent & se maintiennent davantage. On convient de la barbarie de nos loix civiles & criminelles, & l'on persiste à les conserver. On convient de l'atrocité des duels, & l'on s'obstine à se battre pour des vétilles. On se plaint journellement d'un fléau destructeur qu'on appelle *cabriolets* ; & malgré les victimes qu'ils culbutent, qu'ils blessent, qu'ils écrasent à tout moment dans cette capitale, on s'obstine à fermer les yeux sur ces infernales voitures, auxquelles ils ne manquent que des faulx pour nous raser ces chars si redoutables dans les armées anciennes. Espérons pourtant qu'un exemple aussi terrible que celui qui vient d'arriver sur le Pont-neuf, hâtera la réforme si désirée de cette maudite voiture : deux personnes ont été écrasées, quatre autres blessées, & cela dans un clin d'œil. Peut-être sont-ce autant de pères de famille, sans lesquels des enfans seront privés d'éducation & de pain ? quelle réflexion accablante pour l'auteur de leur désastre.

Sans défendre positivement les cabriolets, ne seroit-il pas possible d'en diminuer le nombre, en les imposant à une taxe assez considérable pour qu'elle fût au-dessus des facultés

d'un coëffeur , & de celles de chevaliers , dont les tripots & les Bor... font les seules galeries ? très-certainement , jamais impôt n'eût été plus raisonnable , plus juste , ni plus unanimement applaudi. Dans une ville comme Paris , où une multitude de citoyens est continuellement en mouvement , quels dangers ne courent-ils pas dans des rues sans trottoirs , la plupart fort étroites , & où ce qu'on appelle cochers , depuis le fiacre jusqu'au Duc , semblent poursuivre les malheureux piétons comme autant de bêtes-fauves , vouées à leurs insultes , à leurs outrages & à leur cruauté !

Méfiez-vous des bruits publics : celui de la mort de la Dame Dugazon vient encore de se renouveler , & cependant elle vit & se porte même bien maintenant ; la maladie sur laquelle on s'est tant effrayé , n'étoit qu'une galanterie d'outremer , & depuis long-temps on est convenu de ne point parler de ces miseres dont nos aimables des deux sexes font si peu à l'abri , qu'ils ne s'en scandalisent plus réciproquement. L'histoire de la Dame Dugazon n'a donc rien que d'assez ordinaire ; le jeune Atsley lui inspire un caprice , elle veut le satisfaire , il y consent : il en est résulté la communication d'un philtre vicié dont les effets ont été d'autant plus ravageurs que le jeune écuyer anglois lui avoir laissé prendre tous les degrés de la complication & de la vétusté.

Je vois tant d'amateurs de ce que les honnêtes gens appellent sottises , que je suis toujours étonné qu'aucun ne se soit encore avisé de former un recueil fort original , & à coup

sûr, fort piquant pour eux, de tous les propos graveleux qu'emploient plus ou moins pudiquement nos Demoiselles du soir, pour agacer & accaparer les foibles passans. On y distingueroit l'à-propos suivant, auquel un fort galant-homme n'a pu refuser son petit-écu, tant il l'a trouvé plaisant & ingénieux.

Il sortoit de la représentation que les comédiens françois donnoient pour les pauvres; une fille l'aborde dans la rue Dauphine, & lui fait la proposition ordinaire : il double le pas, elle insiste & le prend par le bras. — Laissez-moi donc, dit-il avec humeur. — Comment, dit-elle, Monsieur, vous ne pouvez vous en défendre : *aujourd'hui, c'est pour les pauvres.*

Deux de celles qu'on appelle dans le monde, *demi-castors*, se trouverent, par hasard, assises près de moi l'autre jour au jardin des Tuileries. Je les vis parler avec agitation, je prêtai l'oreille & je compris qu'elles s'entretenoient de l'inégalité de leur sort & de la différence de leurs hommes. — *Il m'a donné ceci, cela & encore cela*, disoit la première. — *Il m'a refusé telle chose, telle autre & puis encore telle autre*, disoit la seconde. — *Mais comment fais-tu donc, ma chère amie ? quel est ton secret ?* — *Mon secret ! c'est que je sais pincer la corde à propos.* — Un éclat de rire découvrit à ces deux femmes mon petit espionnage, & me priva des suites d'un entretien qui jusques-là m'avoit fort amusé. En y rêvant depuis, cela m'a donné lieu de réfléchir sur la bizarrerie des mal-entendus. Que tout autre eût entendu ces dernières paroles, il eût pu croire que

c'étoit une harpiste qui définissoit ses talens. —

La saison de Spa approche : la paix rétablie entre les Puissances de l'Europe & dans l'intérieur de l'Angleterre annonce qu'elle sera brillante. Les louis & les guinées y rouleront avec abondance. Il est cependant permis de douter que l'on y joue un jeu dont on a beaucoup parlé l'année dernière & que l'on nommoit : *le jeu du Prince d'Albanie*. Vous savez que ce Prince avoit perdu de grosses sommes à Aix & à Spa en 1782. Il déclamoit avec l'énergie que vous lui connoissez contre la passion du jeu, protestant qu'il ne l'avoit jamais eue, mais qu'au surplus il borneroit sa complaisance aux parties qu'il avoit faites. On voulut savoir s'il étoit de bonne foi & si la morale qu'il prêchoit n'étoit pas occasionnée par l'épuisement de sa bourse. Des joueurs allèrent un matin chez lui & s'y prirent de toutes les manières pour le faire renoncer à ses principes. Ils lui offrirent de jouer si gros ou si petit jeu qu'il le voudroit. — Eh bien, Messieurs, répondit le Prince, puisque vous voulez jouer mon jeu, j'y consens. Vous allez connoître le seul qui puisse m'intéresser. Il fait monter dans l'appartement un tonneau vuide d'un demi-muid ; puis s'adressant aux joueurs : — Messieurs, nous mettrons l'un après l'autre un louis dans ce tonneau ; lorsqu'il sera plein, celui de nous dont le louis tombera le premier à terre, aura tout gagné.... Vous pensez bien, Monsieur, que l'on ne se trouva pas assez riche pour faire la partie du Prince & qu'on cessa de le presser.

Je crois vous avoir dit, Monsieur, que les



comédiens françois avoient choisi la tragédie de *Coriolan* pour la représentation qu'ils ont donnée au profit des pauvres. Les amis de M. de la Harpe afficherent le quatrain suivant à la porte du spectacle.

Pour les pauvres la Comédie  
Donne une pauvre tragédie;  
C'est bien le cas en vérité  
De l'applaudir par charité.

*De Versailles, le 8 Avril 1784.*

Les calculateurs font monter à une somme énorme ce qui pendant les cinq années de guerre, est entré en pure perte pour l'état dans les poches de M. de Sartine, de ses premiers commis & de leurs protégés. Le tableau de ces déprédations, qui a été comme je vous l'ai dit, mis sous les yeux du Ministère, est l'ouvrage de M. Necker, il a fait beaucoup de sensation d'abord; on n'en parlera bientôt plus; l'accusateur en fera pour son inutile déclaration & un témoignage de zèle dont on ne lui saura pas même de gré. C'est également par avarice & par politique que le Ministre de la marine affectant la pauvreté, vit avec sa pension de retraite & entasse les neuf cent mille livres de rente que M. Necker lui suppose, puisqu'il n'est pas d'usage en France de faire rendre gorge aux Ministres qui se sont enrichis aux dépens de l'état. On devroit au moins les obliger à tenir un train qui leur fit rendre au public en détail ce qu'ils lui ont pris en gros.

L'ascendant que M. de Breteuil a pris s'augmente de jour en jour ; animé d'un système fort analogue à celui de la Cour de Vienne, il promet de grandes choses, mais on craint que sa sagesse ne suffise pas pour le garantir des écueils où se brisent chez nous les projets les plus utiles quand ils s'élèvent au-dessus d'une certaine sphere. Cette tolérance que le véritable esprit de notre religion, l'humanité & une saine politique dictent à tous les bons Rois, est au nombre des vues dont s'occupe M. de Breteuil. On prétend même que d'adroits émissaires négocient dans le pays étranger le retour de ces enfans que la France a repoussés de son sein en marâtre cruelle ; mais notre clergé est encore très-puissant, nos idées de religion, malgré la philosophie du siècle, ne sont point encore épurées, l'on voit parmi nous l'irréligion & le fanatisme marcher d'un pas égal, l'intérêt personnel les réunit souvent & confond leurs effets.

## C O U P L E T S.

Au bonheur où l'instinct nous guide,  
Si je veux mettre quelque prix,  
C'est l'image d'Adélaïde  
Qui se présente à mes esprits :  
C'est à cette image chérie  
Que l'amour doit tous ses autels,  
C'est la forme qu'il a choisie  
Pour régner sur tous les mortels.

Si d'une bergere timide  
J'admire la simplicité,

Je me dis : — Mon Adélaïde  
 La surpasse en naïveté :  
 Si sous l'éclat du diadème  
 Je contemple la dignité ,  
 Je me dis que l'objet que j'aime  
 Efface encor la majesté.

Dans son vol Zéphir la caresse  
 Et lorsqu'il semble s'agiter ,  
 Je dis : — Il quitte ma maîtresse ,  
 Désespéré de la quitter :  
 Le papillon que l'amour guide ,  
 En vain d'inconstance est taxé ,  
 Je dis : — Il cherche Adélaïde ,  
 S'il la rencontre il est fixé.

*De Versailles , le 11 Avril 1784.*

DEPUIS que la Librairie est devenue l'un des principaux objets de l'administration de la police en France , on a dû s'attendre que le lieutenant de police deviendrait bibliothécaire du Roi. Il aura moins de peine à imposer silence aux morts qu'aux vivans. S'il traite les premiers avec la même rigueur que ceux-ci , on verra disparaître du magnifique dépôt maintenant confié à ses soins , tous les écrits où la philosophie fournit des armes contre l'abus du pouvoir , & le sort de la bibliothèque d'Alexandrie doit nous effrayer sur celui qui est réservé à la nôtre.

On a été surpris que la proposition de M. de Paulmy qui offroit sa superbe collection au Roi pour l'honneur d'être son bibliothécaire , n'a pas été acceptée : on n'a pas réfléchi

qu'elle n'étoit avantageuse qu'au public. M. de Paulmy est Ministre d'état, ce caractère est indélébile. S'il eût été bibliothécaire, il auroit eu le droit de travailler avec le Roi sans l'intervention du Ministre de Paris. Or qu'importe que le public ait 120,000 volumes rares, de moins à consulter, pourvu que l'intrigue n'ait pas un ennemi de plus à combattre !

M. de Suffren n'a cessé de témoigner sa surprise de la précision avec laquelle le Roi lui a parlé de toutes ses opérations dans l'Inde. Il ne comprend pas qu'on ait pu en connoître si bien tous les détails, à moins d'avoir été à ses côtés pendant toute la campagne. Vous avez su, Monsieur, avec quel accueil ce brave homme a été reçu de la famille royale. La Reine l'a présenté elle-même à M. le Dauphin. Monsieur l'a tendrement embrassé. M. le Duc d'Angoulême étoit à son travail, il se leva pour aller au-devant de M. de Suffren, & lui dit : *Je lisois en ce moment même l'histoire des grands hommes, je la quitte avec plaisir pour en voir un....* Que l'on ne croie pas que ce discours ait été soufflé au jeune Prince ; il pétille d'esprit, il faut plutôt arrêter qu'exciter son effervescence.

On compare M. de Suffren à Jean Bart, & en vérité il rappelle parfaitement ce célèbre marin, & le retrace jusques dans la rudesse de ses manières & de ses propos. Il lui est échappé même en présence de nos souverains des F... & des B.... qui les ont beaucoup amusés. Le Roi a ordonné, dit-on, que pour perpétuer la mémoire des services que M. de Suf-



fren a rendus , on lui élevât une statue de bronze dans la ville qui lui a donné naissance.

M. de Miromenil plie sous le poids des satyres , dont on l'accable , & l'on prétend qu'il sera incessamment remplacé par M. de Lamoignon. Le projet d'une réforme générale dans la magistrature & dans la jurisprudence dont il est question depuis quelque temps , occupe particulièrement M. de Breteuil ; mais les choses nouvelles , telles bonnes , telles utiles qu'elles puissent être , échouent toujours devant les hommes que domine une ancienne routine , sur-tout quand elle est avantageuse à leurs intérêts. On croit que M. d'Ormesson pere sera premier Président du Parlement de Paris , & que la grand'chambre sera refondue en grande partie.

*Calcul arithmétique d'un Amant.*

Tout calculé , j'ai beaucoup plus de peine  
Que de plaisir dans mon amour.

Je vois Life chaque semaine

Au moins quatre ou cinq fois par jour :

Je suis heureux ; mais à chaque visite ,

Pour la revoir , il faut que je la quitte ;

C'est-là mon supplice. Total :

Un peu de bien , beaucoup de mal.

*De Paris , le 14 Avril 1784.*

Je vous ai parlé , il y a quelque temps , de la découverte de M. Hoffman , bailli de Benfeld ; comme la promptitude de son exécution est un de ses principaux avantages , il

a bien fait de chercher à en tirer parti; voici ce qu'il a imaginé : vous savez qu'à l'aide d'un cuivre préparé & d'une encre de sa composition, M. Hoffman donne le soir deux cens exemplaires du tableau qu'on a fait le matin sur le cuivre. Il offre d'après cela au public un journal, que lui seul peut exécuter. Il donneroit tous les jours une gravure nouvelle. L'événement de la veille, la façade d'une maison, le projet d'un artiste habile, l'esquisse d'un tableau, le portrait d'un homme célèbre, le costume d'une actrice, la scene la plus intéressante d'une tragédie, les modes, les nouveaux bijoux, des instrumens de physique & d'agriculture, le dessin d'un meuble, tous les produits des arts varieroient ses sujets à l'infini. Il se propose d'établir dans les principales villes de l'Europe des dessinateurs & des correspondans habiles; & d'orner son journal de leurs travaux.

Quel avantage l'artiste ne pourroit-il pas tirer des conseils du public éclairé qui jugeroit son esquisse? Appelle, Timanthe & Parrhasius exposoient leurs tableaux, & ne rougissoient pas de consulter le peuple.

L'agriculteur éloigné desire avec ardeur le dessin d'une charrue qu'on vient d'imaginer, il ne peut l'obtenir, il le trouveroit dans les gravures de M. Hoffman. L'architecte caché dans son porte-feuille des plans qui satisferoient les idées du Prince ou du particulier qui voudroit bâtir....

A quels frais les étrangères & les Dames de province font-elles venir des poupées & des modeles?... Combien d'ouvriers pleins de goût

languissent dans la misere & vendent à vil prix leur travail pénible au bijoutier paresseux qu'il enrichit!....

On joindroit aux planches une explication courte & précise de ce qu'elles contiennent, & l'annonce de ce qui peut intéresser dans tous les arts. Le journal seroit intitulé : *Journal politype des beaux arts.*

Les clubs se multiplient tous les jours à Paris. Les hommes y sont des esclaves révoltés qui secouent le joug des femmes. Elles ne voient pas avec plaisir ces établissemens qui peuvent à la longue les réduire à la société d'un jeune amant & de trois ou quatre prétendans de vingt ans, qui malgré leurs efforts, malgré leurs fauts & leurs grimaces ne peuvent amuser plus d'une heure. *Tu l'as voulu George Dandin!* les femmes ont abusé de leur empire; elles ont regardé comme un droit de leur sexe, ce qui n'étoit qu'un sacrifice du nôtre : à la longue on s'éclaire. Quand on songe au saint respect des Gaulois pour les femmes, que leur regne en France dure depuis trois ou quatre mille ans; quel empire s'est soutenu aussi long-temps en Europe?

On se livroit ces jours-ci dans un de ces clubs que l'on pourroit à juste titre nommer, *la Société des honnêtes gens*; à toute l'indignation que peut inspirer la sortie grossière que le rédacteur du *Courier de l'Europe* vient de faire contre un homme estimable par ses qualités autant que par ses talens. M. Briffot de Warville a avancé dans le N<sup>o</sup>. 3 du *Tableau de l'état des sciences en Angleterre*, que les membres de

la Société royale de Londres ne s'étoient pas dit, comme l'a prétendu le Gazetier ci-devant *cuirassé*, des injures dignes de la halle. Désespéré de la retenue des sociétaires, le respectable Morande a traité de reptile, de journalier, l'auteur du *Tableau*. Il vouloit absolument qu'il y eût des injures de dites & il a parfaitement rempli son objet. Il ne s'est pas abaissé à discuter, à nier même aucun des faits avancés par M. de Warville; il n'est guere probable que M. de M. ait des liaisons avec aucun des membres de la Société royale, & M. de Warville généralement estimé est vu & connu de tous les savans qui la composent.

C'est en faisant le bien que l'on abat la calomnie, que l'on défarme les méchans & les envieux. Il seroit fâcheux que les hommes en place méritassent réellement les reproches dont les accablent nos faiseurs de libelles, mais si ces reproches sont justes, il faudroit ce me semble, se corriger! si ce sont des sifflemens imposteurs, la persécution n'est certainement pas le moyen de les faire taire. Il y a eu, dit-on, huit à dix personnes mises soit à la bastille soit dans les cachots pour une misérable brochure intitulée, *Supplément à l'Espion dévalisé*, & qui renferme deux ou trois pièces très-mordantes contre le Garde des sceaux, les principaux membres du Parlement, le directeur général de la librairie, &c. Elles ont pour titre: *Le Cri de l'indignation; Requête de Janot; Conversation familière entre M. l'abbé Sauveur, Mlle. sa Sœur, & M. P.... avocat.*

On a eu pour objet dans le dialogue de met-



tre au jour les abus qui se commettent au palais. On y trouve beaucoup d'anecdotes & d'assez bonnes plaisanteries sur ce que *Messieurs du Palais* appellent des *Peccadilles*. Un pareil ouvrage est fort utile pour les étrangers qui ont des procès à Paris, & qui veulent savoir à quel prix on y peut obtenir les bonnes grâces de la déesse *Theïmis*. Ils y trouveront le tarif des rapporteurs : *M. T...* est à quarante louis par vacations, *M. le F. d'A...* à quinze ; *Mr. Ch....*, l'abbé *Po...*, l'abbé *l'At...* à huit. Dans les affaires publiques, ces Messieurs, dit-on, reçoivent de même des gratifications au prorata de leur valeur intrinsèque.

O François, vous êtes divins, vous avez fait une infinité de découvertes précieuses dans les arts utiles & agréables ; vous êtes charmans dans la société ; mais au temple de la justice vous êtes mille fois plus barbares que vos ancêtres. Les jugemens qui se rendoient par le fer & par le feu, valoient bien ceux que l'on obtient au poids de l'or, & ils étoient moins redoutables mille fois pour les plaideurs de bonne foi qu'écrasent toujours ceux dont les friponneries ont accumulé les richesses.

Depuis l'affaire malheureuse de *M. de Tressan*, on ne parle à Paris que de duels & de coups d'épée. De temps en temps l'ardeur chevaleresque du François se renouvelle ; l'esprit militaire & susceptible des Celtes & des Gaulois nos ancêtres existe encore chez nous : la froide philosophie a fait de vains efforts. Le caractère d'une nation, comme celui d'un particulier, peut paroître changé, mais il ne l'est

jamais réellement. Si l'on vous dit que deux montagnes se sont approchées, croyez-le, disent les Chinois; si l'on vous dit que le caractère d'un homme a changé, n'en croyez rien... Mardi dernier, un homme cracha de sa voiture sur un jeune homme à pied, il descendit, fit des excuses; elles ne furent point admises, il fallut se battre, & mourir pour avoir craché.

Les tribunaux éclairciront bientôt nos doutes sur la malheureuse affaire du chevalier de la Touche, dont les Gazettes parlent un peu légèrement. Voici la meilleure version : la Dlle de Villiers âgée de soixante-quatre ans fut un jour trouvée morte dans la rue d'Orléans au marais. Le Commissaire la fit exposer à la morgue; personne ne la réclama, elle fut enterrée. Un de ses parens inquiet de son sort fit des perquisitions; il reconnut les habits de sa parente, on la fit déterrer, il fut sûr de son fait. On sut que le jour de sa mort elle avoit dîné chez le Capitaine de houfards; un exempt de police se transporta chez lui, l'interrogea. Il avoua qu'elle étoit ivre quand elle l'avoit quitté, & qu'elle étoit allée chercher un fiacre; il ajouta que probablement elle étoit morte d'un coup de sang. Un commissaire succéda à l'exempt, il fit avouer au chev. de la Touche que la femme avoit expiré chez lui, que la nuit il l'avoit transportée dans la rue pour éviter les tracasseries de la justice : sur cet aveu, on le conduisit en prison. On assure qu'on a trouvé trente doubles louis dans le bureau, & qu'une reconnoissance du mont de piété prouve qu'il avoit des habits en gage. Une Demoiselle as-

sez jolie qui vivoit avec lui se trouve compromise dans cette affaire atroce sur laquelle les juges seuls peuvent se permettre des conjectures.

Il est des crimes qui paroissent provenir d'un tel dérèglement d'imagination qu'il faut supposer dans ceux qui s'en rendent coupables un grand fond d'habitude à en commettre. S'il est plus cruel de voir un meurtre de sang-froid que de le faire, que penser de celui qui goûte du plaisir à ce sanguinaire spectacle ? C'est à coup sûr un monstre, un scélérat déterminé.

Ces jours passés, deux soldats suisses s'étant transportés dans les environs de Vaugirard, se dispoisoient au combat, lorsqu'un garde-chasse qui traversoit la campagne, accompagné d'un jeune homme, les aperçut. Le cœur du jeune homme lui eut bientôt prescrit son devoir, il veut voler, quoique sans armes, au milieu des bataillans & prévenir la mort de l'un des deux : mais à peine alloit-il exécuter son généreux dessein que le garde l'arrête, & lui prescrit de laisser aux prises les deux suisses. Les représentations du jeune homme sont vaines. — *Si tu bouges*, lui dit le garde, *tu es mort*, en le menaçant de son fusil. Le jeune homme ne peut se persuader qu'il soit capable de l'inhumanité de laisser sous ses yeux deux braves gens s'entregorger, & qu'il ait la cruauté d'accomplir sa menace ; il s'élance vers les deux suisses & leur crie d'arrêter. — Dans l'instant le coup part, & le malheureux jeune homme est renversé. Les suisses prévenus par le cri du jeune homme, & distraits par un coup

de feu si voisin, se retournent, voient l'infortuné terrassé & le scélérat de garde prenant la fuite ; sa cause devient la leur, ils se réunissent pour poursuivre le meurtrier, l'atteignent, & le font succomber sous leurs sabres. Néanmoins il n'est pas mort, & la justice, qui s'en est emparée, instruit cette affaire, dont les circonstances aussi touchantes que révoltantes, ne prouvent que trop combien le dérèglement des sens conduit également l'homme à devenir Néron se prostituant, ou Néron contemplant délicieusement le cadavre sanglant de sa mere.

Un fait sur lequel il n'est pas aussi facile de prononcer, est celui d'un pere qui, cédant à l'indignation de l'honneur, a violé le plus saint caractère de l'homme en devenant le bourreau de son fils. La semaine dernière un particulier retint à souper un de ses amis. Le fils de la maison se trouva placé près de lui, & ne vit pas, sans beaucoup de concupiscence, le gros brillant & la belle montre que portoit son voisin. Soit convoitise particuliere, soit desir de satisfaire quelque maitresse, le jeune homme conçoit & prend la résolution de voler l'ami de son pere. Peu avant qu'on se retire, il feint de s'en aller coucher, & va dans une rue détournée pour attendre son homme ; il l'entend, ses sens se troublent, l'idée d'une reconnoissance lui tourne la tête ; au lieu de renoncer à son malheureux projet, au lieu de fuir, il attaque traîtreusement la victime qu'il veut dépouiller, & de deux coups sur la tête, le fait tomber à ses pieds. Le diamant & la mon-



tre sont enlevés : mais où aller ? il peut-être rencontré, soupçonné, arrêté. Dans la maison de son pere il fera du moins en sûreté : il y rentre sans bruit, & dépose le voi qui l'embarrasse déjà tant, dans un petit buffet de sa chambre. — Pendant ce temps on relevoit la victime, & graces à quelques eaux spiritueuses on l'avoit rappelée de son étourdissement : néanmoins, comme son ami n'étoit pas éloigné, il s'y fit transporter pour y passer la nuit. — Il arrive, il dit en quatre mots son aventure ; on s'empresse à lui donner des secours, il est introduit dans la chambre du fils pour plus de commodité ; tout est mis sans dessus dessous, on ouvre par hasard le fatal buffet. — O ciel ! il voit, il reconnoît son diamant & sa montre. — *Mon ami, dit-il, voilà mes bijoux ! — Que voulez-vous dire ? — Seroit-il possible ! — Mon fils ! ô malheureux pere !* Le jeune homme paroît, affecte un air tranquille ; son pere ne voit plus en lui qu'un être destiné à l'échaffaut ; cette affreuse idée trouble ses sens, & dans un transport furieux il lui brûle la cervelle : cet acte de désespoir n'est pas plutôt commis, qu'il est suivi des plus affreux remords, les inquiétudes de la justice viennent y mettre le comble, & sans de puissans protecteurs, c'en étoit fait du pere & du fils.

Un homme du peuple donna ces jours derniers, un soufflet à un garde du corps en plein Waux-hall : des gens sensés voudroient qu'on fit donner deux soufflets de la main du bourreau, à tout homme qui se porteroit à cet excès de grossièreté.

Si les caresses d'une cour sont flatteuses & honorables pour un héros ; certes, l'hommage que rend une nation à la mémoire d'un homme de génie qui fut l'instruire & lui plaire, n'est pas moins glorieux. Le rapprochement d'exemples aussi rares que précieux doit donc d'autant plus intéresser, qu'il offre aux hommes de toutes conditions une source d'émulation, d'où peut naître cet amour des grandes choses vers lesquelles on ne tend fortement, qu'autant qu'on se voit payé de reconnoissance & d'admiration.

Sensibles aux délicieux plaisirs que le fameux Hayden a, pour ainsi dire, fait connoître aux Anglois, les voilà qui, malgré le laps d'un demi-siècle, vont rendre à ce célèbre musicien, les mêmes honneurs que l'antiquité consacrait à ses demi-dieux. Son apothéose sera faite dans le temple de Westminster, & l'on n'attend pour cette auguste & touchante cérémonie, que l'arrivée de la famille de ce grand homme, invitée par la nation Angloise qui fait tous les frais de son transport d'Allemagne en Angleterre. Ce n'est point-là le fruit d'un vain & frivole enthousiasme, mais bien le tribut le plus beau de la reconnoissance & de la galanterie d'un peuple juste appréciateur des talens, & vraiment digne de partager avec nous l'empire des arts & des sciences.

Le concert spirituel ne nous a pas offert de grands talens cette année ; nous avons tous regretté la rivalité de M<sup>de</sup> Todi & de M<sup>de</sup> Marra, & le talent distingué de ces célèbres Cantatrices. Mad. de St. Huberti le jour du vendredi

saint exécuta cependant avec expression quelques strophes du *Stabat* de Pergolèse. M. Dupont mérita les applaudissemens répétés du public ; une jeune aveugle démontra qu'on peut dans un vaste fallon tirer un grand parti du *forte piano*, instrument dont les sons modérés ne paroissent faits que pour un petit appartement, ou pour accompagner une voix délicate.

Malgré le froid qui regnoit encore comme au mois de janvier, Longchamp a été cette année plus brillant que l'année dernière; nous nous irritons contre les obstacles, & l'esprit contrariant que la nature nous a donné en France, nous porte unanimement à faire l'opposé de ce que prescrit le bon sens : nous allons au bois quand il est sans violettes, & nous nous renfermons quand le chant des oiseaux nous appelle à la campagne.

### LES MARIS SONT TOUJOURS DUPES.

*Conte tiré d'un Manuscrit Arabe.*

La femme d'un Barbier qui faisoit le commerce de galanterie, vint une nuit avertir celle d'un Tisserand son voisin, qu'un amant l'attendoit chez elle : elle étoit couchée avec son mari ; elle se leva pour suivre l'entremetteuse. Le Tisserand s'étant éveillé fut très-étonné de ne pas trouver sa femme près de lui. Lorsqu'elle revint, il l'attacha à un poteau & la fustigea d'importance, lui demandant d'où elle venoit : n'en pouvant rien tirer, il se re-

mit

mit au lit & se rendormit bientôt. La femme du Barbier vint une seconde fois chercher celle du Tisserand & ne fut pas peu surprise de la trouver liée & garottée. Cours chez moi te venger, lui dit-elle, & pour tromper ton jaloux, je vais prendre ta place. La femme du Tisserand ne fut pas plutôt sortie que voilà son mari qui se réveille & revient encore battre sa femme. Lui trouvant la même obstination à se taire, il lui coupe le nez & se recouche de nouveau. Sa femme étant revenue, voit son amie mutilée de la sorte & se remet au funeste poteau. L'autre ramasse son nez & retourne chez elle. Le Tisserand se leve à l'aube du jour, curieux de savoir dans quel état est sa femme, il va la trouver & lui fait de nouvelles questions. Vois, monstre, lui dit-elle, comme le ciel a fait éclater mon innocence; il m'a remis mon nez dont ta jalousie a voulu me priver. Le Tisserand ne peut d'abord en croire ses yeux, il se jette aux genoux de sa femme, lui demande pardon & promet de lui laisser désormais autant de liberté qu'elle voudra.

L'autre femme désespérée de son aventure se tira d'affaire autrement: son mari revenant de ribotte lui demande ses rasoirs pour aller raser un grand Seigneur qui l'avoit fait appeler de grand matin. Elle lui donne les plus mauvais; il se fâche contre elle & les lui jette à la tête. Voilà la femme qui fait de grands cris & feint de ramasser son nez. Le pauvre homme tombe à ses pieds, cherche à la consoler & lui promet de l'aimer autant sans nez qu'avec celui qu'il vient de lui abattre si malheu-



reusement. O bons maris, vos femmes sont toujours de vous ce qu'elles veulent !

*De Versailles, le 21 Avril 1784.*

IL y a de grands mouvemens dans le Clergé du royaume au sujet des réformes ecclésiastiques qui font partie du nouveau système de la Cour, & l'on attribue à l'Archevêque de Toulouse un mémoire fort violent à ce sujet. On seroit d'autant plus étonné de l'avoir vu sortir de sa plume que ce Prélat s'est toujours montré dévoué aux vues de la Cour plutôt qu'à une religion sur laquelle on prétend que sa foi n'a pas été à l'épreuve de ses réflexions. On se rappelle qu'à la vacance du siege Archiépisopal de Paris, ses amis présentoient ses grands talens comme un titre pour y être placé. *En ce cas, répondit quelqu'un, pourquoi ne pas faire Archevêque M. d'Alembert dont les talens sont supérieurs à ceux de M. de Brienne.* Comme les Parlemens sont pour la première fois de l'avis du Clergé, on croit que la Cour renoncera au moins en partie au grand projet calqué sur les opérations de l'Empereur, & les Bénédictins entr'autres commencent à ne plus craindre la suppression de quelques riches Abbayes qui étoient à la veille de leur être enlevées.

Notre Cour ne voit point avec indifférence ce qui se passe à l'égard des Hollandois. Vous connoissez trop bien la composition de notre gouvernement pour ne pas deviner que les avis de ses membres sont partagés à ce sujet.

Ceux qui ont soutenu, excité même le parti Antistadhoudérien pendant la guerre, ont changé avec les circonstances, & s'il ne s'opère bientôt une révolution complète dans notre système politique, il se pourroit que nous abandonnassions entièrement l'esprit démocratique. Cette fameuse liberté du commerce pour toutes les nations pourroit bien n'avoir été qu'un beau rêve.

Le Prince de Salm tout souverain qu'il est, a été forcé ces jours derniers de se soumettre aux arrêts de la Cour. Une nuée d'huissiers, de Commissaires, de recors soutenus par le guet sont tombés chez lui & ont tout saisi. Les affaires de ce Prince sont dans le dérangement le plus complet. La ville de Provins lui offre, il est vrai, d'acheter son canal, mais à deux tiers de perte. Cet objet lui a coûté 1,800,000 livres.

La mort de l'Electeur de Cologne dont nous venons de recevoir la nouvelle, ouvre une nouvelle carrière à l'imagination de nos spéculateurs politiques.

Le travail sur la situation actuelle des finances, dont M. de Calonne s'occupe, dans le dessein de le mettre sous les yeux du public, est le coup de grace que l'on veut donner à M. Necker & à ses partisans. Ce sera, dit-on, un tableau effrayant des suites funestes des opérations de cet ex-Directeur, & il lui enlèvera tout ce qui peut lui rester d'influence sur l'opinion de ceux que son système avoit séduits.

M. le Maréchal de Castries a présenté au

Conseil un état des vaisseaux qui pourroient être repartis dans les ports du royaume & des diverses Colonies. Suivant le plan qu'il a proposé, leur entretien seroit à la charge du pays qu'ils garderoient, ce qui diminueroit beaucoup les dépenses du département, & auroit certainement de grands avantages. L'entretien des vaisseaux de guerre d'Europe n'excédera pas, dit-on, dix millions par an. On ajoute qu'il se fera des constructions dans nos ports des Antilles avec les bois de l'Amérique septentrionale. On parle d'un armement qui sera envoyé dans la nouvelle Zélande pour en couper dans les superbes forêts de cet immense pays.

Madame d'Epinaï est morte l'année dernière. C'étoit la femme d'un fermier-général qui jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ne s'étoit pas doutée qu'elle fut une femme d'esprit. Elle trouva un ami complaisant qui lui ouvrit les yeux sur les moyens. De ce moment elle se met à faire vers & prose. Sa santé devint mauvaise. Elle mit cet accident sur le compte des muses. Elle accusa la gloire de lui avoir vendu bien chers ses lauriers. J. J. Rousseau habitant la vallée de Montmorency, près d'Epinaï, où demouroit Mad. d'Epinaï la consola. Ce philosophe, ce peintre brûlant des amours étoit un amant fort maussade, mais heureusement léger & volage. Il la débarrassa de cette passion au bout de quelques mois. Alors elle prit la résolution de devenir un peu célèbre. Choix sévère dans ses amis, réforme complete des adorateurs, bureau d'esprit, lectures périodiques, protection

affichée aux jeunes auteurs, mépris marqué des femmes qui n'avoient que les graces d'un esprit facile & varié.

A ces ridicules près accompagnés de plusieurs autres, c'étoit bien la meilleure pâte de femme ! gaie, généreuse, n'ayant pas de volonté, croyant aux grands, aux philosophes, & à tout ce qu'on vouloit.

## LE PAPILLON ET LE LYS.

### F A B L E.

Admirez l'azur de mes ailes,  
Disoit un Papillon au Lys majestueux ;  
La ceinture d'Iris exposa-t-elle aux yeux  
D'aussi vives couleurs, des nuances plus belles ?  
Le Lys lui répondit : Insecte vil & fier,  
D'où te vient cet orgueil étrange ?  
As-tu donc oublié qu'hier  
Reptile obscur, tu rampois dans la fange.

*De Paris, le 23 Avril 1784.*

UNE Conversation du Roi de Prusse me tombe d'abord sous la main. Ce grand Monarque fit en 1779 une tournée au Rhienluch près de Neustadt sur la Dosse. C'est ainsi qu'on nomme un marécage que S. M. a fait dessécher & rendre habitable à ses frais. Les Colonies qu'Elle y a établies montent maintenant à 308 familles. Le bailli de Fehrbellin qui lui servit de guide pendant quelque temps, a écrit avec une minutieuse exactitude l'entretien dont



le Monarque l'honora , & voilà ce que l'on vient de publier. Je vais vous en donner un échantillon.

*Le Roi.* Comment s'appelle le bailli de Vieux-Ruppin ?

*Le Bailli.* Honig.

*Le R.* Depuis quand y est-il ?

*Le B.* Depuis la Trinité.

*Le R.* Depuis la Trinité ? où étoit-il auparavant ?

*Le B.* Chanoine.

*Le R.* Chanoine : chanoine ? Qui diable a fait un bailli de ce Chanoine ?

*Le B.* Sire , c'est un jeune homme qui a du bien , & qui a ambitionné l'honneur d'être bailli de V. M.

*Le R.* Mais pourquoi l'ancien n'est-il pas resté ?

*Le B.* Il est mort.

*Le R.* Au moins la veuve auroit pu garder le baillage .

*Le B.* Elle est devenue pauvre.

*Le R.* Ménage de femme , sans doute.

*Le B.* Pardonnez-moi , Sire. Elle faisoit bon ménage , mais des malheurs l'ont ruinée. Cela peut arriver au meilleur économiste. Moi-même j'ai éprouvé une mortalité , il y a deux ans , & n'ai point obtenu de remission. Je ne saurois me remettre sur un bon pied.

*Le R.* Mon enfant , je souffre aujourd'hui de mon oreille gauche , je n'en entends pas.

*Le B.* Et voilà le malheur , que le Conseil-privé Michaëlis souffre de la même incom-

modité. ( *là-dessus* , ajoute le Bailli, *je restai un peu en arriere , croyant que ma réponse auroit pu déplaire au Roi.* )

Le R. Allons, bailli , avancez. Restez auprès du carrosse ; mais prenez garde qu'il ne vous arrive d'accident. Parlez seulement un peu haut : j'entends fort bien. ( *Le bailli observe que le Roi répéta bien dix fois en route ces derniers mots.* )

Le bailli de Neustadt s'étant approché du carrosse du Roi, S. M. lui demanda comment il s'appelloit.

Rép. Klausius, Sire.

Le Roi. *Klau-fi-us* ! allons , avez-vous beaucoup de bétail dans vos Colonies ?

M. Klausius. Huit cent quatre-vingt-sept vaches, Sire, il y en auroit bien au-delà de trois mille, si nous n'avions pas eu l'épizootie.

Le R. Les hommes multiplient-ils bien aussi, nait-il bien des enfans ?

M. K. O qu'oui, Sire ; il y a à présent quinze cent septante-six ames dans les Colonies...

Le R. Vos Colons sont-ils d'honnêtes gens ? l'ordinaire la premiere génération ne vaut pas grand chose.

M. K. Cela passe.

Le R. Sont-ils de bons économes ?

M. K. Oh oui, Sire, S. E. M. le Ministre de Berschau m'a aussi donné un lot de Colonie de septante-cinq arpens, pour donner bon exemple aux autres Colons.

*Le R. (souriant,)* Ha ha, pour donner bon exemple! — Quel est cet homme-là à droite?

*Le B.* L'inspecteur des bâtimens, Mennelius, qui a dirigé cette partie.

*Le R.* Suis-je à Rome? ce sont tout des noms en us — Comment se nomme cette Colonie?

*Le B.* Klaufiushof.

*M. K.* Sire, elle pourroit tout aussi bien s'appeller Klaushof.

*Le R.* Elle se nomme Klau-fi-ushof! Comment s'appelle cette autre Colonie?

*Le B.* Brenkenhof

*Le R.* Elle ne se nomme pas comme cela.

*Le B.* Sire, on me l'a dit ainsi.

*Le R.* Elle se nomme Brenken-ius-hof.

A Rathenow S. M. fut également très-gaie à table. Elle y dîna avec M. de Backhof, lieutenant-colonel des Carabiniers & lui dit :  
» Mon cher Backhof, s'il y a long-temps que  
» vous n'avez été à Fehrbellin, allez-y! la  
» contrée est infiniment embellie. Il y a long-  
» temps que je n'ai fait un voyage avec  
» tant de plaisir.... Qu'avez-vous fait de vo-  
» tre côté dans la dernière guerre? Pas  
» grand'chose apparemment. Vous n'avez pas  
» eu de grands succès en Saxe. Mais c'est que  
» nous faisions la guerre à des canons & non à  
» des hommes! J'aurois pu exécuter quelque  
» chose; mais j'aurois sacrifié plus de la moi-  
» tié de mon armée & fait couler bien du sang  
» innocent. Et si j'avois fait cela, j'aurois mé-  
» rité qu'on m'eût fouetté devant le front de

» l'armée. Les guerres deviennent terribles à  
 » faire. — C'est une chose bien touchante d'en-  
 » rendre dire cela à un grand Monarque, re-  
 » prit M. de Backhof, & des larmes baignoient  
 » les yeux de ce vieux militaire. »

Nous allons avoir une galerie de tableaux de toutes les villes du monde. Après M. Mercier, on en a tracé trois ou quatre de notre bonne ville; on a rhabillé un ancien ouvrage sur la capitale de l'Angleterre pour faire un tableau de Londres; on annonce de l'étranger une autre production sous le même titre, mais remplie, dit-on, de vues nouvelles & du plus vif intérêt, sortant de la plume d'un observateur goûté du public, & ornée des portraits de George III, de Washington & de Francklin : il n'y a pas jusqu'à Mons dont on a imprimé le tableau. C'est une brochure très-médiocre & où je n'ai rien trouvé de remarquable. L'auteur observe que Mons est toujours demeuré fidele. « Les horreurs de la guerre n'ont fait » que fortifier ses sentimens d'amour pour son » Prince. Rien n'égale l'attachement & la fidélité de ses habitans : Je défie les François » d'aimer plus leur Roi. » Le peintre de Mons se récrie fortement contre le luxe de ses compatriotes : on ne lui reprochera pas d'en faire parade dans son style. Vous en pouvez juger par sa peroraison que voici. « Quoique les » couleurs de ce tableau ne soient ni bien » fines ni bien délayées, ni employées par » un pinceau de maître, on y distinguera ce- » pendant des traits, qui, délectant le lec- » teur, lui feront dire : c'est cela. »



Un ramas de poésies en général obscenes, & choisies sans goût, compose la brochure que l'on a nommée, *le Porte-feuille d'un jeune homme*. On y trouve cette épigramme assez bien placée à propos de cette collection :

Au temps jadis, à l'écrivain  
On donnoit argent & louange,  
Au temps présent il meurt de faim,  
Mais gagne-t-il le pain qu'il mange?

La *Banque d'Ostende & de Bruxelles* dévoilée est un libelle d'une nature plus sérieuse que ceux dont je viens de vous parler. On y déclare nettement que l'effet de cet établissement, est de faire passer en Angleterre les especes des Pays-Bas. Cette brochure est ornée d'une estampe, avec ces mots : *Les Anglois enlèvent l'argent de la Banque*. On y voit M. W\*\*\* présentant respectueusement une requête au Gouvernement ; mais soit que le respect l'interdit, soit la difficulté de s'exprimer, M. H\*\*\* semble lui souffler avec un portevoix ce qu'il doit dire. On voit un port de mer, un vaisseau prêt à mettre à la voile chargeant pour l'Angleterre des barils remplis d'argent dont l'un est défoncé : Des spectateurs alarmés, jettant des regards supplians du côté du Gouvernement, pour faire veiller aux Préposés de ladite banque, qui porte préjudice à tous les commerçans en général, par la disette d'especes dont elle est cause. Telle est du moins l'explication que l'auteur du libelle, donne de cette gravure : elle suffit pour donner une idée de l'ouvrage.

Cette Réfutation des *Mémoires de la Basille*

qui a été annoncée depuis long-temps avec tant d'emphase dans les papiers anglois, a enfin vu le jour. La premiere lettre du moins vient de nous parvenir. Vos mémoires, y dit M. Th. Ewans à M. Linguet, m'ont désappointé, comme tous les amis de la liberté en Europe, auxquels votre nom étoit parvenu, ou qui avoient pris l'habitude d'ajouter foi à vos prétentions boursoufflées & répoussantes. Vous avez eu l'art de mettre l'attente sur le qui vivre ; mais vous avez misérablement frustré ses espérances.... Et c'est dans ce style que l'on combat M. Linguet, que l'on fait la critique de l'un de ses ouvrages. Il est vrai que c'est de l'un des plus médiocres qui soient sortis de sa plume. M. Ewans a eu raison de prendre pour épigraphe ce vers de Chaucer :

*Tis my design to reason, not declaim.*

(Mon dessein est de raisonner, non de déclamer). Je ne fais s'il faut l'attribuer à la réputation avec laquelle on voit un Anglois prendre la défense de l'une des armes les plus redoutables du despotisme, mais on relit avec plus de confiance & de satisfaction les *Mémoires de la Bastille*, quand on quitte la réfutation amere que M. Ewans en a faite.

S'il en faut croire M. Ewans, l'Angleterre peut aussi fournir des exemples de ces punitions justes sans doute mais qui infligées ordinairement par les parties elles-mêmes semblent contradictoires avec toute idée d'une sage législation. « Pouvez-vous, dit-il à M. Linguet, » supposer que l'on pût tolérer votre audace

» dans aucun pays du monde ? Essayez-le dans  
 » le moindre degré, sur les Commissaires ac-  
 » tuels, chargés des sceaux ou même sur les  
 » juges d'Angleterre, & vous verrez comme  
 » ils vous traiteront. Ils ne procéderont pas  
 » contre vous suivant les formalités ordinai-  
 » res ; ils ne vous donneront pas les moyens  
 » qui paroissent si fort de votre goût, d'être  
 » convaincu, jugé & puni selon la loi. Leur  
 » volonté seule fera la loi par laquelle vous  
 » serez condamné. Ils vous contraindront à  
 » comparoître en personne devant eux ; &  
 » vous feront renfermer, en punition du mé-  
 » pris que vous leur avez témoigné, dans une  
 » prison où la table de la Bastille seroit un luxe,  
 » & où vous aurez à regretter la promenade  
 » de ce château, sans avoir la perspective d'y  
 » voir des Dames aller au bain en deshabillé.  
 » Il y a plus ; vous demeurerez dans cette  
 » prison sans aucune possibilité d'en sortir, jus-  
 » qu'à ce que le temps ait suffisamment dompté  
 » votre impétuosité satyrique, & que, par la  
 » patience, l'humilité & le repentir, vous vous  
 » foyez rendu digne, aux yeux de ceux que  
 » vous avez offensés, d'être élargi & rendu  
 » à la société. »

Il vient encore de sortir des presses étran-  
 geres, une violente diatribe contre les ec-  
 clésiastiques. C'est une *Requête au Roi sur la*  
*destruction des Prêtres & des Moines en France,*  
 que l'on donne pour l'ouvrage d'un étudiant  
 en droit, âgé de dix-neuf ans. On y trouve  
 en effet l'éloquence ampoulée d'une imagina-  
 tion énergique que le goût n'a point encore

formée à l'art d'écrire. « Pardonnez, Sire ;  
 » dit l'auteur , si obéissant aux tendres im-  
 » pulsions de mon cœur , qui sont celles de  
 » la vérité , j'ose faire voler dans l'ame du  
 » plus juste des Princes, le foible trait de mes  
 » idées. » Au milieu de quelques phrases in-  
 » significantes & à prétention , l'on voit jaillir  
 des étincelles qui annoncent un jeune homme  
 fortement animé de l'amour de l'humanité &  
 de sa patrie. Le tableau rapide qu'il trace des  
 meurtres religieux consacrés par l'histoire , &  
 particulièrement de la guerre des Vaudois , fait  
 frémir tout homme en qui le fanatisme n'a point  
 détruit toute sensibilité. Il rend hommage aux  
 souverains qui ont cherché à détruire la source  
 d'où ces horreurs ont découlé. « Un Frédéric  
 » en Prusse , une Catherine II en Russie , un  
 » Joseph II en Autriche , ont enfin brisé les  
 » barrières insurmontables qui retardoient la  
 » marche de la philosophie. Nouveaux Co-  
 » drus , ils se sont montrés véritablement di-  
 » gnes de commander & d'occuper un trône.  
 » Ces Rois philosophes , législateurs & con-  
 » quérans , sont autant de soleils vivifiants &  
 » immortels , qui éclairent de leurs rayons  
 » les autres Monarques de la terre... La der-  
 » nière de ces trois Puissances , pour justifier  
 » la validité de ses droits & de ses actions bien-  
 » faisantes , sans avoir recours à la force ,  
 » n'a eu besoin que d'en appeller au tribunal  
 » du bon sens & à celui de l'humanité. Si l'Al-  
 » lemagne , cette partie de notre globe qui  
 » devient de jour en jour plus respectable ,  
 » fut long-temps embrasée par la superstition ;



» de ses brouillards malfaisans naquirent pres-  
 » que toujours l'indolence & l'inertie de ses  
 » peuples, l'heureux génie d'un grand Prince,  
 » Sire, vient de la purifier tout récemment.  
 » C'est à Joseph II qu'une telle gloire étoit ré-  
 » servée.... »

L'auteur qui débute par cette brochure dans la carrière dangereuse de Conseiller des Rois & d'Ennemi des Moines, paroît de bonne foi; ainsi l'on doit plaindre ses erreurs & admirer son courage.

Comme le bon grain croit à côté de l'ivroie dans les champs de la littérature, on a vu naître avec ces brochures, des *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux*, qui renferment beaucoup d'observation nouvelles & intéressantes. L'auteur est un militaire qui a passé plusieurs années en Asie & qui a fait deux fois la route longue & pénible de l'Inde en Europe. Il rapporte un trait fort singulier de l'intelligence des éléphants. Il en a vu deux occupés à abattre le pan d'une grosse muraille, conformément aux ordres de leurs maîtres, qui s'étoient éloignés après leur avoir montré ce qu'ils avoient à faire & les avoir encouragés par quelques fruits & de l'eau de vie du pays. Ces éléphants paroissoient combiner leurs efforts comme des hommes l'auroient pu faire. Ils pouffoient le mur avec le gros de leur trompe repliée en dessus, & garantie par un morceau de cuir. Ils l'ébranlerent peu-à-peu par des secouffes réitérées; enfin suivant des yeux l'effet du balancement, ils donnerent une forte & dernière secouffe en se jet-

tant en arriere pour n'être point blessés par les décombres. Quoi qu'en disent nos théologiens cet animal a quelque chose de plus que de l'instinct.

On fit, ces jours derniers, l'ouverture de la nouvelle salle du concert ; tout Paris s'y rendit : M. Legros , directeur de ce spectacle, dut sourire à l'aspect de la multitude qu'il attirait : mais on fut mécontent, en général, & de l'obscurité qui ne permettoit pas de distinguer les Dames, & du mauvais ton du parquet ; on frappa du pied ; des cannes, des cris aigus se firent entendre , on ne trouva plus le ton de réserve & de bonne compagnie qui distinguoit autrefois les amateurs de la musique.

Mlle Paradis réunit sur elle tous les suffrages, le parti qu'elle tire d'un instrument fort ingrat est inconcevable, même pour les maîtres qui le pratiquent depuis long-temps. Mrs. Cheron, Laïs & Rousseau exécuterent deux fois *L'O salutaris*, avec un accord qui nous charma. Mlle St. Huberti s'efforce en vain par un air panché , en affectant des graces antiques, d'obtenir les applaudissemens que son jeu seul lui mérite à l'opéra.

Les Dames s'ennuyèrent beaucoup à ce concert. Elles y perdirent tout l'étalage de leur parure & le jeu de leur physionomie.

On a nommé ce siècle le siècle de la philosophie ; il se dispose à finir par la superstition la plus absurde ; je ne blâme pas la crédulité consolante du bon catholique ; mais il est à craindre que les chimères & les pratiques des antiques convulsionnaires se renouvellent à

Paris. Vous n'imaginez pas, Monsieur, l'effet que la vie & les miracles de S. Labre produisent sur les têtes parisiennes ; depuis la guérison de l'abbé D.... une infinité de femmes jeunes & vieilles, une multitude d'hommes de tout âge enveloppent leur jambe malade d'un papier chargé du nom de ce bienheureux, en triangle, en losange, en carré ; on le trempe dans de l'eau bénite pour l'appliquer sur des yeux fatigués ; on le maché pour guérir les maux de dents ; tout le monde éprouve des effets merveilleux de ce remède plus subtil encore que l'agent de Mesmer ; ce dernier a tout à craindre de son rival dont le secret ne coûte pas un denier.

L'abbé... me disoit avant-hier au concert spirituel : *Rien ne me surprend dans tous les écrits qui paroissent sur le bienheureux Labre que leur date.*

Le Maréchal de Richelieu assistoit à un de ces petits soupers qui se donnent si fréquemment à Paris. Il se mit tout à coup à rire avec éclat. Les quatre Dames qui étoient de la partie voulurent en savoir le sujet : c'étoit à qui le devineroit ; on faisoit mille conjectures & toutesomboient à faux ; le Maréchal refusoit absolument de l'expliquer : il avoit déjà répété plusieurs fois que ces Dames ne lui pardonneraient pas cette confidence ; la curiosité féminine s'augmentoient d'autant plus ; on force le Duc à découvrir son secret ; il cède enfin, en exigeant des lettres de grace que ces Dames lui promirent. *Eh bien, leur dit l'octogenaire : vous l'ordonnez, Mesdames, il faut vous obéir,*

la galanterie est de tous les âges ; un souvenir charmant excitoit mes ris ; jé me rappellois qu'autrefois j'avois eu le bonheur d'être reçu dans le lit de chacune de vous ; aujourd'hui je ne puis plus que vous le dire.

## COUPLETS

A MADAME MET.....H.

La fleur nouvellement éclosé  
Peint Met,.....h & ses attraits ;  
Son teint est celui de la rose,  
Dans ses yeux, d'amour sont les traits.

Si je voulois peindre les graces,  
Je copierois votre portrait,  
Et d'Apelle suivant les traces,  
Comme lui l'on me nommeroit.

Chacun orneroit de guirlandes  
L'autel où seroit ce tableau ;  
Les cœurs y serviroient d'offrandes,  
Vous feriez un culte nouveau.

On adoreroit votre image,  
Les Dieux n'en feroient point jaloux,  
Et patronne du mariage  
On n'invoqueroit plus que vous.

Vous faites chérir l'hyménée,  
Et chez vous l'on retrouve encor  
Ce temps de Saturne & de Rhée,  
Que l'on appelloit l'âge d'or.

Par le Chev. de ....



*De Versailles , le 27 Avril 1784.*

Il vient d'être défendu aux premiers commis des affaires étrangères de permettre l'accès de leurs bureaux à tous ceux qui jusqu'à présent s'y introduisoient sous différens prétextes. On a arrêté un Chevalier de S. Louis qui, à l'aide d'une loupe cachée dans une bague, lisoit de très-loin ce que l'on écrivoit : le verre lui donnoit une grande facilité pour sa trahison en retournant les lettres qui se présentoient renversées à sa vue simple. Une excellente mémoire le mettoit à portée de faire ensuite aux ministres étrangers des rapports qu'ils lui payoient très-cher.

Nos liaisons avec le cabinet de S. James, les services mêmes que nous avons rendus au ministère Britannique actuel ne sont nullement de sûrs garans du maintien de la bonne harmonie entre les deux Cours. On prétend que M. Pitt nourrit dans son sein le projet de tirer une vengeance peut-être légitime du tour cruel que nous avons joué à notre rivale. On lui prête ce discours : *Rome fut vaincue par Annibal , un seul homme sauva cette République qui devint ensuite la maîtresse du monde , pourquoi l'Angleterre n'auroit-elle pas le sort de son modele !* La nation Angloise a plus d'aversion qu'elle n'en a jamais eue pour les François : M. d'Adhemar écrit : qu'il éclôt journellement à Londres d'abominables satyres contre nous ; il se plaint de ce que sa position a de pénible pour un cœur sensible. & patriotique , & il ajoute

plaisamment dans ses dernières dépêches qu'un Ambassadeur de France en Angleterre devroit être sourd & aveugle.

Il ne faut qu'une séance du Conseil aussi orageuse que l'une des dernières pour faire faire un autre demi-tour à la roue des destinées ministérielles. L'ordre donné par l'Impératrice de Russie à ses Ministres, de ne céder le pas à aucun de ceux des autres Cours, a souvent été remis sur le tapis. Cette fois M. de Breteuil en parla avec une vigueur extraordinaire. Il rappelle la malheureuse époque du traité de Teschen, à laquelle on peut rapporter l'influence que la Cour de Pétersbourg a prise sur les affaires d'Europe & les prétentions qu'elle fait valoir avec tant de fermeté; il traça encore le tableau des changemens désavantageux à la France que la dernière guerre a apportés dans l'équilibre de l'Europe & son discours fit la plus vive impression. Quant à la préséance des Ambassadeurs, je ne vois, dit-il, d'autre moyen de soutenir la dignité de la France en cette occasion que de l'abandonner à la bravoure personnelle de nos Ministres dans les Cours étrangères en identifiant l'honneur de la patrie avec le leur propre : dut-on voir se renouveler la scène fameuse que M. Duchâtelet a donnée à Londres.

On vient d'élever un monument à Edward Drincker né en 1680 dans une chaumière, sur le terrain même où fleurit actuellement la belle cité de Philadelphie : terrain occupé au temps de sa naissance par des Indiens & quelques Suédois & Hollandois; il avoit dans sa

jeunesse chassé des lapins sauvages dans les mêmes endroits où se trouvent actuellement les plus belles rues de cette ville , & il se rappelloit souvent en riant de la quantité de mûres sauvages qu'il y avoit dérobées aux ronces. Il se rappelloit parfaitement d'avoir vu William Penn y arriver lors de son second voyage ; & il montrait à qui vouloit précisément l'endroit où l'on avoit élevé la cabane qui servit d'asyle à M. Penn & à ses amis , lors de cette seconde visite.

La vie de ce respectable vieillard est marquée par des circonstances qu'aucun individu n'a réunies avant lui , du moins depuis le temps des patriarches : dans le cours de sa vie il a vu la même portion de terrain couverte de bois & de broussailles , receptacle des bêtes féroces & des oiseaux de proie , devenir le siege d'une grande cité la plus riche , la plus puissante , la plus florissante par les arts : en un mot , non-seulement la premiere ville de l'Amérique , mais comptant peu d'égales parmi les grandes villes de l'Europe ; il a vu de grandes rues parfaitement alignées , s'étendre sur ces mêmes bruyeres , où il avoit souvent poursuivi des lievres & des lapins sauvages ; il a vu de belles églises s'élever sur des marais où il n'avoit entendu que le croassement des grénouilles , de vastes quais & d'immenses magasins sur ce même rivage , où il avoit vu si souvent les Indiens sauvages pêcher dans la riviere , & cette même riviere sur laquelle dans sa jeunesse il n'avoit rien vu flotter de plus gros qu'un canot Indien , couverte de grands vais-

seaux de toutes les parties du monde , sur le même terrain où il avoit recueilli les fruits sauvages que dévore l'enfance , il avoit vu construire le magnifique hôtel-de-ville , & avoit vu ensuite cet hôtel rempli de législateurs , dont la sagesse & les vertus faisoient l'étonnement du monde entier ; il avoit vu aussi ratifier avec toutes les formalités du parchemin & du sceau , le premier traité qui ait eu lieu entre les puissances unies de l'Amérique & le Prince le plus puissant de l'Europe : sur ce même terrain il avoit vu jadis William Penn ratifier avec les Indiens son premier & dernier traité : pour conclure en un mot , il avoit vu le commencement & la fin de l'Empire Britannique dans la Pensylvanie.

Il avoit été sujet de plusieurs têtes couronnées : mais lorsqu'il entendit parler de la multitude d'actes oppressifs & inconstitutionnels qui se passaient dans la Grande-Bretagne , il les acheta tous & les donna à ses arriere-petits fils pour en faire des cerfs volans : embrassant & pressant dans ses bras ridés la liberté & l'indépendance de son pays ; à la fin de sa longue carrière triomphant dans le salut de sa patrie , il mourut le 17 novembre 1783 , âgé de 103 ans.

### CHARADE.

Sur l'air : *N'est-il amour , sous ton empire , &c.*

Mon premier dans notre langage

Est sans façon ;



Je donne un animal sauvage  
 Dans mon second,  
 Et mon tout est un personnage  
 De grand renom.

*De Paris , le 30 Avril 1784.*

Le tableau de Londres qui vient d'éclorre ou de se reproduire, n'offre rien que mille écrivains ne nous aient déjà raconté de cette ville célèbre. L'auteur qui voudroit bien être regardé comme impartial, entremêle les éloges aux injures dans le portrait qu'il trace des Anglois en peignant leur capitale. « Il y a, » dit-il, une amende de cinq cens livres sterling » contre quiconque fait l'aumône à un mendiant dans les rues; bien des gens charitables, pour éviter d'être surpris en faisant une bonne œuvre, jettent par terre l'argent qu'ils destinent au mendiant. Malgré la crainte de payer l'amende, on n'a jamais » oui dire qu'aucun anglois ait commis l'horrible délation de charité. »

Les étrangers, lit-on plus loin, ne sont jamais considérés des Anglois... Lorsqu'un étranger fabrique ou invente une marchandise utile ou agréable, l'Anglois le plus riche cherche à lui arracher son industrie ou son secret, & met tout en œuvre pour le décrier... « Trente » années de conduite irréprochable ne sont » pas un titre ni une garantie pour obtenir de » l'Anglois sa confiance. Il regarde un étranger comme un ennemi qu'il n'ose offenser » ouvertement, mais dont il craint la société.

» té ; il ne s'attache à personne. Un domesti-  
 » que est congédié au bout de dix ans avec  
 » autant d'indifférence que s'il étoit à peine  
 » connu du maître. Il croit avoir tout fait &  
 » rempli ses engagements en payant strictement  
 » le salaire convenu. Les étrangers qui ont  
 » la sottise de faire des avances en bons pro-  
 » cédés sont toujours la dupe. On doit traiter  
 » avec l'Anglois de Turc à Maure & toujours  
 » par écrit, même pour les objets de peu de  
 » conséquence. »

Il n'est point de pays où l'on soit plus pé-  
 nêtré qu'en Angleterre de l'importance d'une  
 partie de l'administration, qui dans beaucoup  
 de pays, est traitée avec une légèreté & une  
 indifférence qu'un Anglois ne peut accorder  
 avec le respect dû aux propriétés. On trouve  
 en Angleterre les réglemens les plus sages pour  
 les Postes, pour le transport, la distribution &  
 la sûreté des lettres ; on s'y plaint seulement de  
 taxations exorbitantes & arbitraires, mais, dit  
 le Peintre de Londres, la rapacité & l'injustice  
*sont les divinités du Peuple anglois ; en 1756 ce*  
*reproche auroit été une calomnie.* Le bureau de  
 poste de Londres emploie un moyen fort in-  
 génieux pour assurer le sort des lettres où il  
 ne se trouve point de désignation d'adresse. On  
 les inscrit sur un tableau exposé aux yeux du  
 public, & les personnes à qui elles sont des-  
 tinées les réclament en inscrivant leur demeure  
 sur ce tableau : la lettre leur est ensuite por-  
 tée exactement.

On évalue à douze millions cinq cens mille  
 feuilles, in-folio, timbrées, année commune,

les papiers qui débitent des nouvelles de toutes les couleurs. Tous ces écrits, dit l'auteur, n'instruisent personne; ils nuisent au contraire à l'éducation déjà trop négligée & vicieuse, & aux mœurs presque perdues; *puisque'ils dégoutent, ces sales & piquans écrits, des lectures utiles & agréables.*

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans cette compilation, c'est une diatribe contre les Anglois d'à présent, sous le titre de *lettre d'un suisse* : j'en citerai quelques passages.

» J'étois à Londres en 1755 & 1756... le  
 » tribunal des *Docteurs communs*, composé de  
 » trente juges, avoit armé quatre corsaires  
 » de 30 à 40 canons, qui croisoient dans la  
 » Manche, & qui s'emparoisent indistinctement  
 » de tous les pavillons & les amenoient à  
 » Londres. Les puissances réclamoient leurs  
 » vaisseaux; le Roi George II laissoit la décision  
 » de ces captures prétendues bonnes,  
 » à cette Cour de justice. Lorsque par hasard  
 » les parties plaignantes obtenoient la restitution  
 » de leurs navires, elles étoient ruinées  
 » par les frais du procès & par la lenteur du  
 » jugement. Cette Cour souveraine composée  
 » (il est vrai) de Docteurs très-communs  
 » s'est enrichie par cette infame manœuvre  
 » qui a duré sept années de suite, à la honte  
 » du gouvernement... Londres étoit alors une  
 » ville de bruits, ville de boue, ville de fange  
 » mée, ville à coups de poing, comme le dit  
 » notre ami Jean Jacques dans son gros livre  
 » rempli de vérités inutiles & de paradoxes  
 » amusans. Le peuple insultoit les étrangers

de gâité de cœur, malgré toute sa majesté  
 si vantée dans nos chiffons politiques. Les  
 mœurs sont bien changées, depuis vingt  
 ans !... Que vous êtes dégénérés, fiers Bre-  
 tons ! La tranquillité regne au théâtre, dans  
 les rues mêmes & au cabaret : vous êtes  
 un peuple poli, honnête ; mais vous n'avez  
 plus de probité, de gâité, ni d'or ni de pa-  
 triotisme ; vous n'osez plus sourire. Vous  
 êtes sérieux, vain, débauché, pauvre &  
 par conséquent avili. Les femmes jadis mé-  
 nageres, timides, douces, soumises & ai-  
 mables, sont devenues tout-à-coup hardies,  
 impérieuses & dissipatrices. On les croit tou-  
 tes catins par leurs propos, leurs ajus-  
 temens & leurs alures. Les prisons de la flotte  
 & du Banc du Roi n'étoient pas le refuge  
 d'une armée de banqueroutiers adroits, qui  
 se renouvelle tous les trois ans. Il falloit  
 alors moins de pardons, parce qu'il y avoit  
 moins de coupables. Dans vos boutiques,  
 l'étranger n'y étoit jamais trompé ; à pré-  
 sent c'est tout comme chez nous. Les men-  
 dians étoient rares, ils truchent par pelo-  
 tons, fourmillent par-tout & assaillent les  
 passans. Cependant il n'y a aucune ville  
 dans le monde, où le public paie une taxe  
 aussi forte qu'à Londres. Il est donc bien  
 étrange qu'avec un pareil secours, ce ba-  
 taillon de législateurs orgueilleux ne police  
 point cette grande cité, le refuge de tous  
 les roués du globe ; où la fausse monnoie  
 est générale, où la délation & l'espionnage  
 sont richement récompensés, où les doua-



» niers visitent avec impunité & notamment  
 » dans les endroits les plus secrets des mai-  
 » sons ; où l'on emploie hardiment toutes les  
 » voies pour violer la loi & les droits du ci-  
 » toyen ; où la haine , la défiance & la dé-  
 » sunion regnent dans toutes les familles ; où  
 » enfin le boulanger ose blanchir le pain avec  
 » l'alun & le vendre à faux poids ; où le bras-  
 » seur met de l'opium & de la limaille de cui-  
 » vre pour clarifier & adoucir la biere , la  
 » seule boisson du pauvre ; où la laitiere cor-  
 »rompt son lait avec des limaçons & autres  
 » ingrédiens ; où les voleurs & les filoux sont  
 » aussi fréquens dans les rues & sur les grands  
 » chemins que les faux patriotes & les ca-  
 » tins : je le dis avec honte & courroux , où  
 » enfin vingt mille maisons sont sans cesse ou-  
 » vertes à la prostitution la plus révoltante &  
 » la plus infâme parce qu'elle est calculée... »

Le second cahier du Conteur vient de nous  
 parvenir. Il y regne la même variété que dans  
 le premier numero , & l'on ne peut reprocher  
 à ce recueil , comme à tant d'autres , de faire  
 payer par l'ennui de traits insignifiants & de  
 mauvais goût , le plaisir d'en trouver un petit  
 nombre d'intéressans. Il suffit que j'ouvre le  
 Conteur & que je le copie au hasard pour être  
 assuré de vous procurer quelques instans d'a-  
 musement.

» Lorsque l'Empereur fit repasser , il y a  
 quelques années , les troupes autrichiennes de  
 la Lombardie en Allemagne , les housards pas-  
 sèrent par Verone. A leur approche le major  
 de la place fit présenter les armes aux trou-

pes vénitiennes. Les housards de leur côté tirèrent le sabre. Cette manœuvre effraya tellement la garde de Verone, que dans l'instant toute la compagnie prit la fuite. Le major resta seul. On fit courir après les fuyards. Les uns étoient à la Messe, les autres dans un lieu moins décent. »

» Personne n'ignore que ce sont les Anglois & les Hollandois qui fournissent à l'Europe Catholique, presque tout le poisson sec ou sale, dont l'usage est prescrit par l'abstinence religieuse à laquelle ils se sont soustraits. On parloit au S. Père du mécontentement que pourroient avoir ces peuples de quelques démarches qu'il sembloit méditer : on lui en vouloit faire craindre les conséquences : on insistoit pour lui persuader que leur ressentiment pouvoit être à redouter pour le S. Siege. *Bon* mon, dit-il, *ils n'oseroient ; s'ils me sâchent, j'ôte-  
rai le Carême.* »

» On demandoit à Voltaire son avis sur l'ancienneté du monde. *Je regarde le monde,* répondit-il, *comme une vieille coquette qui déguise son âge.* »

» On dit à M. D\*\*\*, veuf depuis deux mois : il y a dans le Dauphiné une demoiselle de 20 ans, belle comme Vénus, pauvre comme Job. Il part & va là demander en mariage. Sa mere à qui il s'adresse se met à pleurer. Je sens, lui dit-il, que cette séparation vous coûtera ; mais si vous vouliez nous l'épouserions. Elle ne répond rien. Il va trouver sa fille & lui fait part de sa proposition. Elle refuse avec beaucoup d'égards. Il insiste ; elle

balance; il presse, elle avoue qu'elle a une inclination. Tant mieux, dit-il, vous serez heureuse par votre amant, si vous ne l'êtes avec moi. Enchantée elle ne peut se décider à tromper un si galant homme. Elle confesse qu'elle est grosse. Tant mieux encore, s'écrie-t-il, je vous rendrai l'honneur. Confondue, elle refuse tout en disant que jamais elle ne pourra vivre sans son amant. Qu'appellez-vous vivre sans lui? Je compte bien qu'il viendra avec nous & qu'il fera nos enfans. Elle lui demande la raison de ce procédé extravagant. Je veux une femme, lui dit-il. Je suis dans l'heureuse impuissance de vous être infidèle. Je n'existe que par mon cœur; je vous défends de me refuser le vôtre. Il avoit raison; elle devina sa femme, fit son bonheur, renonça d'elle-même à son amant, & vécut pour l'amitié & pour son fils. »

La célébrité du Comte de Panin vous fera sans doute trouver avec plaisir ici quelques traits de la vie de cet homme d'état, que je tirerai d'une brochure nouvelle, intitulée : *Précis historique de la vie du Comte Nitika Jwanowitsch de Panin, &c.* Il naquit de parens nobles, le 15 septembre 1778, ses ancêtres originaires de la République de Luques, passèrent en Russie dans le XV<sup>me</sup> siècle; son pere servit Pierre-le-grand avec distinction & mérita sa confiance. Le Comte Nitika Panin naquit avec peu de fortune, sa conduite & le mariage de sa sœur avec le Prince Nourakin honoré des bontés de l'Impératrice Anne, lui firent accorder les entrées libres à la Cour. L'Impératrice Elisabeth

nomma son Ministre plénipotentiaire à la Cour de Danemarck : en 1747, il fut envoyé à Stockholm pour essayer de prévenir l'explosion d'une guerre dont la Russie étoit menacée. Non-seulement il réussit dans sa mission, mais il forma encore en Suede un parti dévoué à sa Souveraine. L'Impératrice lui confia en 1760 l'important emploi de Surintendant de l'éducation du Grand-Duc Paul Petrowitz. En 1763 Catherine II. remit au Comte de Panin la direction des affaires étrangères, pendant l'absence du Comte de Woronzow. Il fut à la tête du ministère pendant vingt années consécutives ; les affaires les plus importantes lui furent confiées, & il n'y en eut pas une seule qui regardât le salut & le bien de l'Empire, dont il ne fût l'arbitre ou le conseil.

Dans l'exposition que l'auteur du *Précis historique* fait des principes politiques du Comte de Panin, on voit que l'égalité doit subsister entre les Ministres de Russie & ceux des autres Cours ; qu'un aussi grand Empire que la Russie n'a pas besoin d'avoir recours à la feinte, & que la seule franchise doit être l'ame de la conduite de son ministère, &c. Sa gaîté étoit constante & sa générosité sans exemple. De neuf mille paysans qu'il reçut en don de sa Souveraine, il fit présent de quatre mille à trois secrétaires qui travailloient sous lui dans les affaires étrangères. Enfin la mort du Comte de Panin a privé la Russie d'un citoyen utile & vertueux ; l'humanité entière a perdu un homme de bien.



L'*Etourdi* est un roman libre qui amusera les jeunes gens qui, graces aux beaux principes de la bonne compagnie, y trouveront un modele à suivre; il fera frémir les peres d'indignation, & les maris de crainte. Le Philantrope y verra avec douleur comme en confondant les plaisirs momentanés avec le bonheur, on s'immole soi-même à de fausses idées; le philosophe le jettera dès les premieres pages, s'il daigne l'ouvrir, & rêvera sur la corruption des mœurs, qui n'ont peut-être jamais été meilleures dans aucune grande société, ou bien il répétera que les conventions humaines n'apportent qu'un obstacle bien foible à la loi de la nature qui maîtrise deux individus de différens sexes, quand ils se rencontrent & qu'ils se conviennent.

Le héros du roman dont il s'agit raconte ses bonnes fortunes, ses espiègleries galantes, c'est-à-dire, selon le langage du jour, ses amours avec différentes beautés qui n'ont point été cruelles. Son coup d'essai fut d'enlever à son ami, une maîtresse dont il se croyoit aimé; c'étoit une pensionnaire dans un couvent dont les grilles n'apporteroient à l'étourdi qu'un obstacle impuissant. Il devint amoureux ou, ce qui revient au même, il lui prit un caprice pour une Dame qu'il avoit entrevue; le premier d'avril il se présente chez elle : *Je me rends à vos ordres, Madame, Et... Mais, Monsieur, expliquez-vous, que signifie cette ruse & cette audace? — Si j'ose me présenter chez vous, Madame, c'est sur la confiance que c'étoit par votre ordre : du moins me l'a-t-il été dit ainsi par un laquais qui est venu chez*

moi ce matin, & qui s'est annoncé pour être du nombre de vos gens. — Je vous assure, Monsieur, que je n'ai envoyé personne chez vous.... Enfin l'étourdi feint que sans doute on a voulu lui donner un Poisson d'avril ; le mari entre, tous trois se mettent à rire de l'aventure, la connoissance est bientôt faite & notre jeune audacieux ne tarde pas à recueillir les fruits de son stratagème.

Ce roman est mal écrit ; il s'y trouve plusieurs situations dont l'auteur auroit pu tirer un plus grand parti. De ce nombre est la répétition que *l'Etourdi* fait de la belle scène de *Zaire* où il joue Orosmane d'une manière tour-à-fait singulière avec une jeune Demoiselle en présence même de sa mere. Celle-ci entend avec transport les éloges qu'il donne à sa fille. — Je regrette, dit la bonne maman, de n'avoir pas vu le dernier coup de théâtre, cela doit être sublime... — Oh, c'est un superbe moment ; n'êtes-vous pas de mon avis, Mademoiselle ? — Oui, Monsieur.

C'en est assez sans doute & trop peut-être sur cette médiocre brochure qui trouve plus d'acheteurs qu'un bon livre.

On ne parle plus avec enthousiasme des ballons, mais on s'en occupe dans le silence ; un anglois entr'autres nommé Smethman, nous lut il y a quelques jours le mémoire qu'il a fait sur l'art de les diriger ; nous vîmes le plan de sa machine, nous examinâmes ses moyens ; des hommes faits pour prononcer conclurent qu'on ne peut rien créer ou combiner qui soit plus conforme aux loix de la mécanique, &

dont on puisse se promettre un plus grand succès. Ce M. Smethman arrive de la côte d'Afrique ; il connoit cette partie du monde mieux que les voyageurs qui jusqu'à présent en ont écrit. Il s'est adonné à l'histoire naturelle, ses notes & ses ouvrages sur les productions de Serralionne sont très-intéressans ; il a le projet de civiliser les habitans de cette côte ; sûr qu'avec beaucoup de patience & de douceur on parviendrait à tirer le plus grand parti des negres de cette contrée ; sûr de s'y procurer à peu de frais les plus grands établissemens , & de fournir à l'Europe en peu de temps du coton , du sucre & de l'indigo sur-tout , préférables à tout ces objets que nous tirons à grands frais des Antilles & par des moyens honteux à l'humanité. Les Quakers de Londres ne pouvoient qu'applaudir au projet de M. Smethman , ils lui ont offert dix mille livres sterling somme suffisante pour en réaliser l'exécution ; mais ils ont exigé qu'on ne fit avec cet argent aucun achat d'armes ou de poudre à canon. Cette belle condition ne peut être acceptée par un homme , qui connoissant l'esprit remuant des negres & la jalousie de leurs chefs , doit au moins s'assurer des moyens de défense , qu'il soit sûr de ne jamais attaquer.

J'ai entendu raconter ces jours-ci un bon mot du Grand-Duc de Russie qui ne vous paroîtra pas moins piquant pour n'être pas récent , & qui étant peu connu aura peut-être pour vous le mérite de la nouveauté.

Au passage du Grand-Duc par la principauté d'Anhalt , le gouverneur d'une ville avoit fait

placer sous une arche du pont une troupe de musiciens qui devoient exécuter de la musique turque. Au moment qu'on s'y attendoit le moins le son des instrumens éclata; le Général Romanzow qui étoit de suite de la S. A. I. demanda d'où il sortoit : le Prince lui répondit : *Général, c'est une musique turque, elle se cache en se rappelant la journée où vous troublâtes si fort son harmonie.*

*Courte mémoire d'un Amant.*

Damis devoit faire une absence;

Un voyage d'assez long cours

Alloit priver de sa présence

Rosine, objet de ses amours.

Ingrat, tu m'oublieras dans ton humeur volage,

Lui disoit notre belle en pleurs :

Je ne crois pas tous les sermens d'usage,

En me quittant, tu vas aimer ailleurs.

— Pourquoi ces craintes indiscrettes ?

Moi t'oublier.... Ah ! calme ta douleur,

Pour éviter un semblable malheur,

Je vais tracer ton nom sur mes tablettes.

Le mot de la Charade insérée dans ma dernière lettre. ( page 141. ) est TURENNE.

*De Versailles, le 4 Mai 1784.*

Vous n'apprendrez pas sans étonnement que par une condescendance que l'on attribue à une nouvelle variation dans la préponde-



rance des partis qui divisent notre Cour, il a été prescrit à M. de Noailles de consentir à alterner pour le pas & la préséance avec son confrere le Prince Gallitzin, nouvel ambassadeur de Russie à Vienne. On travaille cependant à un grand mémoire où les prétentions de la fiere & adroite Catherine seront combattues.

Les circonstances de la mort du célèbre Favier ont été aussi bizarres que les évènements de sa vie. On ne croira jamais qu'il a passé plusieurs années à la bastille, pour avoir eu une correspondance directe avec Louis XV. par le canal du Comte de Broglie : c'est pourtant un fait ou plutôt une atrocité ministérielle. Il sollicitoit depuis long-temps une pension réversible sur une niece avec laquelle il demeurait : étant au lit de la mort, il recueillit le peu de force qui lui restoit, pour rédiger un nouveau mémoire à ce sujet. Un matin le Vicomte de Noailles entre chez lui : Bon jour, mon cher Favier, je vous apporte de bonnes nouvelles ; j'ai enfin la parole du Ministre pour votre pension... A propos, mon cher, je vous crois un peu brouillé avec les especes, votre situation augmente vos besoins : souvenez-vous que vous pouvez réclamer de moi tous les services de l'amitié... Favier paroît pénétré de reconnoissance, le Vicomte poursuit. — Mon cher Favier, vous avez des papiers ; ils sont intéressans.... — Je vous entends, répond le malade ; qu'on remette à M. le Vicomte tout ce qui se trouve dans ce secrétaire. On cherche la clef, elle ne se trouve

point : tandis qu'on parle de faire venir un ferrurier, le Vicomte essaie quelques clefs qu'il avoit sur lui, parvient à ouvrir le secrétaire, prend les papiers, les porte dans sa voiture & disparoit. Le lendemain Favier profitant des offres du Vicomte, lui fait demander 50 louis. L'homme de Cour en avoit la veille mille à son service ; il vient de vider ses coffres, & n'a pas dans le moment un écu pour le bon Favier. Quelques jours s'écoulent, le Vicomte revient près du moribond, fort abattu, avec l'air consterné. — Mon cher Favier, votre pension n'est point accordée... M. de Vergennes m'avoit promis.... Je vous entens, répond le malade en se retournant & lui laissant balbutier sa justification.

Qu'étoit-il arrivé ? La niece voyant Favier condamné par la Faculté, & connoissant l'importance des papiers de son oncle, avoit chargé une espece de copiste qui le servoit, de porter la clef du secrétaire à M. de Vergennes. Le copiste l'avoit présentée en son propre nom & avoit reçu la promesse d'une récompense. Voyant le secrétaire ouvert & vuide, il avoit couru effaré en rendre compte au Ministre, à qui dès ce moment Favier avoit paru digne de sa colere. Enfin tout se découvre, on fait venir le Vicomte, on le réprimande : son intention, dit-il, a toujours été de faire au Ministre l'hommage de son précieux dépôt. Mais on prétend que huit jours & autant de nuits ont été employés à tout copier, & qu'ainsi le Vicomte a eu le secret de donner sans se démunir. Ces papiers contenoient plus de 200 let-

tres de Louis XV & des observations importantes sur beaucoup de Cours & de pays de l'Europe. On peut juger du mérite de ces manuscrits par celui de l'auteur, l'une des meilleures têtes de l'Europe.

*Lettre à M. le C. de B...*

Vous me demandez, Monsieur, pourquoi je suis toujours contre M. Necker, dont le Ministère a obtenu cependant le suffrage de plus d'un homme de mérite. Avant de répondre à cette question, permettez-moi de vous observer que je lui ai toujours accordé une certaine portion de talens; que je l'ai déclaré un homme utile, laborieux; que j'ai non-seulement cru à sa probité, mais que j'ai même attaqué ceux de ses ennemis qui la suspectoient. Lorsque vous m'aurez accordé ces trois points, alors je vous dirai que les erreurs des hommes célèbres sont les seules qu'il faille relever: or mes réflexions n'ont pas enlevé à M. Necker ses qualités; elles ont affoibli un enthousiasme qui pouvoit avoir de dangereuses suites.

Rien n'est plus important que d'accorder à chaque homme en place ce qui lui est strictement dû, mais rien de plus. On peut louer tout à son aise les Rois & les femmes, & non ceux qui doivent compte aux hommes de la moindre de leurs actions. Celui qui les enivre du poison de la flatterie, devient complice de leurs méprises. Un homme qui s'attendra à cette sévérité balancera long-temps avant de se jeter dans les affaires, & s'observera sans cesse lorsqu'il y sera.

Non-seulement il faut être avare d'encens, mais montrer de temps en temps le portrait d'un Ministre, afin d'éloigner des grandes places l'avidité sans pudeur, l'ambition sans talent, la légèreté sans prévoyance, la bonhomie sans expérience, le zèle sans lumières. Que faut-il en effet pour être appelé à l'administration ? Un esprit vaste, solide, capable de se replier, de résister aux difficultés, de commander aux circonstances, de préparer les événemens; qui dans des études suivies ait appris à connoître les choses, les pays, les hommes, les ressources; une volonté ferme mais éclairée (autrement c'est opiniâtreté) qui combatte les passions des hommes, ou les élude quand elle ne peut pas en triompher; le talent de persuader soit en parlant, soit la plume à la main, car la ressource d'ordonner est bientôt épuisée; la connoissance profonde de plusieurs parties, & une teinture générale de toutes les autres; des rapports multipliés avec les différens pays afin de vous en approprier les découvertes; la considération que les hommes ne refusent pas à la naissance, aux vertus, à la capacité; la réputation qui amène les étrangers au-devant de vous & les enorgueillissent de leurs liaisons, voilà ce que tout homme qui se respecte doit apporter à un Prince en échange de sa faveur & de son choix.

D'après cette esquisse, c'est au public à juger M. Necker & bien d'autres Ministres. Je reviens maintenant aux reproches que j'ai cru pouvoir lui faire. Le premier rouloit sur ses réformes. Ce moyen bannal, toujours sous la



main de quiconque administre , ne suppose pas une grande fécondité d'expédiens. Il est très-sûr que les privations menent à l'abondance, mais il est plus sûr encore que de tous les remèdes c'est le plus violent. Si M. N. au-lieu de faire un désert du Château de Versailles, eût trouvé dans l'industrie & dans le commerce des secours ; j'aurois félicité l'héritier de Colbert , mais de simples retranchemens font détester le Ministre & alienent toujours un peu les cœurs du souverain ; sur-tout quand la troupe désolée des réformés a sous les yeux une masse énorme de dépenses superflues, telles qu'on en voit dans un royaume comme la France , qui pourroit faire une armée , très-mauvaise à la vérité , de ses commis & de ses écrivains. La seule maniere de réformer est de ne pas remplacer & de repartir la même quantité de travail dans moins de mains. Louis XVI encore à son aurore , devant qui se découvroit le plus brillant avenir , y consentit sans peine. Mais si on les eut proposés à son aïeul, il auroit pu dire , est-ce là récompense de cinquante ans de travaux que vous venez m'offrir ? Non , non , il y a d'autres voies , & l'on peut sans injustice croire que celui qui ne les apperçoit pas est trop prévenu. Les coups d'éclat ne sont admissibles que dans les pays épuisés. Il faut alors expier les fautes de ses pères. Or la France , non-seulement n'est pas épuisée , mais de plus elle est inépuisable.

Le second reproche roule sur le peu de connoissance du commerce & de l'industrie chez M. N. voué aux opérations de la ban-

que, elles l'absorboient tout entier. Minutieux observateur des formes, il imaginoit avoir rempli le but de sa place en se rendant exactement à certaines heures de travail. Mais d'ailleurs nul établissement, nulle amélioration, point d'encouragemens, point de vues, rarement des essais. Ces défauts étoient moins sensibles; il est vrai, dans un pays où l'activité publique supplée à l'indolence d'un homme en place. Mais en général c'est une matiere dans laquelle il faut entraîner les hommes, & les encourager à faire sans cesse de nouveaux efforts. On peut appliquer ici cette phrase d'un grand sens : « Il ne faut point d'esprit pour » suivre l'opinion qui est actuellement la plus » commune; mais il en faut beaucoup pour » être dès aujourd'hui d'un sentiment dont » tout le monde ne sera que dans trente ans. »

Observez, s'il vous plaît, Monsieur, que non-seulement ce n'est pas un mal de faire de semblables examens, mais que la félicité des peuples y est intéressée. C'est leurs biens qu'on administre; faut-il au moins leur permettre quelques représentans, qui veillent à leurs propriétés & à leurs droits. Les cabales sont odieuses, les esprits inquiets sont insupportables, mais les amis de la vérité sont utiles, lors même qu'ils ont le malheur de déplaire pour un instant. Voyez l'Angleterre ! quelle justice prompte n'y fait-on pas des négligences, des faux calculs ? En Chine il est permis de revenir sur la vie entière du Ministre qui est déposé. C'étoit la même chose en Grece. C'est une prétention bien ridicule

& bien inique tout-à-la-fois des gens en place, qui ont la bonté de croire que spectateurs automates de leur impuissance ou de leurs erreurs, nous nous empresserons de courir à nos coffres pour les réparer, & observerons un silence religieux dans la crainte d'humilier leur amour-propre.

Ils observeront d'autant moins ce silence qu'il n'est point d'état qui ne puisse être heureux & se suffire à lui-même. Quand cela n'est pas, c'est presque toujours la faute de ceux qui l'administrent. Si cette proposition est vraie en général, combien plus l'est-elle pour la France où l'abondance a placé sa corne inépuisable, où la nature & l'industrie se concertent pour l'enrichir?

Je ne fais si vous êtes de ceux qui attribuent aux écrivains passionnés une secrète jalousie contre la Cour ou les gens en évidence. Je ne répondrai pas de la multitude; quant à moi je pense comme un philosophe, qui fut mon maître & m'écrivoit : « lorsque la fortune » nous néglige pour élever aux premières places des hommes si inférieurs, c'est moins » une injure qu'elle nous fait, qu'un bon office qu'elle nous rend, & nous serions bien » plus humiliés s'il n'y avoit au-dessus de nous » que des gens dignes d'y être. »

D'autres s'imaginent encore qu'on a bien loué un homme quand on a dit qu'il avoit du génie, de grandes vues, & l'ensemble de tous les talens. Que signifient ces mots qui ont perdu leur valeur à force d'avoir été employés à tort & à travers? Les vainqueurs dans les

jeux olympiques ne pouvoient obtenir des statues plus grandes que le naturel, & ceux qui y présidoient faisoient briser celles qui n'étoient pas conformes aux réglemens. Ainsi la postérité brisera les statues de ceux que la flatteuse exagération aura trop agrandis.

De Paris, le 6 Mai 1784.

ON vient de publier une brochure intéressante sous ce titre : *Pensées de Stiepan-Annibale, vieux-berger d'Albanie, &c. Epilogue à Frédéric-Guillaume, Prince de Prusse, le Sage, le Magnifique, le Vaillant, le Bien-aimé; écrites au milieu de la nuit dans le solitaire Gouvernement de la ville d'Ath.* J'en extrairai quelques-unes.

» Il est mieux qu'on vous fasse de mauvais discours & de bonnes actions, que de bons discours & de mauvaises actions, ce qui arrive presque toujours aux Rois, aux Grands, & aux gens dont on a besoin. »

» Qui méconnoît ses amis dans la prospérité, mérite de n'en point rencontrer dans ses malheurs. »

» Qui préfère les plaisirs de son corps à ceux de l'esprit & à la gloire de son nom, laisse noyer son ami pour courir après son chapeau. »

» Pour conserver ou acquérir un Royaume de la terre, il ne faut pas beaucoup penser à celui du ciel. »

» La réputation ressemble à une cloche que le moindre mouvement fait mouvoir. »

» Les Princes ont cela de commun avec les



arbres des forêts, qu'ils donnent quelquefois de l'ombre, mais rarement des fruits. »

» Un philosophe doit dire la vérité, un politique le mensonge; un Ambassadeur l'équivoque & un grand Roi ce qu'il pense. »

» Ceux qui se laissent gouverner par leurs passions, abandonnent leur liberté à des esclaves. »

» L'amour nous est représenté nud, non-seulement pour nous en dépeindre l'effronterie, mais encore pour nous apprendre qu'il réduit sans chemise ceux qui le suivent. »

» Quand il paroît dans le monde un véritable génie, le vrai signe pour le connoître, c'est que tous les sots & les méchans se liguent contre lui. »

» Jamais un homme sage n'a souhaité d'être plus jeune. »

» Il faut plus de vertu que de talens pour faire un saint; mais plus de talens que de vertu pour faire un héros. »

» Il en est d'un coquin comme de la poudre à canon, dont on ne doit se servir qu'avec beaucoup de précaution, de peur qu'elle n'éclate contre celui-même qui la met en œuvre. »

» Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en appercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent. »

» L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert du moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. »

» On ne trouve guere d'ingrats, tant qu'on est en état de faire du bien. »

» Il y a d'honnêtes femmes comme il y a des moines honnêtes , qui regrettent leur état , sans oser le dire ouvertement. »

» Il faut beaucoup d'esprit pour être dès aujourd'hui d'un sentiment dont tout le monde ne sera que dans cinquante ans. »

» Les vertus du sage sont comme les diamans dont une femme est parée & que seule leur éclat n'éblouit point. »

» Si tous les hommes étoient honnêtes, le monde iroit bien mieux qu'il ne va : mais si tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout ; tant l'honnêteté est préférable à la science. »

» Il ne faut conseiller ni les fots ni les fous. Les fots ne vous entendent point , les fous ne vous écoutent pas. »

» On peut tout faire croire au vulgaire des hommes , excepté la vérité. »

» Le plus grand des ingrats est celui qui n'en fit jamais. »

» Les petits esprits font du bruit dans le monde à-peu-près comme une voiture vuide qui roule avec rapidité dans les rues. »

» Contredire c'est quelquefois frapper à une porte pour savoir s'il y a quelqu'un à la maison. »

» Un homme d'esprit se tait avec les fots ; comme un riche refuse l'aumône aux mendiants : *il n'a point de monnaie.* »

» Il arrive souvent que l'on rencontre la vérité ; le malheur est qu'on ne fait pas toujours qu'on l'a trouvée. La Philosophie ressemble à un certain jeu auquel jouent les enfans,

où l'un d'entre eux qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quel qu'un, il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche prise & recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que les Philosophes, quoiqu'ils aient les yeux bandés, ne l'attrapent quelquefois ; mais ils ne peuvent lui soutenir que c'est elle qu'ils ont attrapée, & dès ce moment-là elle leur échappe. »

» Les moines jettent une pluie continuelle de vieux & de nouveaux préjugés sur la tête du peuple, & leurs couvens sont la gouttière continuelle d'où elle sort avec impétuosité. Les philosophes sont les fabricans des parapluies, mais ils n'osent ni les prêter ni les fabriquer d'une étoffe à toute épreuve. La fabrique la plus solide est celle qui est présentement établie à Vienne, & dont la vente se fait sous les arcades du palais impérial, avec privilege de l'invariable Joseph II, le Scanderberg destructeur des préjugés. »

Des poésies & des piéces détachées qui sont déjà connues, ont été jointes à cette piquante collection. On y trouve cette épitaphe, destinée à être gravée sur le tombeau de Stiepan-Anniebale, *Vieux-berger d'Albanie.*

*Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu ; ce que je possédois, je l'ai laissé aux autres : mais ce que j'ai donné est encore à moi.*

Vous ne sauriez lire sans intérêt, Monsieur, une brochure qui vient de paroître sur l'une des affaires les plus sérieuses qui puissent s'élever entre des particuliers que leur naissance,

leurs emplois, leurs relations, leur existence personnelle distinguent des autres membres de la société. Le titre de ce petit ouvrage vous en indiquera l'objet & la manière dont il est rempli : *Observations impartiales sur le procédé de M. le Comte de la Lippe-Schaumbourg & le malheur de M. le Baron de Munster-Landegge, par un Philosophe.* Voici le portrait que l'auteur trace de chacun des personnages intéressés.

» M. le Comte de la Lippe-Schaumbourg ;  
 » est Comte régnant de la moitié du pays de  
 » Schaumbourg. C'est un homme d'environ  
 » soixante ans, d'une probité sévère ; portant  
 » l'amour de l'ordre jusqu'à la minutie ; écono-  
 » me, mais de cette économie qui met à même  
 » d'être généreux ; laborieux, aimant à avoir  
 » raison ; ne dédaignant point de parcourir le  
 » labyrinthe de la chicane pour y parvenir ;  
 » occupé de son pays, comme on l'est de ses  
 » plaisirs : il est Généralissime d'infanterie au  
 » service de l'Electeur de Cologne & Gouverneur  
 » de la ville de Munster. Marié en  
 » secondes noces depuis quatre ans à une Prin-  
 » cesse de la maison de Hesse, pleine de ta-  
 » lens agréables, d'un caractère doux & en-  
 » joué ; il paroît que l'amour & la complaisance  
 » ont rapproché les deux âges. »

» M. le Baron de Munster-Landegge, d'une  
 » très-ancienne maison, est connu par un es-  
 » prit fin, un peu porté au sarcasme ; par un  
 » trait de bienfaisance qui fit éprouver à la  
 » feue Comtesse de Vasabourg la protection  
 » généreuse du Roi de Suede ; par une que-  
 » relle avec un Prince d'Allemagne, dans la-



» quelle il a mis les rieurs de son côté. Il conte  
 » avec grace , il écrit avec légèreté , & sou-  
 » tient par des manieres aisées , l'avantage  
 » d'une des plus belles figures que l'on puisse  
 » porter. Le plaisir & le talent de dire des bons  
 » mots lui ont suscité d'implacables ennemis  
 » qui accusent sa prudence , &c. Son enjoue-  
 » ment & son amabilité lui ont donné des  
 » amis qui soutiennent que son cœur n'entre  
 » pour rien dans ses petites plaisanteries &  
 » que son commerce est aussi sûr qu'il est pi-  
 » quant. Sans être à même de prononcer , je  
 » crois que les uns ont trop de rigueur & les  
 » autres trop d'indulgence ; mais cependant  
 » que ceux qui le croient ami du sarcasme n'ont  
 » pas tort. Il a épousé une femme dont le ca-  
 » ractere est encore au-dessus de la beauté ,  
 » & dont la figure est de celles que l'on cite  
 » dans tous les pays. Le Roi de Suede l'a dé-  
 » coré de l'un de ses ordres ; le Prince Fré-  
 » déric d'Angleterre , Evêque d'Osnabruck , l'a  
 » nommé son Conseiller-privé. »

L'aventure qui a donné lieu aux observa-  
 tions que je vous annonce , est trop connue  
 pour vous avoir échappé. Au reste en voici  
 une notice succincte. Le 9me cahier du Jour-  
 nal de Schlözer contenoit un article dont le mi-  
 litaire de Münster pouvoit à la rigueur se plain-  
 dre , *si cependant il est des cas où un corps puisse  
 se trouver offensé de l'opinion d'un particulier quel-  
 conque.* On soupçonna M. de Landegge d'avoir  
 envoyé cet article au Journaliste. Un Officier  
 se chargea de lui en parler ; M. de Münster ,  
 nia ; il ne refusa point de rendre raison à ce-

lui qui se plaignoit au nom du corps ; mais il  
 ne jugea pas à propos d'engager une querelle  
 contre un corps d'officiers qui se seroient suc-  
 cédés. D'ailleurs les États étant assemblés, il  
 falloit leur avouer pour qu'il eût une affaire  
 d'éclat. Il écrivit au Comte de la Lippe pour le  
 prier de mettre son autorité entre la garnison  
 & sa personne ; M. de Münster fort mécontent  
 de la réponse écrivit au Comte de la Lippe  
 une autre lettre : *lettre inexcusable*. Voilà le tort  
 de M. le Baron de Münster : tort irréparable,  
 dit l'observateur, si M. de la Lippe eût conservé  
 le sang-froid qui sied si bien à un front blanchi.  
 Pendant que le Baron court la poste, le Comte  
 mande un homme à expédition, l'escorte de  
 quatre chasseurs ou laquais, & lui donne  
 l'ordre qui suit : *Vous irez sur la route d'Os-  
 naburgg, jusqu'à ce que vous trouviez le Baron  
 de Münster. En quelque part que vous l'atteigniez,  
 vous lui montrerez cet écrit, & vous lui demande-  
 rez s'il le reconnoît pour être de lui. S'il le nie,  
 rapportez-moi son desaveu par écrit ; s'il l'avoue,  
 vengez-moi*. L'officier fait sa révérence, obéit,  
 part, rencontre dans un cabaret situé dans  
 les États du Roi de Prusse, le Baron ; lui  
 exhibe la lettre. Celui-ci l'avoue. On le place  
 sur une chaise, & après lui avoir arraché  
 son habit, on l'assomme de coups de bâton,  
 & on ne lui laisse que la force nécessaire  
 pour signer qu'il a reçu les coups que l'on  
 vient de lui administrer. »

Telles impartiales que paroissent les ré-  
 flexions que notre observateur place à la suite  
 de son récit, je crois devoir les omettre. En

effet si la relation du fait est exacte comme on l'assure, il seroit superflu de vous en suggérer aucune. (\*)

On peut regarder comme l'une des allégories les plus ingénieuses que le goût & le bel-esprit de ce siècle aient imaginées, la brochure que l'abbé Brizard vient de publier sous ce titre ; *Fragment de Xénophon, nouvellement trouvé dans les ruines de Palmyre, par un Anglois, & déposé au Musæum britannicum à Londres, traduit du grec par un François & lu à une assemblée publique du Musée de Paris, rue Dauphine.* Sous les noms les plus célèbres de l'ancienne Grece, où sous des anagrammes faciles à interpréter, on voit agir les plus sages & les plus courageux citoyens des Etats-Unis ; ce Franklin, dont le génie profond & hardi a su enrichir la Physique & la Médecine de découvertes si nouvelles & si utiles ; & qui, après avoir conçu & établi le plus beau Code de Loix pour sa patrie, devenue une République commerçante & belliqueuse, vient parmi nous solliciter & obtenir des secours pour la défense de la liberté ; ce Washington, qui a su, avec des forces si précaires & si inégales, tenir en échec les armées les plus nombreuses & les mieux disciplinées, faire tête aux plus habiles généraux Anglois, & triompher des efforts réunis de cette Nation si long-temps victorieuse. On voit les projets habiles & profonds d'un

(\*) M. le Baron de Munster a obtenu une réparation éclatante par le jugement que le Conseil Aulique de l'Empire a rendu sur cette affaire, en 1788.

Ministre protecteur de la liberté<sup>1</sup>, & réparateur de la gloire du pavillon François; la bravoure & l'expérience prématurée du jeune Héros qui le premier vola au secours des Américains; la louable émulation de l'élite de notre jeune Noblesse, & les succès de nos meilleurs généraux, les vœux du jeune Tirus de la France pour le bonheur de ses Peuples, & l'accomplissement de ses vœux pour l'unanimité d'une paix aussi avantageuse qu'honorable. Ce petit ouvrage, ainsi que l'Avertissement qui le précède, renferme un très-grand nombre de traits ingénieux & fins. Il est écrit en total avec beaucoup de goût & d'élégance. Il n'y a pas jusqu'à nos ennemis même, auxquels l'auteur fait parfaitement rendre justice, qui ne doivent être flattés de cette charmante allégorie.

Une belle Lady nouvellement arrivée d'Angleterre fut introduite, ces jours derniers dans une de nos sociétés du bon ton. Nos élégantes étonnées d'abord de la beauté mâle qui éclipsait leurs attraits chiffonnés, lui trouverent bientôt mille défauts: un instant après, elles ne concevoient plus comment les hommes la trouvoient digne de leurs hommages. Elle n'eût pas tardé à devenir dans leur bouche un monstre dont on ne pouvoit même soutenir la vue, si la conversation ne s'étoit portée sur ses amours; on connoissoit à peine son nom & l'on n'avoit toutes ses histoires; on en raconta mille. Pendant ce temps l'Angloise jouoit froidement un Whisk qui paroissoit absorber toute son attention. Il arriva un coup où son Partner piqué



de manquer le Schlem , lui demanda : *Eh , Madame , ne vous reste-t-il donc plus d'honneur ?* En vérité , répondit-elle , je ne fais trop si ces Dames m'en ont laissé. On prétend que mes aimables compatriotes trouveront très-provincial d'écouter ce qu'elles disoient à basse voix & pour n'être pas entendues.

### LA SEMAINE COULEUR DE ROSE.

Que le Parisien est un franc étourdi !  
 A fêter le drame il s'étoit enhardi ;  
 Et par ce Figaro , follement applaudi ,  
 Le voilà sous mes yeux encor ragaillardi !  
 Pour moi que la gaité n'aura point affadi ,  
 Je tiens de ma semaine un plan bien arrondi :  
 Un joli *requiem* pour dimanche à midi ,  
*Item* , chez Curtius les grands voleurs lundi ,  
*Item* , chez Arlequin Jenneval pour mardi ,  
*Item* , chez Pacquelin Beverley mercredi ,  
 Le combat du Taureau , près de Pantin jeudi ,  
 Un spectacle infernal , où l'on fait (\*) vendredi  
 Ah ! si , pour la clôture , on pendoit samedi !

*De Versailles , le 10 Mai 1784*

IL y a en ce moment une grande fermentation à la Cour. On parle d'une révolution presque totale dans le ministère. Quelles raisons en donnera-t-on , disent les défenseurs des hommes en place que la foudre menace ? De prédation & mollesse dans la Marine ne s'ac-

---

(\*) Les Danaïdes.

cordent guerre avec le désintéressement & la fermeté du Maréchal : insouciance à la guerre ; la paix n'existe-t-elle pas ? Trop de philanthropie dans les affaires étrangères ; eh, ne vaut-il pas mieux régner par la raison que par les armes ? Le Maréchal paroît le premier donner le branle : on s'appuie sur le propos de M. de Suffren au Roi, & la réponse du Roi à M. de Suffren. — Sire, a dit l'Amiral des Indes, à ce que l'on prétend, je ne vois que M. d'Estaing qui puisse diriger votre Marine... — Et vous, a répliqué le Roi.

Ce M. de Suffren est furieusement fêté, & le plus étonné de tant d'honneurs est, dit-on lui-même ; le cordon bleu, tous les titres, des pensions ; & peut-être sans la fatale journée du 12 avril, à peine eût-il fait sensation. Ce n'est pas que sa conduite n'ait été très-méritante dans l'Inde, mais elle n'a point été éclatante. Encore si l'on punissoit comme l'on récompense ! nous sommes là-dessus d'une mollesse bien funeste. L'affaire du Comte de Grasse est suspendue. M. de Pondevès a fait son rapport, & ses conclusions ont tendu à décréter la prise de corps plusieurs Capitaines... Son avis a eu cinq voix contre sept, & grâce à cette pluralité, ces Messieurs sont tranquilles. Quelques gens vont jusqu'à dire que la position des accusés étoit si critique que l'on a proposé au Comte de Grasse de se désister de sa persévérance à vouloir être jugé, qu'on lui a offert le cordon bleu & un régiment pour son dévouement. Au surplus, les précautions rigoureuses que l'on a prises pour empêcher que son mé-

moire justificatif ne transpire sont, il faut l'avouer, tout en sa faveur : on m'a assuré qu'on avoit donné ordre d'arrêter tous les compoteurs qui en seroient chargés & de les faire juger prévôtalement.

La nomination de M. de \*\*\* à la place vacante de l'académie françoise n'a pas peu surpris les hommes les plus au fait de la maniere dont toutes choses se passent dans le pays des lumieres par excellence : où sont ses titres, a-t-on dit ? dans sa généalogie. Il est vrai, disent les méchans, que c'est un beau morceau d'éloquence & même de poésie, si c'est la fiction qui caractérise particulièrement celle-ci.

On a vu l'affiche suivante à la porte de la bibliotheque du Roi, le jour que M. le Noir en a pris possession, mais la satyre n'est pas juste.

» Quelques savans demanderent un jour au  
 » Cardinal Passionei la permission de voir sa  
 » bibliotheque, dont la réputation étoit si  
 » grande. Ils y remarquerent les manuscrits  
 » les plus rares, mais ils ne purent tirer un  
 » mot du Bibliothécaire qui étoit stupide &  
 » ignorant. Le Cardinal leur demanda s'ils  
 » étoient satisfaits. Oui, Monseigneur, dit l'un,  
 » mais... Quoi, mais ? parlez franchement. Si  
 » la bibliotheque est belle, le Bibliothécaire est  
 » bien ignorant. — Monsieur, répond l'Eminence  
 » ce, la bibliotheque est mon ferrail, je ne la  
 » fais garder que par des eunuques.... Il parloit  
 » qu'en France les Rois ne regardent leur bibliotheque  
 » que comme un ferrail, car de  
 » puis quelque temps ils n'y mettent que des  
 » eunuques. »

## STANCES A AGATHE;

*Enfant trouvé.*

Toi qui dans la foule des êtres ,  
 Par les mains du hafard fut jettée ici-bas ,  
 Souveraine des cœurs , as-tu besoin d'ancêtres ?  
 Tu charmes la patrie , elle r'ouvre les bras.

Des beautés de la Cour mon ame étoit éprise ,  
 Je ne connoissois pas tes simples agrémens ,  
 Ta blanche collerette & ta jaquette grise ,  
 Tes grands yeux noirs & tes quinze ans.

Jeune Agathe , c'est toi que je chante & que j'aime ;  
 On triomphe avec vérité ,  
 Quand on n'a d'autre nom que le nom de baptême  
 Et d'autre bien que la beauté.

Tu plais , voilà ta destinée ,  
 C'est le plus grand bienfait des Dieux ;  
 Doit-on plaindre une infortunée  
 Qui d'un regard peut faire des heureux !

Quand on a , comme toi , des attraits en partage  
 Qu'importe de quel fang on ait reçu le jour ?  
 Est-il pour une belle un plus digne avantage  
 Que d'être l'enfant de l'amour.

Si ta naissance fut un crime ,  
 Ce fut le plus heureux de tous ,  
 Et le sentiment le plus doux  
 Est toujours le plus légitime.



De Paris , le 12 Mai 1784.

QUELLE folie de travailler pour cette postérité, si souvent dédaigneuse, toujours si sévère, tandis que les contemporains sont si tolérans, si accommodans, si encourageans! après s'être bien morfondus, après avoir séché sur un ouvrage, qui vous assure encore de cette approbation future, dont quelques êtres simples sont entichés, mais dont les bons esprits du siècle se soucient si peu? Vive les contemporains! flattez leurs goûts, violez toutes les bienséances, toutes les loix reçues pour cela; alors les applaudissemens, les bravo, les couronnes même vous suivront par-tout.

Avec un peu de discernement, on sait, on voit tout cela; comment l'homme de France le plus délié n'en eût-il pas fait sa règle de conduite? Rien donc de plus conséquent, de mieux calculé que la nouvelle & très-nouvelle piece que M. Caron de Beaumarchais vient enfin de faire jouer au théâtre françois, sous le titre de *la folle journée* ou *le mariage de figaro*. C'est un Amphigouri, un imbroglio, un Salmigondis des mieux compliqués; ou plutôt, car c'est trop peu dire, c'est une monstruosité littéraire des plus raffinées: mais on y rit, on y rit,... puis encore, & dès-lors c'est un chef-d'œuvre de goût, d'esprit & de morale. Qu'on ose dire après cela, que ce n'est qu'une parade digne des boulevards ou des théâtres nocturnes, qu'on ose en condamner les détails facéieux, bas, indécens & grossiers, ce

voix vous accableront des noms de sot, de ridicule, de rêveur, & nous renverront à la préface de la piece, où l'auteur dit en s'applaudissant de sa retenue : « C'est bien quelque chose dans un siècle ou l'hypocrisie de la » décence sont poussées presque aussi loin que » le relâchement des mœurs. »

Au surplus, sans avoir la témérité de vous en offrir l'analyse à ma manière noire, je vais m'en tenir à l'épigramme suivante qu'on a parsemée dans la salle lors de la dernière représentation. Chaque personnage y est peint trait pour trait : Je ne fais si le portrait de l'auteur y est aussi fidèlement tracé; cela devroit être, si, comme quelques malins l'ont débité, pour consommer sans doute l'originalité, il étoit lui-même auteur de cette Satyre.

Je vis hier, du fond d'une coulisse,

L'extravagante nouveauté

Qui, triomphant de la police,

Profane des François le théâtre enchanté :

Chaque acteur est un vice

Dans ce drame effronté;

Bartholo nous peint l'avarice,

Alma-viva le suborneur,

Sa tendre moitié l'adultère,

Et Double-main un plat voleur;

Marceline une mégère,

Basile un calomniateur;

Fanchette l'innocente est bien apprivoisée,

Et Sufon a l'air de goûter du favori

Greluchon de Madame & mignon du mari.

Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble!

Pour l'esprit de l'ouvrage, il est de *Bride-Oison*,  
Mais *Figaro*... Le drôle, à son patron

Si scandaleusement ressemble,

Il est si frappant qu'il fait peur;

Et pour voir à la fin tous les vices ensemble;

Des *Badaux* achetés ont demandé l'auteur.

Une autre monstruosité nouvelle, mais moins plaisante, est celle que l'on donne à l'Opéra. Blasés sur toute espèce de sensation agréable ou tendre, nous ressemblons à ces buveurs de profession, chez lesquels on ne peut exciter d'ivresse qu'au moyen des liqueurs fortement spiritueuses; aussi la seule annonce des *Danaïdes* avoit-elle enflammé l'imagination de nos amateurs des deux sexes. Une atrocité qui fit frémir d'horreur toute l'antiquité : quel plaisir pour des Dramistes de la voir reproduire sur le théâtre de la volupté ! les femmes sur-tout ont été les plus ardentes à goûter cette délicieuse jouissance : ni la foule, ni la garde, rien n'a pu leur en imposer. On a plaint celle qui, descendant trop précipitamment de voiture, fit un faux pas d'autant plus funeste que cinq cens personnes lui passèrent involontairement sur le corps ; mais on hua, on berna sans nul égard, deux autres femmes de qualité qui, impatientées de traverser le cordon que formoit la garde, voulurent profiter d'un faux mouvement que firent dix soldats pour les couper, & furent punies de leur dragonnade en se trouvant arrêtées par deux bayonettes que le hasard enfila dans leurs vastes coëffures :

seules au milieu du cercle des soldats elles conserverent leur impudence, & leur ardeur & se montrèrent vraiment dignes d'admirer & d'imiter les filles de Danaus.

Disons pourtant que cette scene d'horreur en produit peu, malgré les ressources de l'imagination, de la musique, des costumes & des décorations. Le poëme est si mal digéré; de là mille invraisemblances, mille inutilités, mille longueurs qui font languir la scene & attiédissent les spectateurs. Si ce n'est Danaus, dont la vengeance insatiable fatigue sans intéresser; si ce n'est Hypermnestre dont l'amour & la tendresse filiale remplissent assez également le cœur pour lui faire éprouver les plus cruelles alternatives, rien n'attache dans cette tragédie. Lyncée est le plus sot des hommes; les Danaïdes les plus abominables femmes qu'on puisse voir: le meurtre de leurs époux n'est pas plutôt proposé qu'elles l'acceptent avec joie, le méditent & s'en repaissent avec une odieuse complaisance, enfin l'exécutent avec un sang-froid digne des scélérats les plus consommés.

Ces invraisemblances, cette incohérence dans le poëme ôtent tant d'effets à la musique qu'on ne peut la goûter & la juger d'une manière exacte. Elle est d'ailleurs, dit-on, du célèbre Chevalier Gluck & de M. Salieri, bonne raison pour rendre plus circonspect; car l'attache du sublime auteur d'Orphée, d'Alceste, d'Armide & des Iphigénies est toujours faite pour en imposer. Ce qu'on peut dire, c'est que cet ouvrage ne semble pas devoir ajouter



à sa réputation , mais il ne peut qu'en commencer une fort honorable à M. Salieri chez les françois dont il étoit peu connu. Aussi, que l'ouvrage soit de lui seul , comme on semble pouvoir le supposer, qu'il soit de M. Gluck & de lui , quoique le génie & sur-tout le génie de Gluck soit peu fait pour s'associer, il en résultera toujours une portion de gloire d'autant plus flatteuse pour M. Salieri, qu'en bien des points de cet ouvrage, il justifie le choix de son maître.

Une chose vraiment belle & magnifique est le tableau qui termine cet opéra. Le théâtre représente le Tartare : On y voit Danaus enchaîné sur un rocher, éprouvant le supplice de Prométhée. Les Danaïdes éparfes & dans le plus grand désordre, sont poursuivies par les furies & tourmentées par le fer & le feu. La foudre tombe fréquemment & les frappe indistinctement ainsi que leur pere. Ce coup-d'œil imposant porte à des réflexions aussi morales qu'attendrissantes.

Nous allons sûrement voir éclore des choses bien plus merveilleuses encore que tout cela. On annonce deux ou trois nouveaux spectacles au Palais royal ; des mimes, des machines & des enfans. Télémaque, l'Iliade & l'Odissee, & sans doute les beaux Tournois, les Fêtes & Cours d'amour de notre antique chevalerie donneront un assez vaste champ à l'imagination & à la curiosité des grands enfans. Celle des petits sera bornée aux productions de Madame la Comtesse de Genlis.

On distribue ici sous le manteau un prospectus assez piquant que je dois vous transcrire :

» *Bibliothèque à l'usage des enfans depuis sept*  
 » *jusqu'à soixante ans.* Cet ouvrage auquel nous  
 » ne fixons pas de bornes, puisque nous nous  
 » proposons d'en continuer avec exactitude la  
 » traduction, contient d'abord les spéculations  
 » utiles d'une réforme dans le gouvernement  
 » Chinois, avec le projet de cette réforme.  
 » Delà il passe aux mœurs; aux remèdes né-  
 » cessaires pour en corriger la corruption : l'é-  
 » ducation vient ensuite; on examine les vi-  
 » ces de la forme d'éducation adoptée; on en  
 » fait la censure la plus sévère, sans aigreur;  
 » on propose une méthode simple, facile &  
 » infaillible d'élever les enfans pour devenir  
 » des êtres raisonnables; avantages qui en ré-  
 » sultent pour le bien de la société. L'éduca-  
 » tion est accommodée aux usages de l'Euro-  
 » pe, & si l'on s'apperçoit que c'est une tra-  
 » duction, ce ne sera qu'à la vérité des prin-  
 » cipes qui y seront répandus, & non au-  
 » ton de singularité qu'on attribue faussement  
 » à ce peuple éclairé & vertueux. La mo-  
 » rale est sévère sans être rebutante, & mé-  
 » lée adroitement de passages amusans autant  
 » qu'intéressans. On se flatte que s'il ne change  
 » pas la façon de penser, au moins il en fera  
 » desirer la réforme. »

» L'éducation ne doit pas embrasser seule-  
 » ment les mœurs & la philosophie : il faut  
 » encore qu'on y joigne l'instruction, les con-  
 » noissances utiles; & pour remplir cet ob-  
 » jet, nous suivrons l'enfant depuis l'a, b, c,

» rendu facile , jusqu'aux mathématiques & à  
 » la physique. C'est là que nous nous arrê-  
 » rons , après avoir développé toutes les con-  
 » noissances nécessaires à un élève accompli.  
 » D'ici à ce terme nous aurons le temps de  
 » réfléchir sur les ressources que nous avons  
 » entrevues dans les manuscrits que nous pos-  
 » sédons , & de les accommoder au pays que  
 » nous habitons. On dira peut-être que je n'ai  
 » pas pu vouloir mettre entre les mains des  
 » enfans un ouvrage qui commence par trai-  
 » ter du gouvernement : cela est vrai ; mais  
 » il est des enfans de tous les âges , & tels  
 » sont peres , qui sont encore beaucoup au-  
 » dessous des enfans de huit ans que je veux  
 » former ; tels sont parvenus à l'âge de soixante  
 » ans , dans une enfance continuelle , sans con-  
 » noître leurs droits , ni même leurs devoirs.  
 » Telles enfin sont mères , qui devroient en  
 » rougir.... C'est ce sentiment de honte que je  
 » veux amener dans l'ame de tous mes lec-  
 » teurs ; c'est sur leurs erreurs que je veux  
 » les éclairer ; c'est de leurs devoirs , de leurs  
 » obligations que je veux les instruire. »

» En outre , je veux que les enfans soient  
 » raisonnables avant que de savoir raisonner ;  
 » je veux qu'ils sachent penser & réfléchir  
 » avant que d'en pouvoir tirer parti. Ce sont  
 » là mes principes ; l'effet justifiera ce que j'a-  
 » vance. »

» Chaque volume , de quatre feuilles , con-  
 » tiendra fix à dix gravures , bien dessinées &  
 » bien gravées , beau papier , beau caractère ,  
 » belle impression , format in-18. »

J'ai trouvé fort plaisante cette épigramme  
imitée de Voltaire.

On proclame à Vaugirard  
Pitra, Morel & Suard ;  
Le mercure élevé au ciel  
Pitra, Suard & Morel ;  
Mais on berne à l'opéra  
Suard, Morel & Pitra.

CHANSON BACHIQUE,

Sur l'Air : *Pour moi je veux donner mon cœur  
à la tendresse.*

Homere a consacré ses vers

A la valeur d'Achille ;

On parle dans tout l'Univers

Du Héros de Virgile ;

De Bourbon les rares vertus

Ont inspiré Voltaire.

Amis, pour l'honneur de Bacchus,

Chantons le verre.

Que d'Estaing au char de son Roi

Enchaîne la victoire ;

Qu'à l'Anglois il fasse la loi ;

Qu'il se couvre de gloire :

Pour moi, je n'ai point d'ennemis ;

Et si je fais la guerre,

C'est à table avec mes amis,

A coup de verre.

Que de Lille, ornant ses jardins

De Dêités champêtres,



Y place Flore & les Sylvains;  
 A l'embrage des hêtres;  
 J'aime ses dessins bien conçus;  
 Mais quelle est ma colere  
 Quand je n'y trouve point Bacchus  
 Avec son verre!

Que Parny sur son flageolet  
 Célèbre la tendresse;  
 Que Boufflers d'un joli couplet  
 Régale sa maîtresse;  
 Peu jaloux de cueillir un jour  
 Le myrthe de Cythere,  
 J'éteins le flambeau de l'Amour  
 Avec mon verre.

Que l'audacieux Montgolfier,  
 L'honneur de sa patrie,  
 A l'air osant se confier,  
 Nous montre son génie;  
 Qu'il plane à son gré dans les cieux;  
 Qu'il brave le tonnerre;  
 Je vois l'Olympe & tous les Dieux  
 Au fond du verre.

Que, fixant des yeux attendris  
 Sur la triste indigence,  
 Louis rappelle dans Paris  
 La joie & l'abondance;  
 Qu'on vante son humanité  
 Aux deux bouts de la terre:  
 Pour nous, amis, à sa fanté  
 Vuidons le verre.

Amis, comme nos bons aïeux,  
 Demeurons sous la treille,

Imitons leurs transports joyeux ;  
 Caressons la bouteille ;  
 Laissons Plutus & les Amours  
 Enivrer le vulgaire :  
 Le bonheur se trouva toujours  
 Au fond du verre.

*De Paris, le 19 Mai 1784.*

IL ne devoit pas être permis de chercher à répandre du ridicule sur les déconvertes utiles ; on devoit punir ceux qui essaient de décourager leurs inventeurs ; mais c'est fort à propos que l'on exerce l'heureux talent de la plaisanterie & que l'on aiguise le sarcasme à l'occasion des hommes qui par envie ou en se livrant à une vaine gloire gâtent les plus belles entreprises. Ainsi rien n'empêche qu'on ne s'amuse, avec l'auteur d'une brochure intitulée : *Histoire du Ballon de Lyon*, aux dépens de quelques-uns des coopérateurs de cette fameuse expérience. On seroit cependant bien en droit de lui demander ses raisons (dont il ne souffle pas le mot) pour en désapprouver le projet qui n'a échoué que parce que son exécution a été mal conduite.

Les souscriptions sont venues lentement. On voyoit sur la liste le nom fameux de Mlle Salade, marchande gargotière, rue des trois Maries. « Elle » étoit placée tout juste entre un Abbé & un » Chevalier de S. Louis. Jugez des plaisanteries qu'on a dû faire sur-tout lorsqu'on a » su que douze clercs du Palais, qui mangent » chez elle, s'étoient cottisés à vingt sols par

» tête , pour lui procurer une distinction si ho-  
 » norable. C'est la meilleure épigramme qu'on  
 » ait pu faire contre nos Cresus imbécilles  
 » qui ont eu la vanité de faire imprimer leurs  
 » noms pour douze misérables livres qu'ils ont  
 » tirées de leur proche. Malgré cela les souf-  
 » criptions n'ont guere monté qu'à six mille li-  
 » vres ; & le ballon en coûte près de vingt : il  
 » s'en faut ( comme l'on voit ) que Montgolfier  
 » ait gagné à cette expérience autant que  
 » Charles & Robert à la leur ; aussi n'y a-t-il  
 » pas mis le même zele.... »

Chaque expérience que l'on tenta fut un  
 affront pour les entrepreneurs. Le début de la  
 machine est fort plaisamment décrit dans le li-  
 belle. On la baptisa avec beaucoup de pompe.  
 » Mad. l'Intendante , dit l'historien , embrassa  
 » M. Montgolfier , M. Pilâtre ; jamais elle n'a  
 » voit été aussi tendre. Et cependant les plai-  
 » sans disoient assez haut : Le pauvre ballon ,  
 » on l'a baptisé *Flesselles* ; il n'est pas possible qu'il  
 » s'élève. L'événement justifia la prédiction. Ja-  
 » mais il ne fut possible de remplir la machine ,  
 » ni de la tenir d'à-plomb ; elle chaviroit tan-  
 » tôt d'un côté , tantôt de l'autre , & les plai-  
 » sans de dire : Vois-tu comme il boîte ; il faut  
 » bien que le filleul ressemble à sa maraine.... »  
 ( Mad. de Flesselles est boîteuse. )

Vous savez , Monsieur , quel fut le sort de  
 ce ballon ; une circonstance remarquable c'est  
 que lorsque les voyageurs restant immobiles  
 dans l'air , apperçurent la grande déchirure qui  
 rendoit inutiles leurs efforts pour s'élever da-  
 vantage , ils eurent l'imprudence d'éteindre le

feu , & que cependant la chute du ballon déterminée par cette mal-adresse ne fut point assez rapide pour causer les accidens funestes que l'on pouvoit craindre.

Cette brochure écrite avec esprit & gaîté , est remplie de traits plaisans. On y voit que Mad. de Fleffelles , la veille de la grande expérience , envoya deux louis d'or à la Charité , pour faire dire des messes pour les voyageurs. A la suite de la relation , se trouve une piece dans le genre burlesque , intitulée : *Du globe & du Paraglobe* , qui se termine ainsi :

» Vous qui vivez loin de tout ce tracas , gar-  
 » dez qu'il ne trouble votre repos , & si quel-  
 » que globe tombe dans votre jardin , servez-  
 » vous-en à doubler un habit ou à tapisser une  
 » chambre ; s'il est par hasard accompagné d'un  
 » mouton , d'un coq & d'un canard , tuez le  
 » mouton , & vendez sa peau , donnez le coq  
 » à vos poules , & soupez du canard. S'il se  
 » contente de passer au-dessus de votre tête ,  
 » dites en le voyant : *Expertus vacuum Dæ-*  
 » *dalus aëra.* »

» Côte à côte du tonnerre ,

» Qu'il se promene à son gré.

» Où je suis je resterai :

» Le bonheur est sur la terre ;

» Si je puis je l'atteindrai.

» On a bien assez à faire

» Avant qu'on l'ait rencontré ,

» Sans parcourir l'atmosphère. »

Ce que je vous disois au commencement de



cette lettre me dispense de toute observation sur une brochure que l'on vient de m'apporter, & qui a pour titre : *Réflexions sur la relation du voyage aérien de Mrs. Charles & Robert, &c.* C'est une diatribe remplie d'aigreur contre ces hommes qui ont eu l'audace & le bonheur d'exécuter ce que mille autres avant eux ont vainement tenté. On y répète que cette invention n'appartient pas à M. de Montgolfier, quoiqu'il soit le premier entre les mains de qui elle ait réussi ; & que les ballons aérostatiques devroient être pros crits , en supposant même qu'on en vienne à les porter à une plus grande perfection, parce que l'on en peut abuser. Pourquoi donc la médecine s'occupe-t-elle sans cesse du moyen de guérir les maux qui affligent l'espece humaine , puisqu'en détournant la faux de la mort elle prolongeroit les jours de tant d'êtres dont l'existence est à charge à la société ? Pourquoi les loix ne sévissent-elles pas contre le physicien , l'astronome , les savans de toute espece qui consacrent leurs veilles au desir de reculer les bornes des connoissances humaines , puisqu'il n'est pas une seule peut-être de ces connoissances dont on ne puisse pervertir l'usage ?

Je m'abstiendrai de vous faire l'analyse de cette brochure dont j'ignore l'auteur. Il se nomme cependant , mais le nom qu'il porte ou qu'il emprunte est connu avantageusement dans la société & dans la République des lettres , & certes le citoyen vertueux & éclairé qui le partage avec lui , ne s'abandonneroit point à une passion aveugle dont la partialité la plus

outrée ne sauroit ennoblir le motif & ne substituerait pas au raisonnement qui peut combattre les meilleures choses, des duretés, des invectives même que le langage de la bonne cause n'admet jamais.

Je regrette fort assurément de n'être pas plus savant. Quelle époque pour étaler mon érudition ! Procession des quatre-croix, procession des moines de S. Denis, procession des Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, procession ; ... le dirai-je ? Procession des ânes ; & tout cela dans un intervalle de quinze jours à-peu-près : quel champ pour un profond Chroniqueur ! à défaut de détails historiques sur l'origine, l'époque & les causes de ces diverses cérémonies, je vous citerai quelques circonstances qui les rendent plus ou moins intéressantes.

La procession des quatre-croix n'a lieu que tous les huit ans. Les quatre plus anciennes paroisses de Paris se rassemblent à Notre Dame, & de là s'acheminent pour l'abbaye de Montmartre où elles officient solennellement au chœur & au réfectoire.

Celle des moines de S. Denis ne se renouvelle que de sept en sept ans. Tous les moines sont obligés de se rendre processionnellement à Montmartre, & d'y transporter leur reliquaire du patron de la France. Comme ce dépôt est précieux, & que les moines savent qu'il peut tenter les Dames de Montmartre, pour mieux s'en assurer la restitution, ils ont assujetti l'abbesse à les munir d'un gage de six mille liv. qu'ils représentent à la reddition de la châsse. Mais comme aussi la possession du

Saint est une faveur dont les Dames de Montmartre veulent se montrer reconnoissantes, elles abandonnent généreusement aux moines la moitié de la somme dont ils étoient nantis; ajoutez à cela un copieux & splendide dîner : n'est-ce pas avoir trouvé le véritable moyen de perpétuer la durée d'une aussi auguste visite ? mais ces sacrifices, il est vrai, ne sont pas sans prétentions, & Messieurs les moines n'ont ni dîner ni argent, s'ils ne se conforment aux regles prescrites par les abbesses, à celles sur-tout de venir à pied de leur couvent à l'abbaye de Montmartre, & non en voiture comme ces Messieurs s'en étoient avisés, à la précédente époque, sur le frivole prétexte *que le temps étoit mauvais*. Aussi l'abbesse étant instruite de cette espece de cavalcade qui annonçoit plutôt une promenade qu'une procession, fit-elle interdire à ces Messieurs de S. Denis l'entrée de son église & de sa maison. Les moines confus retournerent au logis, & députerent auprès de l'abbesse pour assigner un autre jour & reparoitre plus décemment & plus apostoliquement.

La procession de Messieurs les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem est annuelle, & se fait dans Paris. Son institution a sans doute été fort estimable dans son temps; mais de nos jours où la raison (le raisonnement du moins) a fait de si terribles progrès sur tout, c'est donner trop de prise au persiflage & à la critique que de faire indistinctement servir la religion au soulagement & à l'humiliation de nos semblables. Cent malheureux, tant

hommes que femmes, sortis la veille des prisons, sembloient former le cortège de quelques Chevaliers & prêtres qui faisoient cette procession : ah ! quelle barbarie n'est-ce pas que d'exposer à l'insultante curiosité du peuple, des infortunés, victimes de la misère ou de l'injustice ? Car, qu'on n'en doute point, l'arbitraire dans la répartition des taxes de toutes natures, la cupidité, la dureté des riches conduisent le plus grand nombre de ces malheureux dans les prisons ; & puis n'importe ce qui les y plonge : ne faut-il donc les en arracher que pour leur vendre la liberté au prix de la honte & de l'ignominie ? attiré par la foule, je voulus voir comme les autres : quelle fut ma consternation ! des femmes, d'une condition assez honnête, enveloppées dans leurs mantelets, cherchant à dérober leur figure & leur douleur ; des hommes, les mains jointes, les yeux baissés & regardant la terre où peut-être ils eussent voulu être ensevelis ; d'autres indifférens, regardant stupidement le public, ne faisoient qu'attendrir davantage sur la situation des premiers. Mon esprit se remplit d'indignation à la vue de cet affligeant tableau, mon cœur se gonfla, mes yeux se remplirent de larmes ; j'eusse voulu pénétrer de ma douleur tous ces Chevaliers, ce Roi d'armes, ces Magistrats, ces prêtres, ces ames de bronze qui sembloient se venger par l'humiliation de ces infortunés, du peu d'argent qu'ils avoient donné, peut-être simplement recueilli, pour leur délivrance. Au-lieu de les retenir ainsi sous l'étendart de la honte, que ne les avoient-



ils bien plutôt pressés de se rendre chacun dans leur famille pour y porter & y recevoir la consolation & la joie.

Après de tels détails, comment vous en offrir d'aussi facétieux, d'aussi burlesques que ceux de la procession de l'Ane, qui s'est faite dimanche dernier?... Les Meumiers fariniers de Montmatre en sont les officians. Quatre se mettent dans un carrosse où l'on a fait monter l'âne du jour, & lui servent de gentils-hommes : d'autres sont sur le derriere, devant, dessus, à l'entour de cette voiture : cet équipage va faire des visites, & de là au cabaret. M. l'Ane est traité avec les plus grands égards ; on lui donne la premiere place, les meilleurs morceaux lui sont présentés, on boit à sa santé ; mais on ne lui fait pas grace de sa pitance, si bien qu'on le soule à tarlarigo, & qu'après cela je ne fais ni ce qu'on en fait, ni ce qu'il devient ainsi que sa compagnie. Tous les ans au mois de mai, cette jolie fête se renouvelle, & nos badauts d'en rire, d'en parler, & d'ignorer toujours la source & les rapports de cette singuliere facétie, la seule trace qui nous reste des anciennes processions de l'Ane, dont j'ai eu, plusieurs fois, occasion de vous parler.

Le célèbre auteur du Monde-Primitif avoit été l'un des premiers & des plus zélés défenseurs & apôtres du Magnétisme-Animal ; il vient de mourir au lit d'honneur, c'est-à-dire, chez M. Mesmer lui-même. Vous jugez bien que les premiers cris du vulgaire ont été d'accuser ce Charlatan de l'avoir tué, d'avoir été son

ourreau ; mais le petit nombre de sages qui  
 oublient point que nous sommes tous mor-  
 tels, & qu'on ne peut que maintenir & non  
 prolonger les bienfaits de la nature, loin de  
 partager cette prévention, ne voient dans la  
 mort de M. Court de Gebelin qu'une dissolu-  
 tion d'organes nécessitée par de longs travaux,  
 par des tribulations, des maladies, & sur-tout  
 par septante années d'existence. Si le magné-  
 tisme a pu tuer M. Court de Gebelin, il a  
 donc des effets ; & s'il a des effets, pour-  
 quoi prétendre qu'il n'en ait que de destruc-  
 teurs ? d'ailleurs on fait maintenant que le ma-  
 gnétisme de M. Mesmer n'est rien de plus que  
 l'électricité déguisée avec un adroit charlata-  
 nisme, & ce moyen n'a pas produit entre  
 les mains de savans trop éclairés, pour n'en  
 pas user avec prudence & circonspection, des  
 effets aussi frappans qu'entre celles des Comus  
 de Dru & des Mesmer, mais son efficacité n'en  
 est pas moins constatée. On a fait l'ouverture  
 du cadavre de M. de Gebelin, & les accidens  
 internes qui l'avoient affecté n'ont que trop  
 manifesté les causes mortelles qui nous ont en-  
 levé ce digne & laborieux citoyen dont les  
 ouvrages prouvent une étendue rare de savoir  
 & d'imagination. Son estomac étoit enduit d'un  
 vernis noir qui lui ôtoit la faculté de faire  
 aucunes fonctions ; ses reins étoient d'une gros-  
 seur monstrueuse & n'avoient probablement  
 acquis ce volume que par l'accumulation &  
 la vétusté des obstructions. Des sots n'ont pas  
 rougi d'attribuer aux effets du Magnétisme cette  
 couleur noire qui tapissoit son estomac ; comme

si le plus subtil des fluides pouvoit laisser des traces matérielles de son intromission. Quelles pauvretés l'ignorance & la rage font hasarder!

# CHANSON SUR LES GLOBES.

*Air : Le premier jour de l'an.*

L'autre jour, quittant mon manoir,  
Je fis rencontre sur le soir  
D'un globiste de haut parage;  
Il s'en alloit tout bonnement,  
Chercher un lit au firmament  
Et moi je lui dis bon voyage.

Dans sa poche un bonnet de nuit,  
Pour la lune, un mot de crédit,  
C'étoit, hélas! tout son bagage.  
Mais avec l'électricité,  
Damon l'avoit très-bien lesté :  
Il pouvoit dissoudre un orage.

Le vent devint son postillon,  
Un nuage son pavillon!  
Chacun le combloit de louanges  
D'après ce secret merveilleux  
On ira dîner chez les Dieux,  
Prendre son café chez les anges.

Ah! bon Dieu, que je suis content,  
Disoit un fils presque expirant,  
A sa bonne mere attendrie!  
Nous pouvons renvoyer la mort;  
Avec un globe, sans effort,  
Dans le Ciel j'irai tout en vie.

Sœur Colette dans un couvent  
 A l'aspect du globe mouvant,  
 S'écrioit : ah ! chose effroyable !  
 Il va pleuvoir dans nos jardins  
 Des étourdis qui par essains  
 Nous rempliront d'air inflammable.

Lise disoit à son époux,  
 Qui se plaignoit d'un rendez-vous,  
 Donné pour les barques volantes :  
 Ah ! Monsieur, pourquoi tant crier !  
 Je veux aussi que du béliet,  
 Vous ayez les armes parlantes.

De tous les voyages divers  
 Celui qui se fait dans les airs,  
 Est la plus plaisante aventure,  
 Souvent par de simples hasards,  
 De Saturne on passe dans Mars,  
 Et de Vénus quelquefois dans Mercure.

### É P I G R A M M E

*Sur les Globes Aérostatiques.*

Le grand Newton lui-même au ciel marqua sa place ;  
 Montgolfier cherche encor la sienne en tâtonnant :  
 L'Anglois d'un coup d'œil sûr a mesuré l'espace ;  
 Le François le parcourt sur les ailes du vent.

*De Versailles, le 21 Mai 1784.*

UN courier de Liege vient de nous appren-  
 dre que le Comte de Hoensbroeck a rassem-  
 blé la majorité des voix pour cette belle  
 Principauté. Il a croqué l'huitre, que se dis-  
 outoient des plaideurs trop puissans pour cé-



der l'un à l'autre. La France doit cependant regarder son élection comme un triomphe. Le Comte de Mirabeau, fils de l'auteur de l'ami des hommes, & auteur lui-même d'un ouvrage d'une touche bien plus faillante, (*Des Lettres de cachet :*) qui se trouve maintenant à Liege, doit, à ce que l'on écrit, épouser incessamment une proche parente du nouveau Prince. Ce courageux écrivain vient de mettre au jour ses mémoires, ouvrage que le ministère François, ne verra pas de meilleur œil que le précédent.

*Effets de la disgrâce sur quelques Ministres.*

Caius assurait qu'il y étoit préparé, & agissoit comme s'il ne s'y attendoit pas. Il fit des plaisanteries sur la route qui conduisoit à son exil. Sans doute il ne se soucioit pas de plaisanter, mais c'étoit beaucoup de commander assez à sa sensibilité, pour substituer aux éclats de la vengeance cette feinte gaieté. Quelques jours après, la nature reprit ses droits. Cette superbe solitude lui parut affreuse. Il eut besoin de rappeler son courage. Les gazettes, toutes mensongères qu'elles sont, furent sa lecture favorite. L'amitié qui veilloit pour lui à Paris, faisoit arriver à son château tout ce qui pouvoit l'intéresser, & que pouvoit-il se passer alors qui ne l'intéressât ? Son éloge par tout répété, les regrets qui suivirent sa disgrâce l'en consolèrent un peu. Des amis braverent les combinaisons politiques & les dissiperent. On le flatte d'un rappel prochain. Insensiblement il s'accoutume à son sort. Null

plainte ne transpire ; point de tentative imprudente , point d'impatience ; trop de faste , peut-être , pour un particulier dont les affaires étoient dérangées : mais le défaut de calcul est si commun parmi les seigneurs François , qu'on n'y fait plus attention. Il s'occupa de manufactures établies dans ses terres , d'améliorations & sur-tout d'embellissemens ; il fut utile , grand , généreux ; mais il auroit pu placer sa confiance avec plus de choix. Il avoit chez lui un certain Lycidas , dont l'esprit étoit patelin , monotone , & peu fier ; dont le caractère tortueux se replioit sans cesse sur lui ; dont les manieres trop aisées ressembloient au mauvais ton. Il se confia à des gens de la Cour qui lui permirent seulement d'être un homme aimable , tandis qu'il se devoit peut-être à lui-même d'être un grand homme. Il le pouvoit , soit par ses talens , soit par la disposition de l'Europe , qui lui rendoit justice , lorsqu'il étoit en place , & qui exagéra ses talens lorsqu'il n'y fut plus. Insensiblement ceux qui s'honoroient de son suffrage , ouvrirent une nouvelle carrière à leur ambition. On commença par s'en tenir à des louanges stériles ; on les supprima ensuite : on se permit après de suivre l'opinion de quelques frondeurs sur certains points ; on admira ceux qui détruisoient son ouvrage , & enfin ce Ministre est devenu un homme aimable , obligé de ménager ses amis & distingué dans la société comme vingt autres gens d'esprit.

Céson ne parut ni au-dessus ni au-dessous de ce moment pénible. Il regretta un travail

qui lui faisoit une réputation , & fut dans ses terres pour donner le change à un esprit laborieux. Il partagea sa vie entre les soins d'une éducation brillante & l'occupation agréable d'écrire les mémoires de sa vie. Jetté de bonne heure dans les affaires : s'étant trouvé au milieu de plusieurs orages ; témoin & acteur d'une des plus singulieres révolutions ; trop ennemi de l'administration ( depuis 1760 jusqu'à 1770 ) pour n'en pas étudier les vices, sa vie fut toujours active. Il eut à lutter contre une province qui s'en plaignit hautement, contre un Parlement qui se porta son accusateur ; contre un Ministre qui le croyoit dangereux ; contre le public toujours enclin à saisir les côtés foibles d'un homme. Quelquefois dupe des intrigues de la Cour , mais jamais le martyr, il eut la gloire, non-seulement de renverser ses ennemis , mais de s'asseoir sur les débris de leur grandeur , & de voir s'abaïsser devant lui leurs partisans , qui s'étoient déjà empressés de prédire son humiliation & d'insulter à ses malheurs. Loin de spéculer sur les orages des Cours , il s'en tint éloigné , afin qu'on ne lut pas sur son visage indiscret la satisfaction involontaire qu'y répand le mauvais succès de ceux qui nous remplacent.

Sertorius fut comme un homme que la foudre frappe & précipite de la cime d'un rocher dans un vaste abyme. Il mesura d'un coup d'œil terrible la distance de son origine , à celle de sa place. Il parcourut dans un instant le même chemin qu'il avoit mis quarante ans à faire. Comme il ne s'étoit pas accoutumé

son élévation , il repoussoit avec horreur l'idée d'une chute , ouvrage d'un rival qu'il avoit mal connu. Il eut besoin de composer avec lui-même pour dérober l'excès de sa sensibilité. Il feignit de vouloir se justifier contre des accusations , auxquelles on ne pensoit plus dès qu'il étoit anéanti. Son premier soin fut de compter les heureux qu'il avoit faits. Ils étoient rares. Quelques-uns furent ingrats. D'autres crurent l'avoir payé par de stériles efforts pour le soutenir. Une solitude froide remplaça vingt ans de tumulte. Trop peu instruit pour se renfermer dans son cabinet, trop peu philosophe pour braver l'inconstance de la fortune , il s'abandonna à cette langueur , fruit amer d'un calme forcé , & ne pouvant effacer de sa mémoire les instans de sa grandeur , tous ses souvenirs se changerent en regrets.

Stilicon voyoit sans cesse dans un vaste tableau les destinées de la France. Il s'étoit arrangé avec le destin pour y présider. Ce n'étoit point un ministère qu'il remplissoit. Ce n'étoit pas une partie du royaume qu'il croyoit confiée à ses soins ; ce n'étoit pas même la France. Elle ne devenoit qu'un prétexte à son ambition qui embrassoit l'Europe entière. Après avoir rêvé utilement pendant vingt années , porté au timon des affaires en dépit de son âge , de sa naissance & de ses ennemis , il voulut effacer des colonnes du temple de mémoire , les noms de Sully , de Colbert. Sa fortune , déjà le garant de ses opérations , le mit même d'afficher avec faste le désintéresse-



ment qui subjugué le vulgaire étonné. Il lui commande la confiance : il l'obtient & l'en récompense sur le champ , en lui immolant quatre cens victimes choisies à cette Cour , l'objet éternel de l'envie. Cette réforme apparente lui achete la multitude. Il éprouve sa crédulité par l'appât d'une lotterie. Elle court en foule , & lui confie ses trésors. Maître du peuple , il veut le devenir du Roi : il essaie sa bonté. La première résistance l'irrite , & le rend plus âpre. Nouveau refus. Sa tête se trouble , les mauvais conseils y pénètrent , il se croit tout , un mot lui annonce qu'il n'est plus rien.

A ce rêve fatal succede une lueur cruelle , qui laisse voir trop de précipitation dans les démarches , trop de dureté envers les malheureux qui sollicitent ; trop d'orgueil envers l'homme obscur mais éclairé qui représente trop de liaisons avec une secte destructive de toute liberté ; trop de confiance dans une femme égarée dans les sentiers prospères de l'avenir ; trop d'ingratitude envers un vieillard , qui avant de descendre dans la tombe , ne risquerait rien à tout dire.

Tant de sujets de repentir travaillent l'homme , qui se retrouve tête-à-tête avec sa fortune & condamné par sa conscience à aller rétablir les noms de Sully & de Colbert. Son existence commence à s'anéantir avec ses opérations ; & s'il veut vivre un jour dans la mémoire des hommes , il faut qu'il devienne bienfaisant , humain , modeste , & qu'il se persuade , que ce n'est pas l'ambition seule qui fait les grands noms.

Publius avoit compté sur la fortune & non sur la gloire. Son vœu étoit accompli. Une retraite honorable, utile, terminé sa carrière ministérielle. La liberté qu'il recouvroit le console du rôle brillant qu'il cédoit à un autre. Il ne pouvoit pas tomber de bien haut. Aussi n'est-ce pas une chute qu'il a faite, mais un déplacement.

Sixtus qui n'avoit jamais été la dupe de sa place, ne fut pas le martyr de l'intrigue. On lui annonça son exil à trois heures. Il dormit après-midi comme à l'ordinaire. Il regretta Paris, mais non pas la feuille. Il avoit fait quatre-vingts Evêques, dont dix lui font un honneur immortel. Sur la fin de son ministère, son opinion ne lui appartenoit plus, il se consola sans peine de voir un autre devenu le servile instrument des volontés supérieures. D'illustres amis oublièrent ses dociles complaisances : lui de son côté oubliâ ses illustres amis. La même gaîté le suivit dans ses jardins.

Murena, moins jaloux de la gloire d'établir un nouveau système, que de servir d'anciens ressentimens, ne regretta ni la Cour qui l'avoit humilié, ni la ville qui le méprisoit, ni des grandeurs qu'il avoit avilies. Les choses étoient au point, que la solitude étoit devenue un besoin. Il est cependant des positions où la vue des hommes est un supplice, & où d'un autre côté le silence est trop éloquent pour soutenir ses reproches. On traîne alors dans une obscure retraite quelques flatteurs parasites, & l'on y enterre sa honte & ses remords.

Tous ces hommes , & mille autres dont l'histoire récite les actions & les sentimens , ont laissé de funestes exemples. Pourquoi ? c'est qu'ordinairement c'est dans la bassesse que l'on fait l'apprentissage de la grandeur. La vertu timide & la science modeste , ne vont pas s'offrir aux distributeurs des grandes places. C'est l'intrigue adroite , ou la présomption audacieuse qui les briguent. Ont-elles réussi , il faut bien se dédommager. Alors on viole la fortune , on renverse tout ce qui peut arrêter sur la route escarpée des honneurs , on brave les convenances & c'est tout cela qui attriste la vieillesse exilée. Les souvenirs cruels ne sont plus écartés par la dissipation , & les nuages de la flatterie n'interprètent plus les rayons de la vérité sévère.

Ces martyrs de l'ambition n'effraient point leurs successeurs : & le honteux oubli dans lequel le monde a juré de précipiter les Ministres déplacés , ne décourage pas même les demi-talens. On dira peut-être que les superbes débris de ces fortunes passagères tentent encore l'avidité. Combien de gens arrivent à ces places avec d'immenses richesses & s'exposent au seul moyen de perdre la considération qu'elles donnent ?

### É P I G R A M M E.

Lise à la fin de sa confession ,

Disoit : mon pere , avec le beau Damon

J'ai bien péché malgré votre défense.

— Combien de fois ? — Neuf fois. — Dieu quelle horreur !

Neuf fois, disoit tout bas le confesseur  
 En mesurant en lui la pénitence !  
 Et dans l'église entre à ces mots Damon  
 Qui voit de loin la belle repentie.  
 — Ah, reprit-elle avec émotion,  
 Comptez sur dix ; car je m'en meurs d'envie.

*De Paris, le 26 Mai 1784.*

NOUS venons de recevoir la cinquieme édition de l'histoire concise & énergique du faux Pierre III Stiepan-Mali. On y a joint des notes très-piquantes : celles sur-tout qui concernent le peuple singulier qui habite les montagnes de l'Albanie, sont dignes de toute votre curiosité. « Un Montenegrin pour quelque raison que ce puisse être, ne s'abstiendra jamais de jeûner, de plier son corps devant le Wladica & le Knès, & de suivre les ordonnances de l'église & d'assister régulièrement à la lithurgie ; mais il ne se fait aucun scrupule de voler les Turcs & les Catholiques romains, ou de tuer quelqu'un pour des raisons qui ne porteroient pas même à faire des menaces à l'homme le plus méchant ou le plus emporté de France ou d'Allemagne. — Le Clergé est en général extrêmement ignorant. Les Caloyers & les Papas en savent assez quand ils peuvent lire la langue esclavonne & signer leurs noms en caracteres serviens. Ils ne prêchent jamais. Leur principal devoir est de connoître les formes, de chanter du nez d'un ton pathétique & lugubre, & de réciter des prieres & des endroits de l'écri-



» ture (qu'ils ne comprennent point) : ce se-  
 » roit ici que l'on pourroit dire pourtant à  
 » plus d'une nation de l'Europe :

— » *Mutato nomine de te fabula narratur.* »

» Quelquefois le Patriarche après la litur-  
 » gie, assis sur son trône, ayant souvent le  
 » fusil & le poignard à ses côtés, fait quelques  
 » remontrances morales aux Monténégrins, &  
 » leur promet le ciel ou l'enfer, selon les circonf-  
 » tances & les affaires du pays ; mais d'un style  
 » & par des idées fort bizarres & extravagantes,  
 » car les prêche-t-il dans la saison de l'hiver ;  
 » il leur dit : — *Dans l'enfer il n'y a point*  
 » *de feu ; il y grêle pire qu'en Russie, où nous avons*  
 » *presque perdu les oreilles & le nez dans notre*  
 » *dernier voyage : & dans le paradis, il y a à*  
 » *présent un vent aussi agréable que celui qui nous*  
 » *conduisit de Fiume à Montenegro, dans le mois*  
 » *de mai....* Prêche-t-il dans l'été, il dit alors :  
 » *Dans l'enfer il fait plus chaud que dans la cam-*  
 » *pagne de Budoa, & dans les vallées des Vieux-*  
 » *Bergers nos antagonistes, & plus chaud encore*  
 » *que les Monténégrins n'ont eu en passant la terre*  
 » *de Labourne, pour aller à Naples & de là à Li-*  
 » *vourne, pour parler à nos frères les Russes, lorsqu'*  
 » *que le soleil étoit aux prises avec le lion & le*  
 » *chien.....* Les femmes sont si respectées dans  
 » ce pays, qu'en temps de guerre même on  
 » n'ose pas les fouiller pour intercepter les  
 » lettres qu'elles portent & moins encore les  
 » maltraiter avec des coups ou des paroles  
 » pour leur faire avouer les avis dont elles

» sont chargées, car pour plus de sûreté on en-  
 » voie toujours des femmes en courier, lors-  
 » que les affaires sont importantes.... Ce que  
 » l'on voit de plus louable parmi eux, c'est  
 » que l'on n'y voit aucun pauvre qui demande  
 » sa vie. Lorsqu'un Monténégrin est vieux,  
 » impuissant pour la guerre & pauvre, le Pa-  
 » triarche & le Knès le nourrissent à leur cour,  
 » & comme les vieillards sont extrêmement res-  
 » pectés, les jeunes gens se font un honneur  
 » particulier de les servir. — Il n'y a dans  
 » le Montenegro ni prisons, ni géoliers, ni  
 » avocats & moins encore des procureurs &  
 » des notaires. Tout se fait sur la bonne foi,  
 » & dès que quelqu'un y manque, il devient  
 » l'opprobre de la nation, & tôt ou tard, il  
 » est tué par la partie trahie... La polygamie  
 » n'est point admise parmi les Monténégrins,  
 » mais ils ont un moyen plus commode de se  
 » débarrasser de la femme légitime qu'ils sont las  
 » de posséder. Ils vont chez leur Patriarche,  
 » & en lui donnant trois ou quatre ducats &  
 » quelque vache, quelque mouton ou quel-  
 » que peau d'ours, ils obtiennent la permis-  
 » sion de prendre une autre femme plus jeune  
 » & plus agréable, à condition que la première  
 » est toujours gardée dans la maison, où elle  
 » est regardée comme la matrone du ferrail,  
 » car on y voit souvent cinq ou six femmes  
 » qui appartiennent à un seul homme. »

Le portrait des Monténégrins paroît tracé  
 dans ces notes avec beaucoup d'impartialité.  
 Leurs vices sont dépeints avec la même éner-  
 gie que leurs qualités. « Il est, dit l'auteur, dan-

» gereux de se fier trop à leurs promesses. Pour  
 » qu'ils obéissent & qu'ils soient respectueux,  
 » soumis aux ordres d'autrui, il faut leur don-  
 » ner plus d'espérances, de promesses & de  
 » bonnes & magnifiques paroles, que de choses  
 » réelles. Le Prince qui veut les employer doit  
 » être d'ailleurs puissant & en état de les con-  
 » tenir dans le devoir. Ils sont excellens & uni-  
 » ques pour donner le premier choc dans une  
 » action, soit dans un jour de combat décisif,  
 » soit pour l'attaque d'une ville, qui succombe  
 » bientôt à leurs assauts réitérés : ils ne peu-  
 » vent entendre le nom de Turcs & d'Em-  
 » pereur des Turcs, sans être saisis d'une espece  
 » de fureur.... » On assure que Joseph II veut  
 prendre à sa solde un corps de ces troupes &  
 que le Prince d'Albanie vient de se rendre à  
 Vienne pour consommer la négociation ; après  
 quoi il ira dans son pays, pour se mettre à la  
 tête de ces troupes. Elles ne peuvent que jouer  
 un rôle brillant dans la guerre dont l'humanité  
 est encore menacée.

Le refus que quelques modernes ont osé  
 faire aux anciens de leur supériorité sur nous,  
 prouve, il faut en convenir, de la mauvaise  
 foi ou de la prévention ; car pour le peu qu'on  
 les suive jusques dans les sciences même dont  
 nous supposons qu'ils ont été le moins instruits,  
 je les vois toujours, & c'est avec admiration,  
 s'élever au-dessus d'elles en dédaignant de les  
 appliquer dans des circonstances où leur inu-  
 tilité n'est qu'à peine encore sentie parmi nous.

Le jeune Antiochus, fils de Philippe, languis-  
 soit depuis long-temps ; sa vie sembloit ne plus

tenir qu'à un fil : Erasistrate le voit, l'observe, soupçonne bientôt la source de son mal, & n'a garde de recourir au secours de son art pour en hasarder le remede, bien convaincu qu'à ces maladies de l'ame tous autres que des remedes moraux seroient vains ou meurtriers. L'histoire nous a conservé ce qu'il fit : mais, ou ce trait précieux est trop peu connu, ou trop peu apprécié, puisqu'il est si peu imité de nos jours. Les occasions ne manquent pourtant pas, & des medecins philosophes & sensibles ne trouveroient que trop, malheureusement, à exercer leurs talens & leur sollicitude. Que d'êtres ici dont la santé délabrée par les crises de l'ame, sont bientôt terrassés par nos Docteurs à Sené, tandis qu'il seroit non-seulement possible de les conserver à la vie, mais aussi de les ramener à la raison, à la tranquillité, à l'amour de leur existence. Combien qui, par délaissement, s'abandonnent à toutes les extrémités d'un désespoir que, quelques soins, quelques conseils, quelque humanité eussent insensiblement guéris ! En peu de jours, trois de ces affligeantes catastrophes prouvent assurément combien il seroit désirable & avantageux à la société, que cette médecine morale devînt la doctrine essentielle d'une secte particuliere, qui certainement ne le céderoit en rien à celle que le magnétisme a formée, pourvu que la ferveur la plus soutenue, l'onction & la sensibilité fussent les qualités éminentes de chacun de ses membres. Eh, ne peut-on pas penser que des circonstances semblables à celles de ces dernieres aventures ne fussent



pas bien capables de les faire naître & d'en assurer la persévérance.

Un jeune Abbé de vingt à vingt-quatre ans, par la singularité du nom de Rousseau, se procuroit ici par ses talens, ce qu'une fortune trop bornée lui refusoit. Il enseignoit à de jeunes Demoiselles l'histoire & la géographie. Parmi ces jeunes écolières, il s'en rencontra bientôt une dont le maître fut épris. Il le devint passionnément ; & le devint à tel point que son existence lui parut insupportable dès qu'il se fut convaincu qu'il ne pouvoit posséder l'objet de son amour. Comment, allez-vous dire, dans Paris, un Abbé précepteur de jeunes Demoiselles, peut s'écarter des maximes de ses pareils & démentir les mœurs du jour ! il n'emploie pas le moyen si familier de la séduction ! non Monsieur. Plein de ce véritable & pur amour dont la délicatesse fait le seul aliment, il sent qu'un coup-d'œil, porté sur celle qu'il adore, est un attaque à sa pudeur, & peut-être à son honneur & à sa vertu. Il fait, ou du moins il suppose, que tout l'écart de sa possession légitime ; que ses biens, que sa naissance sont des entraves trop fortes & des obstacles trop sacrés pour oser chercher à en triompher, à leur opposer même le charme de l'espérance. La mort est donc sa seule ressource ; il se remplit de la nécessité d'en hâter l'instant ; il se flatte que cette preuve authentique de sa délicatesse & de sa sensibilité, lui vaudra quelques larmes de celle qu'il idolâtre ; il goûte d'avance cette céleste jouissance, qui ne lui fait plus paroître le fatal moment que

comme l'époque heureuse d'une première faveur. Ses préparatifs sont faits : il sort armé de deux pistolets. Sa marche est incertaine : ses pensées le sont aussi : l'heure approche pourtant où l'une & l'autre seront terminées. Amené peut-être sans dessein au Palais royal, il entre chez un restaurateur & demande à dîner seul. On lui donne un petit cabinet, on lui sert son dîner, il le mange tranquillement, puis le termine par ces courtes mais expressives lignes.

» Je suis le plus malheureux des hommes.  
 » Je suis éperduement amoureux d'une jeune  
 » personne riche & de naissance. La bassesse  
 » de mon origine ne me permet pas de préten-  
 » dre à l'épouser. Je suis à la veille de com-  
 » mettre un crime & de déshonorer une fa-  
 » mille respectable. Pour éviter ce danger, je  
 » me tue. »

En effet cet infortuné jeune homme se brûla la cervelle & termina des jours malheureux que l'amitié, que le temps & les soins auroient pu rendre sereins & tranquilles.

Le nom de Sidney semble consacré aux aventures romanesques, & c'est en effet le nom d'une nouvelle victime de l'amour. Ce jeune homme étoit Anglois : il vivoit ici depuis quelques mois, & n'y étoit sans doute que pour respirer le même air que celle qu'il portoit dans son cœur. Privé du bonheur de la voir, il languissoit, & voyoit flétrir sa jeunesse, lorsqu'enfin il a pris la résolution d'en trancher le cours. Il écarte son domestique, s'enferme dans sa chambre, se couche dans son lit, & bien affermi dans sa résolution, il arme ses deux

maines chacune d'un pistolet , afin de consommer par l'un ce que l'autre auroit pu manquer... Le pauvre John revient , frappe à la porte de son maître , ne l'entend plus , s'inquiète , alarme la maison , & ne revoit ce cher maître que baigné dans son sang.

Quelques jours après le Docteur B. se trouvant à dîner chez une Dame Angloise à Chailot , raconte sur la fin du diner , cette touchante aventure : La Dame écoute , pâlit , s'assure bien du nom de la victime , & trop certaine que ce sont les effets de sa rupture avec son amant , elle s'en punit sur l'heure en s'enfonçant son couteau dans le cœur.... pur délire , diront certaines gens , exaltation , foiblesse. Mais que diront-ils de cette malheureuse mere qu'un affreux désespoir vient de conduire à la même extrémité ? les circonstances de son action en aggravent d'autant plus les motifs , qu'il lui a fallu étouffer tout sentiment naturel pour en consommer la funeste exécution. Un enfant de six à sept ans remarquoit avec inquiétude tous ses apprêts : il voit enfin sa mere se passer autour du col le cordon fatal , monter sur une chaise , s'accrocher au plancher , culbuter la chaise & rester suspendue. Le pauvre enfant gémit , s'écrie à ce frappant spectacle. Ses clameurs intéressent des voisins , on vient voir ce qui se passe , mais il n'étoit plus temps.

Tout ce qui peint fidèlement les sentimens de la nature , porte dans l'ame une mélancolie salutaire qui préserve & nourrit notre sensibilité ; & c'est en cela que les couplets sui-

vans  
grets  
son e  
roman  
fait u

» P  
»  
» E  
»

O rig  
Il est  
Presser

Je ne-

Ce

Ce bai

Payoit

On ne

De tes

Ou

Balança

Inviter

Sur

Pars , m

D'u

O mon

Ell

Bég

San

Per

Ta

De

vans vous paroîtront précieux. Ce sont les regrets d'une mere obligée de renoncer à nourrir son enfant. Ils joûtent favorablement avec la romance de Metastase dont M. Berquin nous a fait une si touchante traduction.

» Pars, mon enfant, le destin trop sévere  
» N'a point d'égard à ma douleur;  
» En vain j'éloigne un départ nécessaire,  
» Il faut y résoudre mon cœur.

O rigueur ! ô mon fils ! ô regrets superflus  
Il est donc vrai, je ne te verrai plus  
Presser mon sein de ta main caressante ;  
Je ne cueillerai plus sur ta bouche riante :

Ce baiser pur, ce baiser de l'amour :  
Ce baiser qu'un ami, par un tendre retour,  
Payoit avec usure à mon ame contente.  
On ne me verra plus essayer tour à tour  
De tes pieds délicats la marche chancelante,

Ou par un léger mouvement,  
Balançant à l'envi la crèche où tu reposes,  
Inviter le sommeil à répandre des roses

Sur ton front innocent.

Pars, mon enfant, &c.

D'une nourrice mercenaire ;

O mon fils, mon cher fils, tu suceras le lait !

Elle entendra d'un air distrait  
Bégayer le saint nom de mere,  
Sans en éprouver les douceurs,  
Pendant qu'en proie à ses douleurs  
Ta mere, hélas ! ta mere véritable,  
De ton absence inconsolable



Verfera d'inutiles pleurs,  
Pars, mon enfant, &c.

J'espérois sous mes yeux élever ton enfance,  
J'espérois de ma main guider tes premiers pas;  
Ivresse du bonheur, trop flatteuse espérance,  
Pour mon cœur prévenu que vous aviez d'appas!

Mais votre lueur passagere

Pour moi n'a brillé qu'un matin.

Suis-je assez malheureuse !... ô sort, sort inhumain !  
Les dieux que j'invoquois exaucent ma priere,  
Ils accordent un fils aux larmes d'une mere :

Étoit-ce donc pour le ravir soudain !

. . . . .  
. . . . .

*Portrait du Charlatanisme, fait par lui-même, dans  
un moment de franchise.*

J'ai créé la race innombrable  
Qui par le merveilleux séduit le genre humain.  
J'ai le ton emphatique avec un air capable,  
J'excelle aux tours d'esprit, j'excelle aux tours de  
main;

Je m'enveloppe du mystere  
Et je m'environne du bruit :  
Le bruit en impose au vulgaire  
Et le silence à l'homme instruit.

On me voyoit jadis dans la place d'Athenes,  
Du haut de la tribune inspirer les Rheteurs;  
Près du tonneau de Diogene  
Je rassemblais les spectateurs;  
J'ai fait valoir plus d'un grand homme  
Changeant selon le siecle & selon les pays,

Je m'en vais débitant des reliques à Rome

Et des nouveautés à Paris ;

Autrefois Moliniste ,

Ensuite Janséniste ,

Puis encyclopédiste

Et puis économiste ,

A présent Mesmeriste.

C'est moi qui traduisis par d'heureux changemens

L'esprit évangélique ,

L'étude politique ,

La science physique ,

En style de Romans.

Dans le siècle passé je redoutois Moliere ,

A son nom encor je frémis.

Dans le siècle présent je redoutois Voltaire ,

Rousseau sans le vouloir étoit de mes amis.

Dans le sénat anglois je joue un très-grand rôle ,

Mon zèle aux deux partis se vend le même jour.

Puissant d'intrigue & de parole ,

Je suis Catilina , Cicéron tour à tour ;

A l'Amérique angloise encore un peu sauvage

Je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons ,

Mais j'en espere davantage

Depuis que ces héros inventent des Cordons.

Des papes quelquefois je colorai les bulles ;

J'ai souvent embelli les récits des héros ;

De nos contrôleurs généraux

Je tourne aussi les préambules.

Je dicte à nos prélats de pieux mandemens ,

Des discours aux académies ;

Sans être ému j'ai de grands mouvemens ;

Pompeusement j'orne des minuties.

Professeur émérite à l'université ,

Je suis vieux docteur en sorbonne ,

Mais ma première place est dans la faculté,  
 Et ma seconde auprès du trône.  
 En peu de mots voici les traits  
 Auxquels on peut me reconnoître :  
 J'aime à parler , j'aime à paroître ,  
 J'aime à prôner ce que je fais ,  
 J'aime à juger , j'aime à promettre ,  
 J'annonce les plus beaux secrets ,  
 Je n'en ai qu'un , celui de mettre  
 Tous les fots dans mes intérêts.

Venez voir dans Paris tout l'or que j'accumule ;  
 Venez voir près de moi les badauts attroupés ;  
 Depuis la sainte ampoule ils y sont attrapés ,  
 Le François si malin est encor plus crédule ;

### ÉPIGRAMME,

*Sur les Danaïdes & le Mariage de Figaro.*

Que penses-tu , dis-le-moi sans mystère ,  
 Des nouveautés qu'aujourd'hui chez Moliere  
 Et chez Quinault , on court avec fureur ?  
 — *Lune fait honte & l'autre fait horreur.*

*De Versailles , le 28 Mai 1784.*

AUROIT-ON le projet de remettre nos Prin-  
 ces du sang à la lifiere ? Rambouillet , l'Isle-  
 Adam , &c. &c. ont été déjà tirés de leurs  
 mains. On fait de fortes tentatives pour Chan-  
 tilly , & l'on peut présumer que le marché s'en  
 consommera tôt ou tard. Celui de St. Cloud  
 est terminé moyennant sept millions dont trois  
 seront palpés par le Duc de Chartres que cette

opération a fait accourir promptement ici. Ce Prince se prépare à retourner en Angleterre dans une huitaine de jours. Il finira sans doute pour avoir sa petite maison à Londres & ses paquebots à Dunkerque ou à Calais.

On est assez curieux de savoir ce que deviendra le nom de Montesquieu, car il paroît que le Comte qui l'a porté jusqu'ici ne l'a tant disputé à Messieurs de la Boulbenne, que pour l'abandonner. Du moins depuis quelque temps voit-on tous les siens n'être annoncés & ne se présenter à la Cour, que sous celui de Fezensac enté sur la tige de nos premiers Rois. Qu'est le reste de la noblesse Française en comparaison ? Pour Messieurs de la Boulbenne, ils ont senti que n'ayant plus de nom pour prétendre aux faveurs de la Cour, il ne leur restoit plus qu'à faire valoir leur qualité d'hommes chez des hommes ; en conséquence, ils ont vendu tout leur patrimoine en France pour aller se fixer chez les Américains.

A propos de ces peuples, il faut convenir que leur cordon de Cincinnatus est furieusement prostitué ici & à Paris. Nous honnisons les rubans rouges que tant de gens méprisables déshonorent, mais en vérité les cordons bleus des Américains nous sortent déjà par les yeux. Quel commencement de corruption !

L'affaire du Chevalier de Noé, Maire de Bordeaux, prend une tournure très-sérieuse. Cela ne pouvoit guere être autrement, ses adversaires étant juges & parties. Il ne s'agit que d'un suisse mis aux arrêts, mais suisse por-



tant la livrée d'un Commandant , & , qui plus est , d'un Maréchal de France. Aussi le tribunal auguste si bien dénommé martial , s'est-il attribué l'affaire , & a fait partir deux de ses estafiers pour saisir & appréhender le Chevalier de Noé & l'amener repentant ou non à leurs pieds. Les gens sensés ne sont nullement étonnés que des vieillards accoutumés à faire tuer pour leurs menus plaisirs ou leur petite gloire le pauvre genre-humain ; en agissent aussi cavalièrement envers leur égal même , dès que leur vanité , leur orgueil , leur ambition excessive éprouvent la moindre humiliation. Mais il se pourroit aussi que le Parlement de Bordeaux , par une juste & cruelle récrimination , fît pendre les deux messagers chargés d'arrêter le premier habitant de leur ville. Quoi qu'il arrive , il résultera probablement de tout ceci , ou le rappel du Maréchal de Noailles , ou l'exil soit volontaire soit forcé du Chevalier de Noé. Nom & qualités à part , celui-ci doit avoir pour lui le Duc d'Orléans dont il est premier gentilhomme ; car enfin , si un Maréchal amène tous ses confrères à l'occasion d'un valet enlevé d'un poste où il étoit déplacé , que ne doit pas faire le Prince pour sauver l'un des premiers hommes de sa maison , des persécutions & de l'ire de gens habitués à n'employer en tout & pour tout que la force & la violence.

Le  
Grass  
il ne  
eune  
bles f  
estim  
plus p  
Le  
nient a  
ation  
bat de  
quoiqu  
plette  
guerre  
la fav  
On

LA PROMESSE IMPRÉVUE.

Puis-je espérer qu'après deux ans,

Enfin je toucherai ma somme ?

— Attendez 'encor quelque temps ,

Je vous payerai , foi d'honnête homme.

— Oh , parbleu c'est trop m'éprouver ,

Dès demain , je vous le déclare....

— Mais je n'ai point d'argent — Tarare !

Je vous en ferai bien trouver ,

— Quoi ! vous — oui , moi — destin propice !

Mon ami , mon cher créancier ,

Rendez-moi vite ce service ,

Vous ferez payé le premier.

*De Versailles , le 2 Juin 1784.*

Le Roi continue à traiter la Vicomtesse de Grasse avec une distinction particuliere , mais il ne paroît pas que dans cette liaison d'un jeune Monarque avec l'une de ses plus aimables sujettes , il existe d'autre sentiment que l'estime , & d'autre objet que les plaisirs les plus purs d'une société agréable.

Le jugement du Conseil de guerre de l'Orient a jetté un nouvel acide dans la fermentation de notre Cour , & l'on croit que le combat de l'intégrité contre la protection , quoiquoique la victoire n'ait , dit-on , pas été complète , n'a fait que préparer une nouvelle guerre où les Champions esperent devoir à la faveur un succès différent.

On attend le Roi de Suede pour la semaine

prochaine. Ce Monarque, dit-on, est déjà de moitié moins Suédois qu'il n'étoit. On peut hardiment conclure qu'il baiffera de l'autre moitié pendant son séjour à Paris. Nôs Courtisans l'en féliciteroient, mais en vérité il n'y a pas à se vanter de leur ressembler. Les voyages auront été un écueil pour Gustave; s'ils l'ont fait changer, & il aura donné à cet égard un démenti à Montesquieu.

La Duchesse d'Aranda est arrivée & a déjà paru aux spectacles. C'est une très-jeune & très-maigre femme; grosses levres, chevelure noire. Tous nos roués, c'est-à-dire, nos Courtisans la regardent comme leur proie. Ce sont autant de Tarquins: si les cajoleries ne suffisent pas, la menace effrayante des couplets la leur livrera. O le beau siecle, ô le pays vertueux!

M. de Sainte-Foi a obtenu les lettres d'abolition qui détruisent sinon dans la mémoire & dans le cœur de ses concitoyens, du moins dans l'ordre légal de la société, tous les effets de sa conduite & des procédures intentées contre lui. Il a subi, ces jours derniers, à la chambre criminelle de la Tournelle, l'humiliante & dure cérémonie de l'interrogatoire qui doit, suivant nos loix, précéder cette purification salutaire.

Je vous conseille de ne point lire l'épigramme suivante dont nos jeunes gens rient beaucoup, & que nos femmes font semblant de ne pas écouter. Il s'agit de *Jeanne d'Arc* & de la Tragédie de *Jeanne de Naples*, par M. de la Harpe.

A Naples, à Domremi, deux Jeannes sont connues  
Qu'au feu toutes deux on jetta;

Par deux baudets elles furent f.....

Un dépuçela Jeanne & l'autre la rata.

Le Duc de Vauguion se dispose à partir pour son Ambassade de Madrid. Je vous ai marqué dans le temps que sans la révolution du dernier voyage de Fontainebleau, il auroit pu se flatter d'être nommé directeur du département des affaires étrangères, adjoint M. de Vergennes. Les nouveaux mouvements dont je vous ai rendu compte avoient animé ses espérances, mais M. le Baron de Breteuil a réussi à l'écarter entièrement, & il seroit destiné à occuper long-temps le poste consolant qui l'éloigne de la Cour.

## STANCES

*Sur le Château de Bagatelle, appartenant à Monseigneur le Comte d'Artois.*

Si vous voulez vous promener  
Dans ce bois, charmante Isabelle,  
Nous pourrons, sans nous détourner,  
Aller jusques à Bagatelle.

Partons, donnez-moi votre bras,  
La cinquième heure nous appelle:  
En cheminant à petit pas,  
Nous parlerons de bagatelle.

Quoi, déjà votre pied mignon,  
Dans ces fables tourne & chancelle!  
Asseyons-nous sur ce gazon;  
C'est le chemin de bagatelle.

Tom. XVI.

K



Ah, si j'osois vous embrasser,  
Et si vous étiez moins cruelle !  
Mais n'allez pas vous courroucer  
A la porte de Bagatelle.

Quand on vous verroit sans manteau  
Dans ce taillis qui nous recele,  
Le cas ne seroit pas nouveau  
Devant aller à bagatelle.

Sechez vos pleurs, point de courroux  
Contre un amant tendre & fidele,  
Ou plutôt raccommodez-nous  
En approchant de Bagatelle.

Mais sous l'ombrage, avec Mifis,  
Je vois notre voisine Adele,  
Vraiment, l'on n'est dans tout Paris  
Occupé que de bagatelle.

Venez, avançons hardiment  
Dans la route ancienne ou nouvelle;  
Un aveugle très-aisément  
Peut arriver à Bagatelle.

Le Portier est rude & fâcheux;  
Je crains son humeur & son zele,  
Une femme conviendrait mieux  
A la garde de Bagatelle.

Je veux observer en riant,  
Hélas ! qui peut être rebelle  
A deux beaux yeux, sollicitant  
Pour que l'on ouvre Bagatelle ?

Sou  
visagion  
vouer

Nous sommes admis, jouissons.  
Oh, qu'ici la nature est belle !  
J'aime sur-tout les environs,  
Les approches de Bagatelle.

Dans l'hermitage affeyons-nous ;  
Heureux, en ornant sa chapelle,  
Celui qui pourroit avec vous  
Se faire hermite à Bagatelle.

Regardez ces Dieux, ces Sylvains  
Dont la vigueur est éternelle ;  
Ils semblent narguer les humains,  
Forcés de quitter Bagatelle.

Ces eaux, ces grottes, ce palais,  
Où le maître souvent appelle  
Les heureux que son cœur a faits,  
Tout vous attache à Bagatelle.

Mais il faut partir, la nuit vient ;  
Soyez raisonnable, ma Belle,  
On ne peut, vous le savez bien,  
Etre toujours à Bagatelle.

Promettez-moi de m'avertir  
Toutes les fois, chere Isabelle,  
Que vous aurez quelque desir  
De faire un tour à Bagatelle.

*De Paris, le 4 Juin 1784.*

Sous quelque point de vue que nous envisagions nos chers contemporains, il faut avouer, en dépit de l'égoïsme dominant de ce

siècle, qu'ils font bien loin de ces bons ra-  
 doteurs de l'antiquité dont nous abandonnons  
 les pesans ouvrages aux pédans Rhéteurs de  
 nos collèges. Le genre de l'éloquence sur-tout  
 est un point sur lequel nous n'oserions, pour  
 ainsi dire, entrer en comparaison, & qu'on  
 n'allegue pas en leur faveur l'intérêt & l'im-  
 portance des sujets qu'ils avoient à traiter,  
 puisque les seuls morceaux d'éloquence qui  
 nous en soient parvenus & qui nous donnent  
 une si haute idée de leurs talens, ne sont, la  
 plupart, que des plaidoyers pour ou contre  
 quelques-uns de leurs concitoyens : ces pie-  
 ces sont des chefs-d'œuvre dont l'existence as-  
 sure l'immortalité à leurs auteurs ; comment  
 se fait-il que cette partie de l'éloquence soit  
 précisément la plus dégénérée parmi nous, &  
 que tous ces factums ou mémoires qu'enfan-  
 tent journellement les verbeux écrivains de  
 notre barreau, soient sitôt ensevelis dans la  
 poussière de leurs cabinets ? les seuls même  
 qui obtiennent les honneurs de la lecture, ne  
 le doivent presque toujours qu'à l'originalité  
 de la cause ou du style, (comme M. Caron  
 de Beaumarchais.) Ce n'est donc pas une fai-  
 ble distinction que de vous citer un mémoire  
 qui, sans ces puériles ressources, doit à la  
 réalité de son mérite, la réputation qu'il ac-  
 quiert à M. de la Croix de Frainville, son  
 auteur, déjà connu par différens autres mé-  
 moires très-estimés, & plus digne de l'être par  
 ses qualités estimables & solides. Le langage  
 de l'honneur & de la morale n'est pas dans sa  
 bouche, comme dans celle d'un assez grand

nombre de ses confreres, ce qu'elle est dans celle de nos comédiens, une dialecte empruntée qu'ils n'emploient que mecaniquement ; mais l'on peut dire que ce langage est celui de son cœur, & c'est sans doute la raison pour laquelle il fait le rendre avec autant de simplicité que de force, de sagesse que d'énergie. Je pourrois étendre mes citations ; je les bornerai à la conclusion de son mémoire, après vous avoir fait le précis de la singularité qui y a donné lieu.

Une Dame octogénaire fait, il y a quelques années, un legs de 10,000 à M. de la Croix, Avocat au Parlement, son parent paternel. Instruit de ce don par l'exécuteur testamentaire, M. de la Croix a le scrupule d'en instruire un de ses confreres qui porte le même nom que lui, afin de le mettre à portée de faire valoir les prétentions qu'il pourroit avoir à cette donation. Le dernier déclare n'en point avoir : puis, quelque temps après il prétend en avoir seul, s'étayant de la grande réputation que lui ont donné ses productions littéraires. Cette conduite peu délicate blesse M. de la Croix ; elle le détermine à se procurer des titres moins pompeux, mais plus certains, & en effet il trouve entre ses peres & meres & ceux de la donatrice, une suite de parenté qui doit prouver la sienne & conséquemment lui assurer l'objet de la donation, si ses recherches ne l'eussent conduit à découvrir deux plus proches parens de cette Dame, qui tous deux chargés de famille & sans bien lui paroissent devoir être les seuls héritiers. En conséquence



il en fait l'honorable proposition à son confrère le littérateur ; mais celui-ci s'occupoit déjà de projets plus gracieux comme *de marier des filles*, & pour y parvenir plus sûrement, il décoche contre son confrère non-lettré, une diatribe bien caractérisée, en forme de mémoire. Mais c'est l'histoire d'un spadassin qui, voulant éclipser son adversaire, fait pour le frapper plus fortement, un grand mouvement qui le met à découvert, & l'expose lui-même au coup mortel qu'il vouloit porter. La réponse de M. de la Croix est accablante, & je ne veux pour vous la faire apprécier que vous transmettre ce résumé de son mémoire, où le persiflage, la raison & l'amour des bons principes sont les armes piquantes dont il se sert pour fustiger son confrère si fameux.

» En détruisant, dit-il, ses chimères de pré-  
 » férence, en établissant entre nous égalité  
 » parfaite, abstraction faite de la parenté à  
 » laquelle il avoue ne rien prétendre, j'ai rem-  
 » pli ma tâche vis-à-vis de lui ; & j'espère l'a-  
 » voir convaincu que si je n'ai pas montré  
 » pour me défendre, la même ardeur qu'il a  
 » mise à m'attaquer, ce n'est ni défiance de  
 » mon droit, ni défaut de bonnes raisons.

» J'aurois désiré, je le répète, qu'il m'eût  
 » évité la nécessité de rompre enfin le silence ;  
 » je lui aurois fait de bien bon cœur le sa-  
 » crifice de tout ce que j'avois à lui répondre.

» Ai-je pu lui offrir une conciliation plus  
 » honorable que celle qu'il a rejetée ; & com-  
 » ment a-t-il hésité un instant à l'accepter ?  
 » quoi ! lui folliculaire-philosophique, More-

» liste spéculateur ; lui qui prétend avoir donné  
» au public de si touchantes leçons de justie-  
» ce , d'humanité , de bienfaisance , il recule  
» lorsqu'il s'agit de rétablir des héritiers pau-  
» vres dans les droits de la nature & de la  
» loi ! que plutôt il renonce à ses vaines spé-  
» culations. Au-lieu d'endoctriner les autres ,  
» qu'il apprenne à profiter des grands mode-  
» les que la véritable vertu qui prêche peu ,  
» mais qui agit , fait nous donner. Qu'il s'ins-  
» truisse à l'école de ces deux Magistrats géné-  
» reux (\*) dont le noble désintéressement au-  
» roit étonné le public , si la vertu la plus  
» rare pouvoit surprendre dans une famille  
» dont le nom seul rappelle l'idée de la vertu.  
» Leur sublime délicatesse vient de rejeter le  
» don immense d'un ami , d'un parent , pour  
» le rendre aux héritiers. Et nous balance-  
» rions à rejeter aussi le don modique qui  
» nous divise , ce don qui n'est rien pour  
» nous , & qui est tout pour les héritiers qu'il  
» dépouille , ce don que semble n'avoir mis  
» entre nous deux une main inconnue , que  
» pour nous faire partager l'honneur de le ren-  
» voyer à sa vraie destination ! nous préfé-  
» rerions le triste plaisir de nous débattre sur  
» cet avilissant intérêt , & celui d'imprimer  
» des mémoires , au solide bien de nous réu-  
» nir pour rendre à deux peres de familles ,  
» peu fortunés , leur patrimoine naturel ! où  
» seroient les principes de justice & de dé-  
» licatesse attachés à la noble profession que

---

(\*) Mrs. d'Ormesson.

» nous exerçons ? & ne savons-nous pas que,  
 » suivant une jurisprudence bienfaisante, ce  
 » legs incertain entre nous, s'il étoit fait aux  
 » pauvres, seroit réduit en faveur des héri-  
 » tiers ? les parens de la Dame Boulet doi-  
 » vent-ils avoir à regretter qu'elle ait choisi  
 » un Avocat, plutôt que des pauvres, pour  
 » objet de sa libéralité ! je suis fâché que  
 » mon confrere n'ait pas médité plus sérieu-  
 » sement sur ces réflexions. »

» Il parle de sacrifier 1500 livres au ma-  
 » riage de trois filles. Le bel effort de géné-  
 » rosité, & que d'étalage pour peu de chose !  
 » les héritiers de la Dame Boulet doivent sa-  
 » voir gré, sans doute, à son ame sensible,  
 » de marier des filles à leurs dépens ! »

» Mettons plus de justice & moins d'osten-  
 » tation dans le bien que nous voulons faire ;  
 » il en fera plus réel. Laissons les bienfaits  
 » publics à ceux que le rang & leurs places  
 » obligent de donner au public des leçons de  
 » bienfaisance. Modestes plébéiens, imitons-  
 » les quand nous pouvons, sans y mettre tant  
 » de fracas. Faisons le bien sans crier au pu-  
 » blic que nous allons le faire. Voilà ma mo-  
 » rale. Je n'ai fait que la suivre en cette oc-  
 » casion. J'aurois goûté certainement autant  
 » de plaisir à me réunir à mon adversaire,  
 » pour distribuer en silence aux héritiers la  
 » libéralité de la Dame Boulet, qu'il peut en  
 » avoir trouvé à instruire le public de son pro-  
 » jet de marier des filles, & du souvenir que ces  
 » servent de lui les habitans de Salenci. »

Tout le monde veut être auteur ; les Ca

tin  
v  
le  
The  
de  
plu  
n'au  
chu  
voir  
peti  
J  
trait  
cenc  
sujet  
le c  
son  
mon  
loriq  
née d  
du H  
pauv  
ducati  
march  
cureu  
de po  
mier c  
déter  
diter u  
compl  
dans c  
nocenc  
dignes

(\*) Je

tins s'en mêlent aussi. Une célèbre courtisane vient de nous donner (\*) ses mémoires sous le titre de *la Cauchoise*. Quelle production ! *Therese philosophe* est un livre édifiant auprès de celui-là. Figurez-vous tout ce qu'il y a de plus obscène , de plus crapuleux , & vous n'aurez encore qu'une foible idée de cette brochure. Les libertins regretteront de n'y pas voir d'estampes. Qu'ils se consolent : c'est un petit mal. Les bons livres se réimpriment.

J'ai essayé de faire de cet ouvrage un extrait qui pût ne pas révolter l'ami de la décence le plus indulgent. Toutes les parties du sujet sont tellement liées que je me rendrois le complice de l'auteur en voulant analyser son ingénieuse & sale production. La Dumoncy (c'est le nom qu'a pris notre héroïne lorsqu'elle a paru sur la scène du monde) est née dans un petit village , à quelques lieues du Havre de Grace. Des parens honnêtes & pauvres lui donnerent le jour : elle reçut l'éducation d'une villageoise destinée à porter au marché ses œufs & son lait. Le fils d'un procureur chez qui la Dumoncy avoit coutume de porter ses petites provisions , fut le premier qui la tenta ; il parvint à la séduire , la détermina à quitter ses parens & à venir habiter une petite chambre chez une couturiere complaisante. La Dumoncy n'étoit pas venue dans cette maison pour y conserver son innocence ; on y offrit à Vénus des sacrifices dignes de cette divinité.... Mais je m'arrête ;

---

(\*) Je veux le croire pour l'honneur de mon sexe.



tout est description dans cette brochure , & quoique l'homme le plus érudit en ce genre y puisse trouver quelque chose de neuf , il n'en est point dont j'osasse donner ici le plus foible croquis.

Il y a long-temps qu'on desire d'avoir de bons mémoires sur la vie de Voltaire. Il en paroît que l'on dit écrits par l'auteur même. Quoique je sois assez difficile sur de telles assurances , je vous avoue cependant que j'incline à le croire. On y reconnoît cette raillerie fine & délicate , ce ton léger , cette facilité de style , cette abondance d'idées qui caractérisent l'immortel auteur de la *Henriade*. Il y regne une liberté qui tient fort de la licence. Le Roi de Prusse n'y est pas absolument traité en ami : on blâme ses poésies ; on n'y loue pas sa prose ; on censure sa vie privée , on nous le donne ensuite comme un autre Auguste qui craint le bruit des armes dans la première bataille qu'il livre aux troupes de Marie-Thérèse. Selon Voltaire , l'expérience seule a mûri le courage du grand Frédéric. Il falloit au moins qu'il en eût le germe , & l'on avouera qu'il s'est bien développé depuis. Je passe sur d'autres détails pour vous donner une petite histoire qui vous servira d'échantillon de l'ouvrage.

» Quelques juges de Province voulurent  
 » faire brûler , je ne fais quel pauvre payfan  
 » accusé par un Prêtre d'une intrigue galante  
 » avec son ânesse. On n'exécutoit personne  
 » sans que le Roi n'eût confirmé la sentence ,  
 » loi très-humaine , qui se pratique en As-

» gleterre & dans d'autres pays : Frédéric écri-  
 » vit au bas de la sentence , qu'il donnoit dans  
 » ses états liberté de conscience & de f.... »  
 » Un Prêtre d'auprès de Stetin , très-scan-  
 » dalisé de cette indulgence , gliffa dans un ser-  
 » mon sur Hérode quelques traits qui pou-  
 » voient regarder le Roi son maître ; il fit ve-  
 » nir ce Ministre de village à Potzdam , en le  
 » citant au consistoire : quoiqu'il n'y eût à la  
 » Cour pas plus de consistoire que de messe.  
 » Le pauvre homme fut amené ; le Roi prit  
 » une robe & un rabat de Prédicant ; d'Ar-  
 » gens , l'auteur des lettres Juives , & un Ba-  
 » ron de Pöllnitz , qui avoit changé trois ou  
 » quatre fois de religion , se revêtirent du  
 » même habit : on mit un tome du Diction-  
 » naire de Bayle sur une table en guise d'é-  
 » vangile , & le coupable fut introduit par  
 » deux grenadiers devant ces trois Ministres  
 » du Seigneur. Mon frere , lui dit le Roi , je  
 » vous demande au nom de Dieu sur quel Hé-  
 » rode vous avez prêché ? Sur Hérode qui fit  
 » tuer tous les petits enfans , lui dit le bon  
 » homme : je vous demande , ajouta le Roi ,  
 » si c'étoit Hérode premier du nom , car vous  
 » devez savoir qu'il y en a eu plusieurs ?  
 » Le Prêtre de village ne fut que répondre.  
 » Comment , dit le Roi , vous osez prêcher  
 » sur un Hérode , & vous ignorez quelle étoit  
 » sa famille ? Vous êtes indigne du saint mi-  
 » nistère : nous vous pardonnons cette fois ;  
 » mais sachez que nous vous excommunie-  
 » rons , si jamais vous prêchez contre quel-  
 » qu'un sans le connoître. Alors on lui déli-

» vra sa sentence & son pardon ; on signa trois  
 » noms ridicules , inventés à plaisir. Nous al-  
 » lons demain à Berlin , ajouta le Roi , nous  
 » demanderons grace pour vous à nos freres ,  
 » ne manquez pas de nous venir parler. Le  
 » Prêtre alla dans Berlin chercher les trois  
 » Ministres , on se moqua de lui ; & le Roi ,  
 » qui étoit plus plaisant que libéral , ne se sou-  
 » cia pas de payer son voyage. Frédéric gou-  
 » vernoit l'église aussi despotiquement que l'é-  
 » tat ; c'étoit lui qui prononçoit les divorces  
 » quand un mari & une femme vouloient se  
 » marier ailleurs. Un Ministre lui cita un jour  
 » l'ancien Testament au sujet d'un de ces di-  
 » vorces ; Moïse , lui dit le Roi , menoit les  
 » Juifs comme il vouloit , moi je gouverne  
 » mes Prussiens comme je l'entends. »

Cette brochure est encore au nombre de  
 celles dont je ne puis vous faire un extrait  
 étendu. En voilà assez pour vous en donner  
 une idée. J'acheverai de la caractériser en vous  
 transcrivant la ligne qui la termine :

Les Prêtres canoniseroient Cartouche dévôt.

On vient de répandre ici le *prospectus* d'un  
 ouvrage qu'on y annonce comme le plus in-  
 téressant & le plus singulier qu'on ait jamais  
 vus en ce genre. Il le sera certainement en  
 effet. Ce sont les *Mémoires, voyages & décou-*  
*vertes du Comte de Benyowsky, né Magnat de*  
*Hongrie, & de Pologne, un des Chefs & Maré-*  
*chal de la Confédération de Pologne, &c.* Ils for-  
 meront trois volumes in-4to avec près de

soixante planches en taille-douce, par souscription. Le prix est de trois guinées pour chaque édition soit en françois soit en anglois, que l'on fait à Londres, dans ce pays libre & philosophique, sans être mutilée par la tyrannie d'une police despotique ou d'une censure bigote. On dit que le Comte de Benyowsky lui-même y préside, mais un des officiers qui l'ont suivi dans ses expéditions, M. Schreiber, paroît seul. Ce fut en vain, dit cet Editeur, que la malignité de la jalousie aveugle, ou du ressentiment de la partialité, tâcha d'étouffer l'éclat d'un homme qui sera admiré à juste titre par la postérité, comme un des premiers héros de notre siècle.... Les Actions du Comte de Benyowsky, son grand génie, son caractère, ses lumières, son courage, sa fermeté, ses entreprises & la noblesse de sa conduite, sont des titres d'une supériorité trop au-dessus du commun, pour ne pas exciter la jalousie de ces petits génies, de ces âmes de boue, dont fourmillent les Cours des grands. Mais lorsqu'on agit ouvertement, comme le Comte de Benyowsky, à la face de l'univers, la vérité ne manque jamais de triompher, la calomnie est terrassée avec l'opprobre qu'elle mérite, & le public ne manque pas alors de porter un jugement juste & inébranlable en dépit des efforts de la cabale.

La célèbre courtisane Longeau a passé des B.... (Boudoirs, si vous voulez) de Paris, sur le théâtre de Bordeaux où une taille majestueuse, une figure imposante, un organe vigoureux & quelques complaisances pour les oracles du parterre, lui ont procuré des succès. Un officier qui desiroit faire l'épreuve



des qualités que la renommée accorde à cette belle , lui demanda une nuit par un billet fort laconique où il lui proposoit cinq louis & cinq baisers. Longeau , dit-on , lui renvoya son billet doux , avec cette apostille : *Tout double ou rien.* On a accordé à cette aventure les honneurs de la poésie : voici comme le narrateur en donne le dénouement :

D'armance étoit gascon , les gens de son pays  
Ont la réflexion très-preste.

Pour ne point demeurer en reste ,  
En écus bien sonnans il charge dix louis ,  
Sur un Aliboron d'une encolure forte ,  
Et le fait conduire à la porte  
De la gracieuse Laïs.

Un billet doux , mais un peu lesté  
Accompagnoit encor le robuste étalon ;  
La Belle l'ouvre & lit... *Beauté céleste ,  
Voici les dix louis ; si vous le trouvez bon ,  
Le Porteur est en bas , qui vous dira le reste.*

Le jeune militaire que l'on dit être le Chevalier de Saignes , n'aura pourtant pas apparemment été assez dupe pour abandonner au baudet tous les droits attachés à un cadeau de dix louis.

On voit encore de temps en temps éclore quelque bon vaudeville. Je vous transcrirais celui de M. Baudrais , intitulé : *Le siècle présent* , s'il n'étoit d'une longueur extrême. En voici le refrain :

Toujours fronder , toujours médire ;  
Des Chansonniers tel est le goût

Pour moi, j'abjure la satire  
Et fais me contenter de tout.

L'auteur passe en revue toutes les découvertes nouvelles : le *bateau volant*, le *sourcier Bleton*, le *globe aërostatique*, le *Magnétisme-animal*, &c. & les fronde avec esprit quoiqu'il ait l'air de les approuver. Le couplet suivant est le plus agréable de tous.

Peintres , Orateurs & Poètes  
Historiens , Romanciers ,  
Et les Journaux , & les Gazettes ,  
Tous moralisent volontiers :  
Chaque jour voit naître un Programme  
Dont la vertu seule est l'objet ;  
Chaque jour voit tomber un Drame  
Dont la vertu fut le sujet.

*De Versailles , le 9 juin 1784.*

LE bureau des affaires étrangères est sérieusement occupé du traité d'alliance qui nous a été proposé par les Etats-généraux. M. Gerard de Rayneval qui a été chargé d'en rédiger le projet a de fréquentes conférences avec M. de Brantzen, notre ministre est fermement déterminé à maintenir la constitution batave & toutes les constitutions possibles, à empêcher une nouvelle distribution des propriétés politiques & à prévenir les changemens dont l'Europe est menacée. Il reste à savoir si cette généreuse résolution ne se trouvera pas trop en contradiction avec ce que

nous prescrivent notre situation, celle de nos alliés & ce précepte : *Minima de malis*. Au milieu des fêtes dont le Roi de Suede va être accablé, on espere donner la dernière main à la formation de cette ligue qui rassemble ici plusieurs fortes têtes & qui devrait, pour soutenir l'équilibre fortement ébranlé, détacher l'Angleterre de la Russie & l'amener de notre bord. On prétend que le Roi de Prusse nous presse de déployer nos drapeaux; on continue de garnir les frontières d'hommes & de munitions; mais M. de Vergennes se flatte toujours d'arranger les choses à l'amiable. Vous aurez beau faire, disoit dernièrement un grand personnage, *c'est à Vienne que le sort de l'Europe sera décidé*. Joseph tient dans ses mains & la mèche qui peut embraser les quatre coins du continent, & le baume salutaire qui y rétablira le calme.

Les Hollandois animés par l'espoir d'être soutenus, font bonne contenance. Ils ont rappelé leurs défenseurs, des montagnes de la Suisse, & des champs de la Germanie. Ils font recruter de toutes parts les troupes de la république, en ce moment de 40,000 hommes, seront portées, à ce que l'on assure à soixante & dix mille hommes.

Le Ministre de la guerre a éprouvé des désagrémens très-sensibles au sujet de la dernière promotion. Les mécontentemens qu'elle a causés parmi les militaires ne sont point encore apaisés. On reproche particulièrement à M. de Ségur d'avoir compris au nombre des Lieutenans-généraux un Officier forcé; il y a

quelques années, de quitter son corps. Les plaignans ont réussi à faire parvenir au Roi un mémoire à ce sujet. Ils prétendent y prouver que la Comtesse de Blot en possession, comme l'on fait, de la confiance intime du Ministre de la marine, a fait une grande partie des nominations & que ses protégés n'étoient pas ceux du Dieu Mars. S. M. en a parlé avec beaucoup de vivacité aux deux Ministres, & leur a déclaré qu'elle ne vouloit pas que ces intrus fussent jamais employés dans ses armées. Il en est sans doute plus d'un qui ne sera pas fâché de servir d'une autre maniere.

*De Versailles, le 10 juin 1784.*

Le Roi de Suede est arrivé dans des circonstances très-favorables aux plaisirs qui devoient naître sous ses pas. Le jeune Dauphin est dans un état fort triste, & cela, assure-t-on, parce que cette valetaille de Médecins qui l'entoure, d'êtres rampans & adulateurs qui le soignent, pour rendre cet enfant plus digne des baisers de sa mere, ont fait rentrer les gales qui lui couvroient le visage, & qui, quoique naturelles à tous les enfans, étoient très-ignobles sur une tête si auguste. Vils courtisans! si le fait est vrai, il faudroit un carcan pour en faire justice : ils sont au moins coupables d'ignorance.

L'Archevêque de Toulouse, moitié philosophe, moitié pere de l'église & toujours occupé des moyens de concilier les intérêts de



la société avec ceux du corps dont il est membre, a rédigé son grand projet de réforme monastique. Il y adoucit la proscription que les lumières du siècle ont déjà prononcée & exécuteront tôt ou tard dans tous les pays de l'Europe, contre les apôtres du fanatisme & de la superstition, sangsues pernicieuses qui sucent les propriétés des citoyens utiles, & attaquent sans cesse la plus précieuse de toutes, celle du droit de penser & de chercher la vérité. M. de Brienne propose de réunir sous un même régime & un même habillement, les Bénédictins, les Bernardins, les Genovesains, les Oratoriens & les Doctrinaires. La direction temporelle de ces couvens seroit soumise à l'inspection de Commissaires. Les religieux se livreroient à diverses occupations utiles & particulièrement à l'éducation de la jeunesse. On pourvoiroit à la subsistance & à l'entretien des membres qui ne sont bons qu'à prier Dieu; mais le principal emploi des revenus des différens Monasteres seroit de fonder des colleges & de fournir des moyens aux sujets qui, se destinant à l'état ecclésiastique, se trouvent privés des facultés nécessaires pour y entrer honorablement & pour acquérir les connoissances sans lesquelles un Prêtre n'est qu'un frêlon dangereux pour la société.

### LE MIDI DE PARIS.

Il est midi : c'est l'heure où Clémentine  
Vient se montrer dans le palais royal;

Au même lieu maint bourgeois s'achem  
 Pour y régler sa montre qui va mal.  
 Dans le fallon d'un grand qui le protege  
 Je vois entrer l'intrigant Selicourt :  
 Vers l'autre obscur où Thémis tient le sieg  
 L'Avocat marche & le Procureur court ;  
 Chemin faisant , le plaideur les assiege :  
 Maint grand Seigneur demande *s'il est jour*  
 Plus d'un gascon se dit , où dinerais-je ?

### L'ARGENT BIEN PLACÉ.

Chez moi , dans un fauteuil , près d'un foyer ardent ;  
 De l'hiver en courroux je bravois la puissance ,  
 Multiplions ma jouissance ,  
 Me suis-je dit alors ; soulageons l'indigence ,  
 Ainsi je tire & même en conscience ,  
 Double intérêt de mon argent.

*De Paris , le 12 Juin 1784.*

Il faut , en vérité , que la vanité gourmande  
 étrangement tous nos Messieurs d'esprit & de  
 talent. Les musées , les loges & tant d'autres  
 cotteries de parfaite égalité , de candeur , &c.  
 ne peuvent satisfaire l'extrême passion qu'ont  
 ces Messieurs de se faire entendre : les voilà  
 qui viennent enfin d'établir leurs tréteaux dans  
 le Waux-hall du fauxbourg S. Germain. Bornés  
 à l'admiration d'un auditoire trop peu nom-  
 breux , dans leurs chambres closes , le petit  
 nombre d'esprits sains que le hasard y condui-  
 soit , en tempéroit les applaudissemens ; au lieu  
 que dans cette salle vaste & sonore , les bar-

« Ébéniers 'ont fait merveilles. Le détail  
 « bel assemblage a quelque chose de si  
 « ux, sur-tout de si philosophique, donné par  
 « des vénérables membres, que ce seroit  
 « meurtre de ne vous en faire qu'une sèche  
 « alyse. En voici donc l'exacte relation, telle  
 « e l'a donnée M. Roucher.

« Une société composée de savans, de litté-  
 « rateurs & d'artistes célèbres, vient de don-  
 « ner une fête publique au Waux-hall de la  
 « foire S. Germain. Ce local, dont le seul as-  
 « pect donne l'idée d'une fête, étoit éclairé  
 « par un grand nombre de lustres. Au fond  
 « de la salle ovale, vis-à-vis l'entrée, étoit  
 « placé un grand tableau en transparent peint  
 « par M. Monnet, allégorique à l'institution  
 « de la Société; il représente les muses occu-  
 « pées à tailler un rocher pour en former un  
 « temple, avec cette devise : *De leurs travaux*  
 « *naîtra leur gloire*. Sur un des côtés de l'ovale  
 « que décrit la salle, étoit dressée une table,  
 « derriere laquelle les différens membres de  
 « la société qui devoient faire des lectures,  
 « étoient assis : vis-à-vis d'eux les Dames étoient  
 « placées sur des gradins en amphithéâtre, &  
 « les hommes sur des banquettes rangées dans  
 « le pourtour de la salle. »

« La galerie supérieure étoit éclairée de mé-  
 « me que l'inférieure; à l'un de bouts vis-à-  
 « vis de l'entrée, on avoit formé un salon de  
 « Peinture, de Sculpture & d'Architecture,  
 « où étoient exposés les ouvrages des plus cé-  
 « lebres artistes, membres de cette société,  
 « tels que Mrs. Vernet, Greuze, Houdon,

Houel, Monnet, Notté, Feffard, Gaucher, Godefroi & Couasnon. »

» Vis-à-vis le fallon des arts on avoit placé un orchestre militaire destiné à annoncer le commencement de la fête & à former une musique de table pendant le banquet. »

» La fête a commencé à huit heures par une symphonie militaire ; ensuite on a ouvert la séance académique dans l'ordre suivant :

1°. M. le Comte de Milly, de l'académie des sciences, Président de la Société, a lu un discours pour servir de prologue aux lectures qui devoient suivre, & par lequel il a annoncé au public l'objet de la fête.

2°. M. le Changeux a lu plusieurs fables de sa composition, qui ont reçu de grands applaudissemens. 3°. M. Roucher a récité une

ode sur le rétablissement de la Marine Française sous Louis XVI. 4°. Pour éviter toute

espece de monotonie, on a interrompu les lectures par une symphonie concertante, laquelle a été exécutée par les musiciens &

les virtuoses les plus célèbres de cette capitale. 5°. Les lectures ont recommencé par un poëme qui a pour titre : *Les amours d'Aucassin & de Nicolette*, par M. Imbert.

Cet ouvrage plein de grace, d'esprit & de naïveté, a excité une sensation qui lui promet un grand succès quand son auteur voudra le publier. 6°. On a lu un morceau

sur l'origine de la société générale, par un de ses membres, qui n'a pas voulu être nommé. 7°. M. Nogaret a lu un conte en vers de

sa composition qui a été très-applaudi. »



» Enfin la séance académique s'est terminée  
 » par une ode sur la navigation aérienne,  
 » composée pour cette fête par M. Roucher,  
 » à la gloire de M. Montgolfier, & des pre-  
 » miers navigateurs aériens, Mrs. Pilâtre &  
 » d'Arlande. »

» La musique a repris ensuite, & l'on a eu  
 » le plaisir d'entendre M. Laïs, Mlle. Vaillant,  
 » Mrs. Kreyser & Duport, &c. »

» Après le concert, l'assemblée s'est tranf-  
 » portée dans la galerie supérieure pour y jouir  
 » des ouvrages qui composoient le salon d'ex-  
 » position. Pendant qu'on les examinait, on a  
 » dressé de grandes tables en fer à cheval  
 » dans le pourtour de la salle ovale, où la  
 » séance académique s'étoit tenue. Le premier  
 » rang de tables étoit élevé d'environ trois pieds  
 » au-dessus du sol, une seconde table aussi en  
 » fer à cheval & parallèle à la première,  
 » étoit placée plus bas & au milieu de la salle.  
 » Lorsque tout a été prêt & le banquet servi,  
 » la compagnie est descendue & toutes les  
 » tables ont été remplies, les hommes & les  
 » Dames entremêlés, ce qui a formé le coup-  
 » d'œil le plus agréable. La musique militaire  
 » s'est fait entendre, & n'a discontinué que  
 » pour faire place à différentes lectures, qui  
 » ont été faites pendant le repas, & à la voix  
 » de Mlle. le Vaillant, qui, à la fin du souper,  
 » a chanté un air françois. »

» Enfin, on s'est levé de table à minuit, les  
 » Dames ont passé dans les galeries inférieures  
 » pour faciliter l'enlèvement des tables, & la  
 » salle à manger a été changée dans un instant

en une salle de bal très-belle & très-éclairée.  
 La danse a continué jusqu'au grand jour.  
 Tout s'est passé dans le plus grand ordre &  
 sans le moindre accident. „

Qu'on s'étonne, qu'on s'indigne après cela du  
 constant succès de la Folle journée de M. C.  
 de B. quand des Savans, des Littérateurs, des  
*Artistes célèbres* forment de pareilles orgies, &  
 de plus, les annoncent gravement au public !  
 des farces ne sont-elles pas dignes du temps  
 où ils vivent & du pays qu'ils habitent ? l'auteur  
 de *Figaro* en est si convaincu, qu'il l'a sans  
 façon déclaré dans le dernier couplet du vau-  
 deville qui termine sa piece : mais comme cette  
 clôture chantante renferme à-peu-près les plus  
 précieuses des maximes, de morale, de politesse  
 & d'honneur dont l'auteur l'a tissée, c'est vous  
 mettre à même de porter un jugement de la  
 piece que de vous transcrire ce vaudeville  
 dans son entier en attendant son impression.

#### B A S I L E.

Cœurs sensibles, cœurs fideles  
 Qui blâmez l'amour léger,  
 Cessez vos plaintes cruelles ;  
 Est-ce un crime de changer ?  
 Si l'amour porte des ailes,  
 N'est-ce pas pour voltiger !

#### F I G A R O.

Triple dot, femme superbe,  
 Que de biens pour un époux !  
 D'un Seigneur, d'un Page imberbe,  
 Quelque sot seroit jaloux.

( 240 )

Du latin d'un vieux proverbe  
L'homme adroit fait son profit ;  
*Gaudeant bene nati.* —

B A S I L E.

Non.... *Gaudeat bene Nanti.*

L E C O M T E.

Qu'un mari sa foi trahisse ,  
Il s'en vante & chacun rit ;  
Que sa femme ait un caprice ,  
S'il l'accuse on la punit :  
De cette absurde injustice  
Faut-il dire le *pourquoi*  
Les plus forts ont fait la loi.

F I G A R O.

Jean, Janot , jaloux risible ,  
Veut unir femme & repos ;  
Il achete un chien terrible ,  
Et le lâche en son enclos :  
La nuit quel vacarme horrible !  
Le chien court , tout est mordu ,  
Hors l'amant qui l'a vendu.

L A C O M T E S S E.

Telle est fiere & répond d'elle ,  
Qui n'aime plus son mari ;  
Telle autre presqu'infidelle ,  
Jure de n'aimer que lui.  
La moins folle , hélas ! c'est celle  
Qui s'éveille en pensant bien  
Sans oser jurer de rien.

M A R C E L L I N E.

D'une femme de Province ,

A qui les devoirs sont chers ;  
Le succès est assez mince :  
Vive la femme aux grands airs !  
*Semblable à l'écu du Prince ,*  
*Sous le coin d'un seul époux ,*  
*Elle sert au bien de tous.*

FANCHETTE.

Robin me dit en cachetté :  
Si l'amour t'étoit connu ,  
Que ton sein , jeune Fanchette ,  
De plaisir seroit ému !  
Dans tous les yeux il te guette....  
Je l'ai donc vu , cher Robin ,  
Dans les yeux de Chérubin.

CHÉRUBIN.

Sexe aimé , sexe volage ,  
Qui tourmentez vos beaux jours ;  
Si chacun de vous dit rage ,  
Chacun vous revient toujours.  
Le Parterre est votre image ,  
Tel paroît le dédaigner ,  
Qui fait tout pour le gagner.

MARCELLINE.

Chacun fait la tendre mere  
Dont il a reçu le jour ;  
Tout le reste est un mystère ,  
C'est le secret de l'amour.

FIGARO.

Ce secret met en lumière ,  
Comment le fils d'un butor  
Vaut souvent son pesant d'or.  
Tome XVI.



## S U S O N.

Si ce gai , ce fol ouvrage  
 Renfermoit quelque leçon ,  
 En faveur du badinage  
 Faites grace à la raison :  
 Ainsi la nature sage  
 Nous conduit dans nos desirs ,  
 A son but par les plaisirs.

## B R I D E - O I S O N.

Or, Messieurs, la Comédie  
 Que l'on juge en cet instant,  
 Sans erreur, nous peint la vie  
 Du bon peuple qui l'entend.  
 Qu'on l'opprime, il peste, il crie,  
 Il s'agite en cent façons ;  
 Tout finit par des Chançons.

Et c'est aussi ce qu'a produit la Folle-jour  
 née : quelques esprits délicats ou simplement  
 malins ne se sont point bornés à en rire. M. le  
 V. de C. entr'autres a lancé contre le figuré  
 une douzaine de couplets qu'il ne dit qu'à ses  
 amis, & dont M. C. de B. ne verroit pas la  
 publicité sans beaucoup d'humeur & de mortifi-  
 cation. Ne les ayant qu'à peine entendus  
 je n'ai pu retenir que le finale de l'un d'eux  
 qui dit assez ce que sont les autres.

On connoit de ces Duchesses,  
 Qui se livrent à leurs laquais ;  
 Qui, même, ont eu Beau...

Le Conteur continue à divertir nos cercles

Voici un échantillon des traits qui composent le troisieme cahier.

» Les comédiens François dont la salle nouvellement bâtie, fauxbourg S. Germain, n'est pas éloignée de l'église S. Sulpice, ont été incommodés du son des cloches de cette paroisse. Ils ont fait des représentations au curé pour l'empêcher de faire sonner les cloches pendant l'heure du spectacle. Le curé a reçu le placet, en a ri, & les cloches ont toujours été leur train. »

» .... Dieu forma le monde, puis il se reposa. Mille ans après, il créa l'Espagne : c'est le pays le plus nouveau de la terre. On diroit qu'il sortit hier du néant, tant sa politique, ses arts, ses finances, ont resté en arriere. Pour rétablir cette Monarchie, il faudroit abolir l'inquisition, diminuer le clergé, ouvrir les cloîtres, fermer les mines, abandonner l'Amérique, défricher les campagnes, augmenter les manufactures, construire des asyles, des chaussées, paver les villes, épurer la religion, étendre le commerce ; c'est-à-dire qu'il faudroit que l'Espagne ne fût plus l'Espagne. Le théâtre ressemble à la nation : il est aussi grave qu'elle. On y joue les mysteres en personnes. J'ai vu crucifier le Christ sur la scene ; un bouffon fait le rôle du bon Dieu, & une prostituée se donne pour la mere du Messie. On y voit descendre des armées d'anges ; mais comme ces esprits sont des Espagnols, ils sont si noirs, qu'on les prendroit pour des démons. Les saints y font très-comique.

„ ment leur personnage. J'y ai vu un S. An-  
 „ toine si fécond en quolibets , que jamais  
 „ on ne l'eût soupçonné d'avoir passé sa vie  
 „ dans les forêts & dans la pénitence. Le  
 „ S. Pierre de ce théâtre est un gros réjou qui  
 „ passe une partie de la journée à boire : on  
 „ me dit à ce sujet, qu'un jour de représen-  
 „ tation où toute la cour céleste devoit pa-  
 „ roître, il oublia les clefs du paradis au ca-  
 „ baret, de maniere qu'on ne put finir la  
 „ piece parce que Dieu & les saints se trou-  
 „ verent enfermés. „

„ Lorsque M. de Silhouette fut nommé con-  
 „ trôleur général, il écrivit à sa mere retirée  
 „ à Saintes : ..... *Ma mere, il y a trois jours que*  
 „ *je possède ce que j'ambitionnois depuis vingt*  
 „ *ans. Je donneroie dès aujourd'hui la moitié de*  
 „ *ce qu'il me reste à vivre, pour n'avoir pas réussi.*  
 „ *La place m'épouvante, la Cour me persécute,*  
 „ *la ville m'obsede; il faut que dans ma position,*  
 „ *je fasse des sottises, & peut-être ne me laissera-*  
 „ *t-on pas le temps de les réparer.* Dans la réalité  
 „ le tumulte de la Cour qu'il ne connoissoit  
 „ pas ne lui permettoit pas de faire le métier  
 „ qu'il connoissoit très-bien. Il lui manquoit  
 „ l'habitude de juger les hommes. „

Je vous ai dit, Monsieur, que le *Courier*  
*de l'Europe* avoit changé de rédacteur. On  
 ignore les motifs qui ont déterminé M. Serres  
 de la Tour à abandonner son enfant, mais ceux  
 de nos regrets ne sont point équivoques. On  
 les voit consignés sur le registre des abon-  
 nés ; on les verra sans doute également sur  
 celui de la nouvelle feuille que M. de la Tou-  
 raine a

entreprend. Déjà beaucoup de souscripteurs ont signifié leur renonciation au *Courier de l'Europe* pour s'abandonner à la *Gazette britannique des finances & du commerce*. Ce titre annonce des limites que l'auteur se propose de franchir souvent. On a reproché aux premiers numéros, une grande quantité de fautes typographiques, inconvénient difficile à éviter quand on se sert d'ouvriers qui ne savent pas un mot de la langue sur laquelle ils travaillent, mais le quatrième numéro est déjà beaucoup plus correct. D'ailleurs que doit chercher le lecteur ? des rapports véridiques, des observations exactes, des vues saines ; & M. de la Tour joint à tout cela un style facile, clair, précis & une manière toujours agréable & piquante.

On trouve dans les *Mémoires de Voltaire* que je vous ai annoncés, l'extrait d'une relation que le Roi de Prusse lui envoya de son voyage à Strasbourg. Elle est faite avec cette gaieté & cette facilité que l'on admire dans tous les ouvrages de ce genre du Philosophe de Sans Souci.

» Les uns nous prenoient pour des Rois ,

» D'autres pour des filoux courtois ,

» D'autres pour gens de connoissance ,

» Par fois le peuple s'attroupoit ,

» Entre les yeux nous regardoit ,

» En Badauts curieux remplis d'impertinence. »

» Le maître de poste de Kehll nous assura

» qu'il n'y avoit point de salut sans passeport....,

» les armes prussiennes que j'avois sur mon



„ cachet nous seconderent merveilleusement ;  
 „ nous arrivâmes à Strasbourg , & le Cor-  
 „ saire de la Douane & le Visiteur parurent  
 „ contens de nos preuves. „

„ Ces scélérats nous épioient ,  
 „ D'un œil le passeport lisoient ,  
 „ De l'autre lorgnoient notre bourse :  
 „ L'or qui toujours fut de ressource ,  
 „ Par lequel Jupin jouissoit  
 „ De Danaë qu'il careffoit :  
 „ L'or par qui César gouvernoit  
 „ Le monde heureux par son empire :  
 „ L'or plus Dieu que mars & l'amour ;  
 „ Le même or fut nous introduire  
 „ Le soir dans les murs de Strasbourg. „

*Lettre au Jurisconsulte qui ne me juge pas fondé  
 à casser mon mariage.*

OH ! Monsieur le Jurisconsulte ! vous avez  
 de l'éloquence , du raisonnement : mais vos  
 conclusions sont cruelles. En admettant que  
 par mon mariage je me suis trouvée complé-  
 tement dupe en amour & en fortune , vous tenez  
 le marché bon ! cela est fort. Et vous pronon-  
 cez avec un sang-froid bien barbare ! vous  
 me condamnez à garder mon mari , comme un  
 médecin conseille la promenade au malade qu'il  
 a guéri. Il me paroît , Monsieur , qu'il vous  
 en coûte moins pour prononcer qu'il n'en  
 coûte pour se soumettre à vos décisions. Moi  
 Monsieur , vous m'envoyez à mon mari , sans  
 trouble , sans émotion ! comme si vous ne le

tiez pas toute la force de ce que vous dites.  
En vérité , je vous soupçonnerois d'être  
garçon.

Mais , Monsieur , si j'étois Jurisconsulte  
comme vous , il me semble que je réfuterois  
aisément votre délibération. Car enfin , moi ,  
dupe en amour & en fortune , vous me com-  
parez à un mari qui a pris une femme fardée.  
Mais ce mari , bien loin d'être aussi lésé que  
moi , trouve au moins quelque chose sous le  
fard qui l'a tompé. Moi , je ne trouve rien ,  
absolument rien. Vous voyez bien qu'il y a  
de la folie à nous comparer l'un à l'autre. Vous  
comparez aussi mon marché à l'achat d'un coup  
de filet qui peut amener beaucoup ou point  
de poisson. Ah ! Monsieur , je ressemble bien  
moins au marchand qui achete le coup de  
filet qu'au poisson qui s'y trouve pris.

Je vous remercie pourtant de votre délibé-  
ration ; car il faut toujours être poli. Peut-  
être quelqu'autre Jurisconsulte m'en donnera-  
t-il une plus consolante , la vôtre m'a néan-  
moins appris ce que c'est qu'un marché *aléa-*  
*toire* , dont j'ignorois jusqu'au nom , quand j'ai  
conclu mon mariage ; c'est donc là de ces  
marchés qu'on nomme *aléatoires*. Je m'en res-  
souviendrai , Monsieur , & je voudrois bien  
l'avoir su plutôt , mais il vaut mieux tard que  
jamais. Au reste , je vous jure que je ne signe-  
rai jamais rien , qu'on ne m'ait bien assuré  
auparavant que le contrat n'est pas *aléatoire*.

De Paris, le 16 Juin 1784

DANS la disette où nous sommes de bons ouvrages nouveaux, il faut bien vous entretenir de ceux qui ont au moins le mérite de la médiocrité : je veux parler d'une brochure qui vient de paroître sous le titre de *Considérations politiques* : c'est probablement le coup d'essai d'un jeune homme impatient de produire. On s'apperçoit à la lecture que son style n'a pas eu le temps de se mûrir & de s'épurer de ce verbiage qu'on goûtoit assez dans le siècle de Scuderi, mais qu'un meilleur goût a banni pour toujours de la littérature. L'abondance des mots est regardée aujourd'hui avec raison comme une preuve de la stérilité des idées ; le génie de Montesquieu étoit sans doute doué d'une heureuse fécondité, & personne n'a eu le talent de dire plus de choses en moins de mots ; l'esprit des loix est le précis de tout ce qu'ont dit les écrivains de toutes les nations sur cette matière : je voudrois donc que notre auteur s'accoutumât à resserrer davantage ses idées en prenant moins de ton de la dissertation pour être lu avec plaisir ; il faut glisser sur tout ; le lecteur aime qu'on lui laisse quelque chose à deviner, la pesanteur l'ennuie autant qu'elle mortifie son amour-propre. Pourquoi s'occuper aussi de questions oiseuses ? on passe cela dans les cercles, mais c'est si maussade dans un livre ! à quoi bon, par exemple, commencer un ouvrage politique par demander s'il est permis

d'écrire sur la politique ? L'ouvrage même n'est-il pas une réponse à cette question inutile ; l'auteur croit-il le lecteur assez patient pour lire ce chapitre d'un bout à l'autre ? ce seroit en vérité lui supposer trop d'indulgence. Cette dissertation, il est vrai, nous amène à un portrait de la fin du regne de Louis XV, qui est tout ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage, & que vous verrez avec plaisir.

«... Je suppose donc qu'il ait existé ou qu'il existe dans quelque partie du globe une grande nation qui ait eu, depuis des siècles, la réputation d'être active, industrieuse, loyale, fidelle à ses Rois, & valeureuse ; je suppose qu'après avoir brillé du plus grand éclat, & fondé de puissantes colonies, cette nation, éternuée par ses succès mêmes, & jalouée par les peuples voisins, se soit vue forcée de terminer des guerres ruineuses par des sacrifices considérables. »

« Au moment où elle commençoit à respirer & à se rétablir de ses pertes, je la vois entraînée dans de nouvelles guerres, dont les unes ont un succès équivoque, & les autres ne sont marquées que par des désastres accumulés ; les armées sont détruites, les flottes anéanties, les possessions les plus précieuses sont perdues ; en un mot, malgré quelques éclairs de bonheur, le découragement est général & absolu !... Ces désastres enfantent des impôts accablans ; soit incapacité, soit brigandage, le désordre des finances monte au dernier période ; les engagements les plus solennels sont violés ; la mauvaise foi des adminis-



trateurs réduit les peuples au désespoir, & porte le coup mortel au crédit public, sans rétablir les finances : la discorde, les divisions intestines viennent ajouter à ce déluge de maux des maux plus cruels encore ; les esprits s'aigrissent & s'égarent ; il s'établit une lutte opiniâtre & scandaleuse entre les dépositaires du pouvoir & les dépositaires des loix : ceux-ci succombent, & plaints par les restes languissans de cette nation, ils ne sont pas cependant eux-mêmes à l'abri de justes reproches. »

» La magistrature entière est anéantie ; à cette époque, la terreur s'empare de tous les esprits ; les loix sont muettes ou balbutient ; elles ont perdu leur majesté : l'Etat entier succombant sous le poids de ses maux, est dans les convulsions de l'agonie, & si, par intervalles, il paroît un peu plus calme, c'est le silence de la rage !... »

» Les nations, jadis si jalouses de la prospérité de cet empire, ne le comptent plus au rang des puissances ; elles font de nouvelles divisions du globe, & se partagent des royaumes entiers, sans daigner seulement en prévenir cet état moribond. »

» Enfin, pour mettre le sceau à l'excès de ses malheurs, les mains auxquelles les destins avoient confié les rênes de l'empire, découragées & rebutées par toutes ces secousses, les abandonnant & les laissant flotter au hasard, elles tombent dans des mains débiles & indignes de les toucher. A cette cruelle époque, le colosse politique, renversé dans la

sange , est prête d'expirer ; ce n'est plus qu'une ombre , qu'un vain fantôme... »

Si toute la brochure étoit écrite sur ce ton là , je me garderois bien d'en blâmer le style , je dirois tout au plus qu'il n'est pas le style de la chose , qui est absolument nécessaire dans ces sortes de matieres ; mais notre jeune auteur se relâche si cruellement vers le milieu de l'ouvrage , il devient si paresseux , il prouve si évidemment qu'il a besoin de faire des efforts dans les commencemens , que le lecteur jugera qu'il méritoit bien une petite correction : je voudrois aussi que l'auteur fît un peu moins l'enfant. Qu'étoit-il nécessaire de nous dire , de nous protester qu'il ne connoissoit pas le Comte de Thelis , & par conséquent qu'aucun motif d'intérêt ne dirigeoit sa plume lorsqu'il proposoit de lui ériger une statue comme instituteur des écoles militaires , avec cette inscription : *Regi patrio , militi patrio* , & au-dessous : *Louis XVI* , bienfaiteur des écoles nationales & militaires. J'observe premièrement que pour proposer d'ériger des statues , il faut peut-être soi-même en avoir mérité une , & en second lieu , que celui qui peut être soupçonné d'intérêt dans une proposition semblable , n'a ni le ton ni la voix pour la faire.

Les *Mémoires* du Vicomte de Barjac sont assez avantageusement connus pour qu'on reçoive avec reconnoissance tout ce qui sort de la même plume : Olinde vient d'éclorre sous ces heureux auspices. A peine compte-t-elle quelques mois , & je suis assuré qu'elle a déjà

beaucoup d'amans. Lisez-la & dites si vous pouvez vous défendre de l'aimer. Elle s'exprime si agréablement , elle plaisante avec tant de finesse, elle conte avec tant de rapidité, elle évite si soigneusement de raisonner qu'on ne peut se lasser de l'entendre. Cet ouvrage quoique absolument dans un autre goût peut servir de pendant aux *Liaisons dangereuses*; ici l'on démontre d'une manière non équivoque les périls où nous entraînent les liaisons que l'on contracte légèrement. Les exemples sont d'autant plus effrayans qu'ils paroissent être puisés dans les mœurs du jour, & que les portraits des personnages qui y figurent, sont copiés trait pour trait des originaux qu'on a vus dans ce temps de corruption jouer un grand rôle sur le théâtre du monde. Dans Olinde l'auteur s'attache à dépeindre les agrémens de la société; il paroît à la vérité tenir plus à la secte d'Épicure qu'à celle des Stoïciens, mais y a-t-il grand mal à cela? L'homme n'a-t-il pas besoin de se distraire du malheur d'être? Sera-ce en se refusant toute espece de plaisir qu'il y parviendra? Maupertuis en raisonnant a beau nous prouver qu'oui, la nature en jouant nous dit que non, & j'aime à suivre son attrait. Angélique toute pétillante de vivacité, toute aimable, toute étourdie, joue le premier rôle dans ce roman. Elle interprète à la façon du Chevalier de Boufflers le proverbe qu'en amour le cœur fait tout & s'en trouve bien. Son pere y joue le second, il est si bon homme; si peu défiant; il se repose si volontiers sur son étoile, de la conservation de la

fidélité conjugale , qu'on fait gré à sa femme de coucher avec M. de Thesaunais , & à sa maitresse de le tromper encore plus cruellement : Florimond fait aussi très-bien son personnage dans cette brochure ; sa déclaration d'amour à Angélique est assez plaisante : voici comme il s'exprime.

» Mademoiselle Angélique , s'il s'agissoit d'a-  
 » mour entre nous , je laisserois au temps à  
 » vous prouver ce que je vaux ; mais il s'a-  
 » git de mariage , alors nous nous devons une  
 » mutuelle franchise. Je suis homme de qua-  
 » lité , homme d'esprit , homme d'honneur ,  
 » homme d'ordre , homme de société ; je ne  
 » fors jamais ; vous n'aurez d'autres femmes  
 » de chambre que moi. On vous dira que je  
 » suis ennuyeux , cela peut être pour ceux  
 » qui le disent ; mais cela ne fera jamais pour  
 » vous. J'aimerois mieux me gêner toute ma  
 » vie que de vous ennuyer une heure. On  
 » vous dira encore que je pleure volontiers ;  
 » sans doute que je pleure lorsque j'ai du  
 » chagrin. Par exemple , ma défunte femme  
 » me fit cocu deux fois dans une semaine , j'a-  
 » voue que je pleurai ; mais qu'est-ce que  
 » cela fait aux gens que je pleure ou que je  
 » rie ? je ne suis pas fort riche , mais si bien  
 » pourvu de tout , si bien apparenté , si éco-  
 » nome , que c'est comme si je l'étois. J'ai ,  
 » par exemple , vingt-sept perruques , trois  
 » tantes de quatre-vingt ans , soixante & dix-  
 » sept paires de culottes , un oncle nonagé-  
 » naire , trois grandes armoires de linge & un  
 » neveu étique dont j'hérite. J'ai enfin quel-



» qu'autre chose dont je ne puis pas vous par-  
 » ler , parce que vous ignorez peut-être en-  
 » core ce que c'est , mais qui , j'espere , trou-  
 » vera sa place. Hélas ! ma pauvre défunte ne  
 » pouvoit jamais... »

Il faut cependant avouer que l'auteur des *Mémoires du Vicomte de Barjac* auroit pu encore mieux ; son style , à force d'être facile , est souvent lâche & décousu , la gradation des aventures n'est pas assez bien ménagée ; on passe trop brusquement du comique au sérieux ; souvent on se perd sans savoir où se retrouver ; un personnage s'éclipse , le moment d'après il reparoit sans être attendu & lors même qu'on croyoit qu'il avoit fini son rôle.

Des circonstances nouvelles rendent intéressante l'expérience aërostatique que l'on vient de répéter à Lyon ; ainsi je ne puis vous laisser ignorer les détails qui la concernent. Les voici , tels que des lettres de cette ville les rapportent.

» Le Roi de Suede étant arrivé le 3 , se  
 » rendit le lendemain , à six heures du soir aux  
 » Broteaux , pour y voir l'expérience d'une  
 » Montgolfiere , qu'on avoit nommée la *Gustave*, & qui avoit septante pieds de hauteur  
 » sur cent quatre-vingt neuf de circonférence.  
 » Les coopérateurs qui faisoient le service de  
 » ce ballon , s'étoient noués un mouchoir blanc  
 » autour du bras gauche , allégorie dont l'ap-  
 » plication n'échappa pas au Roi. Il aperçut  
 » aussi à leur boutonniere une petite médail-  
 » le , portant d'un côté les armes de Suede,  
 » & de l'autre celles de France : *Oui* , dit-il,

» fort bien ; ces armes-là sont unies depuis long-  
» temps. »

» L'aérostat s'éleva avec deux voyageurs ;  
» en ligne exactement verticale , monta ma-  
» jestueusement à plus de mille quatre cens  
» toises , traversa les deux rivières , la ville ,  
» & continua sa marche jusqu'au dessus de  
» S. Didier , d'où il descendit , en rétrogra-  
» dant , sur la hauteur de Balmont , à trois  
» quarts de lieue de son départ , après avoir  
» voyagé quatre minutes , pendant lesquelles ,  
» malgré le calme apparent , il parcourut ho-  
» rizontalement plus de deux lieues. M. le  
» Comte de Laurencin avoit été chargé de  
» diriger cette expérience , qui a complète-  
» ment réussi. Les deux aéronautes sont ,  
» M. Fleurent , peintre , & Mad. Tible , Lyon-  
» noise , désormais immortelle , disent ses conci-  
» toyens , par le courage héroïque dont elle a fait  
» preuve , & les complimens qu'elle a reçus du  
» Roi , à la comédie où elle fut couronnée au  
» bruit des acclamations publiques. . . »

Vous voyez donc qu'il n'y a pas pour un  
seul chemin d'ouvert à l'immortalité , puisque  
cette Mad. Tible y parvient en un seul jour ,  
& par son courage héroïque , & par les com-  
plimens du Roi. Franchement , cette pauvre  
immortalité est furieusement parcellisée dans  
notre siècle : on la donne aux uns pour s'é-  
lever bien haut , à d'autres pour ramper bien  
bas ; rarement à ceux qui se font estimer , tou-  
jours à ceux qui se font craindre. On ne l'ac-  
corde point à ceux qui simplement , disent &  
font le bien , mais en général à ceux qui di-

fent & font des sottises. De là , tant de personnages en tous genres , dont l'insolente originalité n'est fondée que sur une juste appréciation de l'imbécillité publique. L'auteur de *Figaro* seroit un exemple assez frappant de ce que j'avance , si tant d'autres , comme lui , n'étoient , pour ainsi dire , devenus célèbres à force d'impudences. Par-tout il berne , il bafoue les hommes , par-tout il en est cajolé... admiré. On a trouvé charmant , mais très-charmant , le poulet qu'il vient d'adresser à l'un de nos Ducs & Pairs , qui s'étoit tout bonnement avisé de lui demander sa loge pour des Dames qui désiroient voir sa piece *incognito* , lui offrant d'ailleurs la fienne en échange. Quelques partisans des bienséances ont voulu blâmer le ton aigre & peu décent qui y regne , d'un bout à l'autre ; mais leurs observations ont fait quasi pitié... Voilà , voilà , a-t-on dit , comme un homme , & sur-tout un homme de lettres doit s'exprimer dans le dix-huitième siècle ! M. de B. semble pourtant n'être pas de leur avis , puisqu'il défavoue publiquement aujourd'hui cet écrit , dont la copie ne se trouve que dans fort peu de mains. — “ Je n'ai nulle  
 „ considération , M. le Duc , pour des fem-  
 „ mes qui se permettent de voir un spectacle ,  
 „ qu'elles trouvent mauvais , pourvu qu'elles  
 „ le voient en secret ; & je ne me prête  
 „ nullement à de pareilles fantaisies. J'ai donné  
 „ ma piece au public pour l'amuser & l'inf-  
 „ truire , & non pour offrir à des bégueules  
 „ mitigées le plaisir d'aller en penser du bien  
 „ en petite loge , à condition d'en aller dire

„ du mal en société. *Les plaisirs du vice, les*  
 „ *honneurs de la vertu, telle est la prudence de ce*  
 „ *siècle.* Ma piece n'est point une piece équi-  
 „ voque, il faut l'avouer ou la fuir. Je vous  
 „ salue, M. le Duc, & je garde ma loge. »

Quelques bonnes gens de l'autre siècle, encore entichés de l'honneur national, qu'ils prétendent devoir aussi consister dans les mœurs d'un pays, n'ont pu voir sans déplaisir que cette Folle journée soit la première chose qu'ait vu à notre spectacle l'illustre voyageur que nous possédons depuis peu de jours. Qu'auroient-ils dit si la Folle nuit dont on s'étoit promis de le faire jouir dimanche au palais royal, eût eu son entière exécution ? Le jardin devoit être ouvert du soir au matin, & servir de seconde salle de bal à l'opéra. Le seul bruit de cette fête nouvelle & singulière y avoit attiré plus de deux cens mille âmes, je me trompe, je veux dire poupées, plus parées les unes que les autres. Des masques en foule s'y sont présentés, mais les précautions étoient prises pour n'en laisser passer aucun, & les espérances d'aventures ont été évanouies. Trois filles seulement ont à peu près réalisé l'idée qu'elles s'étoient faites de cette assemblée nocturne. N'ayant pour tout vêtement que ces larges robes que nos Dames ont adoptées pour le matin, & qui ne sont fermées qu'au moyen d'une ceinture, elles avoient à découvert tout ce que je n'ose nommer, & percerent ainsi hardiment au milieu de la foule. La nouveauté du spectacle leur fit d'abord ouvrir le passage, mais bientôt entou-



rées & accaparées de ces jeunes gens capables de réaliser ce que dit Piron , à la barbe des Athéniens , les gardes se sont hâtés de prévenir un plus grand scandale en les chassant honteusement.

# LES ON DIT,

Sur l'Air : *Mon Pere étoit pot.*

Voulez-vous savoir les *on dit*

Qui courent sur Thémire ?

*On dit* que, par fois, son esprit

Paroit être en délire.

Quoi ! de bonne foi ?

Oui, mais croyez-moi,

Elle fait si bien faire,

Que sa déraison,

Fussiez-vous Caton,

Auroit l'art de vous plaire.

*On dit* que le trop de bon sens

Jamais ne la tourmente :

*On dit* de même qu'un grain d'encens

La ravit & l'enchanter.

Quoi ! de bonne foi ?

Oui, mais croyez-moi,

Elle fait si bien faire

Que même les dieux

Descendroient des cieux

Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous

De plaisir ou d'affaire ;

*On dit* qu'oublier l'heure en vous,

Pour elle c'est misère  
 Quoi ! de bonne foi ?  
 Oui, mais croyez-moi,  
 Se revoir auprès d'elle,  
 Adieu tous les torts ;  
 Le temps même alors  
 S'envole à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon ;  
 C'est là sa loi suprême :  
 Aussi, s'aime-t-elle, dit-on,  
 D'une tendresse extrême.  
 Quoi ! de bonne foi ?  
 Oui, mais croyez-moi,  
 Laissez lui son système ;  
 Peut-on le blâmer  
 Et savoir aimer  
 Ce que tout le monde aime.

*De Versailles , le 18 Juin 1784.*

On a d'ordinaire mille charmantes citations sur les illustres voyageurs : je m'attendois que la circonstance de l'entrevue du Roi de Suede avec nos souverains & de son apparition aux spectacles , auroit fourni quelque trait piquant ; je n'ai rien appris. Le Comte de Haga va bonnement où il a à faire , & son incognito n'est pas aussi bruyant que celui de ces grands personnages l'est ordinairement. Le lendemain de son arrivée à Paris , il fut chez la Princesse de Lamballe & ne se fit annoncer que de l'antichambre. La Princesse fut assez surprise, mais il lui fallut recevoir un ami de sa Cour chargé de lui donner un baiser de famille. Le Comte

demanda le Duc de Penthièvre , la Princesse le fit avertir & la visite se fit ainsi. Il en agit à-peu-près de même par-tout. Le Prince de Condé lui prépare une fête à Chantilly. Le Prince de Conty est dispensé de ces dépenses. Il y a lieu de croire qu'il sentira dans cette occasion l'avantage de n'avoir plus de domaines. On ne fait encore si le Duc de Chartres fera d'autres frais que ceux que le public & le Cassetier Jofferan ont faits dimanche chez lui en faveur du monarque Suédois. Le Cassetier avoit parsemé le jardin de lampions , une foule innombrable y a passé la nuit , le tout ensemble avoit assez l'air d'une fête de Commande. Il avoit été question d'un bal masqué , cette fameuse nuit , mais le Roi l'ayant appris a fait mander à M. le Duc de Chartres par M. le Baron de Breteuil , qu'il eût à s'en abstenir. En conséquence , M. le Noir avoit fait bien & duement prévenir les riverains du Palais Royal , de ne point permettre le passage à aucun masque , sous peine de punition. Des patrouilles répandues dans les rues voisines renvoyoient tous les masques ; plus de quatre cens voitures se sont présentées & ont rabattu à l'opéra.

Le Duc de Biron met tous les jours son régiment en nage afin de donner au voyageur Royal , le coup-d'œil si intéressant de quatre ou cinq mille machines marchant ou s'agitant à la bayonette comme polichinelle à la ficelle. Quand les hommes auront-ils donc atteint le degré de réflexion nécessaire pour sentir d'une part la bassesse de leur condition , de l'autre

Princesse  
 Il en agit  
 Prince de  
 tilly. Le  
 dépenses  
 ans cette  
 e domai-  
 Chartres  
 public &  
 che cher  
 Le Cal-  
 mpions,  
 nuit, le  
 fête de  
 bal mas-  
 l'ayant  
 e Char-  
 qu'il eût  
 le Noir  
 es rive-  
 ermettre  
 e de pu-  
 les rues  
 es; plus  
 ntées &

excès de leur despotisme ! mon sang bout dans  
 mes veines quand je vois un coquin de ser-  
 gent ou de caporal, commander brutalement  
 le bâton à la main, à droite, à gauche, &  
 redresser d'un coup de pied le malheureux ban-  
 dale que la nature a fait de travers, & que  
 l'on a par force ou par séduction associé à  
 quelques géans.

Ce levain de férocité maintient dans la so-  
 ciété cet esprit d'acharnement & de haine d'où  
 résultent toutes ces aventures scandaleuses  
 dont on ne peut trop s'étonner dans un pays  
 prétendu policé comme celui-ci. On veut bien  
 qu'un soldat vous repousse, vous arrête ; mais  
 on ne veut pas qu'un commis vous demande  
 chapeau bas, & de la part du Roi, si l'on  
 n'a rien contre ses ordres. M. de la Vaupaliere  
 qui a traité quelques-uns de ces derniers, de  
 voleurs & d'affassins, parce qu'ils ont voulu  
 le visiter, & que peut-être leur apparition l'a  
 surpris dans un moment où une conversation  
 plus intéressante l'occupoit dans sa voiture, a  
 obtenu que les pauvres diables fussent cassés  
 pour avoir fait leur devoir.

Vous avez pu voir, Monsieur, dans toutes  
 les gazettes la lettre dure & sèche par la-  
 quelle M. de Castries annonce à M. de Grasse  
 le mécontentement du monarque sur sa con-  
 duite, & lui donne le conseil de se retirer  
 dans sa province ; on prétend que le malheu-  
 reux général a répondu au Ministre qu'il ne  
 suivroit point son conseil, & qu'il le prioit  
 de ne point lui en donner à l'avenir, puisqu'il  
 s'étoit toujours mal trouvé de les avoir suivis.



Il n'est pas étonnant que cette fameuse affaire ait eu un tel résultat. Le biais que l'on avoit pris d'examiner individuellement chaque membre de l'armée, devoit nécessairement donner beau jeu aux subalternes pour leur justification, & conséquemment ajouter aux charges du général, d'ailleurs décrédité dans l'opinion publique & peu aimé dans son corps.

La complaisance que le propriétaire du courrier de l'Europe a eue pour notre ministère en en confiant la rédaction à l'auteur du gazetier cuirassé, lui coûte cher. On assure que de cinq mille six cents abonnés qu'il avoit quand M. Serres de la Tour en étoit chargé, il ne lui en reste plus que mille. Le pauvre Morande est avec cela accablé d'épigrammes. Il est vrai que la même encre avec laquelle on écrit des libelles diffamatoires n'est pas celle qui convient à une gazette. Un négociant Genevois à qui Morande a refusé l'insertion d'un morceau, en assaisonnant son refus de quelques impertinences, a envoyé ici une centaine de copies de l'épigramme suivante :

Le plat, le lourd manœuvre d'une feuille,  
De la Gourdan infâme Gazetier,  
Qui maint scandale, & fabrique & recueille,  
Et d'espion, comme on fait, fait métier;  
A Lauraguais autrefois, moins altier,  
Qui demanda pardon par aventure,  
Des triples dents de sa noire imposture;  
Et fouille & mord tout ce dont on fait cas,  
Vomit sur nous son fiel, & son ordure  
Pour nous salir, mais ne se blanchit pas.

*De Paris, le 23 juin 1784:*

Nous avons des oreilles pour tout ce qui peut accroître ou varier nos plaisirs; nous devenons sourds dès qu'il s'agit de nos devoirs. Eh pourtant, en est-il de plus naturels, devroit-il en être de plus sacrés que ceux de l'humanité! La volupté se voit, de toutes parts, élever des temples aussi vastes que magnifiques, où des milliers d'individus vont journellement ranimer & détruire leur stérile existence, tandis que cette pauvre humanité jouit à peine d'un ou deux tristes manoirs, où des milliers de malheureux ne trouvent, au lieu de consolations & de secours, qu'un air pestiféré qui les conduit plus rapidement à la mort. C'est en vain qu'un honnête & sensible citoyen gémissant sur cette barbare indifférence, se permet de nous la reprocher & de nous montrer les maux affreux dont elle est cause. Il voudroit qu'on suspendît la construction de tous les édifices jusqu'à ce que l'Hôtel-Dieu fût devenu ce qu'il doit être, c'est-à-dire, l'exemple & le premier de tous les hôpitaux du monde. Il voudroit, qu'on établît, en outre, des hospices, hors des Barrières, où les malades & convalescens trouveroient un air sain, du repos, de bons alimens, un traitement doux & des consolations. Il voudroit, en un mot, ramener les hommes à cet esprit de charité, de fraternité que l'égoïsme a perverti.... Mais quelque fidele, quelque touchant que soit ce qu'il nous dit à cet égard,

dans un petit écrit sur les hospices , on ne  
 peut se flatter que la lecture en soit assez gé-  
 néralement goûtée pour opérer des avantages  
 aussi désirables. “ De tous les établissemens  
 „ utiles , dit-il , le plus précieux pour l’hu-  
 „ manité , est , sans doute , celui qui procure à  
 „ l’homme malade & pauvre , un asyle , dans  
 „ lequel il peut guérir , ou du moins mourir  
 „ à l’abri du besoin. Autrefois , l’hospitalité  
 „ étoit un devoir sacré , que tout chef de  
 „ maison avoit en honneur , & remplissoit  
 „ avec joie. En dégénérant de la simplicité  
 „ naturelle de ces temps reculés , nous avons  
 „ insensiblement affoibli le plus beau de tous  
 „ les sentimens ; ce sentiment intime qui nous  
 „ attache à notre semblable , qui nous pousse  
 „ à rompre dans sa main la moitié du pain  
 „ qui nous reste & nous fait partager avec  
 „ lui notre lit. La population des grandes vil-  
 „ les , leurs mœurs , le luxe , l’orgueil ; tous  
 „ ces maux ont achevé de bannir l’hospitalité  
 „ du coin de nos foyers , & l’indigent n’a  
 „ plus habité la maison de son parent for-  
 „ tuné. L’homme corrompu par la mollesse ,  
 „ une fois accoutumé à substituer l’argent à  
 „ ses devoirs , s’est dispensé d’exercer les pri-  
 „ mières vertus. Il a payé pour ne plus se  
 „ courir de ses mains le malade qui se trou-  
 „ voit à ses côtés. Son domestique succombe ,  
 „ il le fait transporter aussi-tôt dans la maison  
 „ des pauvres. L’infortuné , d’une voix éteinte ,  
 „ demande son maître. Personne ne lui répond  
 „ mais tout près de son nouveau lit , d’au-  
 „ tres gémissemens se font entendre ; plusieurs

„ voir

voix réclament à ses côtés ceux qui leur sont chers. L'un nomme son frere ; l'autre appelle en vain son ami. Hommes abandonnés, désormais livrés à des soins mercenaires, depuis quand faites-vous classe à part parmi vos semblables ? ... On a fondé des hôpitaux ; & dans l'origine, chaque hôpital pouvoit être proportionné aux besoins de l'endroit. L'agrandissement des villes, un surcroît de misere, ont rendu ces établissemens trop étroits. ... L'Hôtel-Dieu de Paris est actuellement redouté du dernier des hommes, par le trop grand nombre de pauvres que le malheur y rassemble. Il n'y a point de termes pour peindre la terreur de celui qu'on place, pour la première fois, entre des mourans, dans un même lit. Des réclamations réitérées n'ont point encore fait abolir cet usage barbare, en horreur à toutes les nations. ... Riches si délicats, si sensuels, représentez-vous la longueur d'une nuit pour ce patient, dévoré par la douleur, & pressé entre des corps expirans qui le couvrent des sueurs de l'agonie & frappent ses membres du tremblement de la mort ! .... „ Cette affreuse & douloureuse image me fait tomber la plume des mains : assiste-t-elle porter dans certaines ames, le trouble, l'émotion qu'elle me cause !

Cette apostrophe aux riches me rappelle, à la suite des deux premiers Cresus de Paris, deux faits assez plaisans qui vous mettront à portée d'apprécier sainement ces illustres & authentiques témoignages de l'aveuglement de la fortune.



L'un d'eux, blasé sur tout & même sur les femmes dont les seules fonctions près de lui, sont depuis long-temps de bercer sa stupidité, s'étoit écarté quelques instans de la compagnie avec laquelle il se promenoit dans son jardin. Il reparut bientôt, & montra tant de gaité que chacun s'empressa de lui demander la cause intéressante d'un sourire qu'on voyoit si rarement sur ses levres. — Comment, dit-il, je viens de faire une opération d'or... Quoi donc ? — mon jardinier m'a prié de lui faire l'avance d'une année de ses gages. Je lui rend ce service & je me bonifie, sur ses six cents livres un escompte de trente-six livres c'est tirer d'un sac deux moutures... Chacun applaudit, & vanta la subtilité du traitant.

L'autre a plus de rondeur, ou si vous le voulez de grossièreté : l'un des amis de M. La\*\*\* le trouvoit ces jours-ci dans un pressant embarras — où recourrai-je, se disoit-il ? ah, pardi la\*\*\* n'a tant de fois offert ses services... lui seul me tire de ce mauvais pas. Une lettre part & réclame deux mille écus de l'officieux & richissime ami. La réponse suivit de près, mais les deux mille écus ne furent pas sitôt expédiés : — *Je prai bien part à votre peine, portoit le billet de La\*\*\* de l'ami.... mais j'ai des enfans, & je ne puis satisfaire à votre demande.* Notez que c'est un triple millionnaire qui parloit ainsi.

La nouvelle édition que l'on vient de mettre au petit jour, de la *Correspondance* de Madame Gourdan, dite Comtesse, diffère peu de la première dont je vous ai rendu compte dans le temps. On a orné le volume d'un

gravure & on l'a grossi par une quantité de chansons dont vous retrouverez les plus jolies dans mes lettres des années précédentes. Les *Lettres de Julie à Eulalie*, ouvrage dans le même genre, est plus piquant, parce qu'il peut faire beaucoup mieux connoître le caractère, la maniere d'être & les ruses habituelles de cette espece d'êtres que nous appelons *filles à parties & filles entretenues*, dont peu d'étrangers & de jeunes gens riches évitent les pièges, & dont les femmes galantes des autres pays ne font qu'une image très- imparfaite.

On voit ici quelques exemplaires d'une *Apologie de la Bastille*, dont je vous rendrai compte, dès que j'aurai pu me la procurer. Il est, dit-on, risé d'y reconnoître à la profusion des images, le fleuri M. Servan. On lui reproche de perfliffler lourdement dans cette plaisanterie d'ailleurs trop prolixie. La réponse de l'ombre de Jean-Jacques à cet ex-avocat général est fine & très-spirituelle. Si ce n'est pas le génie de Rousseau, c'est l'esprit de Montesquieu. On a attribué cette brochure à M. Dupeyrou; c'est une erreur : M. Dupeyrou écrit avec franchise, avec bonhomie. Il ne quintessencie pas ses idées.

La justification du *Mariage de Figaro*, par M. Saunier, est une plate adulation. Cet apologiste va jusqu'à louer les vertus de son héros. *Credat Judæus appella.*

Le volumineux Mémoire de Linguet contre le Quesne a fait peu de sensation. De grandes lamentations, une apologie éternelle de son

égoïsme , des chiffres & puis des chiffres , voilà ce qu'on y trouve. Plus de talent , il a disparu. Son N°. LXXXIII. en est la preuve. C'est une amplification de rhétorique d'après les gazettes sur les sottises des Anglois.

Le nouvel ouvrage de M. Mercier , intitulé : *Mon Bonnet de nuit* , commence à circuler parmi nous. On y voit toute l'énergie de sa plume abandonnée à elle-même ; c'est un recueil de morceaux écrits à mesure qu'un sujet se présentant à son imagination a fait éclore quelques idées : je ne puis résister à l'envie de vous transcrire un fragment de celui sur l'imprimerie. “ Art auguste , toi seul  
 „ contrebalance aujourd'hui tous les canons  
 „ des Souverains ! Tu es le contrepoids de  
 „ cette fameuse poudre qui alloit nous con-  
 „ damner tous à l'esclavage. Imprimerie ! tu  
 „ es une invention visiblement émanée du  
 „ ciel.... Ce despote , environné de gardes ,  
 „ de forteresses , défendu par deux cens mille  
 „ glaives nus , insensible aux remords de sa  
 „ conscience , eh bien ! il ne le fera pas à  
 „ un trait de plume ; ce trait le percera dans  
 „ le sein des grandeurs.... Tremblez , tyrans  
 „ de toute espece , tremblez devant l'écrivain  
 „ vertueux , il souleve un tribunal vengeur  
 „ qui prélude à celui de la postérité.... Le  
 „ travail de plusieurs siècles & la suite des  
 „ âges donneront à la lumière ce qui est en-  
 „ core caché dans les ténèbres. Aucune dé-  
 „ couverte utile ne périra plus.... L'homme  
 „ s'éclaire involontairement : il n'est point en  
 „ son pouvoir de rejeter la vérité , lorsqu'il

taillée & façonnée comme le diamant, elle est mise en œuvre par les mains du génie. Il y a telle opinion qui semblable à la peste noire, a fait le tour du globe, a fait brûler en Europe, a fait massacrer en Amérique, a ensanglanté l'Asie; a causé des ravages jusqu'aux pôles. La peste noire a du moins eu son cours; elle n'a enlevé que les deux tiers de l'espèce humaine; mais telle extravagance barbare a régné douze cents années, & a rabaisé l'homme au-dessous de l'instinct des brutes. Les écrivains philosophes sont les bienfaiteurs qui arrêtent & rompent cette épidémie morale plus dangereuse que les fléaux les plus redoutés.... Quand je vois un livre avec privilège, je parie, sans l'ouvrir, que l'ouvrage contient des mensonges politiques. Le Prince peut bien dire : *Ce morceau de papier vaudra mille francs*; mais il ne peut dire, *cette erreur deviendra vérité*, ou bien, *cette vérité ne sera plus qu'une erreur*. Il le dira, mais il ne contraindra jamais les esprits à le croire.... „

Connoîtriez-vous, Monsieur, un de mes compatriotes, homme de lettres sans doute, qui se nomme *M. le Roi de Lozembrune*? c'est apparemment un des émigrans de notre littérature : du milieu de l'Allemagne, il vient de nous décocher deux petits volumes de ses œuvres en vers & en prose : contes, dialogues, romans, tragédies, comédies, on y trouve un assortiment complet. M. le Roy y donne un échantillon de son talent dans tous les genres.



res. Il y auroit de l'ingratitude à ne pas applaudir à ses efforts, car il a composé une très-longue piece en trois actes pour venger la nation françoise des injustes sarcasmes d'un auteur Allemand qui a fait pour se réjouir à nos dépens une comédie intitulée : *Le François à Vienne*. Je n'ai pas l'honneur de connoître cette petite gaité, mais, s'il en faut croire M. le Roy, le critique Viennois a pris les manieres d'un poliffon pour le bon ton national, il a mis sur la scene un soi-disant marquis, qui ne peut être qu'un garçon perruquier endimanché; enfin le héros de la piece n'y a pas même les manieres d'un laquais tant soit peu honnête, & l'auteur, comme beaucoup d'étrangers qui ne sont point sortis de chez eux, a jugé les François d'après quelques étourdis qui ont quitté leur patrie pour de bonnes raisons, ou des frippons dont les titres empruntés sont un crime de plus.

L'idée de la piece de M. le Roy est au reste assez plaisante & elle renferme des détails agréables. Le Baron de Topolschack, grand amateur de statues, l'un des quatre mille trois cent huit savans que l'Allemagne renferme, & auteur du François à Vienne, vient à Paris pour épouser Mlle. Boncourt. Cette Dlle. a, comme de raison, un amoureux qu'elle préfère à tous les Barons du monde. Quelques jeunes gens se déguisent l'un en valet, l'autre en marchand de statues, pour bernier le nouveau débarqué, à qui ils persuadent que la statue de Henri IV est à vendre, & la vendent même pour 30,000 écus. Le Baron veut se mettre

en possession de son emplette, la sentinelle le repousse, un commissaire l'arrête, il se réclame de M. Boncourt chez lequel on le mene, & qui se hâte de congédier un fou de cette espèce.

La recherche des moyens par lesquels la nature opere ces grands & terribles effets que l'art des hommes ne peut prévenir, n'est probablement qu'un objet de pure curiosité. Les savans qui s'y livrent n'en ont pas moins des droits à notre reconnoissance, & c'est une consolation de penser que nous en retirerons peut-être quelques avantages.

Les phénomènes météorologiques que notre malheureux globe a offerts depuis le commencement de l'année dernière étoient bien dignes de toute l'attention des Physiciens. On en a vu mille explications, & pas une n'a semblé satisfaisante. M. l'Abbé Tabouet vient de se mettre sur les rangs, & selon les apparences, sa dissertation dont on peut s'amuser quelques instans sera bientôt oubliée comme les autres. Il débute par se plaindre de ce que le goût de la nouveauté, qui est devenu la manie de notre siècle, a passé des ateliers des artisans dans les cabinets des savans, & que ces derniers s'enflamment pour tout ce qui en porte l'empreinte, jusqu'à vouloir faire plier sous l'empire dangereux des opinions nouvelles, les faits les plus propres à les détruire.... Désormais, ajoute-t-il, l'électricité, ainsi que l'air inflammable & le magnétisme animal, sera le seul pivot sur lequel rouleront tous les phénomènes de physique & d'économie animale... Vous voyez, Monsieur, que l'explication des

révolutions dont il s'agit, au moyen de l'électricité, est celle que M. Tabouet veut combattre. Voici en deux mots la sienne.

L'explosion des volcans de l'Italie méridionale, la combustion de couches immenses de matières inflammables, qui a bouleversé la surface qui les recouvrait, dans la Calabre & en d'autres pays, n'ont pu se faire sans que de toutes ces matières enflammées, les parties les plus déliées ne se soient répandues dans l'atmosphère, & n'aient perdu de leur densité à mesure qu'elles ont acquis de l'expansion. Ces matières ainsi volatilisées, mêlées avec celles que le volcan a continué de vomir après sa première explosion, ont dû suffire pour répandre sur toute l'Europe, un nuage de soufre qui a dû donner au soleil & à l'atmosphère une teinte rouge. L'action du feu électrique en a dû recevoir de l'augmentation: de là les grandes chaleurs. Les vents du nord sont venus purger l'atmosphère de ce nuage malsain, (qui apparemment en dilatant l'air a augmenté leur action, & produit ainsi tout-à-tour le froid & le chaud) voilà la cause du rigoureux hiver que nous avons éprouvé. S'il est vrai, comme on le prétend, que dans les fortes chaleurs par lesquelles cet été a commencé, on a observé dans quelques contrées un brouillard tout-à-fait semblable à celui de l'année dernière, il sera assez curieux de voir l'explication que nous en donnera cette fois M. l'abbé Tabouet. Au surplus les citations à l'appui de son hypothèse ne lui ont pas plus manqué qu'à tous ceux qui ont une mauvaise

cause à défendre. " Tite-live parle d'embrasemens du Vesuve, dont les exhalaisons furent assez épaisses pour dérober la lumière pendant le jour aux habitans de Rome.... Dion rapporte que sous l'Empereur Vespasien, le vent porta les cendres & la fumée, non-seulement jusqu'à Rome, mais même jusqu'en Egypte... La chronique du C. Marcellin observe que sous le consulat de Marius & de Festus, cette même montagne s'étant embrasée, les cendres qui en sortirent se répandirent par toute l'Europe.... Dans l'embrasement du mont Etna arrivé en 1537, la cendre fut portée à plus de deux cens lieues de la Sicile, suivant l'histoire de ce royaume, &c. „

Les troubles intérieurs de la Hollande ont donné matière à une brochure charmante qui vient de paroître sous le titre du *pot au beurre Hollandois ou la Poligarchie*. C'est un ouvrage peu-près dans le genre de la révolution de l'Amérique. On croit y reconnoître la même touche. L'abbé Raynal auroit-il voulu se dispenser de l'amour que lui inspire les belles Suissesses, en traitant cette grave matière? C'est ce que je ne vous assure pas; je vous avoue cependant que j'incline à le croire. Ce qui me laisse quelques doutes, c'est que les imprimeurs gardent difficilement le secret lorsque le nom d'un écrivain peut seconder leurs spéculations. L'histoire philosophique entra dans le monde sans nom d'auteur, mais il ne fut bientôt ignoré de personne. Le pot au beurre, il est vrai, ne fera pas la même sensation, parce qu'en fait de productions littéraires, les grands ta-



bleaux font seuls une impression durable ; les miniatures ne font que glisser sur nos ames ; leurs traces s'effacent avec la même facilité qu'on les lit.

Malgré l'enthousiasme dont vous me voyez transporté pour cette production , je ne suis point du sentiment de l'auteur sur le gouvernement républicain. Selon lui il ne peut être bon , parce que tout s'y fait à la pluralité des voix & que les hommes sages font toujours le petit nombre. Je conviens du principe , mais je nie la conséquence. La prudence & la sagesse ont des caracteres si évidens que la multitude même ne peut que difficilement s'y méprendre & suit presque nécessairement l'impulsion que lui donnent les hommes nés pour le bonheur des peuples. Il faut cependant avouer à la louange de l'auteur que sa plume n'est pas celle d'un esclave.

*De Versailles , le 28 Juin 1784.*

LE ROI paroît goûter infiniment son frere de Suede : à chaque grand personnage qui paroît ici , l'on voit renaître le goût que notre jeune monarque a plus d'une fois témoigné pour aller puiser hors de son Palais & dans les pays étrangers des connoissances qui ne vont jamais au-devant des souverains. Si un Roi de France pouvoit voyager sans être entouré d'un faste ruineux , nous retirerions sans doute de grands avantages des lumieres que ces courses joindroient aux vues dont Louis XVI est animé pour le bonheur de ses sujets. Il ne

s'est p  
Joseph  
les tra  
clandef  
S. M.  
d'un se  
villages  
à leurs  
finité de  
trumens  
leurs m  
t-on à  
l'objet  
cherche  
trouver  
dignité  
long-ten  
leurs suj  
M. le  
laissé là  
vient de

Quel  
Le p  
Avoi  
Claqu  
De B  
La p  
Quoi  
Au-li

s'est pas encore déterminé à imiter en cela Joseph & Gustave, mais il continue à suivre les traces du premier dans ses promenades clandestines autour de Versailles & de Paris. S. M. suivie de son Capitaine des gardes & d'un seul valet de pied, va dans les différens villages visiter incognito les paysans, assister à leurs travaux & les interroger sur une infinité de choses dont les dépositaires ou les instrumens de l'autorité ne se soucient pas que leurs maîtres soient instruits. Aussi cherche-t-on à dégouter le Roi de ces parties dont l'objet fait tant d'honneur à son cœur : on cherche à lui persuader que sa dignité peut se trouver compromise dans ces occasions : cette dignité est une muraille que l'on élève depuis long-temps entre les Rois bons & faciles & leurs sujets.

M. le Marquis de Bievre avoit, disoit-on, laissé là les calembours. Voici le démenti qu'il vient de donner à ses calomniateurs.

Quelqu'un disoit qu'à l'opéra  
 Le public, nombreux ce jour-là,  
 Avoit, dans l'ardeur qui l'entraîne  
 Claqué Suffren plus que la Reine.  
 De Bievre dit : je l'ai prévu ;  
 La plus charmante des Princesses,  
 Quoique Reine, n'a que deux fesses ;  
 Au-lieu que Suffren a vaincu, (*vingt culs.*)

*De Versailles, le 28 Juillet 1784.*

ON ne parle en ce moment que du duel du Comte de la Mark & de M. Duperou (l'un des Chambellans qui accompagnent le Roi de Suede;) on a cru d'abord que c'étoit quelque histoire de bal ou de filles, dont les deux souverains n'avoient que trop raisonnablement pris de l'humeur, mais aussi-tôt que les détails ont été connus, on n'a plus considéré cette affaire que comme un événement malheureux qui ne doit avoir aucunes suites. En quatre mots voici sur quoi l'on s'accorde. Le Comte Duperou, Allemand, étant venu servir en France est entré dans le régiment du Comte de la Marck. Lorsque ce corps passa en Amérique, M. Duperou refusa, dit-on, de le suivre, alléguant des raisons de santé. Les autres Officiers ne virent pas cette conduite de bon œil, & firent entendre au Commandant qu'ils ne verroient qu'avec répugnance son ami le Comte Duperou rentrer parmi eux. Le Comte de la Marck fit justice & nomma à la place de M. Duperou, qui l'ayant appris, lui écrivit une lettre très-vive & partit pour la Suede où la faveur du Roi l'attendoit. Le Comte de la Marck de retour en France & le Comte Duperou s'y trouvant comme compagnon & ami du Roi de Suede, s'y sont joints, quoique le premier eût assigné le Chambellan Suédois à sa porte, ce qui, à ce que l'on assure, y a donné lieu. Le Roi de Suede allant souvent chez M. de la Marck fut étonné de n'y

jamais  
raison  
n'avoit  
festimé  
lement  
douté à  
réponse  
en obte  
se vit d  
let, &  
dernier  
moins r  
Noailles  
de la Ma  
les deux  
prochere  
mencere  
heureux  
coup d'é  
lui pass  
trois qua  
mouveme  
terré à C  
on l'a co  
pas encon  
un brave  
heureuse  
légitimem  
tes les gr  
a, dit-on  
ami, cepe  
cle & entr  
gois, où l  
die d'Adé

jamais voir M. Duperou, & en demanda la raison. M. de la Marck répondit cruement qu'il n'avoit pas cru devoir recevoir un officier méfestimé de son corps & qui l'avoit personnellement offensé. Le Monarque communiqua sans doute à son Chambellan l'impression que cette réponse lui avoit faite : M. Duperou voulut en obtenir satisfaction. Le Comte de la Marck se vit dans la nécessité de lui prêter le collet, & en conséquence, ils se rendirent jeudi dernier au bois de Boulogne, ayant pour témoins trois François, dont le Vicomte de Noailles étoit un, & trois Suédois. Le Comte de la Marck ayant reçu d'abord un coup d'épée, les deux champions posèrent les armes, s'approchèrent, se parlèrent, & bientôt recommencerent : cette fois M. de la Marck fut plus heureux, & malgré sa blessure, il donna un coup d'épée mortel à M. Duperou, le coup lui passoit dans l'œil & ne lui laissa guere que trois quarts d'heure de vie, ou plutôt d'un mouvement machinal. Dès le soir on l'a enterré à Chaillot. Pour le Comte de la Marck, on l'a conduit chez lui & ses jours ne sont pas encore assurés. On le regrettera comme un brave militaire & comme une victime malheureuse des torts d'un homme qu'il avoit légitimement puni après l'avoir comblé de toutes les graces de l'amitié. Le Roi de Suede a, dit-on, été très-affecté de la perte de son ami, cependant on l'a revu depuis au spectacle & entr'autres, il y a deux jours, aux François, où l'on recommença pour lui la tragédie d'Adélaïde du Guesclin. Jeudi, le Duc



de \*\*\* lui donne une fête ; payéra qui pourra !  
 Le Duc de Biron n'a pas été aussi heureux.  
 Le jour que le Monarque Suédois assista à la  
 revue de son régiment , il avoit fait prépa-  
 rer un dîner de cent couverts , dans l'espoir  
 que Gustave lui feroit la même faveur que  
 tant d'autres Souverains , mais il a eu la morti-  
 fication d'être trompé dans son attente.

Nos François font toujours parler d'eux  
 dans l'étranger. Ce qui vient de se passer à  
 Berlin ne fera pas revenir les Allemands de  
 l'idée qu'ils ont conçue de notre légèreté. Le  
 Roi de Prusse ayant jugé à propos de n'inviter  
 à sa table que les Princes de Lambesc &  
 de Vaudemont , M. d'E \*\*\* & d'autres sei-  
 gneurs qui ne se sont vus invités que par les  
 Généraux , ont refusé & ont été jusqu'à faire  
 présenter au Roi un mémoire dans lequel ils  
 représentoient qu'en mangeant à la table du  
 Roi de France , ils ne devoient pas être ex-  
 clus de la sienne. Suivant le proverbe que  
*Charbonnier est maître chez soi* , le Roi leur a fait  
 répondre que Louis XVI faisoit chez lui ce  
 que bon lui sembloit & lui de même.

## LE TEMPS EMPLOYÉ,

### ÉPIGRAMME.

Tu ne viens plus chez moi , me dit un jour Damis :

En vérité , pour tes amis

C'est marquer de l'indifférence.

J'irai demain , mon cher — j'y vois peu d'apparence ,

Choisis , dit-il , un autre jour.

Dem  
 Nous cou  
 Eh bien  
 A mett  
 Vendredi  
 Que  
 Au  
 Quar  
 Je t'

LA LI  
 En vain  
 quelque  
 bre Ling  
 n'ont p  
 leurs tra  
 front al  
 sonnager  
 yeux u  
 n'est cer  
 Elle s'a  
 Apologie  
 Duc de  
 écrit en  
 des mena  
 le déceler  
 cette ép  
 la vérité  
 poisons  
 Prince ;  
 années ,  
 passions

Demain nous partons pour la Cour ;  
 Nous courons, tu le fais, les grandes aventures.  
 Eh bien dimanche. — Non, j'ai beaucoup d'écritures  
 A mettre en ordre — en ce cas, vendredi —  
 Vendredi l'opéra, les concerts — mais l'ami,  
 Quel est ton jour ? je t'en conjure  
 Au logis, dit-il, reste coi,  
 Quand j'aurai des momens à moi,  
 Je t'enverrai prendre en voiture.

*De Paris, le 3 Juillet 1784.*

LA licence des écrivains ne se ralentit pas.  
 En vain la Bastille a-t-elle étouffé pendant  
 quelque temps la voix foudroyante du célèbre  
 Linguet & de tant d'autres, ces exemples  
 n'ont point effrayé ceux qui marchent sur  
 leurs traces. L'audace continue à montrer son  
 front altier & à frapper sur la tête des per-  
 sonnages les plus respectables. J'ai sous les  
 yeux une brochure où le Duc de Ch.....  
 n'est certainement pas traité en Prince du sang.  
 Elle s'annonce sous le titre de *Vie privée ou*  
*Apologie du très-sérénissime Prince Monseigneur le*  
*Duc de Ch..... contre un libelle diffamatoire*  
*écrit en 1781, mais qui n'a point paru à cause*  
*des menaces que nous avons faites à l'auteur, de*  
*le déceler : par une société d'amis du Prince, avec*  
*cette épigraphe : Nos lèvres n'ont jamais trahi*  
*la vérité.* On commence par verser tous les  
 poisons de la calomnie sur la naissance du  
 Prince ; on passe légèrement sur les premières  
 années, pour les considérer dans l'âge où les  
 passions font leur explosion ; on le suit dans

la carrière des plaisirs , dans celle des armes ; on ne l'épargne dans aucun des détails domestiques. Vous n'exigez pas de moi , Monsieur , que j'analise un libelle aussi scandaleux : il est facile de le juger quant à son objet : la manière dont il est traité répond aux vils motifs qui peuvent l'avoir suggéré. On s'attend bien qu'un écrivain de génie ne souilleroit pas sa plume de calomnies aussi atroces. Tout , dans cette brochure , décele l'esprit étroit qui l'a enfantée ; le style en est bas ; l'auteur ne connoît pas mieux sa langue que la vie privée du Duc de Ch..... : enfin , c'est un livre bon à jeter au feu. Peut-être le bourreau lui fera-t-il cette justice.

Le séjour de l'abbé de Mably à Passy près du docteur Francklin & son intimité avec cet homme célèbre , sont , à ce qu'il paroît , la seule base sur laquelle a reposé le bruit qui nommoit l'élève de Jean-Jacques , législateur des Etats-Unis. Il n'est point vrai que le congrès ait chargé M. de Mably de rédiger son code de loix , mais on ne sauroit douter qu'il ait été consulté au sujet des constitutions de différentes provinces de la nouvelle République , quand on jette les yeux sur une brochure récemment imprimée en Hollande , sous ce titre : *Observations sur le gouvernement & les loix des Etats-Unis de l'Amérique*. Le même écrivain qui aidé du flambeau de la philosophie a découvert au milieu du fatras de l'histoire ; les causes de la décadence de l'empire Romain , & les a présentées aux Souverains comme une leçon utile , a consigné dans les quatre

lettres  
ce petit  
lons de  
Il blâm  
ardeur  
trace u  
qu'entra  
deur où  
il leur  
redouter  
certaine  
contient  
cepte ;  
Vous  
de la Br  
brité à l  
intitulée  
cès équi  
second  
avoir dor  
on a ach  
rage de  
que pour  
l'heureus  
quel un  
ont donn  
M. de la  
Ces Mess  
core du  
que ce h  
tambour  
coup de  
volans ,  
représent

lettres adressées à M. Adams, qui composent ce petit volume, des observations que les Solons de l'Amérique ne sauroient trop méditer. Il blâme les nouveaux Républicains de leur ardeur pour le commerce extérieur, il leur trace un tableau effrayant des suites funestes qu'entraîneroit pour eux l'état même de splendeur où ils pourroient porter leur navigation; il leur expose tous les dangers qu'ils ont à redouter, & les Hollandois patriotes ne liront certainement pas sans émotion la lettre qui contient ce tableau : elle renferme le précepte; ils sont à la veille de donner l'exemple.

Vous rappelez-vous encore un M. Retif de la Bretonne qui a dû une espèce de célébrité à la singularité d'une production bizarre intitulée : *Le Paysan perversi*, & que le succès équivoque de ce roman a rendu le plus fécond des écrivains de ce siècle. Après avoir donné une cinquantaine de volumes dont on a acheté les premiers sans avoir le courage de les lire, il s'est lassé de ne travailler que pour les fruitières & les épiciers; il a eu l'heureuse idée de s'associer un dessinateur auquel un goût & un talent analogues aux siens ont donné dans les arts le même rang que M. de la Bretonne occupe dans la littérature. Ces Messieurs réunis ont essayé de faire encore du bruit dans le monde; mais je doute que ce bruit sourd & semblable à celui du tambour de Polichinelle leur ait amené beaucoup de pratiques. On a vu dans les Hommes volans, la même idée, le même tableau se représenter dans une trentaine de chapitres



fans autre changement que celui d'un coin de masque : les trois volumes de la nouvelle production de M. de la Bretonne, intitulée : *La Prévention nationale*, sont formés des insipides variantes d'une espece de drame où un pere désapprouvant le mariage clandestin de son fils, parce qu'il a épousé une Angloise, l'approuve lorsqu'il rencontre un Anglois honnête & généreux. N'est-ce pas, Monsieur, le comble de l'audace que de faire acheter au public séduit par un titre intéressant & par le faste de gravures qui flattent au premier coup-d'œil, un ramas de barbouillages que M. Rétif, qui ne raie & ne déchire rien, a faits avant de parvenir à revêtir d'une certaine forme, un récit selon lui dramatique & qui malgré tous ses efforts, est tout simplement une narration dialoguée, où il se trouve quelques situations intéressantes ? Au surplus une orthographe ridicule, & une composition bizarre, forment tout ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage où, comme dans les autres productions de M. de la Bretonne, l'auteur n'a été que baroque en se persuadant qu'il étoit original & (que fait-on ?) créateur d'un nouveau genre.

Je vous ai déjà communiqué, Monsieur, quelques notes qui m'ont été fournies par un partisan zélé du *Magnétisme animal*. L'article suivant, qui me parvient de la même source, doit entrer au nombre des pieces dont le rapprochement peut servir à fixer votre opinion.

... Pour attaquer, ou même, pour attribuer des ridicules, le perfliffage suffit sans doute ; & l'écrivain le plus médiocre est tou-

jours at-  
cès. Ce  
pamphle  
*Magnétis-*  
mer, de  
les libra  
gnité de  
des détr  
courager  
qui, ma  
de faire  
partial q  
à une dé  
blime. L  
tour, à  
nos plus  
qu'ils s'e  
semble n  
d'un seul  
qu'on a  
re, &  
par la p  
va rassén  
que le M  
ouvrage  
d'esprit,  
tion, est  
deste : 7  
l'ingénieu  
de toute

» L'ar  
» tous le

(\*) M. le

jours assuré de l'employer avec quelque succès. Cette quantité de petites brochures, de pamphlets qui journellement éclosent sur le *Magnétisme*, ou pour mieux dire, sur M. Mesmer, doit donc peu surprendre. L'auteur & les libraires y trouvent leur profit, la malignité des lecteurs un véhicule, l'emportement des détracteurs un soulagement, & de là l'encouragement de tous ces petits fredonneurs qui, malgré leur impuissance, ne laissent pas de faire diversion à l'examen attentif & impartial que l'on devoit apporter unanimement à une découverte, annoncée pour être si sublime. Les bons esprits vont enfin avoir leur tour, à ce qu'il paroît, & quelques uns de nos plus graves auteurs annoncent déjà (\*) qu'ils s'en occupent essentiellement. L'un d'eux semble n'avoir voulu les précéder que pour, d'un seul coup, pulvériser tous les bavardages qu'on a faits jusqu'à présent sur cette matière, & , comme il le dit, disposer le public, par la prodigieuse quantité d'autorités qu'il va rassembler, à cette croyance bienveillante que le *Magnétisme* a droit de prétendre. Son ouvrage, qui ne paroît aux uns qu'un jeu d'esprit, & aux autres qu'un faste d'érudition, est fidèlement annoncé par ce titre modeste : *Traces du Magnétisme* ; & ces traces, l'ingénieux & savant auteur anonyme les voit de toute antiquité comme dans toute la nature.

» L'art de M. Mesmer, dit-il, connu dans  
 » tous les temps & dans tous les climats ;

---

(\*) M. le Baron de Marowitz.

» mais toujours pratiqué dans le silence &  
 » dans l'obscurité, parce qu'il faut un siecle  
 » de lumiere pour oser être instruit sans se  
 » cacher, n'a laissé pour le vulgaire que de  
 » foibles traces de son existence. » Mais cette  
 existence devient aussi sensible, oserai-je le  
 dire, qu'intéressante par l'explication lumi-  
 neuse qu'en fait l'auteur, qui, à ce que l'on  
 peut juger, est des mieux initié dans ce beau  
 mystere de la nature.

» A l'aide d'une verge de fer plongée dans  
 » un baquet, d'une corde qui lie diversément  
 » les êtres qui l'entourent ; à l'aide des éma-  
 » nations magnétiques, soit du doigt, soit  
 » d'un bâton de fer pointu, M. Mesmer di-  
 » rige un fluide, perceptible au toucher,  
 » même à la vue : il se manifeste par la cha-  
 » leur ou par un léger frissonnement. Son  
 » effet est nul sur certains individus ; il donne  
 » des convulsions à d'autres ; il fait pleurer,  
 » rire, éclater ; il transporte, il agite, il  
 » renverse, il égaie, il remue toutes les puis-  
 » sances de l'ame, dénoue le corps, l'allège,  
 » détruit ses obstructions, dégorge ses ca-  
 » naux, rétablit l'équilibre de ses fluides, &c...  
 » La musique en général, l'*harmonica* sur-tout,  
 » dont les sons ont plus d'analogie avec nos  
 » nerfs qu'aucun autre instrument, est un des  
 » moyens de M. Mesmer... Il magnétise le  
 » siege que vous avez choisi, le vase dans  
 » lequel vous buvez, l'habit que vous allez  
 » porter, l'arbre qui vous prête son ombre,  
 » la fleur dont la couleur vous séduit... Il  
 » vous cause à volonté des émotions volup-

tueuses  
 dre vo  
 truire.  
 commu  
 par le  
 peut le  
 diat. Il  
 pondan  
 des diff  
 même d  
 gination  
 d'un flu  
 ment, p  
 est lié, c  
 le plus  
 puisqu'i  
 miere c  
 moins d  
 les qual  
 leurs en  
 à l'intel  
 comme  
 les rapp  
 Il n'ign  
 che de  
 dépende  
 chaleur  
 feu cen  
 aliment  
 d'un eff  
 lumiere  
 la hain  
 vie, tou  
 gnétique

tueuses ou déchirantes ; il pourroit suspen-  
 dre vos facultés , les multiplier ou les dé-  
 truire... Il se pénètre de *magnétisme* , le  
 communique à des barres métalliques , soit  
 par le frottement , soit par attraction , &  
 peut le transmettre sans un toucher immé-  
 diat. Il doit connoître les parties corres-  
 pondantes de nos articulations , les effets  
 des différens sons sur notre ame , & s'aider  
 même de l'inconcevable puissance de l'ima-  
 gination sur les sens... Il connoît l'existence  
 d'un fluide universel , cinquieme ou seul élé-  
 ment , puisqu'il modifie tout ; il fait que tout  
 est lié , que tout se tient dans la nature , & que  
 le plus foible insecte touche à l'étoile sirius ,  
 puisqu'il a la perception physique de la lu-  
 miere de cet astre. Il fait que le plus ou  
 moins de distance du foyer commun change  
 les qualités des différens corps célestes , que  
 leurs émanations invisibles sont perceptibles  
 à l'intelligence & même aux sens exercés ,  
 comme la lumiere l'est à nos yeux ; qu'on peut  
 les rapprocher , les condenser & les fixer..  
 Il n'ignore pas ( je le suppose ) que la mar-  
 che de ces astres , leurs vertus , leur éclat  
 dépendent de ce fluide qu'il étudie ; que cette  
 chaleur que l'ignorant croit être le fruit d'un  
 feu central qui ne pourroit subsister sans  
 aliment & sans air , n'est que le résultat  
 d'un effet magnétique... Le mouvement , la  
 lumiere , l'attraction , la sympathie , l'amour ,  
 la haine , la raison , l'esprit & le génie , la  
 vie , tout enfin , est , pour le médecin ma-  
 gnétique , une combinaison accidentelle de ce



» fluide, qu'on peut diriger & conduire...  
 Pour démontrer l'efficacité de ce divin fluide,  
 l'auteur développe une multiplicité de rapports  
 dont l'analogie frappante doit séduire les scepti-  
 ques les plus obstinés. « L'étude de la nature  
 » & de ses secrets, dit-il, trop négligée, est  
 » la cause de notre ignorance, & par consé-  
 » quent de ce ton tranchant & léger, qui nous  
 » fait rejeter avec suffisance & mépris les vé-  
 » rités qui sortent de notre petite sphere... Que  
 » la foiblesse humaine n'effraie pas les imagi-  
 » nations froides ou timides : les étonnans  
 » effets que nous connoissons & qui se passent  
 » sous nos yeux, la rapidité incommensurable  
 » de la commotion électrique, la force qui  
 » fait graviter les corps à des distances infi-  
 » nies, la goutte imperceptible de venin qu'un  
 » serpent infinie dans nos veines, qui glace  
 » notre sang, & nous décompose dans un ins-  
 » tant, les plus grands effets produits par ce  
 » que les anciens nommoient des qualités; moi-  
 » par lequel ils vouloient désigner le point où  
 » la matiere est tellement atténuée, qu'elle  
 » échappe à tous nos sens : tout doit nous  
 » conduire par analogie à la puissance incon-  
 » cevable que l'homme instruit peut acquérir  
 » sur les élémens & sur la nature. „ Mais  
 ajoute t-il, “ Ceux que des faits ne persuaden-  
 » pas sont difficilement séduits par des raison-  
 » nemens... Les petits déclamateurs qui déchir-  
 » rent M. Mesmer, & ceux qui comme lui tra-  
 » vaillent à connoître la nature sous ses grands  
 » rapports; minces observateurs d'une mou-  
 » che ou d'une pierre, qui s'extasient sur l'ail-

d'un p  
 quille  
 Jean  
 qui,  
 de M  
 doit la  
 du lég  
 ciel p  
 vain f  
 les flo  
 rien n  
 peuple  
 Ce parag  
 sentir un  
 voue, m  
 lecteurs :  
 l'homme  
 tout des  
 qu'étrang  
 Commem  
 que paro  
 doit assez  
 son gré l  
 cherches  
 celles dor  
 assez vast  
 pour ses  
 phlet. Le  
 tant dans  
 de la ter  
 mais aussi  
 évident  
 Esprits,  
 Les trav

d'un papillon & se pâment devant une co-  
 quille, comme Blondel devant la colonne de  
 Jean Gougeon, ressembloit à ce peuple juif,  
 qui, malgré le serpent d'airain, la baguette  
 de Moïse, la colonne de feu qui les gui-  
 doit la nuit, ne croyoit point aux miracles  
 du législateur. En vain élévoit-il les bras au  
 ciel pour appeller l'influence victorieuse, en  
 vain faisoit-il couler dans des déserts arides  
 les flots d'une eau fraîche & limpide;...  
 rien ne pouvoit convaincre & corriger le  
 peuple ingrat & stupide qu'il conduisoit. „  
 Ce paragraphe & quelques autres, où l'on croit  
 sentir une fine plaisanterie, ont, je vous l'a-  
 voue, mis en défaut la confiance de quelques  
 lecteurs : cependant, il ne faut pas oublier que  
 l'homme pénétré de sa matière lui trouve par-  
 tout des rapports, qui souvent ne paroissent  
 qu'étrangers ou ridicules aux êtres répulsifs.  
 Comment supposer qu'un homme, aussi mûr  
 que paroît l'être l'auteur de cette brochure,  
 soit assez dominé par la vanité de balotter à  
 son gré les opinions, pour se livrer à des re-  
 cherches aussi longues & aussi fastidieuses, que  
 celles dont il fait preuve; ou bien qu'il ait une  
 assez vaste érudition pour la prodiguer ainsi,  
 pour ses menus plaisirs, dans un simple pam-  
 phlet. Les traces du *Magnétisme* qu'il indique  
 tant dans l'antiquité que chez tous les peuples  
 de la terre, sont non-seulement multipliées,  
 mais aussi curieuses que décisives. « Il paroît  
 évident, dit-il, que les anciens appelloient  
*Esprits*, ce que nous nommons *Magnétisme*.  
 Les travaux de leur génies sont les mêmes

» que ceux de notre fluide universel... Qui  
 » doute que nos peres n'aient imaginé les Dieux  
 » pour expliquer les effets de la nature, dont  
 » ils ne pouvoient désigner la cause? Les In-  
 » diens, les Nègres, une partie de la terre,  
 » adorent encore les vents, les trombes, les  
 » ouragans & les volcans : ce sont ces acci-  
 » dens que les anciens adoroient sous les noms  
 » d'Eole, de Jupiter, Vulcain, &c. » .

Cette explication ingénieuse à pour elle  
 toutes les vraisemblances & ne peut que nous  
 rendre circonspects sur tout ce merveilleux de  
 l'antiquité, que nous réleguons si dédaigneu-  
 sement au pays des chimères. Au reste, c'est  
 dans l'ouvrage même qu'il faut chercher à  
 rectifier ou consolider cette opinion. Les es-  
 prits les mieux aguerris tiennent difficilement  
 devant un système, étayé d'autorités accumu-  
 lées, présentées sous un coloris vif & animé.  
 Gare la séduction....

L'auteur de l'article que vous venez de lire,  
 Monsieur, est de bonne foi; il n'admire, il  
 ne croit que ce qui lui paroît bon & évident.  
 Il a autant de lumieres que de franchise : il  
 n'ose point encore affirmer, mais il est à-peu-  
 près persuadé que M. Mesmer est le premier  
 homme du siècle, un bienfaiteur de l'humani-  
 té & que nous autres incrédules sommes  
 des ingrats indignes de recevoir un aussi beau  
 présent du ciel que la découverte du *Magné-  
 tisme animal*. Laissons s'épurer au creuset de  
 la réflexion & de l'expérience une opinion  
 fondée peut-être sur un peu de mépris pour  
 le jugement des hommes, & sur la certitude  
 que

que les  
 le gran  
 M. Mes

L'abb  
 mené fa  
 lomagne  
 un beau  
 l'Histoire

Il l'entr  
 Stadhou  
 » dit le  
 » & qui  
 teur ne  
 mence f  
 avec un  
 ouvrage  
 mal, &  
 succès. «

» Monar  
 Voilà  
 plutôt co

Qui pour

Ceux qu  
 Raynal  
 mens d'h  
 Roi de P

A Monf

AUTR  
 du 15 au  
 Tome X

que les fots forment le grand nombre ; or c'est le grand & très-grand nombre qui regarde M. Mesmer comme un charlatan.

L'abbé Raynal a, comme l'on fait, promené sa gloire dans les différentes Cours d'Allemagne. Le Roi de Prusse, qui ne jouoit pas un beau rôle dans la première édition de *l'Histoire Philosophique*, le fait venir à Potsdam. Il l'entretient assez long-temps. *L'Histoire du Stadhouderat* se trouve sur la table : « voilà, » dit le Monarque, un excellent ouvrage, » & qui vous fait vraiment honneur. » L'auteur ne répondoit rien. Le Monarque recommence ses éloges : alors l'abbé lui répond avec une modestie littéraire : *Sire, c'est un ouvrage de ma jeunesse ; depuis j'ai fait moins mal, & mon Histoire Philosophique a eu quelque succès.* « Je ne vous en dirai rien, » repliqua le Monarque, je n'en ai jamais entendu parler. »

Voilà comme se venge un grand homme, ou plutôt comme il châtie un écrivain inconfidéré,

Qui pour être éloquent croit être quelque chose.

Ceux qui n'aiment pas les anecdotes (l'abbé Raynal peut-être) trouveront ici des fragmens d'histoire. Voici une lettre de ce même Roi de Prusse qui vaut tout un livre.

*A Monsieur le Marquis d'Argens, de Hermansdorff près de Breslau.*

Le 27 Août 1760.

AUTREFOIS, mon cher Marquis, l'affaire du 15 auroit décidé de la campagne ; à pré-

Tome XVI.

N



sent cette affaire n'est plus qu'une égratignure.  
 Il faut une grande bataille pour finir notre  
 sort. Nous la donnerons selon toutes les ap-  
 parences bientôt, & alors on pourra se ré-  
 jouir si l'événement est avantageux. Je vous  
 remercie cependant de la part sincère que  
 vous prenez à cet avantage, il a fallu bien  
 des ruses & bien de l'adresse pour amener  
 les choses à ce point. Ne me parlez pas des  
 dangers, la dernière action ne me coûte qu'un  
 habit & un cheval. C'est acheter à bon mar-  
 ché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre  
 lettre dont vous me parlez. Nous sommes  
 comme bloqués pour la correspondance, par  
 les Russes d'un côté de l'Oder, & par les  
 Autrichiens de l'autre. Il a fallu un petit com-  
 bat pour faire passer Coccei. J'espère qu'il  
 vous aura rendu ma lettre. Je n'ai été, de  
 ma vie, dans une situation plus embarrassante,  
 que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut  
 encore du miraculeux pour nous faire sur-  
 monter toutes les difficultés que je prévois.  
 Je ferai sûrement mon devoir dans l'occasion;  
 mais souvenez-vous toujours, mon cher Ma-  
 quis, que je ne dispose pas de la fortune, &  
 que je suis obligé d'admettre trop de casuel  
 dans mes projets, faute d'avoir les moyens  
 d'en former de plus solides. Ce sont les tra-  
 vaux d'*Hercule* que je dois finir, dans un âge  
 où la force m'abandonne, où mes infirmités  
 augmentent, & à vrai dire, quand l'espérance  
 (cette consolatrice des malheureux) com-  
 mence même à me manquer. Vous n'êtes  
 point assez au fait des choses, pour vous

faire u  
 menace  
 garde t  
 je ne  
 rances,  
 je puis  
 dite réu  
 temps d  
 nous flat  
 nouvelle  
 mene ici  
 beaucoup  
 du temp  
 ma cons  
 ce consu  
 éloquen  
 querelle;  
 tive, de  
 etraire,  
 mitié. D  
 lus libre  
 lus souv  
 quartiers  
 urant le  
 nvient ju  
 ue nous  
 ous laisser  
 is une fê  
 her Marq  
 e? vous v  
 ée que v  
 anada &  
 eine d'Ho  
 ne le Prin

faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'Etat. Je les fais, je les cache, je garde toutes les appréhensions pour moi, & je ne communique au public que les espérances, ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon cher Marquis, il fera temps d'épancher la joie. Mais jusques-là, ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaise nouvelle inattendue ne nous abatte trop. Je mène ici la vie d'un chartreux militaire. J'ai beaucoup à penser à mes affaires; le reste du temps je le donne aux lettres qui font ma consolation, comme elles la faisoient de ce consul orateur, pere de la patrie & de l'éloquence. Je ne fais si je survivrai à cette querelle; mais je suis bien résolu, si cela arrive, de passer le reste de mes jours dans la retraite, au sein de la philosophie & de l'amitié. Dès que la correspondance deviendra plus libre, vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne fais où nous aurons nos quartiers d'hiver. Ma maison à Breslau a péri durant le bombardement. Nos ennemis nous envient jusqu'à la lumière du jour, & à l'air que nous respirons. Il faudra pourtant qu'ils nous laissent une place, & si elle est sûre, je me fais une fête de vous revoir: Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France? vous voyez que votre nation est plus aveu- lée que vous ne l'avez cru. Ils perdront le Canada & Pondichery, pour faire plaisir à la reine d'Hongrie & à la Czarine. Veuille le ciel que le Prince Ferdinand les paie de leur zèle!

Ce seront les officiers , innocens de ces maux , & de pauvres soldats qui en seront la victime ; & les illustres coupables n'en souffriront pas.

Je fais un trait du duc de \*\*\* que je vous conterai , lorsque je vous verrai. Jamais procédé plus faux , ni plus inconséquent n'a flétri un ministre de France , depuis que cette monarchie en a. Voici que les affaires surviennent : j'étois en train d'écrire , mais je vois qu'il faut finir , pour ne pas vous ennuyer & pour ne pas manquer à mon devoir. Adieu , mon cher Marquis , je vous embrasse.

FRÉDÉRIC.

*De Versailles , le 5 Juillet 1784.*

VOICI comme un de nos politiques les plus distingués s'exprimoit ces jours-ci dans une lettre qui devoit rester enveloppée des voiles du mystère , & dont j'ai eu communication.

» Cinq Puissances se disputent la monarchie de l'Europe & du Nouveau-Monde. L'Autriche , la Russie & la Prusse trouvent les partages agréables ; elles voudroient anéantir toutes les Puissances secondaires qui sont leurs voisins , pour augmenter les domaines de leurs Etats. La querelle qui subsiste depuis long-temps entre la France & l'Angleterre pour l'empire de la mer , n'est point à sa fin & ne se terminera sans doute qu'à l'extinction de l'une des deux nations. Dans ce mo-

ment les rivaux doivent oublier leurs propres vues pour contrecarrer celles de leurs concurrents ; c'est ainsi que l'humanité, en proie à des alarmes sans cesse renaissantes, ne voit que des fers d'un côté, du carnage de l'autre. Il est malheureux pour les esclaves spectateurs, que parmi les puissances prépondérantes, il ne s'en trouve pas une assez forte, pour soumettre toutes les autres : alors les guerres cesseroient, & cette heureuse révolution seroit l'époque de la tranquillité de l'Europe. »

» Si cependant l'on considère l'état actuel des différentes Puissances ; si l'on juge de leurs intentions par certains points de leur conduite, on regardera l'Europe comme dans une situation à-peu-près semblable à celle où elle seroit alors. Les deux Cours Impériales sont étroitement unies, elles parlent en maîtres ; elles soutiennent fermement ce qu'elles ont une fois mis en avant. Le grand Frédéric est clairement déterminé à ne point faire la guerre hors de son cabinet, il n'est point d'occasion, où, depuis la paix de Teschen, il n'ait cédé lorsque l'amour de son repos l'a exigé. Le partage de la Pologne, la paix de Kainardgi, la conquête de la Crimée par les Russes, & les efforts de notre ministère pour former des liaisons dans le cabinet de S. James, démontrent assez quel est le système de la France, & ce que l'Europe doit se promettre de son intervention dans les affaires générales. »

Que résulte-t-il donc des spéculations de nos plus habiles politiques ? Rien qu'incerti-



tude sur la maniere dont se décidera l'alternative d'une guerre affreuse ou d'une révolution générale qui s'opérera au gré des Cours de Vienne & de Pétersbourg.

Au moment où l'on élevoit M. de Calonne sur le pinacle, la maladie qui rappelle à tous ces grands personnages qu'ils ne sont pas d'une autre trempe que le reste des mortels, est venue déranger & peut-être culbuter ces beaux projets. Il n'étoit question de rien moins que de faire M. de Calonne Garde-des-Sceaux, & selon d'autres, Ministre de la marine, en conservant les finances, au département desquelles il auroit eu un adjoint. Il offroit, dit-on, à M. de Miromesnil, pour avoir les sceaux, un cadeau de 600,000 liv. 60,000 liv. de rente & mille louis d'épingles à Madame. Une autre version lui donne l'honneur de les avoir refusés du Roi, sous le prétexte qu'il n'avoit pas encore fait dans sa place tout le bien qu'il desiroit. Une fièvre inflammatoire, la même dont M. de Bourgade est mort, a suspendu ce délire. Des saignées, des bains ont apporté du mieux ; on espere. On avoit agité le projet de réduire le ministère à deux départemens & de lui en donner un. Le plus vraisemblable est qu'il aura les sceaux. Attendons du moins qu'il ait la santé.

Le Roi de Suede est toujours ici : l'on a dit qu'il prolongeoit son séjour pour se rencontrer avec le Prince Henri, que l'on suppose chargé de consommer une négociation intéressante. Quelques personnes doutent pourtant encore que ce Prince passe même par

Paris pour  
dre vis  
Monarq  
voir l'A  
qu'il en  
apperço  
des gala  
celle de  
se metta  
rant son  
flatteuse  
d'une ce  
meure a  
seul gen  
qui habi  
Le port  
suasion  
voient é  
ouvre la  
une anti  
& gagne  
dame de  
à-dire, f  
à peintu  
d'être air  
il est ? ce  
pas fait  
n'a pas r  
a toujou  
quelqu'un  
sers. No  
appelle s  
entemen  
pulser les

Paris pour se rendre à Lausanne où il va rendre visite à la Duchesse de Wirtemberg. Le Monarque Suédois, selon d'autres, reste pour voir l'Archiduchesse, que nous attendons. Quoi qu'il en soit, il est encore ici, mais on s'en aperçoit peu, si ce n'est aux spectacles. Une des galanteries qui l'ont le plus flatté, a été celle de la Comtesse de Pons, chez laquelle, en se mettant au jeu, il trouva des jetons portant son portrait, & au revers une devise flatteuse. Il n'en a pas été ainsi de la part d'une certaine Dame de Montarchet, qui demeure au Temple. Il alloit, accompagné d'un seul gentilhomme, visiter Madame de Boufflers qui habite la même maison que cette Dame. Le portier lui dit de monter; & dans la persuasion apparemment que toutes les portes devoient être celles de Madame de Boufflers, il ouvre la première qui se présente. Il traverse une anti-chambre sans laquais, puis un salon, & gagne une chambre à coucher, où Madame de Montarchet étoit *in naturalibus*, c'est-à-dire, fort laide, comme toutes nos femmes à peinture en quittant leurs draps. Furieuse d'être ainsi surprise, elle demande au Roi qui il est? ce qu'il vient faire? pourquoi il ne s'est pas fait annoncer? Il répond poliment qu'il n'a pas rencontré un seul domestique, & qu'il a toujours gagné terrain, espérant de trouver quelqu'un qui l'annonçât à Madame de Boufflers. Nouveaux reproches de la Dame. Elle appelle son portier, lui témoigne son mécontentement, & alloit lui donner l'ordre d'expulser les indiscrets, si ces Messieurs qui rou-

gissoient de l'aventure après s'en être amusés, ne se fussent promptement retirés, & si le gentilhomme n'eût prévenu le portier, que l'inconnu suspecté & maltraité étoit le Roi de Suede.

On a bien parlé de la présentation de la Comtesse d'Aranda; mais on n'a point fait mention des distinctions qu'elle a reçues. Présentée chez la Reine, elle a reçu l'accolade de la premiere Dame d'honneur, qui l'a conduite à la Reine. Sa Majesté lui a montré le fauteuil où elle devoit s'asseoir. Assise, le Roi est venu pour la voir. La chose s'est passée de même chez Madame & chez la Comtesse d'Artois, où elle a reçu visite de leurs époux. Le Comte d'Aranda, qui connoît les mœurs, mais qui est Espagnol, a dérouté jusqu'ici tous nos séducteurs, en ne quittant pas sa jeune moitié. On en jase; mais que lui importe? ne jaserait-on pas bien mieux de le voir dupe.

Dans le temps des disputes de Geneve, précédentes à celles-ci, M. de Voltaire les attifa par un petit poëme, intitulé : *la Guerre de Geneve*. Il ne destinoit point cet ouvrage à la publicité. Il en lisoit les chants à ses commensaux de Ferney. Cependant par l'indiscrétion de quelques secrétaires, ces petits amusemens du grand homme parvenoient dans la ville de Paris, mais en désordre, comme on avoit pu les dérober; c'est-à-dire que le troisieme chant arrivoit, sans qu'on eut eu le second. Les femmes étoient affamées de cet ouvrage. La difficulté de s'en procurer l'ensemble, piquoit encore davantage leur

curiosité  
s'adressant  
bagatelle  
ses relations  
différentes  
étoient  
de leur  
beaucoup  
en faisant  
Geneve,  
patience  
sperance  
chant d'  
en avoir  
il suppo  
la femme  
machine  
fixe à C  
terter.

S E P

Déjà l'e  
Craignar  
Abandon  
Vers les  
Il s'éloig  
Opprima  
Ou vas-t  
Arrête-to  
Dit une  
Il apperc

(\*) Du P

curiosité & leur goût. Plusieurs d'entr'elles s'adressent dans une société à l'auteur de la bagatelle qu'on va lire , supposant que par ses relations , il pouvoit leur procurer les différens chants de M. de Voltaire , dont elles étoient privées & altérées ; celui-ci imagina de leur donner satisfaction , sans prendre beaucoup de peine pour faire des recherches , en faisant lui-même un chant de la *Guerre de Geneve* , qui put satisfaire à l'instant leur impatience. Pour donner de l'étendue aux espérances , il leur apporta donc un septieme chant d'un poëme , dont on croyoit qu'il n'y en avoit que quatre de faits. Dans ce chant il suppose qu'après des événemens , Vachine , la femme du forcier prétendu , servant à la machine du poëme , par un coup de baguette fixe à Geneve l'ennui qui vouloit en déserter.

### S E P T I E M E C H A N T. (\*)

Déjà l'ennui par le bruit écarté  
Craignant bientôt d'entendre la trompette  
Abandonnoit les murs de la cité ,  
Vers les Grisons méditant sa retraite.  
Il s'éloignoit d'un vol pénible & lourd ,  
Opprimant l'air qui lui livre passage.  
Ou vas-tu donc ? es-tu fol ? es-tu sourd ?  
Arrête-toi , retarde ton voyage ,  
Dit une voix dont il connoit l'accent ;  
Il apperçoit la forcierre , & descend.

---

(\*) Du Poëme de la guerre de Geneve.



Que voulez-vous Madame ? — grosse bête !  
 Ce que je veux ? que tu restes ici.  
 Quoi de tout temps Geneve est ta conquête,  
 Tu tiens ce peuple à tes loix asservi ;  
 Tes Lieutenants , le rusé cagotisme ,  
 L'esprit bourgeois & le plat pédantisme  
 Te l'ont livré ; ce Domaine est à toi ;  
 On t'en a fait le Syndic & le Roi ;  
 Et tu pourrois abandonner l'emploi !  
 Un bruit de guerre est-ce un assaut si rude  
 Pour que tu sois forcé de déguerpir !  
 Tu fais si bien résister au plaisir ,  
 Et tu fuirais devant l'inquiétude ?  
 Reprends courage , & reviens à l'instant.  
 Pour mieux tromper l'ennemi qui nous guette  
 Il faut ici jouer de la baguette.  
 Il faut quitter les ailes de chouette ,  
 Ce front ridé barbouillé de safran ,  
 Cet œil rempli du venin qu'il répand ,  
 Cet étui lourd , où ton ame végète.

Elle a frappé : bien plus prompt que l'éclair,  
 Le corps épais se dissipe dans l'air ,  
 Il reparoit , tel qu'un nuage sombre  
 Dont le soleil ne peut dissiper l'ombre ,  
 Et sur Geneve à l'instant descendu ,  
 Comme un brouillard le voilà répandu.  
 Vers le midi trois beautés génévoises ,  
 C'étoit Hubert, Desfranche & Gallatin ,  
 Cherchoient querelle au Conseiller Tronchin ,  
 Comme à Lutece auroient fait des Gauloises :  
 En vérité , Monsieur le Conseiller ,  
 On n'y tient pas , & votre fourmilliere  
 Qu'en utopie il vous plaît d'habiller ,  
 Devient un trou qu'on ne peut habiter ,

Un c  
 Laiss  
 Et fa  
 Il fau  
 Oui ,  
 Pour  
 Pour  
 Pour  
 Et viv  
 Ah cro  
 Vos. C  
 Qu'ils

Tout e  
 Nous n  
 Et le p  
 Avisez-  
 Ou ver

Mais  
 Le Mag  
 Des rég  
 Allez d  
 Qu'il fa  
 Des bea  
 Ou nous  
 Et figur

Tout  
 De ce n  
 Par des  
 Un plan  
 Mais le  
 Il balbut  
 L'exemp

Un cul de sac , une geole , une ornière ,  
 Laissez les loix que vous n'entendez guère  
 Et faites-nous un bon conte , un brelan ,  
 Il faut que j'aïlle au conseil , on m'attend —  
 Oui , pour juger , discuter des misères ,  
 Pour s'attirer des procès & des guerres ,  
 Pour soutenir ce qu'avoient fait nos peres ,  
 Pour conserver des mœurs de payfans  
 Et vivre ici comme des chars huants.  
 Ah croyez-moi , laissez-là ces matieres.  
 Vos Conseillers peuvent s'entendre entre eux ;  
 Qu'ils soient deux cens , ou qu'ils soient vingt  
 & deux ,

Tout est égal , si tous sont ennuyeux.  
 Nous nous moquons de votre République  
 Et le plaisir est la chose publique ;  
 Avisez-y , cherchez à l'attirer ,  
 Ou vers Paris nous allons déserter.

Mais quels plaisirs , réparti d'un ton grave  
 Le Magistrat. Ici tout est réglé.  
 Des réglemens le sénat est l'esclave.  
 Allez donc dire au sénat assemblé  
 Qu'il faut le jeu , le bal , la comédie ;  
 Des beaux esprits , des soupers amusans ,  
 Ou nous allons lier notre partie  
 Et figurer parmi les *opposans*.

Tout alarmé d'un discours si profane ,  
 De ce mépris pour le commun foyer ,  
 Par des raisons , Tronchin veut foudroyer  
 Un plan hardi que le sénat condamne.  
 Mais le brouillard agissant sur l'organe ,  
 Il balburie & ne fait que bailler.  
 L'exemple gagne , & cette épidémie

Ayant faisi toute la compagnie ;  
 Le sénateur confus, déconcerté,  
 Cherche la porte & quitte la partie.  
 Tout en baillant le *trio* s'injurie  
 Autant qu'il croit pouvoir être écouté.  
 Puis revenant au point qui l'intéresse,  
 Gallatin dit, d'un ton demi savant :  
 Mais sentez-vous ce physique affommant  
 Cet air épais ; il empâte, il oppresse,  
 Il interdit jusqu'aux rayons du jour  
 Et met le comble à l'ennui du séjour.  
 M'en croirez-vous ? sortons de cette enceinte,  
 Contre le mal dont nous fuyons l'atteinte  
 Allons chercher du remède à Ferney,  
 Vers le vieillard plaisant & magnifique  
 Qu'à nous guérir le ciel a destiné  
 Et des vapeurs & de la République.

Ce parti pris, ce *trio* mutiné  
 Se met en marche ; à la hâte on arrive,  
 Et l'on surgit à la riante rive.  
 Dans le château l'on entend peu de bruit,  
 Le Philosophe étoit encore au lit,  
 Pressé de vivre, & plus pressé d'écrire,  
 Il se plaisoit à se voler sa nuit  
 Qu'il employoit trop souvent à médire.  
 Au point du jour il s'endormit enfin.  
 Saint Athanase & Messire Aretin  
 Deux *in-quarto*, lui servoient de couffin ;  
 Mais sa paupière étoit à peine close,  
 L'aurore vint avec ses doigts de rose  
 Ouvrir la porte aux songes du matin,  
 Sous un berceau de fleurs & de verdure,  
 Où l'art discret fait valoir la nature  
 Il est couché sur l'œillet & le thim ;

Trois Dêités apparoissent soudain;  
 C'est Idamé, c'est Joraste & Zaire,  
 C'est le Couvreur, c'est Clairon, c'est Gauffin;  
 Que des amours environne l'effaim,  
 Autour de qui tout s'embrase & soupire,  
 Viens, lui dit-on, avec un doux sourire,  
 Auteur charmant dont le pinceau divin  
 Sur tous les cœurs nous a donné l'empire,  
 Viens, le bonheur t'attend entre nos bras —  
 Viens te livrer à l'amoureux délire.

Le vieux Athlete en voyant tant d'appas,  
 Des premiers feux ressentit la puissance;  
 Vers le plaisir qui l'appelle, il s'élance;  
 Pour l'arrêter, on lui fait violence.  
 Il se récrie, eh quel est l'inhumain?...  
 C'est Jean Fréron, la fêrule à la main.  
 Retire-toi, galant sexagénaire  
 Et laisse là ces prestiges de l'art.  
 Ces vils objets de l'amour mercénaire  
 Cet oripeau, ces grimaces, ce fard....  
 C'est sur ce ton que parloit le pendart.  
 Eh! que veux-tu, bourreau de ma vieillesse? —  
 T'humilier, te mâter, te punir  
 D'avoir pillé, d'avoir trop su haïr,  
 D'être envieux. La douleur qui l'opprime  
 Fait au vieillard pousser un cri perçant,  
 Et le rideau du lit s'ouvre à l'instant.

C'étoit Jasmin : Monsieur, l'heure s'avance.  
 Donnez dessus! qu'on le chasse d'ici!  
 Mais qui, Monsieur — mais voyez l'impudence!  
 Chassez-le donc! ne puis-je être obéi?  
 Puis le vieillard avecque pétulance  
 Crie à Fréron, comme on crie halali!



Le Majordome, oyant le bruit s'avance ;  
 Monsieur, dit-il, le château se remplit.  
 Eh quoi, du Ciel je suis donc bien maudit,  
 Bien malheureux ! une étoile funeste  
 Empoisonna mes jours dès leur printemps,  
 Dans ce tracas j'ai consumé mes ans.  
 Les importuns se jettent sur le reste.  
 Mais qui sont-ils ? *Primò* c'est un rimeur,  
 Je l'ai d'abord jugé par sa monture ;  
 Un lourd Pegaze à la trainante allure,  
 Deux manuscrits, & qui sont des plus gros ;  
 Des pistolets traversant les fourreaux.  
 C'est un Anglois qui revient d'Italie,  
 C'est un savant qui se dit étranger,  
 Qui veut vous voir.... — Qu'il perde cette envie,  
 Je suis malade. — En vain pour l'éloigner,  
 De ce propos j'ai voulu m'étayer.  
 Il veut vous voir pour votre maladie.  
 Il est, dit-il, médecin. — Je suis mort ! —  
 Vous êtes pris, si c'est-là votre sort.  
 Pour y venir en moyens il abonde,  
 Il veut parler aux gens de l'autre monde. —  
 Voyons-le donc, puisque c'est mon destin.  
 Mais est-ce tout ? — Madame Gallatin,  
 Et je ne fais combien de Genevoises,  
 Des Bourguignons, des Normands, des Gaulois.  
 — Ah juste Ciel ! on veut me ruiner, (\*)  
 Me dessécher, allez, Monsieur la France,  
 Traitez ces gens suivant leur importance,  
 Veillez à tout, parlez au cuisinier,

---

(\*) Il faut prendre ceci pour une plaisanterie. M. de  
 Voltaire & Madame Denis faisoient parfaitement bien les  
 honneurs de leur maison. On y avoit même des attentions  
 recherchées. Voyez l'*Histoire de Voltaire*, Tome II.

Dans quelque temps on viendra m'habiller.  
 Traitez toujours le sexe avec décence,  
 Avec égard logez le Cavalier,  
 Leurs gens près d'eux — le poète ? — au grenier..

*De Paris , le 9 Juillet 1784.*

LA médiocrité voit des bornes à tout ; le talent n'en admet à rien : les arts , la poésie , les lettres & les sciences sont autant de champs qu'il moissonne avec un égal succès , tandis qu'elle ne les cultive que péniblement l'un ou l'autre ; s'il est peu d'exemples de cette universalité du véritable talent , il en est ; & cela suffit pour justifier cette opinion qui , pour choquer les préventions adoptées par l'amour-propre , n'en est pas moins incontestable.

Je vous ai cité un ouvrage plein de recherches , selon d'autres , fatigant d'érudition , (*les traces du Magnétisme*) dont l'estimable auteur avoit gardé l'anonyme. Soupçonné maintenant , il veut apparemment prolonger l'incertitude de ses lecteurs , & se fait un jeu de l'accroître , en leur offrant une nouvelle production , qui , quoique remplie d'agrément & d'esprit , contraste si étrangement avec la précédente , qu'elle détruit , pour ainsi dire , jusqu'à l'apparence de fraternité. C'est un colifichet agréable , dont la variété , la frivolité , l'incohérence même font le charme , en témoignant la facilité , la supériorité de son auteur. Des Rigoristes vous diront que tous ces Contes , proverbes & fragmens décosus , ne forment point un livre : mais leur reproche étoit

prévu ; peut-être provoqué par cet indépendant écrivain, & voici ce qu'il leur répond :

» ... Qui vous parle de faire un livre ? J'é-

» cris, parce que je n'ai pas un volume chez

» moi, parce qu'il fait un temps affreux, parce

» que je veux écrire enfin, j'ai la liberté de

» barbouiller du papier, comme vous avez

» celle de blâmer ma méthode. D'après une

» bagatelle que je laisse en jouant échapper

» de ma plume ; quoi ! vous osez porter un

» jugement sur moi ? Ne nous fâchons pas ;

» soyez sages, polis, honnêtes, & je vous

» conterai quelques historiettes jolies. » M. de

Cambry pourroit les renvoyer à son curé J...,

à sa S., à ses *Essais sur la vie & les tableaux*

*de Poussin*, &c. à ses *Traces du Magnétisme* ; il

se borne à tenir parole en racontant de fort

jolies fariboles, d'où résultent toujours quel-

ques moralités d'autant plus charmantes qu'el-

les sont toujours consolantes. « Il y a quel-

» ques années, dit-il, qu'un pere de famille

» présenta à Monseigneur un placet ; Son Al-

» tessé se servit, sans se lire, du placet du pauvre

» homme, qui, de retour chez lui, disoit à ses

» parens, à ses voisins, à ses amis : *Mon affaire*

*fera du bruit ; le Roi me rendra justice ; Mon-*

*seigneur m'a fort bien accueilli.* L'oubli du Mi-

» nistre ruina le bon pere de famille ; il per-

» dit son procès ; il fit banqueroute ; son fils

» fut mis à Bicêtre & sa fille à la Salpêtrière

» re... Le hasard nous fait vivre, tourner à

» gauche, à droite, avancer, reculer pendant

» soixante ans ; le hasard nous donne la mort.

» L'entreprise la mieux combinée, la mieux

„ conduite, manque son but, parce qu'une  
 „ mouche a volé, parce qu'un homme a trop  
 „ mangé, parce qu'un valet a passé la nuit  
 „ au cabaret : consolons-nous donc dans la  
 „ plus sérieuse position; une paille peut tout  
 „ réparer. Quand la nature paroît nous aban-  
 „ donner, comptons peu sur nos amis, en-  
 „ core moins sur nos talens, sur nos vertus,  
 „ sur le génie même. Dormons. Si notre sort  
 „ ne change pas aujourd'hui, il changera de-  
 „ main, après demain, dans un mois, dans  
 „ un an... Dormons, & soyons convaincus  
 „ qu'art ne regne, mais cas & fortune. „

J'aurois grand plaisir à vous citer comme un  
 morceau plein de goût & de graces, la des-  
 cription de la vallée de Tempé; c'est un Episode  
 charmant, digne de figurer dans l'Odissee, &  
 d'embellir l'immortel ouvrage de Fénélon. La  
 notice sur les Troubadours a le mérite de la  
 précision & de la clarté; c'est comme le dit  
 l'auteur, un travail offert à la paresse. Quantité  
 de traits piquans & peu connus offrent un petit  
 cadre fort intéressant de ces personnages si in-  
 téressans eux-mêmes. M. de C. n'est jamais un  
 simple érudit, & ses réflexions conduisent tou-  
 jours à quelques conséquences qui décelent le  
 sain penseur & bon, le vrai philosophe. “ Il  
 „ résulte, dit-il, en terminant sa notice sur les  
 „ Troubadours, que le onzieme, le treizieme  
 „ & le quatorzieme siècles furent guidés par  
 „ une imagination ardente, que le goût & le  
 „ bon sens ne moderoient pas; delà les con-  
 „ trastes & les écarts que l'on y remarque; delà  
 „ cette bizarrerie qui présidoit à tout, aux



„ Conseils des Princes , à l'Eglise , au Barreau ,  
 „ l'influence de l'imagination est plus sensible  
 „ chez les Troubadours , qu'on peut regarder ,  
 „ pour ainsi dire , comme ses Ministres. „  
 „ Tour-à-tour l'ambition , l'ignorance &  
 „ l'esprit philosophique gouvernent le monde.  
 „ Sous le regne de l'ambition , la guerre , la  
 „ cruauté , la vengeance font couler des flots  
 „ de sang ; sous celui de l'ignorance , l'homme  
 „ croupit dans la fange de la superstition. L'es-  
 „ prit philosophique produit une incertitude ,  
 „ une nonchalance , une indifférence absolue.  
 „ Quel est donc le bon temps ? ... Est-ce ce-  
 „ lui des Troubadours , de la Reine Berthe , du  
 „ bon Evandre ou de Saturne ? Non : tous les  
 „ siècles se ressemblent ; il est nécessaire qu'il  
 „ existe toujours sur la terre un mélange égal  
 „ de grêle & de rosée , de biens & de maux ,  
 „ de vices & de vertus. „

Je ne crois pas vous avoir parlé des *Veil-  
 lées du chateau ou Cours de morale à l'usage des  
 enfans* , ouvrage où il se trouve beaucoup d'es-  
 prit & des détails agréables. Il n'en peut être  
 autrement des productions d'une femme aimable  
 sans cesse entourée par une cour d'acadé-  
 miciens & de gens de lettres de toute espece.  
 Ils la comblent tous d'éloges & de flatteries ,  
 mais on croit remarquer que leurs conseils ne  
 sont pas toujours ceux d'amis fideles & sin-  
 ceres. Mad. de Genlis débute dans son *Cours  
 de morale* par donner l'exemple d'une modestie  
 rare. *Je suis* , dit-elle , *le premier auteur qui se  
 soit occupé de l'éducation du Peuple.* Cette asser-  
 tion , si elle est de bonne foi , ne fait pas un

l'honneur infini à l'érudition de celui qui ose  
 la hasarder. *Il n'y a d'utiles que les livres agréa-*  
*bles* : Retenez bien ceci, mes enfans, & jetez  
 au feu tout ouvrage qui ne vous amusera point.  
 Celui-ci ne sera pas du nombre, du moins  
 les petits contes qu'il renferme, & où, je  
 dois le répéter, il se trouve des détails char-  
 mans, peut-être en effet très-propres à inf-  
 truire de jeunes lecteurs, à leur inspirer le  
 goût de la vertu, l'horreur de quelques vi-  
 ces. Je choisirai cet exemple touchant. Euge-  
 nie, femme de Léonce, a reçu de son beau-  
 pere une bourse de soixante louis pour se  
 faire faire un habit de bal. Elle avoit vu dans  
 la campagne un vieillard à cheveux blancs,  
 pauvre, chargé d'une sœur paralytique & de  
 cinq petits enfans orphelins. Avec cinquante  
 louis, se dit-elle, j'aurai un habit assez beau,  
 ainsi je vais prendre dix louis sur cette som-  
 me pour les donner au pauvre Jérôme (c'est  
 le nom du vieillard) : elle le trouve endormi  
 au bord d'un ruisseau ; sa petite famille ras-  
 semblée autour de lui, & protégeant son som-  
 meil ; les uns chassant les mouches & les cou-  
 sins avec des branches de saule, une de ses  
 petites filles étendant au-dessus de sa tête un  
 tablier pour lui donner de l'ombre, la naï-  
 veté de cet enfant qui fait signe du doigt à  
 Eugenie de ne point faire du bruit, & ne  
 consent à lui céder une place ainsi que ses pe-  
 tits freres qu'après qu'elle a bien promis de  
 chasser les mouches, tout cela forme un ta-  
 bleau enchanteur. « Comme il dort paisible-  
 ment, dit Eugenie en le considérant ! Pau-

» vre & respectable vieillard ! à soixante-quinze  
 » ans encore obligé de travailler sans relâche !  
 » O qu'il seroit doux d'affurer la tranquillité  
 » de ses vieux jours !.. Dix louis ne seroient  
 » qu'un soulagement à sa misere , mais cin-  
 » quante le mettroient dans l'aisance... Va-  
 » lentine, regarde ce vieillard... Avec quelle  
 » gaité il souperoit ce soir , entouré de ses  
 » petits enfans ; avec quelle joie pure il les  
 » embrasseroit & recevrait leurs caresses !...  
 » Et moi , demain matin , je pourrais écrire  
 » tout ce détail à ma mere.... O ma mere,  
 » combien elle seroit heureuse en lisant cette  
 » lettre ! » Elle convient avec Valentine qu'elle  
 doit consulter Léonce. Caché derriere une  
 haie , il avoit tout vu , tout entendu , tout  
 approuvé avec transport. On peut se figurer  
 l'attendrissement , la joie , la reconnoissance  
 du vieillard à son réveil.

Ce *Cours de morale* est terminé par une  
 satire amere de plusieurs écrivains célèbres  
 dont quelques-uns existent encore , & saurons  
 bien rendre la pareille à Mad. de Genlis. Les  
 manes de plusieurs autres ne manqueront pas  
 de défenseurs & la postérité vengera les uns  
 & les autres. En attendant il se fera une pe-  
 tite guerre qui pourra nous amuser.

Ce doit être assez , Monsieur , de vous trans-  
 crire le titre d'une brochure qui nous arrive  
 de la Hollande. *L'autorité législative de Rome  
 anéantie ou Examen rapide de l'histoire & des  
 sources du droit canonique, dans lequel on prouve  
 ses incertitudes , ses abus & la nécessité de les  
 substituer pour la discipline de l'église, des loix fan-*

les, &c. On y reconnoît la touche facile & à maniere concise d'un écrivain hardi qui marche à grands pas sur les traces des Fretet, des Boulanger, & qui joint à leur érudition les agrémens d'un style qui fait disparaître la rebutante aridité de ces discussions.

Cet ouvrage encore très-rare ici & conséquemment très-cher fera sans doute du bruit. Il laisse à d'autres la tâche dangereuse de vous le faire connoître : l'Ecriture sainte, les Conciles, les Décrétales, les écrits nombreux des Peres, toutes les bases les plus sacrées sur lesquelles reposent l'autorité pontificale & celle de l'église, y sont attaquées.

Chaque jour fournit une nouvelle preuve de l'appui du passage que je vous ai dernièrement cité de M. Mercier sur l'imprimerie. Les presses de Londres offrent une vengeance sûre à tous les opprimés, & la crainte des persécutions sans cesse renaissantes contre les écrivains audacieux n'en arrêtera jamais le cours. Je viens de recevoir un assez gros volume intitulé : *Mémoire au Roi Louis XVI, en dénonciation d'abus d'autorité & de mépris des loix, exercés contre moi Roland, ci-devant caissier pour S. M. du produit de la vente des grains, qui appartenoient au gouvernement sous le regne précédent, Receveur des tailles, caissier du S. Watelet, &c. &c.* Il me propose de vous en donner le précis dès que j'aurai pu le lire : je me garderai bien de prononcer entre M. Roland & ses puissans adversaires, mais je dois à la vérité de dire qu'il étoit plus estimé & plus considéré parmi les honnêtes gens que M. Watelet n'a jamais pu



l'être au Parnasse & sa Muse Mad. le Comte  
à l'Académie des Arcades.

On écrit d'Amsterdam qu'un officier François nommé *de Montluisant*, au retour de l'Amérique, où il a servi pendant la dernière guerre, s'est vu obligé de quitter sa partie pour une affaire d'honneur & s'est réfugié dans cette ville. Son dessein étoit de passer à Berlin & d'y solliciter de l'emploi. Sa physionomie étoit, dit-on, des plus heureuses, & il avoit des talents distingués dans le génie. Ne recevant de secours ni de sa famille ni de ses amis, il se trouva sans ressource ou du moins n'en connut d'autre que de se casser la tête dans son auberge. Il laissa sur sa table un paquet cacheté à l'adresse d'une de ses parentes & avec les deux vers de Mérope que les suicides prennent ordinairement pour épigraphe ou pour texte de leur testament de mort : *Quand on a tout perdu, &c.*

### A F I G A R O.

Disciple enjoué de Thalie,  
Toi, qui du bonnet de Momus  
Coëffes la tête d'Uranie;  
Toi qui le Martyr de l'Envie  
Au moment qu'on te crut exclus  
Par une cabale ennemie,  
Revins soudain d'Andalousie  
Escorté de jeux & de ris,  
Pour détouter la calomnie,  
Et faire rire tout Paris,  
Salut, enfant de la folie,

Par  
Le pub  
Des so  
En va  
Au Ro  
Comm  
De qu  
Alloit  
Compr  
Se jou  
De pl  
Et pou  
Jusqu'à  
Comm  
Tu tro

Qu'  
Echauf  
Tu fis  
Aristop  
Pénetr  
Bannis  
Que l'

A to  
Immol  
Chard  
Où le  
Fléaux  
Le per  
Que l  
Et qui  
Repaif  
Sembl

Par un accueil bien mérité,  
 Le public a donc fait justice  
 Des sots qui t'ont persécuté :  
 En vain leur absurde malice,  
 Au Roi t'avoit représenté  
 Comme un fou digne du supplice ;  
 De qui la coupable gaité  
 Alloit choquant l'autorité,  
 Compromettant mainte Excellence ,  
 Se jouant de la gravité  
 De plus d'un corps plein d'importance  
 Et poussant même la licence ,  
 Jusqu'à dire la vérité :  
 Comme Tartuffe maltraité  
 Tu trouves la même vengeance.

Qu'un triomphe aussi glorieux ;  
 Echauffe , excite ton courage ,  
 Tu fis un chef-d'œuvre , fais mieux ,  
 Aristophane de notre âge ;  
 Pénètres jusques dans les cieux  
 Bannis en maint sot personnage  
 Que l'erreur met au rang des dieux.

A ton folâtre persifflage ,  
 Immole ces grands si petits ,  
 Chardons qu'un hasard fit éclore ,  
 Où le laurier croissoit jadis ;  
 Fléaux dont le luxe dévore  
 Le peuple objet de leur mépris ,  
 Que leur mœurs corrompent encore ,  
 Et qui de titres souvent faux  
 Repaissant leur stupide ivresse ,  
 Semblent penser que la noblesse ,

De vertus ainfi que d'impôts,  
Exempte leur vaine hauteffe.

Peins d'une couleur vengeresse,  
Les vils pontifes de Themis,  
Prévaricateurs aguerris,  
Qui le front armé d'impudence,  
A la toilette de Cypris,  
Vont de l'arrêt de l'innocence,  
Fixer & recevoir le prix;  
Ces publicains aux mains avides,  
Dont les cœurs offrent le portrait  
De la tonne des Danaïdes;  
Les vifirs tirans par brevets,  
Craints par l'abus de la puiffance,  
Qui fur le front de l'innocence,  
Promenent fans nulle prudence  
Et les chaines des malfaiteurs  
Et le glaive de la vengeance;  
Mais laiffant ces vices divers,  
Frédonne encor fur ta guitare,  
Nos petits talens, nos grands airs,  
Et la kirielle bizarre,  
De nos jeux & de nos travers,  
Qu'un jour & vieillit & répare.

Chante nos femmes en faveur,  
Donnant dans un boudoir magique,  
Le Sceptre d'administrateur,  
Et le Rameau diplomatique,  
Et le Ruban de la valeur,  
Et le Fauteuil académique,  
Et l'Hermine du fénateur,  
Et la Simaré apostolique,  
Célebre nos jeunes héros,

De Suffren & de la Fayette ,  
 Se croyant les dignes rivaux ,  
 Pour avoir fait mainte conquête ,  
 Prenant d'affaut lits de repos ,  
 Mettant aux fers quelque caillette ;  
 Maint seigneur se croyant poète  
 Pour avoir fait des madrigaux ,  
 Et chansonné quelque coquette ,  
 Nos bégueules dites Saphos ,  
 Les conciles de la toilette ,  
 Nos mœurs libres , nos vers moraux ,  
 Et la guerre de l'ariette ,  
 Et la justice des journaux.

Rappelle enfin sur notre scène ,  
 La joie au front toujours serein ,  
 Dont le Drame à pleurer enclin  
 Usurpe si fort le domaine.  
 Au milieu des ris & des jeux ,  
 Et toujours de bons mots prodigué ,  
 Ramene l'art ingénieux  
 De suspendre au fil d'une intrigue  
 L'essaim des spectateurs joyeux.

Conserve sur-tout la franchise ,  
 Et ton utile liberté ,  
 Le Roi le veut & l'autorise ,  
 Eh ! comment de la vérité  
 Louis pourroit-il se défendre ?  
 On le fait bien , Sa Majesté  
 Ne peut que gagner à l'entendre.



*De Paris, le 12 Juillet 1784.*

LA nécessité d'une confédération entre les principaux potentats de la terre a toujours été considérée par les bons esprits de chaque siècle, comme indispensable pour maintenir l'ordre & la paix parmi eux ; & les moindres circonstances ne font que démontrer la vérité de ce principe. Mais ce bel ouvrage ne pouvant être que le résultat de la plus grande perfection de la raison humaine, n'a malheureusement encore été regardé que comme une chimère d'une réalisation impossible ; & de là cette fatale perpétuité de débats, plus ou moins sérieux, dont la pauvre humanité fait toujours les frais. En vain prétend-on remonter à des souverains l'injustice ou la vanité de leurs prétentions : sans autre règle que l'arbitraire, sans autre conseil que l'ambition, peu sensible à l'opinion publique, le sentiment de leurs forces est ce qui les affermit dans leurs entreprises. Que peut donc espérer l'auteur d'un petit écrit sur les prétentions actuelles de la Russie ? pour en sentir le ridicule, a-t-il un tribunal compétent qui puisse apprécier & faire droit à ses raisons ? non sans doute. Que résultera-t-il donc de ses réflexions, je l'ignore : peut-être même, seront-elles désapprouvées de notre cour, & les précautions avec lesquelles on les produit, n'annoncent que trop les défiances de l'auteur à cet égard. Quoi qu'il en arrive, je vais satisfaire votre curiosité par un petit précis de cette brochure.

qui ne vous parviendra peut-être pas, & qu'on s'arrache ici des mains.

L'auteur débute par un coup de patte sur l'invasion de la Crimée, qu'il avoit, dit-il, annoncée dès le mois d'Avril 1782, de même qu'il annonce aujourd'hui celle de Constantinople, de l'Archipel & de la Turquie Européenne avant dix ans.

» L'Europe le verra, dit-il, & se réveillera trop tard de son assoupissement. »

» Le seul moyen d'empêcher cette révolution, ajoute-t-il, c'est 1<sup>o</sup>. une triple alliance entre la Suede, la Prusse & la France.

» 2<sup>o</sup>. L'abandon aux Rois de Naples & de Sardaigne, des états de l'Empereur en Ita-

» lie. 3<sup>o</sup>. L'occupation par la France de la

» Flandre Autrichienne, de la Finlande par

» la Suede, & de la Bohême par la Prusse.

» 4<sup>o</sup>. Persuader au Sultan d'envoyer en France

» & en Prusse trois ou quatre cens jeunes

» gens d'élite, pour étudier la tactique Euro-

» péenne sur mer & sur terre. »

Après le développement de ces moyens,

l'auteur passe à l'article délicat des prétentions

de la Russie. C'est-là que l'auteur, quoiqu'ani-

mé d'une louable philosophie, s'abandonne à

toute sa chaleur, & même à quelque indigna-

tion contre la puérile importance de l'étiquette des

Cours. Quant aux préséances, il expose les

regles d'après lesquelles on les établit, c'est-à-

dire, d'après les mêmes principes qui fixent

naturellement le rang dans la société.

» En conséquence on a consulté l'âge des

» Monarchies Européennes, & l'on a dit : le

» titre d'Empereur d'Allemagne étant repré-  
 » sentatif de l'Empire Romain, & par consé-  
 » quent de la plus ancienne Monarchie de  
 » l'Europe, les Ambassadeurs de l'Empereur  
 » auront la préséance (\*) sur tous les au-  
 » tres. La France étant, après l'Empire Ro-  
 » main, la plus ancienne des Monarchies de  
 » cette même partie du monde, ses Amba-  
 » sadeurs auront le pas immédiatement après  
 » ceux de l'Empereur ; l'Espagne se trouvant  
 » après la France, la plus ancienne en date,  
 » ses Ministres auront le troisieme rang ; l'An-  
 » gleterre, par la même raison aura le qua-  
 » trieme, & ainsi de suite jusques & compris  
 » la Sardaigne & la Prusse, érigées en roya-  
 » mes de nos jours. Cet arrangement fondé  
 » en raison & sur la nature même, n'ayant  
 » rien de désobligeant pour aucune nation,  
 » obtint le consentement universel, & si quel-  
 » que puissance a tenté depuis de s'en écar-  
 » ter, elle a bientôt été forcée de renoncer  
 » d'elle-même à ses prétentions, en réfléchis-  
 » sant à la sagesse de la base sur laquelle cet  
 » ordre a été établi, & en s'appercevant que  
 » ses démarches seroient une insulte faite  
 » non-seulement à telle ou telle nation ; mais  
 » à toutes les nations de l'Europe, puis-  
 » qu'elles tendroient à annoncer de sa part  
 » une prééminence fondée sur l'opinion qu'elle  
 » auroit eue de ses forces & de sa dignité  
 » au-lieu que par l'arrangement convenu,

(\*) Ici, est une note des plus fortes sur le néant de  
 ses titres, & conséquemment de ces droits de préséance

„ délicatesse des souverains n'est pas plus  
 „ blessée que ne l'est celle des particuliers  
 „ dans la société, quand entre personnes de  
 „ même rang, on voit les vieillards occuper  
 „ les premières places, & les jeunes gens  
 „ se mettre d'eux-mêmes aux dernières. „

„ Que dire donc des prétentions actuelles  
 „ de la Russie ? de cette Russie qui, plongée  
 „ dans le néant, étoit encore à naître pen-  
 „ dant que la monarchie françoise fleurissoit  
 „ déjà depuis plusieurs siècles, de cette Rus-  
 „ sie qui, formant enfin un état sous le nom  
 „ de *Moscovie*, a végété pendant d'autres siècles  
 „ encore, humble esclave des Tartares, &  
 „ dont les souverains recevant l'investiture de  
 „ ces mêmes Tartares, n'osoient régner sans  
 „ l'aveu de ces barbares, pendant qu'à la même  
 „ époque la France avoit pour vassaux de  
 „ grands Rois, pendant que des Rois mêmes,  
 „ qui n'étoient point leurs vassaux, ne se per-  
 „ mettoient pas de traiter nos Rois de Freres,  
 „ ne les appelloient que Monseigneur.... Que  
 „ dire de cette Russie, quand née d'hier, &  
 „ encore flétrie des fers des Tartares, elle  
 „ forme aujourd'hui la prétention d'avoir la  
 „ prééminence sur nos Rois & sur tous les  
 „ Rois ?... Auroit-elle la folle ambition de se  
 „ comparer aux Romains & aux Césars, jadis  
 „ maîtres de la moitié du monde, pour oser  
 „ dire aux Rois de l'Europe qu'elle se croit  
 „ au-dessus d'eux, & qu'elle prétend leur dic-  
 „ ter des lois ? croit-elle que les Rois de l'E-  
 „ urope auront la foiblesse de le souffrir ?...  
 „ Non, non, que la Russie ne se flatte pas de



„ les trouver dociles à ses caprices. Si cette  
 „ Puissance a la romanesque ambition de jouer  
 „ le rôle des Romains à l'égard des Rois & des  
 „ nations, qu'elle commence donc à l'exemple  
 „ des Romains, par les subjuguier, mais je  
 „ l'avertis qu'il y a loin de les insulter par  
 „ un manifeste, à les conquérir; je l'avertis  
 „ qu'elle ne trouvera pas dans les Rois ni  
 „ dans les peuples de l'Europe, des nations  
 „ & des monarques disposés à se soumettre  
 „ à ses manifestes comme l'ont fait le Kan de  
 „ Crimée & ses tartares : qu'elle sache que  
 „ ces Rois, que ces peuples pourront au con-  
 „ traire dès l'instant qu'ils le voudront, la  
 „ circonscrire dans ses déserts, & lui défendre  
 „ d'en sortir. Ce langage peut étonner sa fierté,  
 „ mais n'en est pas moins vrai....  
 „ Quant au titre de Czar, que les Russes  
 „ font dériver de César, & sur lequel la Russie  
 „ fonde, dit-on, sa chimérique prétention,  
 „ c'est une idée absurde : César n'a jamais  
 „ signifié une dignité; César est un nom d'hom-  
 „ me, le nom du premier tyran de Rome; ses  
 „ successeurs l'ont porté, & ont même fini  
 „ par le donner à ses Lieutenans, comme nos  
 „ Rois portent aujourd'hui le nom de Louis,  
 „ comme d'autres souverains ont porté ailleurs  
 „ les noms de *Philippe*, de *Frédéric*, de *Léopold*,  
 „ de *Mahomet*; mais, en vérité, l'on a  
 „ beau adopter un nom de saint, d'enthousiasme  
 „ ou de Romain, jamais cela n'a été & ne  
 „ fera un titre pour dicter des loix aux  
 „ Rois & aux nations; & s'il a plu à des Ducs  
 „ Moscovites de se baptiser du nom de Czar,

„ au lieu de se nommer *Nicolas*, comme le  
 „ patron de leurs Etats, les Rois de l'Europe  
 „ n'en concluront jamais qu'ils doivent se  
 „ regarder comme inférieurs aux Ducs Mos-  
 „ covites, cela seroit par trop absurde. . . , &c.

Le ton de cette Brochure, dans laquelle  
 l'Empereur n'est guère plus ménagé que *Cathe-  
 rine*, la sensation qu'elle fait, m'ont porté à  
 vous en donner un extrait étendu. Quelques  
 personnes prétendent que l'auteur a été auto-  
 risé du gouvernement, & qu'il en est de sa  
 production comme du discours de M. de Choi-  
 seul-Gouffier sur le projet de faire revivre les  
 Républiques de la Grece. C'est, dit-on, une  
 pierre jettée en l'air, un Ballon lancé qui re-  
 tombera où il pourra.

On n'a pas encore deviné l'auteur ; c'est  
 probablement celui des *Considérations politiques*.

Achever de vous transcrire le titre du Mé-  
 moire justificatif de M. Roland, c'est vous don-  
 ner le précis de cet ouvrage : & vous faire  
 sentir combien un plus grand détail vous de-  
 viendrait fastidieux : *Journal de mes emprisonne-  
 mens, à la Bastille, petit Châtelet, Conciergerie  
 & au Temple, ( car est prison tout lieu d'où l'on ne  
 peut sortir pour suivre ses affaires. ) Récit fidele  
 des persécutions & injustices que j'ai souffertes, de-  
 puis le 15 octobre 1779, jusqu'au mois de juillet  
 1783, par l'abus des Ordres du Roi, le mépris  
 des lois, par la Chambre des comptes de Paris, &  
 par l'incompétence & les mal-jugés de cette Cham-  
 bre, lesquels elle a elle-même reconnus en partie par  
 ses arrêts subséquens, après avoir assuré ma ruine,  
 qui m'a force de m'expatrier. Anecdotes, pieces*

*justificatives , & projets de finance par moi fournis à M. Necker & exécutés en partie.*

On ne doute point , quand on a lu cet ouvrage ; que M. Roland n'ait été l'une des victimes du despotisme , de la tyrannie des hommes en place , de la prévention des juges. Il s'étoit volontairement constitué prisonnier à la Bastille : en vertu de ces Ordres du Roi dont les Ministres sont dépositaires , il avoit été transféré en d'autres prisons ; relâché ensuite , l'Arlequin Carlin qu'il n'a pas dû trouver fort plaisant , auquel il devoit cinquante mille liv. refusa de se joindre à la masse de ses autres créanciers , & les sentences qu'Arlequin obtint contre lui menaçant de nouveau sa liberté , il prit le parti de fuir.

Cet ouvrage peut intéresser infiniment les étrangers par le tableau qu'il offre de détails intérieurs de l'administration , dont ils sont rarement à portée d'être instruits , & de la marche de la justice chez nous quand elle se livre à l'influence du crédit. On s'arrache ici le très-petit nombre d'exemplaires qui a pénétré en France. Les uns & peut-être même les amis de M. Watelet lisent ce mémoire avec empressement comme libelle diffamatoire & calomnieux , les autres y voient avec un plaisir vivement senti les actes de despotisme , les abus d'autorité , l'oppression que la faveur exerce , représentés sous des couleurs vengereuses.

L'annonce d'un Pamphlet qui se distribue sous ce titre : *Avis au public sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique* , par l'abbé

F. X.  
du  
ouvr  
veng  
dre e  
Minis  
Ce  
Diatr  
a acc  
dire à  
historiq  
C'est  
qu'un  
préven  
thoufia  
sur des  
nous p  
offre à  
le déch  
écrits ,  
peu de  
de leur  
oute ici  
est qu  
compila  
aits , qu  
our ex  
gal , d  
te , a  
person  
conspi  
7 Avr  
de dou  
l'égard

F. X. de Feller, exjésuite, vous tiendra lieu du compte que j'aurois dû vous rendre de cet ouvrage & des *Mémoires du Marquis de Pomбал*, vengeance que la feue société vient de prendre en quatre volumes in-12, de ce célèbre Ministre.

Cet avis au public n'est autre chose qu'une Diatribe très-mordante contre l'exjésuite qui a accommodé à ses principes ou pour mieux dire à ses opinions, les articles du *Dictionnaire historique*, qu'il s'est chargé de reproduire. C'est un malheur sans doute pour l'humanité qu'un écrivain voué à un parti, livré à la prévention qui en résulte, y mêlant de l'enthousiasme & même du fanatisme, s'exerce sur des matières générales & se charge de nous peindre les modèles que l'histoire nous offre à suivre, mais il faut le plaindre & non le déchirer, prémunir les lecteurs contre ses écrits, faire connoître combien ils méritent peu de confiance & ne point chercher à rendre leur auteur odieux. Il est vrai qu'on impute ici à M. de Feller une mauvaise foi qui n'est que trop ordinaire aux historiens & aux compilateurs. On prétend qu'il a supprimé des faits, qu'il en a supposé d'autres, & l'on cite pour exemple celui-ci. « La Reine de Portugal, dit M. de Feller, actuellement regnante, ayant déclaré innocentes toutes les personnes impliquées dans la prétendue conspiration, par un décret solennel du 7 Avril 1781, il ne doit pas plus rester de doute à l'égard du P. Malagrida, qu'à l'égard des autres.... »



L'auteur de l'*Avis au public* révoque en doute cette décision. « L'exjésuite, dit-il, ne donne pour garans d'un fait si important, que les prétendus *Mémoires du Marquis de Pombal*, en 4 volumes in-12, & les *Anecdotes* du ministère du même en un volume publiés sans aucune authenticité en 1783. C'est-à-dire, qu'il cite en preuve ses propres ouvrages ou ceux de ses anciens confreres; car il passe pour constant, que les *Anecdotes* ont été composées par l'abbé de Feller & trois autres exjésuites, & les *Mémoires* par d'autres membres de la société.... Le jugement solennel dont ils se vantent n'a paru ni en Portugal ni ailleurs, & eux-mêmes n'osent dire qu'ils l'aient vu. Ils déclarent au contraire (*Mémoires du Marquis de Pombal*) que ce prétendu long & sérieux examen (qu'ils datent du 4 Avril & non du 7, comme le Dictionnaire) fut fait dans le court espace de la nuit du 3 au 4 Avril 1781, que dans cette seule nuit on lut toutes les pieces du procès, qu'après diverses contestations, la décision fut prononcée à quatre heures du matin, que sur dix-huit juges, il y en eut trois d'un avis contraire; que le procureur du Roi de la couronne en interjeta appel, que cet appel empêcha la publication de la sentence, & que des politiques pensoient que cette publication n'avoit été suspendue que parce que les jésuites y paroissent aussi innocens que les autres accusés. Les auteurs du libelle venoient de dire par

„ auparavant que les jésuites Portugais avoient  
 „ demandé par deux placets, que l'ordre de  
 „ la Reine pour la révision du procès de  
 „ quelques-uns des seigneurs compris dans la  
 „ sentence du 12 Janvier 1759, s'étendit à  
 „ ceux de leurs confreres condamnés en même  
 „ tems ; que ces placets furent présentés à la  
 „ Reine par le Roi son époux, & appuyés  
 „ de tout le crédit de ce Prince, qui a tou-  
 „ jours aimé ces religieux ; que néanmoins  
 „ ils n'avoient été suivis d'aucun effet. De  
 „ sorte que les jésuites sont réduits à attendre  
 „ que la vérité se montre dégagée des nua-  
 „ ges qui l'obscurcissent..., & que les au-  
 „ teurs mêmes des libelles auxquels le nouvel  
 „ éditeur du Dictionnaire renvoie comme ses  
 „ seuls garans, déclarent cette affaire indé-  
 „ cise pour autant qu'elle concerne les jé-  
 „ suites....

# V E R S

## *Sur le Maréchal de Richelieu.*

Croire encor écrire en beaux vers,  
 Se marier, livrer bataille  
 Quand on a quatre-vingt hivers,  
 C'est s'exposer à trois revers,  
 Dont sans pitié chacun se raille.  
 Idolâtrer ; servir dans un âge aussi vieux  
 Les Amours, les Muses, la Gloire,  
 N'est qu'un ridicule odieux.  
 Tous les vieillards sont faits pour rater la Victoire.

L'homme au bord du tombeau, trainant son corps  
perclus,

Même avant d'expirer souvent n'existe plus.

Ainsi, Guerriers, Amans, Rimeurs octogénaires,  
Jouissez du passé, bornez-y vos chimères,  
Racontez vos exploits, lisez vos vers heureux,

Sans essayer d'en faire d'autres;

L'esprit baisse & s'éteint dans un corps catarreux,  
Mars, Phœbus & l'Amour ne lancent plus leurs feux  
Sur des cœurs vieux, usés, glacés comme les vôtres,  
Ces vers, où je m'égaie aux dépens des vieillards,  
Furent lus l'autre jour d'un ami des Beaux-Arts,

Qui me dit : *N'en déplaise à votre poésie,*

*Et modèle brillant de la galanterie,*

*Qui pillait de Vénus, des grâces le trésor,*

*Qui prit Chypre & Mahon en dépit de l'envie*

*Qui reçut tour-à-tour une couronne d'or ;*

*Des trois Dieux que vos vers veulent qu'un vieillard fût*

*R..... qui des Grands piqua la jalousie,*

*A quatre-vingt-huit ans est bien vivace encor.*

*L'âge n'a pas éteint sa force & son génie.*

J'en conviens, ce Héros vanté,

Non moins savant dans l'art de Follard, de Polybe,

Que dans l'art plus charmant de dompter la beauté,

Siffle par sa bonne santé

Ma morale & ma diatribe.

En Grece, les vieillards à leurs petits enfans

Disoient : *Ce bon Nestor qu'on révere & qu'on aime,*

*Qui raconte des faits aussi vieux qu'étonnans,*

*Qui vit Troye embrasée & ses remparts croulans,*

*Nos pères comme nous l'ont toujours vu de même.*

Je veux que R..... par un bonheur extrême,

Conserve comme lui sa vigueur & ses sens;

Que Bellone & Vénus l'adorent à cent ans.

Ces deux Belles encor, sans nuire à mon système ;  
Peuvent le couronner de leurs lauriers brillans.

Comme on voit dans l'hyver un beau jour de printemps ,

Par miracle une fois la sagesse suprême  
Suspend l'ordre & le cours de ses décrets constans ;  
Garantit un Héros des outrages du temps ,  
Et le dérobe aux coups de la Parque au teint blême.  
Mais comme tout finit , quand ce Nestor nouveau  
Aura dans un esquif traversé l'onde noire ,

Voici ce que sur son tombeau

Gravera le burin des Filles de Mémoire ;  
Passant , qui que tu sois , apprends que dans ce lieu ,  
Sous ce marbre sacré , repose un demi-Dieu ,  
Qui fixa sur ses pas l'Amour & la Victoire ,  
Qui vit bien peu changer les destins inconstans ,  
Qui joignit de Vénus les myrtes éclatans  
Aux brillans lauriers de la gloire.

Le plus aimable des François ,

Le plus grand aux yeux de Bellone ,  
Le sauveur du Genois , la terreur de l'Anglois ;  
L'ami de son monarque & l'appui de son trône ;

Qui réunit tous les honneurs ,

Qui de Minerve eut les faveurs ,

Qui subjugua toutes les Belles ;

Qui , sans languir jamais dans un obscur repos ,  
Se montra près d'un siècle un grand Homme , un Héros ;  
Il cueillit en tout tems des palmes immortelles.

Si du Seigneur vanté ; dont je peins les hauts faits ,

Dans des vers moins beaux que fideles ,

Je te tais le grand nom. Tu m'as lu. .... Tu le fais.



*De Versailles, le 14 Juillet 1784.*

ON parle beaucoup d'un mémoire que le Roi a apporté & a fait lire dans l'un des derniers Conseils, au grand étonnement des Ministres, qui ignorent de quelle source il est parvenu à S. M.

Ce mémoire contient un critique vive & raisonnée de la conduite que la France a tenue depuis quelques années, relativement aux affaires politiques de l'Europe. On y censure sans ménagement le système de temporisation que nous avons adopté. On y établit que la France ne doit prendre parti aux affaires du continent que pour y maintenir l'équilibre, en se joignant à celle des deux Puissances prépondérantes qui se trouve la plus foible. On cherche à y prouver la nécessité d'une guerre pour s'opposer à temps aux vues que l'on suppose à la Maison d'Autriche, & qui menacent la constitution germanique. On finit en pressant notre Cour de se montrer avec une vigueur digne de sa dignité & du rang qu'elle doit conserver parmi les Puissances de l'Europe, de porter dans une première campagne des coups décisifs, & de suivre un plan que l'on trace pour en faire payer les frais à ceux qui auront rendu indispensable la rupture de la paix.

Les nouvelles propositions de la Cour de Vienne font en ce moment l'objet des délibérations du Conseil. Elles sont de nature à prévenir une guerre, & probablement on les

accep  
L'Em  
d'une  
lui co  
plus  
qui a  
il ser  
pagn  
grie,  
Rhin.  
divisé  
Sarda  
Suede  
& les  
en éc  
Hesse  
lecteu  
d'Espa  
de l'A  
marck  
à ce d

LE

acceptera malgré les insinuations contraires. L'Empereur n'a pu se dissimuler les dangers d'une explosion, à laquelle une saine politique lui conseille de préférer une marche lente & plus certaine dans ses effets. Suivant le plan qui auroit sans doute lieu en cas de guerre, il seroit obligé d'avoir cinq armées en campagne; savoir, dans la Bohême, dans la Hongrie, en Italie, dans les Pays-Bas & sur le Rhin. Il auroit à combattre les forces non-divisées du Roi de Prusse, de la France, de la Sardaigne & de la Hollande; les Turcs & la Suede occuperoient la Russie & le Danemarck, & les premiers tiendroient l'armée autrichienne en échec dans la Hongrie. Les troupes de Hesse & de Brunswick auroient l'œil sur l'Electeur de Hanovre, la marine de France, d'Espagne & de Hollande agiroit contre celle de l'Angleterre, de la Russie, & du Danemarck. Celle de Suede suffiroit pour tenir tête à ce dernier.

## LE NOVICE DE LA TRAPPE.

### ROMANCE.

Lainval aimoit Arsenne

Et ne put l'obtenir.

Trainant par-tout sa chaîne,

Il cherchoit à mourir.

A la Trappe il espere

Terminer son ennui,

Il entre au Monastere,

L'amour entre avec lui,

En lui donnant la haire  
 Qu'il reçoit à genoux,  
 L'Abbé lui dit : mon frere  
 Quel nom porterez-vous ?  
 Ah ! qu'on m'appelle Arsénne,  
 Ce nom qui fit mon sort,  
 En redoublant ma peine,  
 Avancera ma mort.

Frere Arsénne est novice  
 Et sert d'exemple à tous ;  
 Discipline & cilice  
 Lui paroissent trop doux.  
 Pour éteindre sa flamme  
 Il fait de vains efforts ;  
 On ne guérit point l'ame,  
 En déchirant le corps.

Il s'écoule une année  
 Sans qu'il soit plus heureux ;  
 Enfin vient la journée  
 De prononcer ses vœux.  
 Il hésite, il chancelle  
 Sentant bien qu'à jamais  
 Son cœur sera fidele  
 Aux premiers qu'il a faits.

Le désespoir l'emporte :  
 Mais dans l'instant fatal,  
 Un homme est à la porte,  
 Qui demande Lainval.  
 On le refuse : il crie,  
 Lainval, mon doux ami,  
 Ta maitresse chérie  
 Veut t'arracher d'ici.

Tou  
 le mau  
 Srs. Mi  
 aërona  
 ne l'a p  
 frappé  
 coups d  
 de bata  
 pauvre  
 pour é  
 ner gai  
 que de  
 les Srs.  
 ournell

Au fond du Monastere  
 Cette voix retentit.  
 Du pied du sanctuaire  
 Le frere l'entendit :  
 Il court hors de lui-même  
 A des accents si doux ;  
 Il voit l'objet qu'il aime ,  
 Et tombe à ses genoux.

Sa maitresse adorée  
 Lui présente la main ,  
 Le ciel l'a délivrée  
 D'un tuteur inhumain ,  
 Ce couple qui s'adore ,  
 Fuit loin de ce séjour ,  
 Tous deux pleurent encore  
 Mais de larmes d'amour.

*De Paris , le 21 Juillet 1784.*

Tous les papiers publics vous ont appris le mauvais succès du ballon aërostatique des Srs. Miolan & Janinet. Vous savez que ces aëronautes ont perdu la tête , que la garde ne l'a pas plus conservée, que les soldats ayant frappé du fusil , le peuple a riposté par des coups de canne & s'est rendu maître du champ de bataille , où il s'est payé aux dépens du pauvre ballon de ce qu'il lui en avoit coûté pour être témoin de cette cacade. C'est donner gain de cause à la malignité publique que de s'en laisser accabler , & voilà pourquoi les Srs. Miolan & Janinet ne cessent d'être journellement chargés , chansonnés , mystifiés



de toutes les manieres. On a fait une es-  
rampe dans laquelle on voit un chat miau-  
lant, ayant un globe attaché au derriere, &c.

L'inexpérience n'est pas un crime ; ces aë-  
ronautes pouvoient avouer la leur, & ne  
point laisser inculper leur droiture & leur  
bonne foi. La chaleur de l'atmosphère étoit  
trop considérable, pouvoient-ils dire, pour  
qu'il nous fût possible de faire élever notre  
ballon par une chaleur proportionnée au degré  
de résistance qu'opposoit son enveloppe. Ce  
défaut de prévoyance ou de réflexion nous a  
fait porter inconsidérément la chaleur inté-  
rieure à un degré qui a favorisé l'inflammation  
du ballon. Cette faute nous a confirmé que  
la raréfaction seule occasionne l'ascension, &  
que conséquemment cette ascension devenoit  
plus ou moins praticable, à raison de la lé-  
gèreté de l'atmosphère, &c. Cet exposé sim-  
ple & véridique eût satisfait sans doute, sinon  
le plus grand nombre, au moins les plus rai-  
sonnables. Mais rien ! Par ma foi, les méchants  
ont eu beau jeu. Les freres Robert n'ont pas  
été si mal avisés que de se laisser ainsi juger  
sans mot dire. Leur expérience, qui dans les  
premiers momens, ne parut qu'une échappée  
d'écoliers, inspire au contraire le plus grand  
intérêt depuis les détails qu'ils viennent de  
donner. Comme ils offrent des circonstances  
nouvelles, & qu'ils sont peu susceptibles d'être  
élagués, je me fais un devoir de vous don-  
ner leur propre relation. " En construisant un  
" aërostat cylindrique terminé par deux hé-  
" misphères de trente pieds de diamètre ; pour

trente mille pieds cubes de solidité, nous ne présentions que la plus petite surface possible à la résistance de l'air. Nous avions suspendu dans le milieu de cet aérostat un ballon destiné à contenir de l'air atmosphérique. La dilatation devant avoir lieu sur l'air inflammable jusqu'au terme de son enlôpe totale, devoit en même temps comprimer le ballon intérieur & en faire sortir l'air atmosphérique en raison proportionnelle; un soufflet placé dans la galerie, étoit propre à remplir le ballon intérieur, après, la compression nécessitée par la dilatation de l'air inflammable, & à nous donner conséquemment un excès de pesanteur relatif à la quantité d'air atmosphérique introduite dans ce ballon. Une fois en équilibre dans l'atmosphère, nous devions par ce moyen, monter & descendre à volonté, sans aucune déperdition d'air inflammable. „

„ Notre intention étoit de diriger cette machine avec des rames de douze pieds de surface, fixées à un levier de dix pieds de long, & posées à une extrémité de la galerie, en opposition à un gouvernail de cinquante-quatre pieds de surface appliqué à l'autre extrémité. Telles étoient nos dispositions principales. „

„ Après avoir pesé l'excès de légèreté de notre machine en présence des spectateurs, nous nous disposâmes à quitter la terre... Elevés à cent toises par le temps le plus calme, & pointant de sud-est, un petit

„ coup de vent nous fit dévier au nord-est ;  
 „ mais le secours d'une seule rame de notre  
 „ droite , nous rétablit dans notre première  
 „ direction , en inclinant foiblement le gou-  
 „ vernail au nord-est. Pendant cette courte  
 „ manœuvre nous montions très-sensiblement ,  
 „ & bientôt la terre se déroba à nos yeux .  
 „ Emportés , ou plutôt ensevelis au milieu  
 „ d'une vapeur dense , des tourbillons de  
 „ vent s'emparèrent de notre machine & la  
 „ firent tourner trois fois de gauche & de  
 „ droite en un moment ; les secouffes vio-  
 „ lentes que nous éprouvâmes nous firent  
 „ abandonner toutes les machines destinées à  
 „ nous diriger & nous primes alors le parti  
 „ de déchirer le taffetas de notre gouvernail  
 „ pour ôter prise au vent qui agissoit avec  
 „ l'action la plus violente. Jamais spectacle  
 „ n'offrit une horreur plus intéressante , une  
 „ mer de nuages informes roulant les uns  
 „ sur les autres sembloit devoir nous inter-  
 „ dire pour jamais le retour de la terre. L'a-  
 „ gitation de notre aërostat devint plus forte  
 „ encore ; nous entendîmes casser les cordes  
 „ de soie qui suspendoient le ballon intérieur .  
 „ Devenu libre , il tomba sur l'orifice inté-  
 „ rieur de notre appendice & le boucha. Un  
 „ coup de vent nous emporta rapidement à  
 „ la surface de la vapeur , où le soleil , en  
 „ nous rendant le sentiment de l'existence de  
 „ la nature , vint nous causer une dilatation  
 „ précipitée... Nous tentâmes avec un bâton  
 „ de repousser le ballon intérieur qui bou-  
 „ choit l'appendice de notre aërostat , mais la

dilatacion le pressoit si fort sur l'orifice que  
 tous nos efforts furent vains , & bientôt la  
 différence de sa capacité le fit crever. Nous  
 montions pendant ce temps à vingt-deux  
 pouces douze lignes du mercure , ce qui  
 donne selon le module barométrique de  
 M. Deluc , huit cent trente toises. Nous ju-  
 geâmes qu'il étoit prudent de faire dans le  
 moment même , une ouverture à la partie  
 inférieure de notre aërostat. Monseigneur  
 le Duc de Chartres prit lui-même un des  
 étendarts & fit deux trous à l'aërostat qui  
 se déchira d'environ sept à huit pieds : nous  
 descendîmes très-promptement. Nous n'ap-  
 percevions alors ni ciel ni terre ; un mo-  
 ment après nous découvrîmes la campagne ,  
 & bientôt ensuite une femme gardant des  
 vaches , précipitant sa fuite en raison de  
 la frayeur que nous lui causions. Nous al-  
 lions descendre au milieu de l'étang de la  
 Garenne , mais nous jettâmes dans cet étang  
 un sac de sable de soixante livres , & cela  
 nous porta sur le sol à la distance d'envi-  
 ron trente & quelques pieds. „

„ Quoique notre descente ait été accélérée , personne de nous n'a été blessé , & de  
 six bouteilles pleines , que nous avions sim-  
 plement posées sur le plancher de la gale-  
 rie , il ne s'en est trouvé qu'une seule de  
 cassée. „

Ce ballon de S. Cloud étoit bien une des  
 plus belles choses que l'on puisse imaginer. Des  
 crépines d'or , des pavillons , des banderoles ,  
 une galerie capable de contenir huit à dix per-



sonnes & tout ce que le luxe peut fournir de plus brillant ont rendu cette expérience très-imposante. Au milieu des bois, c'étoit le coup-d'œil le plus enchanteur, que l'affluence incroyable des spectateurs. Le premier rang étoit à genoux, & les autres en amphithéâtre suivant la disposition du terrain. Nos femmes les plus élégantes avoient couché au bivouac sur le lien, toutes frisées, toutes parées, pour ne pas laisser échapper une bonne place. La Reine elle-même s'y étoit rendue à huit heures du matin. Quoique les sieurs Robert justifient tant bien que mal dans l'écrit que vous venez de lire, on doit regretter infiniment qu'ils n'aient pas conservé le sang-froid du sieur Charles; ils auroient peut-être trouvé le véritable moyen de diriger les machines aërostatiques & il leur en restoit de meilleur que celui dont Alexandre a donné l'exemple en rompant le nœud gordien, pour prévenir le danger auquel la dilatation de l'air inflammable les exposoit. Il résulte, ce me semble, deux grandes vérités de leur expérience : que les aërostats en air inflammable sont les plus sûrs, mais les plus périlleux, & que dans aucun cas la chute de ces machines ne peut être assez rapide pour devenir funeste aux navigateurs qui les montent.

La méchanceté & la prévention s'opposent ordinairement aux avantages que l'humanité doit retirer des progrès que les connoissances & les lumières ont faits en ce siècle; mais l'honnêteté, la sensibilité, l'amour du bien ont dicté le morceau suivant qu'un des hommes

il mérite le plus l'estime de ses semblables  
 ent de m'envoyer :

„ Il en est des Novateurs, comme de ces  
 anciennes hordes de barbares, qui ne pa-  
 roissoient sur la terre que pour y porter le  
 trouble & la destruction. Tels ont été par-  
 ticulièrement les Philosophes de ce siècle :  
 usages, opinions, religions, systêmes, il  
 n'est rien qu'ils n'aient attaqué, censuré,  
 bouleversé même, & l'on peut hardiment  
 avancer que depuis moins de cinquante ans,  
 les sociétés sont méconnoissables : nos prê-  
 tres ne parlent plus que de tolérance & de  
 population, nos soldats que d'humanité, nos  
 grands que d'égalité, nos damoiseaux que de  
 simplicité, nos histrions que de mœurs, &  
 graces à ces excellens réformateurs, il est  
 à croire que les chimères de l'âge d'or  
 se réaliseront enfin pour nous. L'un de leurs  
 plus hauts faits, est, sans contredit, l'an-  
 nihilation de la religion, dont est résulté  
 ce dégagement de tout frein, cette liberté  
 de conscience qui, pour le peuple sur-tout,  
 est le plus grand des trésors ; ce qui l'a  
 bientôt également conduit à l'extinction de  
 tous sentimens naturels comme à l'oubli de  
 tous devoirs. Ces coups une fois portés, il  
 n'a pas été difficile d'en étendre l'influence  
 sur des objets non moins sacrés jusqu'alors ;  
 tel est, par exemple, le mépris des morts,  
 la violation de leurs sépultures & leur ban-  
 nissement des églises, ainsi que des cime-  
 tieres particuliers. On a beau se parer du  
 nom imposant de l'humanité ; ce n'est qu'un

» vain & spécieux prétexte, fait pour mal-  
 » quer l'insensibilité, la dépravation des ré-  
 » formateurs, mais insuffisant pour justifier la  
 » nécessité de ces horribles charniers publics  
 » où l'égoïste, l'homme de bien & le coupable  
 » jarret sont entassés pêle-mêle dans des clo-  
 » ques affreux, dont la vue seule est capable  
 » d'humilier, d'indigner, de révolter le dé-  
 » nier des hommes, s'il n'est pas abruti. Que  
 » je vous plains, vous tous, êtres sensibles  
 » qui connûtes l'amour & l'amitié; si dans  
 » vos tristes souvenirs, votre cœur a besoin  
 » de s'épancher sur la tombe d'une mère  
 » d'un ami, ... d'une amante; à quelles ma-  
 » lédictiones ne vouerez-vous pas les odieux  
 » novateurs qui, dans leur rage philosophi-  
 » que, ont osé ravir aux morts un asile  
 » aux vivans la douce consolation d'y venir  
 » & d'y rejoindre un jour les objets de leur  
 » tendresse! Fut-il un seul peuple dans toute  
 » l'antiquité, pour qui les morts ne fussent  
 » des objets de vénération & de respect?  
 » Les Egyptiens, les Grecs, les Romains  
 » leur rendoient-ils pas les honneurs les plus  
 » religieux? Les monumens de ces différens  
 » peuples ne sont-ils pas des témoignages in-  
 » contestables d'une piété scrupuleuse à leur  
 » égard? Nous seuls les reléguons ignominieusement  
 » à Clamard, où tel homme qui n'a pas une seule  
 » respectable pierre sur la tête qui puisse rappor-  
 » ter aux siens : *Ci gît celui que vous pleurez*  
 » Hé, que me parle-t-on de bien public, de  
 » contagion, de vapeurs pestilentielles?

puis  
 les  
 la m  
 qui  
 maif  
 cite  
 est l  
 sous  
 phie  
 quelc  
 les m  
 reurs  
 pour  
 absol  
 natio  
 & l'a  
 verbe  
 homm  
 „ De  
 losop  
 plus  
 ront  
 profcr  
 enfin  
 humer  
 porter  
 faire  
 tribut  
 les ve  
 rrite  
 manqu

Auteu  
 ent ann  
 Tome 2

puis des siècles, est-il un seul exemple que les églises ou les cimetières aient procuré la moindre épidémie fatale, soit aux fideles qui s'y rassemblent, soit aux habitans des maisons circonvoisines? Je défie qu'on en cite un seul exemple authentique. Mais tel est le prestige de cette marotte dominante sous le beau, mais faux nom de philosophie, que sur les criailleries répétées de quelques-uns de ses fanatiques sectaires, les meilleurs esprits se sont livrés à des terreurs paniques, & n'ont plus vu de sûreté pour les vivans que dans une séparation absolue d'avec les morts. De là, la profanation, la destruction des anciens tombeaux, & l'acception formelle & générale du proverbe si relatif à nos bénignes mœurs; *qu'un homme mort ne vaut pas un chien en vie.* »

„ Des sentimens plus généreux, une philosophie plus éclairée, plus compatissante, plus digne de l'homme en un mot, sauveront M. Court de Gebelin (\*) de cette proscription. M. le Comte d'Albon ayant enfin obtenu la permission de le faire exhumer du réservoir commun, l'a fait transporter à sa terre de Franconville pour lui faire élever un mausolée, comme un juste tribut mérité par ses travaux, ses talens & ses vertus sociales. La jalousie, que tout irrite & que tout empoisonne, n'a pas déjà manqué de critiquer un tel hommage : mais

---

(\*) Auteur du *Monde Primitif*, dont je vous ai dernièrement annoncé la mort.



„ que d'envieux mourront , dont la tombe &  
 „ le nom feront à toujours ignorés ! „

C'est sans doute un singulier spectacle que celui d'un siècle de lumières , où toutes les sciences ont été perfectionnées , & la plupart d'entr'elles fondées sur des principes exacts , & qui cependant regorge de philosophes hermétiques , cabalistiques , théosophes , propagant avec fanatisme toutes les anciennes absurdités de la théurgie , de la divination , de l'astrologie , &c. Les esprits foibles qui se livrent à ces doctrines , ignorent qu'elles ne sont autre chose que de vieilles erreurs ; ils les regardent comme autant de découvertes du génie : c'est leur rendre service , que de les défabuser de ce préjugé. Ce but salutaire a dicté un ouvrage récent , sous le titre de *Recherches & doutes sur le Magnétisme animal* par M. Thouret , Docteur-Régent de la Faculté , & Membre de la Société Royale de Médecine. Ce livre peut servir de catéchisme du bon sens , & d'antidote contre tous les efforts des charlatans pour nous engager à renoncer au sens commun. L'auteur prouve par des citations littérales & multipliées l'origine de la médecine magnétique , dont la théorie précisément conforme à celle de M. Mesmer se rencontre en dix ouvrages des siècles précédens : on y retrouve les mêmes moyens , les mêmes effets , les mêmes expériences , qu'à celles de l'épée & de la bague , qui ont tourné & tournent encore tant de têtes susceptibles. Ces deux tours fameux sont également décrits dans l'ouvrage sur l'Art de se faire

gnétique par le savant P. Pirker, publié il y a plus d'un siècle. La Société Royale de Médecine, en approuvant l'écrit aussi savant que philosophique de M. Thouret, dit, avec raison, que ces *Recherches serviront beaucoup à résoudre une question, sur laquelle l'intérêt public exige qu'on prononce au plutôt.*

Les découvertes mécaniques de ce siècle sont plus réelles que les prétendus talens de nos Thaumaturges. Le joueur d'échecs de M. Kempelen & l'automate parlant de M. Mical, sont une preuve plus authentique des progrès de nos connoissances. Cette dernière machine quoique connue depuis plusieurs années & continuellement sous nos yeux, a fait peu de bruit, parce qu'elle n'est que savante & ne flatte nos sens en aucune manière. M. Kempelen a fait voir une boîte fermée, dans laquelle il inféroit ses doigts, & d'où on entendoit sortir des paroles; plusieurs personnes rapportent même avoir oui distinctement quelques mots de différentes langues; cette machine n'étoit qu'une ébauche à côté des têtes parlantes de M. Mical, dont l'invention est antérieure, mais ces têtes parlantes ne sont que des figures bronzées & ressemblantes; leur ton de voix est rauque & désagréable; ce n'est point un spectacle flatteur & amusant, & les gens qui font la réputation des artistes ne pensent pas tous comme un Anglois qui dit un jour à M. Mical : *Ce que j'admire le plus ici, c'est que je n'entends point de voix de l'homme, preuve certaine que votre art est tout fait sans le secours d'aucun prestige.* N'en-

tendant point des sons humains, les auditeurs venus chez M. Mical dans cette illusion, concluent que les têtes ne parlent point, & dans un pays où il faut plaire, même en démontrant le quarré de l'hypothénuse, tout ce qui ne produit pas cet effet perd la moitié de son prix. Puis l'inventeur est sans emphase comme sa machine sans mystère : les ressorts sont à découvert : on voit un assemblage mécanique qui ne laisse rien à dire à l'imagination. Si les têtes eussent été voilées dans un antre, & que ces articulations rocailleuses fussent sorties des ténèbres, ou plutôt si elles avoient été surmontées d'un polichinelle, dont la pantomime eût divertí les yeux, la foule se seroit portée chez M. Mical.

Cet artiste vient d'annoncer qu'il substitueroit à son cylindre un clavier, de manière que l'on pourra, comme le desiroit Diderot, jouer sur ces têtes un sermon, exécuter un volume entier, comme on joue une piece de musique sur un claveffin. La singularité de cet amusement, quoiqu'elle ajoute fort peu au mérite de l'invention, procurera peut-être à M. Mical toute la gloire qui lui est due.

On a fait une nouvelle édition du *Tableau de Spa*, qui a paru, il y a une couple d'années, & pour rendre le rajeunissement complet, on en a, suivant l'usage, changé le titre. Celui-ci est le *Nouveau Tableau* : ce sont pourtant les mêmes traits, les mêmes couleurs, à de légers changemens près. Il est vrai que les augmentations sont considérables. Ce *Nouveau Tableau* renferme beaucoup d'anci-

dotes omises dans le premier ou plus récentes. On y voit l'histoire d'un M. de C..... mari confiant, ainsi qu'il faut être, cruellement défabusé par les soins d'un amant dédaigné de sa facile épouse, & convaincu par ses propres yeux du petit malheur dont il ne se doutoit pas; celle d'une charmante petite Rouerie du Comte de P.... & de Madame de Q..... à qui il avoit fait ressentir les peines cuisantes de l'amour, comme ces Messieurs l'appellent : l'idée ne leur vint pas de feindre une indisposition, d'employer l'un de ces mille & un moyen que les femmes trouvent plus facilement pour se soustraire aux empressements de leurs époux que pour les exciter : l'expédient que voici parut à Madame de Q.... le plus simple & peut-être le plus honnête pour arranger l'affaire avec son mari & lui donner tout au moins l'apparence du tort. Le Comte de P.... mena M. de Q..... à la source du mal, & arrangea les choses de manière qu'il y puisa une ample provision de motifs pour sa chaste moitié, de lui faire les mêmes reproches qu'elle avoit lieu de craindre de sa part, & M. de Q..... se trouva trop heureux qu'on voulût bien lui pardonner. L'anecdote la plus frappante & dont on ne peut trop désirer que la lecture produise l'effet qu'on en peut attendre, est celle de la mort du vieux Ramier de la Raudiere, célèbre par son talent dans l'art d'écrire, mais plus encore par sa passion pour le jeu, la misère dans laquelle elle l'a fait vivre pendant la dernière moitié de sa vie, malgré les secours qu'on lui pro-



dignoit, la résolution qu'il prit de s'ôter la  
vie & la singularité des circonstances de son  
suicide.

C O N T E.

On menoit pendre un insigne voleur,  
Un Cordelier lui dit : Eh ! quel bonheur !  
Qu'il est prochain ! avant qu'il soit une heure,  
Vous allez être en la sainte demeure.  
C'est avec Dieu que vous soupez ce soir,  
Hélas, hélas ! dit le patibulaire,  
Serois content, pourvu demain mon pere ;  
Que je me rende à diner : l'homme noir  
Lui repliqua : du Christ, avec les Anges  
Vous chanterez les divines louanges,  
Vous mangerez en outre avec les Saints  
De l'ambroisie & mille mers divins,  
Ah quel plaisir ! quelle ineffable grace  
Vous fait le ciel ! Mais l'autre répondit :  
Si le croyez, mettez-vous à ma place,  
Car aussi bien je n'ai point d'appétit,  
Je le voudrois, dit le porte-beface ;  
Mais aujourd'hui, veille de St. Ivant,  
Mon cher ami, nous jeûnons au couvent.

*De Paris, le 27 Juillet 1784*

On ne manquera pas de mettre encore sur  
le compte de la philosophie cette multiplication  
de productions ordurieres, que l'on re-  
marque depuis quelques années. Rien n'est plus  
injuste, & certes ce seroit le comble de l'  
déraison que de donner le nom de Philosophe  
d'ami de l'humanité à tout homme qui ne dé-

ploreroit pas le dérèglement des mœurs que ces funestes lectures entretiennent & provoquent. Félicitons-nous au contraire de ce que le remède est à côté du mal, & croyons que les leçons de vertus, les exemples d'honnêteté que nous donnent les seuls hommes dignes du titre de Philosophe, forment un obstacle salutaire aux efforts des apôtres du libertinage. Au nombre des ouvrages que ceux-ci offrent à la jeunesse pour la corrompre & l'entraîner dans la route des faux plaisirs où ils se sont égarés, il en est peu de plus dangereux que celui qui vient d'éclorre sous ce titre : *Le petit-fils d'Hercule*. Dans une espèce de Discours préliminaire, dissertation ridiculement grave & grossièrement obscène, l'auteur annonce naïvement qu'il a voulu faire de ce petit ouvrage, une encyclopédie de ce qui a été dit de plus sale jusqu'à nos jours. Les lecteurs qui auront le courage de parcourir cette brochure, gémiront encore cette fois de voir le talent & l'esprit ainsi prostitués. Il est difficile d'écrire avec plus d'agrément & de légèreté ; mais il étoit impossible d'imaginer de plus infâmes scènes de débauche, & des tableaux plus lubriques, pour former à la Cauchoise un pendant digne d'elle.

Ne confondez pas, Monsieur, avec ces compilations inutiles qui peuvent tout au plus aider les oisifs à combattre l'ennui qui les dévore, un volume intitulé : *Anecdotes historiques sur les principaux personnages qui jouent maintenant un rôle en Angleterre*. Il fournira des matériaux précieux pour l'histoire de ce siècle.

Le trait suivant jusqu'ici mal connu, ou du  
 moins présenté dans cet ouvrage avec des cir-  
 constances que l'on ignoroit, m'a paru digne  
 de vous être transcrit. " Pendant le dernier  
 „ séjour du Chevalier Rodney à Paris, sa  
 „ pauvreté étoit telle qu'il ne savoit souvent  
 „ où aller diner. M. de Sartine qui connois-  
 „ soit son habileté & son mérite, crut ce temps  
 „ propre pour le gagner : en conséquence il  
 „ pria le Duc de Biron de lui offrir, au nom  
 „ du Roi, le commandement de la flotte fran-  
 „ çoise destinée pour les Indes-Occidentales,  
 „ avec une somme d'argent assez forte pour  
 „ remettre ses affaires en bon état. Le Duc  
 „ invita Sir Rodney à venir passer un mois  
 „ dans sa maison, & pendant ce temps, il le  
 „ fonda sur ce sujet avec une grande délica-  
 „ tesse, & voyant enfin qu'il ne s'étoit pas  
 „ fait comprendre assez clairement, il lui dé-  
 „ clara ouvertement sa mission. L'Anglois  
 „ écouta la proposition avec beaucoup de  
 „ sang-froid, & lui fit la réponse suivante :  
 „ *M. le Duc, ma malheureuse situation, il est*  
 „ *vrai, m'a obligé de me retirer du sein de ma*  
 „ *patrie, mais rien au monde ne sera capable de*  
 „ *me faire quitter son service : je prendrois pour*  
 „ *une insulte si de vous-même vous m'eussiez fait*  
 „ *une semblable proposition ; mais je suis enchanté*  
 „ *d'apprendre qu'elle vient d'un endroit où l'on*  
 „ *ne peut pas être injuste.* Le Duc de Biron fut  
 „ si étonné des vertus de Sir Rodney, qu'il  
 „ s'écria : *Il est bien dommage qu'un si brave*  
 „ *Officier soit perdu pour son pays ; mille loix*  
 „ *pourroient-ils vous mettre à même de retourner en*

„ Angleterre pour continuer à lui rendre vos ser-  
 „ vices ? Sir George assura qu'oui, reçut la  
 „ somme, & partit le lendemain. „ Cette anec-  
 dote est sans doute également honorable pour  
 le Duc de Biron & pour le Lord Rodney,  
 mais le tribut d'admiration auquel le premier  
 a droit de prétendre ne sera point unanime  
 parmi nous.

Nous venons de recevoir le N. IV du *Con-*  
*teur*. Ce cahier renferme force épigrammes,  
 tant vieilles que nouvelles, des contes en vers,  
 la relation véritable du mariage de l'encensé  
 & de l'angélique, pour servir à l'histoire de  
 tous les lan-du-monde, (à commencer par  
 l'ennui & à finir par l'endormi,) gentillesse  
 qui pétillie d'esprit à la maniere du Pacha Bil-  
 boquet; une lettre écrite de Berlin en 1748,  
 & qui renferme des traits assez piquans pour  
 servir à l'histoire de cette Cour; enfin des  
 anecdotes dont on trouve la plus grande par-  
 tie dans mes lettres. Celle d'un mariage par  
 lettre de change est assez plaisante. Un mar-  
 chand françois, établi dans une des isles fran-  
 coises de l'Amérique, voulant se marier, &  
 faire venir une fille de France pour partager  
 avec elle sa grande fortune, écrivit à son cor-  
 respondant en ces termes : *Vous ne manquerez*  
*pas de m'envoyer par le premier Vaisseau une fille*  
*entre vingt & vingt-cinq ans, de taille médiocre*  
*& bien proportionnée, de visage agréable, d'humeur*  
*douce & de mœurs sans reproche, de constitution*  
*assez forte pour résister au changement de climat,*  
*afin que je ne sois pas obligé d'en faire venir une*  
*seconde si la premiere venoit à manquer, à quoi il*



faut obvier, vu les risques du transport : je ne demande point de dot. Arrivant ici conditionnée comme ci-dessus, & rapportant la présente lettre endossée de votre part, ou du moins copie d'icelle bien & dûment légalisée, je m'oblige & m'engage à acquitter laditte lettre de change, en épousant à quinze jours de vue, la femme qui en sera chargée, en foi de quoi j'ai signé la présente. ... Le Correspondant songe à servir l'Américain selon son goût ; il trouve, après plusieurs recherches, une Demoiselle fort jolie, qui ne subsistoit que par le moyen d'une vieille tante, dont elle étoit esclave. Elle saisit l'occasion de ce mariage avec ardeur. On chargeoit pour lors à la Rochelle un vaisseau pour les isles : elle partit avec les ballots de marchandises qu'on envoyoit à son futur mari, & fut comprise dans la facture des marchandises.

Je vous dois aussi un échantillon des poésies que le Conteur offre à l'amusement de ceux qui le liront.

*Demande faite en 1784.*

Dis moi, sage Genlis, dont la tête est si bonne, Ce qu'il faut devenir pour paroître accompli ?

*Réponse.*

Droit comme Beaumarchais, prudent comme Calonne, Savant comme Mesmer, sensé comme Mably.

M. de Bock, Baron & membre de la noblesse immédiate de l'Empire, au canton de

Kocher en Souabe , Lieutenant des Maréchaux de France , Gouverneur pour le Roi de la ville de Sierck , & Membre honoraire de la Société des antiquités de Cassel , vient de publier la Relation d'un voyage philosophique qu'il a fait dans le Palatinat & dans quelques autres parties de l'Allemagne en 1782. Les titres que je viens de transcrire ne me laissent point de place pour vous faire l'extrait de l'ouvrage : n'en peuvent-ils point tenir lieu ?

Toute mauvaise plaisanterie à part , M. de Bock paroît un homme d'esprit , qui auroit pu voyager avec plus de fruit pour ses lecteurs. Un triste & insensible célibataire pourra seul lire , sans émotion , les expressions de sa douleur pour la mort de sa fille , & les soumettre à l'examen d'une froide critique.

Combien de fois l'on déplore en lisant les plus agréables productions de nos jours , cette manie qui change les meilleurs écrivains en froids beaux-esprits , qui les fait renoncer à la physionomie qu'ils pourroient avoir pour se congeler dans le moule d'une mode funeste à l'imagination , destructive du sentiment ! Jouer sur le mot , forcer toutes les idées à se prêter à l'antithèse , aligner au cordeau des phrases monotones , & qui , pour ne pas manquer au goût , sont le plus souvent insignifiantes & sans expression , c'est en cela que nos littérateurs du bon ton veulent faire consister l'art d'écrire. On regrette que M. le Chevalier de Cubieres ne se soit point soustrait à l'épidémie ; il en éprouvoit un accès bien fâcheux , quand il a composé un petit roman

intitulé : *l'Ecole des filles*. Le sujet est simple ; les caracteres des personnages fort ordinaires ; mais cette histoire eût véritablement servi d'une utile leçon de morale si l'affectation de bel-esprit n'en avoit exclu toute chaleur, ce ton de vérité, cette vigueur de touche sans lesquels le Peintre, le Romancier manquent l'effet qu'ils veulent produire. En deux mots Germilly séduit d'abord par les attraits de Clémentine, l'abandonne pour porter des hommages dont elle n'est pas digne, à sa mere, qui possède toutes les vertus. L'auteur compare la premiere à Vénus, la seconde à Diane :

„ Le teint de Clémentine réunissoit les deux  
 „ couleurs principales de sa gorge ; c'étoit un  
 „ mélange de lait & de fraises pêtries ensemble des mains de la nature, & dont elle  
 „ seule a le secret. . . . Les yeux de Clémentine lançoient des éclairs, un feu dévorant  
 „ jaillissoit sans cesse de ses paupieres, on ne  
 „ pouvoit la regarder sans être frappé comme  
 „ d'un coup de soleil : un feu plus doux brilloit dans ceux de la Marquise ; on ne voyoit  
 „ les autres qu'une fois, & quand on avoit  
 „ vu une fois les siens, on cherchoit à les  
 „ voir encore. . . . „ Le temps viendra, sans doute, où ce langage paroîtra celui de la parodie : nos neveux, si le hasard conserve de telles brochures, les regarderont comme des productions satyriques où l'on a essayé de ridiculiser par le travestissement, les peintures vives & gracieuses qu'ils en rapprocheront.

En dépit de ma résolution, il faut bien que je vous parle encore des ballons ; de ceux au

moins ; dont l'existence peut figurer glorieusement dans l'histoire de cette découverte : & de ce nombre paroît devoir être celui que M. Blanchard vient de lancer à Rouen sa patrie. Sans la prévention, le mépris même, avec lesquels nous recevons ici tout ce qui vient de Province, j'oserois vous assurer, d'après la relation de cet aëronaute, d'après cent témoignages particuliers. que son expérience est l'une des plus heureuses & des plus intéressantes qui se soient faites jusqu'à présent, & j'ajouterois que, depuis le premier pas que MM. de Montgolfier ont fait faire à Annonai, celle-ci montre seule un progrès tant soit peu sensible. Ce n'est pas la longueur de la marche que je considère ; quoiqu'elle ait été de quinze lieues ; mais les différentes circonstances qui en ont résulté. M. Blanchard prétend avoir fait agir avec succès des especes d'aviron, tant pour se diriger, que pour s'abaisser & se relever à volonté. Je n'oserois l'en croire sur parole ni pourtant rejeter formellement ce qu'il avance à cet égard. Ce que je crois ne pouvoir révoquer en doute, c'est que, s'étant élevé à une assez grande hauteur au-dessus de la ville, il est redescendu, moyennant (dit-il) quelques manœuvres fort simples, à une hauteur assez moyenne pour pouvoir entendre les acclamations & jouir des démonstrations de ses spectateurs ; qu'après une especie de station de quelques minutes, il s'est relevé à son premier point ; que là, le vent étant au Nord, il avoit, d'après le desir de M. Bobi son compagnon de voyage, dévié de maniere



à se mettre au Nord-ouest ; qu'ensuite ils avoient pris leur essor , s'abaissant & se relevant suivant les circonstances & leurs desirs ! qu'ayant apperçu dans leur route la ville de Neuchâtel , ils avoient voulu se procurer la satisfaction d'y saluer quelques-uns de leurs amis , qu'en effet ils s'étoient abaissés positivement sur la ville , qu'ils avoient joui de la surprise & de l'admiration de tous les habitans , qu'ils s'étoient remis en marche & l'avoient prolongée de cette maniere agréable , jusqu'à ce que le murmure de la mer , son aspect imposant & l'approche de la nuit les eussent décidés à prendre terre , dans un beau champ de treffle , après avoir rasé légèrement & horizontalement la campagne pendant plus d'un quart de lieue.

Leur descente peut vous donner une idée de l'effet qu'elle produiroit dans quelques climats éloignés. Tous les paysans étoient dans une émotion , dans un désordre , dans un délire inexprimables : les uns se prosternoient , les autres leur tendoient les bras , d'autres leur demandoient s'ils étoient des Dieux ; tous pleuroient d'attendrissement. Quelles dispositions pour exciter les hommes à de grandes entreprises ! cette découverte pourroit bien rétablir l'exaltation dans les têtes , & rappeler ces beaux temps de la chevalerie où les hommes , au milieu de bien des fortifes , exerçoient du moins quelques belles vertus.

L'histoire nous a conservé le nom de cet Empereur romain qui , prétendant aux honneurs de l'Apothéose & voulant sans doute donner à croire qu'il entretenoit déjà des relations avec

les  
la  
taxé  
reun  
torie  
cle,  
mém  
la pr  
étoit  
trans  
givr  
effet  
sing  
car  
tes  
que  
a-t-o  
ci, c  
de tr  
tions  
In  
en g  
tend  
sot,  
appe  
C

(\*)  
Alcma  
faisoit  
la gré  
effets  
de l'h  
du Ro  
le froi

les Dieux, s'amusoit dans son palais à imiter la foudre : mais de grands Savans n'avoient taxé cette prétendue occupation de l'Empereur, que d'enfantillage ou d'imposture historique. En vain Drebel (\*), dans l'autre siècle, assuroit qu'il produisoit non-seulement les mêmes effets, mais encore la grêle & la pluie : la preuve incontestable de ces merveilles nous étoit réservée. M. Quinquet a démontré la transformation d'eau en glace, en grêle & en givre ; sous nos yeux un autre exécute les effets les plus terribles du tonnerre. Et par une singularité digne d'observation & de réflexion, car elle fait voir que la fortune des découvertes ne dépend pas de leur mérite, mais presque toujours des caprices du hasard, à peine a-t-on donné quelque applaudissement à ces deux-ci, qui pourtant ne peuvent être que le résultat de très-longs tâtonnemens ainsi que de méditations & d'expériences très-réitérées.

Indifférence, ridicule ou satire, telles sont, en général, les inflexions auxquelles doit s'attendre ici quiconque a la témérité d'être moins sot, moins lâche que cette prostituée qu'on appelle *société*.

Ce que MM. le Marquis de Gérardin & le

---

(\*) Corneille Drebel, Philosophe Alchimiste, né à Alémaër en Hollande en 1532 ; mort à Londres en 1634. Il faisoit, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle, les éclairs, &c. aussi naturellement que si ces effets venoient du ciel. Il produisoit un froid pareil à celui de l'hiver. On prétend qu'il en fit l'expérience à la prière du Roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster, & que le froid fut si grand qu'on ne put le supporter.

Comte d'Albon ont fait pour l'humanité & pour leur gloire , a fait éclore le plus plat des Callembours. Le Marquis , dit-on , a mis dans son jardin J. J. Rousseau , le Comte Court de Gebelin , & le Duc de C... des Ruës dans le sien , par allusion à Desruës l'empoisonneur. O la belle chose que l'esprit !

Que le charme de la naïveté se trouve encore dans quelques chansons modernes , cela doit étonner ; mais que ce charme soit senti , soit goûté dans un temps où la froide recherche du langage & la corruption des mœurs contractent si formellement avec la simplicité de la nature , voilà ce qui doit étonner beaucoup plus. La pastorale suivante a ce double avantage : dictée avec l'ingénuité , la candeur de l'innocence , elle est également en vogue à Paris & à la Cour. L'auteur , tel qu'il soit , est digne d'emboucher les pipeaux de Théocrite.

Il pleut , il pleut , Bergere ,  
 Presse tes blancs moutons ;  
 Allons à ma chaumière ,  
 Bergere , vite , allons :  
 J'entends sur le feuillage  
 L'eau qui tombe à grand bruit ;  
 Voici , voici l'orage ,  
 Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?  
 Il gronde en approchant ;  
 Prends un abri , Bergere ,  
 A ma droite en marchant :  
 Je vois notre cabane ,

Ah ! tiens , voici venir  
Ma mere & ma sœur Anne ;  
Qui vont l'étable ouvrir.

Bon soir , bon soir , ma mere ;  
Ma sœur Anne bon soir ,  
J'amene ma Bergere  
Près de vous pour ce soir :  
Va te sécher , ma mie ,  
Auprès de nos tisons ;  
Sœur , fais-lui compagnie :  
Entrez , petits moutons.

Ayons bien soin , ma mere ;  
De son joli troupeau ;  
Donnez plus de litiere  
A son petit agneau :  
C'est fait .... allons près d'elle :  
Hé bien donc , te voilà ? ...  
Sans corset qu'elle est belle !  
Ma mere , voyez-la.

Soupons ; prends cette chaise ;  
Tu feras près de moi ;  
Ce flambeau de mélese  
Brûlera devant toi :  
Goûte de ce laitage ;  
Mais tu ne manges pas ?  
Tu te sens de l'orage ,  
J'ai trop pressé tes pas.

Hé bien , voici ta couche ;  
Dors-y jusques au jour ;  
Laisse-moi sur ta bouche  
Prendre un baiser d'amour :



Bon soir , jeune Bergere ,  
 Ma mere & moi demain ,  
 Nous irons vers ton pere ,  
 Lui demander ta main.

*De Versailles , le 20 Juillet 1784.*

LE Roi de Suede s'est arrêté à Chantilly en quittant Paris. Il y a reçu une petite fête batarde qui n'en a été ni moins brillante ni moins agréable: Le départ de ce Monarque a fait peu de sensation. Son séjour en faisoit peu depuis long-temps. Voilà où l'on parvient à réduire le peuple quand on ne soudoie pas son empressement. Sa curiosité une fois satisfaite , il ne voit plus que l'homme là où il avoit vu un héros. On cite peu d'actions royales de sa part. Il a reçu cependant ici le titre de *bienfaisant* , mais c'étoit de la part d'une femme & d'une femme masquée , cela est sans conséquence ; aussi le Roi ne s'en est-il pas fâché. C'étoit une certaine Baronne qui tient ici bureau d'esprit , &c. qui étant au bal masqué de Versailles , voulut se donner la petite gloire d'avoir parlé à un Roi. Elle reconnoît le Comte de Haga sous le *domino* , l'aborde & lui tient le sot propos ordinaire : *Je te connois , beau masque ! — J'en doute...* Elle lui prend la main en disant : cette main-ci est *la main bienfaisante* ! à la place du Roi j'aurois pensé que la Dame me demandoit adroitement l'aumône.

On raconte de ce Monarque un mot qui vaut mieux que celui-là. Il venoit d'accompa-

gner la Reine à la messe ; cette charmante Princeſſe continuant de lui parler aſſez haut dans la tribune , quoique la meſſe fut commencée , Guſtave ſe mit à lui dire : *Eh , mon Dieu , Madame , eſt-ce que l'on parle ici ?*

M. de Calonne ſ'eſt entièrement remis à ſes fonctions. Sa maladie a été la fuite de l'une de ces crises politiques , auxquelles ſont ſurtout expoſés les grands qui ſ'en vengent de reſte ſur le pauvre monde. Le garde des ſceaux étoit déjà preſque convaincu qu'il n'avoit point de meilleur parti à prendre que de traiter avec lui d'une place à laquelle il n'étoit plus propre ; & le Roi déclara bruſquement un beau jour à M. de Calonne que ſes démarches étoient inutiles , qu'il étoit content de M. de Miromesnil & qu'il vouloit lui conſerver les ſceaux. Le frifſon faiſit ſur le champ M. de Calonne , qui ne ſortit de chez le Roi que pour ſe jeter ſur ſon lit , où des réflexions ſur la variabilité du vent des Cours , ont ſans doute plus contribué à le guérir que l'art des médecins.

M. Briſſot de Warville revenu depuis quelque temps à Paris , y a eu le ſort de Linguet. On ne comprend pas que livré à des travaux auſſi intéreſſans que ſes ſiens , occupé d'un auſſi bel établifſement que celui dont il a formé le projet à Londres , & déjà parvenu à un rang diſtingué dans notre littérature , il ait voulu deſcendre dans la carrière des libelles. Penſons donc avec ſes amis qu'il ne tardera pas à ſe juſtifier & à recouvrer ſa liberté. Le Marquis de Pellepore que l'on prétend auteur du *diable dans un bénitier* , avoit été arrêté quel-

que temps auparavant , & il est soupçonné d'avoir compromis M. de Warville dans ses interrogatoires.

Si l'on gémit sur ces actes au moins inutiles d'inquisition politique , on ne peut qu'applaudir à la détention d'un de nos histrions fameux , de Westris le fils : juste châtiment de sa haute insolence. La Reine étant à l'opéra le dernier jour que le Roi de Suede s'y trouva , apperçut le danseur qui gambadoit dans les coulisses pendant un entr'acte. Elle proposa au Comte de Haga de le faire danser , puisqu'il ne l'avoit pas vu pendant son séjour : ( & cela par la raison que Monsieur étoit en Angleterre pour ses menus plaisirs : ) la Reine le fait donc appeller & daigne lui dire que le Roi de Suede désirant de le voir danser , elle le prioit de paroître dans le cours de l'opéra , & d'y exécuter un pas de fantaisie. Le Mime faisant le précieux s'incline devant la Reine & lui dit qu'il ne peut la satisfaire , qu'il a mal... au pied. La Reine venoit de le voir sauter dans les coulisses. Cette charmante Souveraine a la bonté d'insister , & le drôle l'impertinence de persévérer dans son refus. La Reine indignée se retourne vers le Roi de Suede : Vous voyez , lui dit-elle , l'insolence de ces gens-là , si quelque talent leur persuade qu'on a besoin d'eux. M. de Breteuil informé de l'impudence du danseur , l'a fait conduire à l'hôtel de la force , d'où l'on espère qu'il ne sortira pas de sitôt , ce qui assurément vaudra mieux que de retenir à la Bastille d'honnêtes gens utiles à la société , nécessaire-

res à leur famille & justement réclamés par ceux qui ont avec eux des relations d'intérêt sans pouvoir être enveloppés dans les mêmes soupçons.

Le dénouement de cette belle expérience aérostatique de S. Cloud, où Monseigneur le Duc de Chartres a traité la physique un peu à la housarde, a donné naissance à mille & un couplets, dont vous ne me pardonneriez pas ici de vous refuser un échantillon. Ceux que voici se chantent sur l'air du Vaudeville des Jumeaux de Bergame :

Quelles frayeurs, quelles alarmes,

Monseigneur vient de nous causer !

A-t-il donc pu trouver des alarmes

A courir un nouveau danger ?

Ah, mon Prince, quelle manie !

Vos procédés sont imprudens.

Souvenez-vous, je vous supplie,

Qu'il faut craindre les élémens.

Songez que la voûte éthérée

Est périlleuse à visiter :

Si son Altesse eût rencontrée

Quelque Sylphe ou Zéphir guerrier,

Que devenoit sa renommée

Dans ce nouvel embarquement ?

Sa gloire n'est point destinée

Pour aucun fluide élément.

Il vaut mieux voler terre à terre,

Ce ne sera qu'un jeu pour vous :

Bornez votre illustre carrière



A Paris, Versailles, St. Cloud ;  
 Maîtrisez votre humeur altière,  
 De vos travaux l'on est content,  
 N'employez votre savoir-faire  
 Que sur le solide élément.

*De Versailles, le 29 Juillet 1784.*

LE Roi de Suede est parti fort content de nous, nous le sommes de lui quoique son accession à nos plans nous coûte fort cher. Le paiement d'une grande partie de ce que nous lui devons de subsides a précédé toute signature de sa part. Bien des gens en inferent que la guerre est résolue : ils observent que notre usage n'est pas de payer nos dettes aux étrangers, à moins que nous n'ayions le plus grand besoin d'eux. Nous nous brouillons de plus en plus avec la Russie ; nous avons bien de la peine à nous accorder avec la Cour de Vienne, & nous avons fait de grandes promesses à celle de Berlin ; mais on ne sauroit perdre de vue que jamais le système de temporisation n'a été plus analogue à la situation de la France. Ce discours que l'on rapporte de M. de Vergennes ne prouve rien, on lui fait dire : « Nous avons bien garanti de l'oppression un peuple séparé de nous par de vastes mers. Nous réussirons mieux encore pour une nation aussi voisine que l'Allemagne, aussi à portée de recevoir de nous les secours qui lui seront nécessaires. »

Notre ministère est parvenu à mettre la Russie entre deux feux. Il a jetté les fonde-

mens d'un traité entre le Roi de Suede & la Porte Ottomane ; tel est l'objet de la mission du seigneur Suédois parti dernièrement pour Constantinople.

L'arrivée de M. de Choiseul-Gouffier fera époque dans l'Empire Ottoman ; il a emmené avec lui des hommes du premier mérite dans tous les genres : militaires, marins, ingénieurs, financiers, quelques artistes, gens de lettres, il a de tout à sa suite. On veut à tel prix que ce soit, que les Turcs s'éclaircissent, & qu'ils rentrent dans le rang des puissances du premier ordre, dont ils sont sortis depuis longtemps. Le Prince de Nassau est parti avec l'agrément du Roi, pour aller parcourir toutes les provinces de l'Empire Ottoman : des François & des Polonois l'accompagnent ; on le dit chargé d'une commission secrète de la part de notre gouvernement.

M. le Marquis de Conflans & plusieurs autres Officiers de troupes légères, doivent sous peu de temps partir *incognito* pour la Pologne, où ils s'aboucheront avec des membres de la République dont nous nous croyons sûrs. On dit que M. de Conflans se rendra ensuite en Crimée pour y voir quelques chefs de Tartares, & reviendra par Constantinople. Des émissaires affidés & noblement payés par notre ministère, sont répandus dans les différentes parties de l'Europe où il est utile à nos vues de disposer les esprits de telle ou telle manière. Ce système de Tactique en vaut bien un autre. Il y a apparence qu'on le pousse fort loin en Irlande : on a apperçu dans les

bureaux un mémoire où il est démontré que la seule maniere de mettre fin à la funeste rivalité qui divise la France & l'Angleterre, & d'arrêter les flots de sang qu'elle fait couler depuis tant de siècles, est de réduire la dernière à l'état d'un tronc impotent dont on a successivement détaché les membres. En effet si l'on nous laisse faire, si nous réussissons à réduire à une ces superbes isles Britanniques, si après avoir rendu aux Irlandois le même service qu'aux Américains, nous faisons rentrer les Nababs de l'Inde dans tous leurs droits, le pavillon Anglois privé des béquilles qui le soutiennent devant le nôtre, cessera bientôt de nous disputer l'Empire des mers.

## LES QUATRE SAISONS.

### ROMANCE.

*Par M. de Martanges, Lieutenant-général des armées du Roi.*

### L' H I V E R.



Des gla- ces de l'hiver & de



l'a- ge, Comment brave-t-on

les



les ri- gueurs? Les gla-



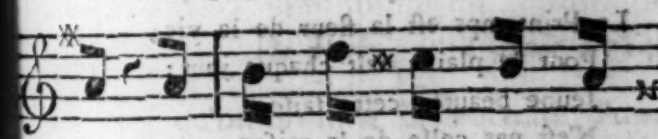
ces de l'hiver & de l'a- ge S'é-



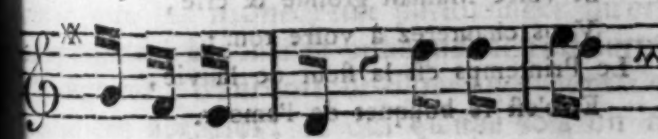
tendent-el- les jus- qu'aux cœurs?



Bon feu, bon vin, de la san-



té, Me- nent gai- ment jus- qu'à



l'é ter ni- té: A- mi- tié



dans le cœur du sa- ge, Remplace





-a- mour & ses fa- veurs; Des gla-



ces de l'hiver & de l'a- ge Ain-



fi l'on brave les ri- gueurs.

#### LE P R I N T E M P S .

Le Printemps est la fleur de la vie,

Et c'est le bouquet de l'amour;

Le Printemps est la fleur de la vie,

Pour le plaisir naît chaque jour:

Jeune beauté, cette saison

N'est pas celle de la raison;

Si votre Maman gronde & crie,

Vous chanterez à votre tour:

Le Printemps est la fleur de la vie,

Et c'est le bouquet de l'amour.

#### L' É T É .

Les flammes qui brûlent l'hémisphère

Ne peuvent plus se soutenir,

Aux flammes qui brûlent l'hémisphère

Répondent des feux du désir,

Que font là-bas dans ce verger,  
 Jeune Bergere & son jeune Berger ?  
 Nature, cette bonne mere,  
 Qui fait en tout nous prévenir,  
 Quand le soleil brûle la terre,  
 A l'ombre a placé le plaisir.

## L' A U T O M N E.

Ces chasseurs que l'on voit dans la plaine,  
 Suivre de timides perdrix,  
 Ces chasseurs que l'on voit hors d'haleine,  
 Pour suivre leur cerf à grands cris,  
 Sont attendus à leur retour  
 Par les jeux, les ris & l'amour.  
 Si Diane a causé leur peine,  
 Vénus leur en garde le prix,  
 A l'amour il faut qu'on en revienne,  
 Sans lui point de fleurs, point de fruits.

*De Paris, le 4 Août 1784.*

Le cerf qu'on livre à la voracité d'une meute, n'est pas plus impitoyablement déchiré que les malheureux personnages qu'on abandonne à la vindicte publique. Il n'est sorte d'indignités, d'affronts & d'outrages dont ils ne soient accablés; & dès qu'une fois on a lâché le frein à cette hydre, bien plus réelle que celle de l'Antiquité, jamais son insatiable malignité ne lui dira : *C'est assez*. Depuis la fatale expérience de Mrs. Miolan & Janinet, il n'est jour, que dis-je ? il n'est heure où l'on ne voie éclore quelque farce nouvelle

à la honte de ces malheureux physiciens ; dont les noms , par une sorte de fatalité , ne semblent réunis que pour donner plus de prise à la satire & au ridicule. Fait-on l'anagramme de l'abbé Miolan ; on y trouve *Ballon abîmé*. Veut-on le représenter sous un costume tout à la fois figuratif & grotesque ; c'est celui d'un *Chat miaulant* , portant le petit collet. Pour M. Janinet , il n'a pas fallu aller bien loin pour en faire un petit descendant de ce fameux Janot , si connu dans l'histoire des *Gobemouches* : & Dieu sait à quelles sautes on met ces deux pauvres personnages dans les mille & une caricatures qui pullulent contre eux ! dans l'une , on les voit tenir boutique de physique , & Janot sur la place tenant des billets à trois & six livres , sur lesquels est écrit ; *Prenez vos billets* ; expression que les bâteleurs emploient sur nos boulevards. Dans une autre , on les voit l'un & l'autre en *Midas* , dans l'attitude la plus ignominieuse , à la vue de leur funeste ballon ; ayant à leurs pieds , le projet du monument qu'on veut élever à leur gloire ; une borne , avec une légende qui les ravalé au rang de nos savoyards , dont les fonctions sont de décroter les passans. Dans une autre , mais celle-ci peut-être est la seule qui se ressent de cette aménité péquante dont on a fait honneur à notre esprit national , tant abatardi maintenant , on voit un ballon prodigieux s'élever flasquement , & sous ses bords un petit minet s'arquant les reins pour soulever cette énorme masse , tandis qu'un petit singe secoue ses impuissantes

efforts, avec cette inscription; ILS FONT CE QU'ILS PEUVENT.

Le reste n'offre guere que des facéties plus ou moins insultantes, accompagnées de couplets plus ou moins plats & grossiers, dont les mots de *voleur*, de *volé*, de *volant* sont les expressions par excellence; aussi notre populace croit-elle, de la meilleure foi du monde, que ces deux honnêtes gens sont les coquins les plus pendables de cette capitale; & grace à tous les chanteurs de rues, de cafés & de guinguettes, cette calomnie atroce ne fait que prendre racine & se propager chaque jour: cela est au point que les noms de Miotlan & de Janinet sont devenus l'épouvantail de la jeunesse & servent d'invective à la canaille. Beaucoup de gens rient de tout cela: mais le petit nombre de ceux qui sont encore profession d'honnêteté & d'équité, souffrent sensiblement de la tolérance avec laquelle on laisse un libre cours à ces excès. Car enfin, de deux choses l'une; ou ces Messieurs sont coupables ou ils ne le sont pas, & dans ce cas ils méritent punition ou protection. S'ils sont irréprochables, pourquoi les abandonner à cette rage publique qui fait le désespoir de ces deux citoyens (\*); & s'ils sont répréhensibles, pourquoi laisser à la multitude la liberté si dangereuse de se faire justice elle-même?

---

(\*) Après avoir pris bien des peines à former un beau cabinet de physique, dont ils étoient démonstrateurs, ils se sont vus forcés de s'expatrier.



Quelle conséquence peut résulter d'un tel exemple ? car enfin les particuliers ne se croiroient-ils pas de même autorisés à se la rendre dans tant de circonstances où on la leur refuse au mépris des mœurs & des loix ?

Où l'un se noie , l'autre trouve un diamant : & tandis qu'on accable ces Mrs. Miolan & Janinet des charges les plus mistifiantes , on reproduit coup sur coup l'effigie de M. Pilâtre du Rosier , dont tous les Muséens semblent avoir pris à tâche de célébrer les courses glorieuses. Mortel intrépide , disent les uns : *Tu es un aigle — Tu es un Dieu* , disent les autres. L'enthousiasme & la poésie ont préféré bien des fortises. Ces éloges au moins ne le gâtent pas ; ils ne font qu'accroître son ardeur pour de nouvelles & de plus périlleuses entreprises que toutes celles qu'on a faites jusqu'à ce jour. Par un mémoire qu'il vient de présenter , il propose de passer en Angleterre , dans un ballon qui , quoique d'une capacité quatre fois plus grande que celui de S. Cloud , ne reviendrait qu'à trente mille livres ; & il a telle confiance dans son succès , qu'il offre de renoncer à la pension de deux mille livres que le Roi vient de lui accorder , s'il ne réussit pas. On ne peut se dissimuler que cette traversée ne fasse une époque fort intéressante dans l'histoire de la navigation aérienne.

Voilà la pauvre philosophie à bas. Ses apôtres ou plutôt ses peres ont insensiblement disparu depuis peu d'années : M. Diderot vivoit encore , & c'étoit assez : mais il vient

de mourir. Très-célebre par ses écrits , il l'est sur-tout par le vaste édifice auquel il a tant participé , & qui sera , dans tous les temps , un monument aussi authentique qu'honorable de son savoir & de sa gloire ( l'*Encyclopédie* . )

On attribue à M. Collé les chansons qui composent un recueil imprimé sous ce titre : *Chansons qui n'ont pu être imprimées & que mon censeur n'a point dû me passer* , & avec cette épigraphe , qui est on ne peut pas mieux choisie : *Sunt quædam bona , sunt mediocria , sunt mala multa*. On croira difficilement qu'un grand nombre des piéces qui composent cette collection soient sorties de la plume du plus agréable chansonnier de ce siècle , & l'on gémira que la liste de ses œuvres soit fautive par cette quantité d'obscénités grossières , faites pour les lieux où l'on ne rencontre pas plus de gens de goût que de gens de bonnes mœurs.

Nous avons retourné de tant de manières l'art de donner des grâces & de l'esprit au titre d'un ouvrage , que nos neveux seront fort embarrassés pour faire du neuf en ce genre , à moins que tout bonnement ils n'appellent *recueil de contes* , *recueil de piéces fugitives* , *recueil d'anecdotes* , *histoire* , *poésie* , *roman* , les productions que ces titres indiquent. Nous avions bien des caprices , mais non encore des caprices poétiques ; M. Daillant de la Touche nous a fait ce cadeau. De tous les prétendus caprices que renferme la collection de ses poésies légères qu'il intitule ainsi , le

titre est celui qu'on lui pardonnera le moins.  
En voici un joli échantillon.

**L A B O N N E F O I.**

On demandoit à Lifimon

Quelles gens voyoit Emilie.

*Je n'en fais rien*, dit-il, *brouillé pour tout de bon*,

*Je m'informe peu de sa vie*;

*Mais la belle voyoit mauvaise compagnie*,

*Quand je fréquentois sa maison.*

*Fontenelle jugé par ses pairs, ou Eloge de Fontenelle en forme de Dialogue entre trois académiciens des Académies françoise, des Sciences & des Belles-Lettres.* Cette seconde édition d'une brochure assez piquante que je vous ai annoncée dans le temps, est précédée d'un *Extrait des jugemens que M. l'abbé Royou a portés de cet ouvrage*, & suivie d'une *Galerie poétique de quelques événemens de l'année 1783*. Vous comprenez, Monsieur, que cette galerie poétique est une collection de *pieces de vers*. L'éditeur, comme M. Daillant de la Touche, est dans l'opinion qu'il faut un titre quelconque à des vers détachés que l'on rassemble.

**É P I T R E**

*A une jolie Tête qu'on voudroit changer.*

Tête charmante que j'adore,

Tête, où des yeux non prévenus

Admirent les appas de celle de Vénus,

Et tout l'éclat de celle de l'aurore,

Tête, (\*) qui de ton sexe es la gloire & l'honneur;  
De vouloir te changer un mortel à l'audace !

O l'insensé réformateur !

Quelle autre espere-t-il pouvoir mettre à ta place ?

Seroit-ce la tête à l'évent

De la jeune & vive Delphire ,

Que l'on voit tourner si souvent

Au moindre souffle du zéphire ?

Seroit-ce la tête d'Iris

Qui de ses titres de noblesse ,

Vieille pâture des souris ,

Échaffaudant sa petitesse ,

Si vous n'êtes point une Altesse ;

Vous insulte avec dignité ,

Et vous honore avec bonté

D'un mépris plein de politesse ?

Seroit-ce la tête d'Eglé ,

Dont l'esprit toujours déréglé ,

Et toujours hors de la nature ,

Pour y chercher quelque aventure

S'égare au pays des Romans ,

Voudroit qu'on l'enlevât , que d'énormes Géans

On fit en son honneur ample déconfiture ,

Et dont la sotte vanité

Par qui sans cesse elle est guidée

Fait d'une Angélique en idée

Une folle en réalité ?

Seroit-ce la tête d'Elise

Qui d'un cœur humble & pénitent

Passe la journée à l'Eglise ,

---

(\*) Tête dans ces vers est prise quelquefois pour la  
personne , comme dans celui-ci de Racine.

*J'ignore le destin d'une tête si chère.*



Et route la nuit?... On m'entend,  
 Seroit-ce la tête d'Ismene  
 Qui ne se plaît qu'à voir souffrir,  
 Et dont l'ame très-inhumaine  
 S'afflige de notre plaisir,  
 Et s'amuse de notre peine ?  
 Seroit-ce la tête d'Issé ?

Dont le cœur entraîné loin des routes vulgaires,  
 Comme un léger esquif, est poussé, repoussé,  
 Par l'escadron fougueux des vents toujours contraires;  
 D'Issé, qui ne veut rien qu'avec emportement,  
 Qui vous adore un jour, qui vous déteste l'autre,  
 De la fidélité tantôt se dit l'Apôtre,

Et tantôt l'est du changement ?

Seroit-ce la tête d'Alxonde,  
 Dont s'étend par-tout à la ronde  
 La vaste sensibilité;

Et qui, sans même qu'on réponde

A ce penchant illimité,

Aime également tout le monde

Par amour pour l'humanité ?

Seroit-ce la tête légère

De la pétulante Glycere,

Qui sourit presque en même temps

A quarante ou cinquante amans,

Qui tour-à-tour, par fantaisie,

Sur eux laisse tomber son choix,

Et les garde chacun un mois

Pour prévenir leur jalousie ?

Seroit-ce .... mais qui donc ! vais-je épuiser les trains

De mille têtes sans attrairs

Et qui sont toujours sous les armes

Pour des triomphes imparfaits ?

Tête, que j'adore — ah ! permets

Que las de ces tableaux, j'ose esquisser tes charmes.

Toi seule sur les tendres cœurs

Mérites d'obtenir l'empire !

Si l'on échappe à tes regards vainqueurs,

Echappe-t-on à ton sourire ?

Ton sourire charmant subjugueroit les dieux ?

Et le ciel tout entier n'est-il pas dans tes yeux ?

Cette Reine des fleurs, dont le printemps s'honore,

La rose fixe tous les vœux ;

Mais enlacée à tes cheveux

Elle les fixe plus encore.

Fleur toi-même, de ton éclat

Tu pares la fleur la plus belle :

Telle on voit la couleur d'un pastel délicat

Pâlir auprès de son modèle.

Et ton front ingénu, siège de la candeur,

Oserai-je aussi le décrire ?

Qu'aperçois-je ? ... il rougit — ô divine pudeur !

Je t'entends, c'en est fait, & je suspens ma lire

Aux Autels que lui doit mon cœur.

*De Paris, le 11 Août 1784.*

IL est peu d'événemens qui ne prêtent aux réflexions de l'homme sensible ; malheureusement elles seroient le plus souvent en pure perte, & cette seule idée le réduit à les concentrer en lui-même. Cette retenue, qui, dans tout ce qui le concerne, doit être justement considérée comme un effet de sa sagesse & de sa modestie, seroit vraiment criminelle lorsqu'il s'agit de ses semblables, s'il ne couroit le danger trop certain de voir la simple effusion de sa sensibilité confondue avec les hurlemens

de la licence. C'est donc en gémissant de cette fatalité que je ne me permets de vous parler de la détention de M. Brissot de Warville à la Bastille, que pour vous communiquer les circonstances attendrissantes qui l'ont suivie, sans oser y ajouter les tristes réflexions qu'elles m'inspirent & qui semblent en découler naturellement. Cet estimable citoyen, dont on ignore les fautes, mais dont on connoît les intéressantes qualités, a pour femme l'une de ces charmantes & rares créatures dont l'existence fait le bonheur de ses proches & l'admiration de la société. Je vous parlerois de ses talens, (\*) de ses connoissances, si je n'avois à vous dire qu'elle fut la plus douce des filles, qu'elle est la plus tendre des épouses, & qu'elle feroit la plus digne des meres si la sienne n'existoit encore. Comtesse de Spadara! vous la contemplâtes sans doute du haut des cieux, cette digné émule de votre gloire, lorsqu'à la fatale nouvelle qu'elle reçut de la détention inattendue de son gendre, elle s'élance dans une misérable barque de pêcheur, sans égard pour la foiblesse, pour les frayeurs de son sexe & de son âge, se hasarde à faire ainsi le trajet dangereux de la mer, pour devancer en Angleterre l'arrivée du paquebot, & favoriser à son enfant l'impression, peut-être mortelle, qu'une lettre imprudente auroit pu lui

---

(\*) Miss Dupont est auteur de différens ouvrages connus & estimés; entr'autres d'un *Manuel des Enfans*, où l'on retrouve sa belle ame, de la traduction d'une *histoire d'Angleterre*, &c.

causer ? cette sublime & généreuse sollicitude maternelle méritoit une plus heureuse récompense : la jeune épouse remplissoit alors les saints devoirs de mère , elle allaitoit un jeune enfant de quatre mois , premier fruit d'un amour tendrement partagé : l'arrivée subite de sa mère , la nouvelle qu'elle lui apportoit , lui causèrent une révolution qui , peut-être pour elle & l'enfant , a malheureusement été le coup de la mort. Le lait s'est arrêté , le sein s'est ulcéré , l'enfant n'a plus reçu que des larmes ; dans cette triste position , ces trois infortunées ont pris la résolution de passer en France pour réclamer l'innocent auteur de leurs maux. Qui peut assurer qu'elles parviendront à le retrouver ? eh ! si selon les vraisemblances , elles n'y parvenoient pas , quel cruel & déchirant réveil pour l'infortuné qui , dans sa prison , n'est pas plus instruit de l'existence de ces êtres précieux , qu'ils ne le font de la sienne à lui-même ! Ministres & Magistrats ! daignez donc être sensibles à ce tableau trop précis sans doute , mais trop véritable ! daignez donc ne pas totalement étouffer dans vos cœurs ce feu sacré , qui seul épure & divinise nos actions , le sentiment de l'humanité , & qu'une juste compassion accélère les effets plus ou moins rigoureux d'une justice avérée pour indispensable !

Qu'un honnête homme , qu'un pere de famille , qu'un citoyen utile soit ravi à ses travaux , à des entreprises intéressantes pour la société ; on le plaint , on en gemit : mais que de jeunes éventes se soient attirés la même



disgrace, on est fortement disposé à les en croire dignes, & dès-lors on les plaint peu. Des circonstances singulieres rendent pourtant intéressantes deux de ces jeunes têtes, qui, depuis quelques jours, sont à l'Abbaye. Vou-  
lant, dit-on, se soustraire à un jugement rigoureux qui les condamne à vingt & un an de prison, ils ont pris la résolution de se procurer la liberté, aux dépens de leur vie. Munis de pistolets, ils ont descendu chez le géolier, lui ont demandé les clefs, & sur son refus, lui ont lâché un coup de pistolet, qui, très-heureusement n'a fait que l'effleurer, ce qui lui a permis d'appeller du secours. La garde est arrivée, les jeunes gens ont fait face, & menacé de tirer si l'on tentoit de les saisir; mais la partie n'étoit pas égale, ils ont fait retraite dans leur chambre, & s'y sont barricadés, menaçant quiconque s'y présenteroit, de lui brûler la cervelle. On a cru les prendre par famine, & depuis cinq à six jours ils en sont réduits à leur eau. Cependant le temps faisant craindre pour leurs jours, on est allé en pourparler avec eux; M. le Maréchal de R. leur a fait lui-même des propositions qu'ils ont rejetées avec obstination. On est fort en peine de savoir comment se terminera cette aventure, dont tout Paris parle, & dont la moitié doute, quoiqu'elle se passe sous les yeux.

Il y a quatre ou cinq mois qu'on trouva au bord de la mer, sur les côtes de Normandie, un jeune homme de quatorze ou quinze ans, dont le langage étoit inconnu, & qu

parut ne pas comprendre aucune des principales langues de l'Europe , qu'on lui parla. On en prit soin & il resta trois mois à Caën , sans que l'on put découvrir qui il étoit ni d'où il venoit. Il faisoit entendre qu'il avoit été sur un vaisseau , même témoin d'un combat , car il expliquoit assez bien par ses gestes les effets du canon. On l'amena ici ; il alloit être envoyé dans un hôpital , lorsqu'une marchande de la rue du roule s'en chargea. Un acteur de la comédie françoise s'intéressa pour lui & engagea ses camarades à se cotiser pour lui faire une pension de neuf cens livres. Il n'est pas Indien certainement ; rien dans sa figure ni dans sa couleur ne l'annonce , son langage est fort doux & n'a presque point de consonnes ; il paroît avoir reçu une éducation au-dessus de celle du peuple ; il n'a jamais paru étonné de nos usages & de nos manieres , & se fait servir avec autant d'aisance que si toute sa vie il avoit été environné de valets. On s'attend bien que nos académies & nos savans dans les langues étrangères l'ont interrogé ; non seulement ils ont perdu leur latin , mais leur arabe , leur chinois , leur finlandois , &c. Personne ne peut comprendre cet enfant , ni le caractère qu'il trace. Comme on a beaucoup de difficulté à lui faire prononcer notre ch. & ln , ceux qui savent que ces consonnes ne sont pas dans la langue orahitienne , soupçonnent qu'il pourroit bien être de cette isle. Quoi qu'il en soit , ce jeune homme met souvent M. de . . . en défaut , & il se pourroit bien que ce ne fût qu'un bas-

Breton qui se joue de nous & de nos savans.

Telle est une relation qu'on lit dans nos cafés. S'agit-il d'un fait ; est-ce une satire, une énigme ? C'est ce que je ne puis encore vous dire.

Je ne vous entretiendrai pas longuement de l'ouvrage nouveau qui a pour titre : *Traité sur la finance, ouvrage utile aux Anglois, François, Autrichiens, Hollandois, aux Politiques, Négocians & à tous autres Citoyens*. Je ne pourrois transmettre dans un extrait tout ce qu'il a de plaisant. Les idées, le style, l'orthographe, le langage même, car je ne suis pas bien certain que l'auteur ait voulu écrire en françois, tout doit faire mettre cette production au nombre des nouveautés piquantes qu'on ne lit point, mais dont on s'amuse un instant. Il m'auroit suffi, quant à moi, de jeter les yeux sur cette phrase saillante & merveilleuse à laquelle je ne me permets pas de changer une seule lettre : *Qui sait si les spéculations modernes, des génies inventeurs, n'iront pas jusqu'au point que les Dames de Paris, pour cacher les imperfections que la nature & le climat ont marqué sur leur figure, ne les portera pas à faire succéder la dorure à la Sirkis des beautés des ferrails d'Ispahan, & au rouge végétal, & le lait virginal de Paris & de Londres.*

Au surplus, comme un financier n'est obligé que de savoir compter, il sera facile à celui-ci de s'excuser sur les fautes de langue & sur l'excédante prolixité de ses dissertations ; il

fera valoir quelques bonnes choses qui se trouvent dans son ouvrage ; mais comme d'autres les ont dites & mieux dites avant lui, les lecteurs Sujets à se laisser séduire par les titres, feront des vœux pour qu'un bon emploi l'engage à ne plus faire gémir les presses, qu'on tourmente si souvent mal à propos.

Pendant que de lourds compilateurs rassemblent tous les mensonges que des gens privés de goût & de lumières ont écrits sur les pays qu'il prétendent avoir visités, M. Courret de Villeneuve a fait une charmante collection en ce genre. Il a réuni dans quatre volumes les descriptions badines que des gens de lettres ont données de leurs voyages : Si Horace, Chapelle & Bachaumont, le Franc, Desmahis, Bertin, Parni & quelques autres avoient parcouru les contrées lointaines, & donné de ces voyages des récits semblables à ceux que l'on trouve d'eux dans ce joli recueil, on chercheroit avec plus d'empressement à acquérir la connoissance des routes, des peuples & de leurs usages. Les gens du monde, que des observations philosophiques ou d'histoire naturelle intéressent peu, perdroient au moins une partie de leur ignorance, en préférant ces lectures à celle des romans inutiles & dangereux. Combien de gens n'ont connu long tems nos provinces méridionales que par l'élégant badinage de Bachaumont !

Beaucoup de piéces de vers choisies avec goût sont entremêlées aux morceaux qui com-



posent ce recueil. Je vous citerai celle-ci, qui renferme un grand sens moral.

## LA PRÉCIPITATION.

Avant la fin du jour je veux être à Paris,  
Disoit un jeune fat. Ses chevaux hors d'haleine  
Etoient tout en sueur : Que vous avez de peine  
Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits

Par de tels étourdis !

— Passe un manant, Bonhomme, écoute :

Arriverai-je avant la nuit ? — Sans doute,

Si vous faites aller lentement votre char ;

Sinon vous coucherez en route.

— Ah, ah, tu fais le goguenard !

Cela te convient bien ! Notre fier personnage  
Lui donne un coup de fouet à travers le visage :

Apprends à vivre, impertinent ! Il part ;

Mais tandis que le jeune guide

Va comme un trait, l'essieu perfide

Crie & se rompt : Monsieur tombe dans le fossé,  
Monsieur n'arriva pas pour s'être trop pressé.

Il paroît que M. Couret de Villeneuve avoit d'abord eu le dessein de faire un recueil gai & purement littéraire : les matériaux lui auroient manqué ; & pour que son calcul typographique ne fût pas dérangé, il aura été obligé de chercher dans les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, dans celles de Voltaire, même dans la Traduction de Brydone, des morceaux trop sérieux pour ne pas sembler

déplacés dans ce recueil, & trop connus pour ne pas y paroître une répétition inutile. Au reste, le vœu que M. de Villeneuve forme de voir son recueil sur la cheminée de tous les châteaux, dans la berline de tous les voyageurs, & dans la poche de tous ceux qui se promènent, n'est pas moins d'un homme de goût que d'un libraire.

Une pépinière de paradoxes, un recueil de pensées à la disposition de ceux qui font le matin leur provision d'esprit comme leur provision de tabac pour la journée, devoit nécessairement avoir un succès prodigieux. Ainsi l'on n'a pas dû s'étonner de voir en si peu de temps trois éditions des *Doutes sur différentes opinions reçues dans la Société*. Suivant l'auteur même il n'y a point d'absurdités, point d'extravagances qui ne trouvent des têtes toutes disposées à les recevoir. Il ne faut pourtant pas conclure de ceci que tout soit absurde, extravagant dans cette production. L'auteur a souvent très-bien observé, quelques-unes de ses idées sont heureuses, & elle montre beaucoup d'esprit.

Une histoire écrite par un témoin oculaire des faits qu'il raconte est toujours un ouvrage précieux, quand même on pourroit lui reprocher un peu de partialité. Dès qu'un lecteur judicieux a pénétré les penchans de l'historien, il lui est facile de démêler où la prévention peut l'avoir égaré. Ainsi je dois, Monsieur, vous recommander comme l'une des productions les plus intéressantes de ce siècle, le *Tableau de la guerre de la pragmatique-*

*sanction en Allemagne & en Italie, avec une relation originale de l'expédition du Prince Charles Edouard en Ecosse & en Angleterre ; par un aide-de-camp général dans l'armée d'Espagne.* " Ce  
 „ qui distingue, dit M. P...., auteur de cette  
 „ histoire, la guerre dont on donne ici le  
 „ tableau, c'est qu'elle a été pour ainsi dire  
 „ le noyau des deux guerres de 1756, entre  
 „ la Reine de Hongrie & le Roi de Prusse,  
 „ & entre la France & l'Angleterre..... Nous  
 „ allons plus loin, ajoute-t-il, après avoir  
 „ prouvé cette assertion, & nous croyons  
 „ pouvoir affirmer que ces deux guerres de  
 „ 1740 & 1756 ont contribué à la grande  
 „ révolution arrivée dans les colonies an-  
 „ gloises de l'Amérique septentrionale.....  
 Il n'est, comme je viens de le dire, rien  
 de plus satisfaisant pour le lecteur d'une his-  
 toire, que de voir son auteur dire : *j'ai vu,*  
*j'ai fait*, & c'est une satisfaction dont on  
 jouit fréquemment dans les deux volumes de  
 cet ouvrage. Il porte un caractère de véra-  
 cité qui inspire la plus grande confiance, quoi-  
 que peut-être le patriotisme de l'auteur, trop  
 vivement affecté des mauvais succès, ait exa-  
 géré les défauts & les fautes de quelques  
 généraux. " Il a eu lieu, dit-il, de se con-  
 „ vaincre de la vérité de ce que disoit le  
 „ général Athénien Chabrias, qu'une armée de  
 „ lions conduite par un cerf, valoit moins qu'une  
 „ armée de cerfs conduite par un lion. Les Prus-  
 „ siens, tout Prussiens qu'ils sont, c'est tout  
 „ dire, n'auroient jamais cueilli dans l'espace  
 „ de quatre semaines, les lauriers de Rosbach

& de Breslau, s'ils avoient eu à leur tête  
un Comte de Gages, ou un Marquis de la  
Mina. „

## COUPLETS

A M<sup>lle</sup>. LA BARONNE DE FR. ....  
POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

Sur l'Air : *Faut attendre avec patience.*

Raisonne, ma tendre mufette ;  
Comme les Bergers du canton.  
Avec l'écho des bois répète,  
Et chantons tous à l'unisson :  
Vive notre charmante Hélène,  
Des filles du lieu c'est l'honneur,  
Du hameau c'est la souveraine,  
Elle regne aussi sur mon cœur. *(bis.)*

Dè tous les Bergers du village  
Mon Hélène fixe les yeux :  
Sein de rose.... Joli corsage,  
Elle a l'oeil brun, charains cheveux ;  
Toujours simple dans sa parure,  
Sur son front se peint la candeur,  
Elle tient tout de la nature ;  
Mais ce que j'aime c'est son cœur. *(bis.)*

C'est aujourd'hui son jour de fête ;  
Orçons sa houlette de fleurs,  
De roses couronnons sa tête ;  
Pour hommage offrons-lui nos cœurs,  
Moi du sien j'aime l'innocence,



Il n'a point de piège trompeur ?  
Hélène dit ce qu'elle pense ,  
On peut lire au fond de son cœur. (bis.)

*Par M. le Chev. de C.....*

**LES CINQ PÉRIODES D'ÉGLÉ**

Encore enfant, la petite personne  
Déjà convoite & pompons & rubans ,  
Aime beaucoup sa poupée & sa bonine ,  
Brûle sur-tout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printemps vient : Églé déjà pressée ,  
Rêve beaucoup , lit les romans du jour ;  
Au fond du cœur enterre sa pensée ,  
Attend l'hymen pour connoître l'amour.

Enfin Églé jure d'être fidelle ,  
L'hymen sourit en recevant ses vœux :  
Elle court, vole au plaisir qui l'appelle ;  
Tout en courant elle fait des heureux.

L'automne arrive : Églé plus réfléchie  
De sa toilette écarte les témoins ,  
Couvre son âge, elle-même l'oublie ;  
Pour son amant elle est aux petits soins.

Voilà l'hiver : la belle inconsolable  
Trouve que l'homme est petit & bien vain ,  
Invoque Dieu par la crainte du diable ,  
Et joue & triche , & médit du prochain.

*Par M. Antoine Benoit*

De Paris, le 18 Août 1784.

Les *Essais de géographie, de politique & d'histoire sur les possessions de l'Empereur des Turcs en Europe*, que je vous ai annoncés, il y a quelque temps, méritent une mention plus particulière. Cet ouvrage est du plus haut intérêt dans les circonstances actuelles; il renferme des matériaux importans pour l'histoire, & les détails qu'on y trouve peuvent servir de base à nos spéculations sur les événemens qui découleront de ceux qu'on y raconte. Les hommes instruits se plaindront peut-être de n'y rien apprendre de nouveau, mais est-il bien certain que dans leurs calculs politiques, il ne leur échappe jamais aucune donnée essentielle? Il me semble que l'on peut citer pour exemple la loi qui appelle le souverain de la Crimée à la succession de l'Empire Turc, dans le cas où la famille des Ottomans viendrait à s'éteindre : je ne me rappelle point qu'elle ait été citée par aucun de nos érudits gazetiers, journalistes & autres politiciens, dans le nombre des avantages que la conquête de cette presqu'île pouvoit offrir. De fait les Sultans Gherai que l'Impératrice de Russie tient en sa puissance & compte maintenant au nombre de ses sujets, sont les héritiers légitimes du turban de Mahomet.

L'histoire des principaux événemens de la guerre de 1768 entre la Russie & la Porte, qui forme la troisième partie de cet ouvrage, paroît écrite avec beaucoup d'impartialité. Les

fautes des Généraux des deux parts y sont exposées par un homme du métier, & l'on voit qu'il s'est attaché à se procurer les relations les plus circonstanciées & les plus authentiques.

Dans un moment où l'esprit de licence auquel se livre une troupe d'écrivains, a forcé notre gouvernement de renouveler la rigueur des emprisonnemens à la Bastille, on doit lire avec un intérêt particulier l'histoire de M. de la Tude. Ce sera un exemple de plus à opposer à la manie d'écrire dont les gens qui ne connoissent point de frein, semblent plus que jamais possédés.

On ignore quel fut le crime de M. de la Tude ; il est certain qu'il avoit offensé la Marquise de Pompadour. On le conduisit en 1749 à la Bastille d'où on le transféra au Donjon de Vincennes. Il réussit à s'évader de ce château, & ne se sentant coupable que d'imprudence, il resta à Paris & se reposa sur la promesse que M. Quésnai, médecin de Louis XV, lui fit d'obtenir son pardon. Une nouvelle lettre de cachet fut le prix de sa sécurité ; on le mit dans les cachots de la Bastille où il resta dix-huit mois. Enfin on adoucit sa captivité & on lui associa un compagnon d'infortune, qui l'avoit été de ses erreurs. Ils concertèrent ensemble les moyens de sortir de ce lieu funeste, mais M. de la Tude seul en comprit la possibilité. Il falloit se procurer mille quatorze cens pieds de corde, deux échelles, l'une de bois de vingt-cinq pieds, l'autre de corde de quatre cent quatre-vingt ; il falloit arracher plu-

sieurs

fleurs grilles de fer & percer dans une seule  
 nuit une muraille épaisse, & cela sans instru-  
 mens & sans pouvoir se procurer ni chanvre ni  
 fil. Notre prisonnier défile ses chemises, ses  
 bas, ses caleçons : c'est ainsi qu'il se procura  
 les cordes nécessaires. Avec deux fiches de fer  
 qui soutenoient sa table, il fit du briquet une  
 espèce de couteau ou de lime propre à couper  
 les barreaux de fer ; avec le bois destiné à son  
 chauffage il fit une échelle. Enfin M. de la  
 Tude & M. d'Alyre son camarade sortirent de  
 la Bastille par la cheminée de leur chambre ;  
 le 25 février 1756 ; ils descendirent dans le  
 fossé où il y avoit vingt-cinq pieds d'eau, &  
 après avoir enlevé plus de deux tombereaux  
 de pierre du mur qui sépare la Bastille de la  
 porte S. Antoine, ils furent libres. Ils résolu-  
 rent de sortir de France & arrivèrent l'un  
 après l'autre à Bruxelles. D'Alyre qui étoit  
 parti le premier y fut arrêté avant l'arrivée de  
 son ami : Celui-ci ne le trouvant point à l'au-  
 berge qu'il lui avoit désignée & d'où il avoit  
 reçu des lettres de lui, garda son déguisement  
 de payfan & partit le même jour pour An-  
 vers, avec un ramoneur qui alloit comme lui  
 à Amsterdam ; il fut par cet homme comment  
 d'Alyre avoit été pris, parce que cet enle-  
 vement avoit fait une grande sensation à Bruxel-  
 les, & apprit en même temps que l'on faisoit  
 de grandes recherches d'un autre prisonnier  
 d'état qui s'étoit sauvé avec le premier. Là-  
 dessus M. de la Tude ne jugea pas à propos  
 d'attendre la barque de Rotterdam ; il prit un  
 prétexte pour quitter son ramoneur, & se ren-



dit à pied , le plus vite qu'il lui fut possible , sur les terres de la Hollande. Arrivé à Amsterdam , il se lia avec quelques uns de ses compatriotes & leur fit connoître sa position. Les plus célèbres Jurisconsultes assurèrent qu'il ne seroit jamais livré par les Etats , pourvu qu'il se tint tranquille ; mais la puissance de Mad. de P. ne pouvoit trouver d'obstacle. M. de la Tude fut réclamé par l'Ambassadeur ; ses lettres avoient été interceptées , quoiqu'adressées sous d'autres noms ; & l'on n'en avoit laissé passer qu'une de son pere , qui contenoit une lettre de change. Au moment où il en alloit recevoir le montant , il fut arrêté , trois mois après son évasion , & conduit de nouveau à la Bastille , où on le renferma dans un cachot obscur , avec des fers aux pieds & aux mains. C'est de là que , le 14 avril 1758 , il adressa à Louis XV un mémoire dans lequel il proposoit de faire prendre à tous les officiers & sergens , des fusils au lieu d'esponsions , & de renforcer par ce moyen nos armées de vingt-cinq mille fusiliers. Un autre plan qu'il envoya au Ministère , quelque temps après , a augmenté de douze millions les revenus du Roi. Ses services n'adoucirent point ses ennemis ni sa situation : ce ne fut qu'au débordement de la riviere , qu'il dut sa sortie de son cachot , après quarante mois de séjour. On lui donna une chambre particuliere , où il devoit attendre la disgrâce ou la mort de sa persécutrice. Elle mourut en 1764 : des Demoiselles qui demeuroient près de la Bastille , & qu'un paquet jeté par la fenêtre de M. de

la Tude avoit instruites de ses malheurs, lui apprirent cet événement en tenant exposé devant sa chambre un papier sur lequel étoient écrits quelques mots. Le prisonnier écrivit sur le champ à M. de \*\*\* pour demander sa liberté, la cause de sa détention ne subsistant plus. Le Lieutenant de Police surpris de le voir instruit de cette mort, vint à la Bastille pour savoir qui la lui avoit apprise. M. de la Tude ne voulut pas le satisfaire; on le menaça de prolonger ses peines; tourmenté par ses lettres, le Magistrat lui fit des promesses: elles ne s'exécutoient point; le prisonnier au désespoir, s'exhala en plaintes & en reproches; la réponse fut un cachot. Comme cette conduite du Magistrat avoit été indiscretement blâmée des Officiers de la Bastille, la nuit du 14 au 15 août, M. de \*\*\* fit envelopper le prisonnier de chaînes de fer, & il fut conduit à Vincennes dans une cachoterie. M. Guyonnet, Lieutenant du Roi, homme honnête & sensible, se laissa toucher par le récit des maux & des aventures de M. de la Tude; il sollicita pour lui & obtint qu'il sortiroit du cachot, & qu'il se promèneroit deux heures par jour dans les fossés du château, accompagné de deux fusiliers. Il jouissoit depuis huit mois de cette faveur, lorsque, le 10 octobre 1765, il s'éleva un brouillard assez épais pour lui faire naître l'idée de s'échapper. Il pousse les deux sentinelles qui environnoient, le sergent & toutes les sentinelles qu'il rencontre, entre dans le bois, franchit les murs, se cache jusqu'à la nuit,

& va trouver les bonnes Demoiselles qui l'avoient averti de la mort de la Marquise. Il écrivit à M. de \*\*\* pour lui promettre d'oublier toutes ses injustices , & lui demander dix mille écus en avance des récompenses qu'il croyoit avoir méritées de la Cour , &c. &c. Pour être instruit que ses propositions étoient agréées , il demandoit qu'on posât deux croix en noir sur deux endroits désignés. M. de \*\*\* ordonna au S. Marais & au S. Receveur, inspecteurs de police , de placer les signaux convenus. Ils le firent sur deux grandes feuilles de papier qui furent enlevées par les premières personnes qui passerent. M. de la Tude prétend que les exempts les virent enlever , & qu'ils ne les renouvelèrent pas. Le Magistrat prit justement de l'humeur de ce que l'on ne répondit point aux signaux. Le Chevalier de Mehegan prévint M. de la Tude qu'on le faisoit chercher , & qu'on avoit promis mille écus à celui qui découvreroit sa demeure : le même ami lui conseilla d'aller se jeter aux pieds du Roi. Cette démarche téméraire ne réussit pas ; il fut arrêté à Fontainebleau , le 18 décembre 1765 , jeté dans un carrosse , mené encore au Donjon de Vincennes , & plongé dans le cachot noir , d'où il n'est sorti qu'en 1783 , lorsque M. le Cardinal de Rohan , chargé d'examiner les causes qui retenoient dans les prisons ceux qui y étoient à la sollicitation de M. le Dauphin , l'a trouvé à dix pieds sous terre , au pain & à l'eau , couvert des haillons de l'indigence , ayant une barbe de treize pouces de longueur. M. de la Tude

né à Montagnac en Languedoc , étoit ingénieur : son ami M. d'Alyre , est devenu enragé à la Bastille en 1776 , & a été envoyé à l'hôpital des fous à Charenton.

L'anecdote que voici n'affligera pas moins toute ame honnête , quoiqu'elle offre des détails assez gais.

L'abbé P.... alloit à la terre d'un de ses amis dans le Limousin. A l'entrée d'une forêt, il s'entend saluer par un Cavalier qui galopoit derrière lui , d'un *Bonjour , mon confrere !* il se retourne & voit un jeune ecclésiastique élégamment monté , avec lequel il voyage de la maniere la plus agréable jusqu'à la nuit. Celui-ci joignoit au ton le plus aimable de la société des connoissances superficielles , mais inépuisables dans tous les genres. Il se donnoit pour un séminariste de L.... & soudiacre. Arrivés à une auberge , les deux voyageurs déjà intimes , conviennent de faire table & lit communs. Vers la fin du souper , le prétendu séminariste se met à réciter des vers de la Pucelle.... *Mon confrere* , lui dit le bon & chaste abbé P....., *tous les abbés du Limousin ont-ils l'humeur aussi gaillarde que vous ? Vous me paraissez fort gai , pour ne rien dire de pis !....* Le soi-disant abbé se leve en fureur à cette apostrophe. *Parle donc , J. F. , s'écrie-il , crois-tu donc que je suis comme toi , un B. d'abbé ?* A l'instant ses deux mains entr'ouvrent une petite veste , & laissent entrevoir les marques les plus séduisantes d'un sexe que son compagnon n'avoit eu garde de soupçonner. L'abbé P....



proteste qu'il ne s'assura que par ses yeux de la vérité de cette découverte. Il est admirable, lorsqu'il raconte avec ingénuité qu'il prit la main de la belle, qu'elle se mit à pleurer, confuse, émue par la violence de son étourderie, & qu'il seroit devenu sans doute victime de ses enchantemens, s'il n'avoit pris le parti de descendre pour demander une chambre particulière, & de partir non sans des regrets & des combats infinis, avant le réveil de la belle inconnue, au reste; voici ce que c'étoit :

Mlle de B. . . . , c'est le nom de fille de l'Abbé prétendu est née en 1758 à A. . . elle fut douée par la nature de tous les talens qu'une éducation distinguée a développés dans la suite. Pour la vertu qui donne du lustre aux autres vertus des femmes, elle avoue qu'elle l'a connue de nom sans y croire. De jeunes Berrichons séduits par sa mine voluptueuse, se chargerent d'être ses maîtres : l'écolière leur fit honneur, car après avoir devoré tous les romans qu'ils lui prêterent, elle se fit enlever & conduire à Paris, pour donner matière au sien. La capitale perfectionna ces belles dispositions : elle fut successivement Comtesse, Marquise, Baronne, &c. Enfin, ayant fait une infidélité d'éclat à un Seigneur qui fournissoit à ses dépenses, tout s'éclipsa. La Princesse fut obligée, pour conserver ce nom, de monter sur les planches. Malheureusement avec beaucoup de talent pour la coulisse, la débutante n'en avoit pas de merveilleux pour la scène. Poursuivie par les sifflets

de Paris, elle entra dans une troupe de Province où sa jolie figure & la beauté de son organe la firent applaudir : bientôt elle devint l'héroïne d'un grand nombre d'aventures : elle fit force duppes, elle le fut quelquefois. Dégoûtée du théâtre, Mlle B.... se mit aux gages de Plutus, & eut le front de revenir enfin dans sa propre patrie. Une réforme apparente, de la figure & de l'esprit enforcèrent M. Du..., employé à l'hôtel de la monnoie de.... & il fut assez bête pour l'épouser.

Les eaux reprirent bientôt leur cours, & l'hymen n'arrêta point l'amour. Madame Du.... fit un tel éclat par ses folies, qu'il fut facile au mari d'obtenir l'ordre de la faire renfermer. L'infidelle s'en douta & prit la fuite ; le sot la poursuivit à la tête d'une brigade, elle fut bientôt arrêtée. Alors sans se déconcerter, la Comédienne joua son rôle à merveille, marqua le plus sincère repentir, se mit aux genoux de l'imbécille, & fut tellement toucher son cœur, qu'il la serra tendrement dans ses bras en présence des capturans. C'étoit où l'attendait sa femme. Pour signaler, dit-elle, mon retour à la vertu, je veux ici, ici-même, donner une fête, je me charge d'en payer les frais. Le plus superbe souper fut ordonné ; le vin adroitement prodigué par ses mains, fit son effet ordinaire. Le mari, les archers, l'hôte & l'hôtesse, tout jusqu'à la servante du cabaret dormit du sommeil le plus profond. Habile à profiter du moment, la pénitente s'échappe, monte sur un des chevaux de la brigade, fait vingt lieues, dépose les habits qui pouvoient

la trahir ; les titres de Marquise , de Princesse , d'épouse , disparoissent ; il ne lui reste plus que celui de bergère.

Il est de fait qu'elle a gardé pendant six semaines les moutons d'un laboureur limousin, qu'habile à prendre toutes les formes , & à s'accommoder à toutes les situations , elle enchantait ces bons villageois : ses blanches mains pétrissoient leur pain grossier , elle apprenoit à lire à leurs enfans , & charmoit toutes les veillées par des contes plaisans qu'elle accommodoit à leur portée.

Cependant M. Du . . . , son mari , peu riche , fit , dit-on , un faux dans son emploi ; peu habile , il fut découvert ; peu protégé , il fut condamné suivant toute la rigueur de la loi. Transféré à Paris pour y entendre prononcer son arrêt définitif , il alloit être pendu en personne. La charitable femme ne fut pas la dernière à recevoir cette nouvelle ; elle eût regretté que son époux rendit le dernier soupir sans assister à ce spectacle. Elle vole à Paris , & c'est de là qu'elle revenoit lorsque l'abbé P . . . en fut salué d'un bon jour , mon confrère. On prétend qu'elle disoit , qu'en prenant l'habit ecclésiastique , c'étoit pour obtenir l'honneur de confesser son pauvre patient de mari. Maintenant elle vit à A . . . . avec M \* \* \* tous les deux la honte d'un sexe , le scandale de l'autre , & le sujet éternel de toutes les conversations de la ville.

Pendant qu'on differte sur le froid éloge de M. d'Alembert , par le Marquis de Condorcet , permettez-moi de jeter quelques fleurs sur le

tombeau de ce Philosophe bienfaisant, en transcrivant les vers que voici.

De la parque en fureur le ciseau redouré,  
Dans la nuit du tombeau l'a donc précipité,  
Comme il entroit à peine au quatorzième lustre!

Il n'est donc plus ce sage illustre,

Cet ami des talens & de la vérité:

O regrets, ô douleur amère!

De longs crêpes enveloppés

Les talens orphelins redemandent leur père

Et tous du même coup, semblent être frappés.

Déjà la poésie aux affronts exposée

Sans honneurs dans nos murs languissoit méprisée:

L'éloquence déjà, les yeux baignés de pleurs

Se plaignoit de son infortune,

Et pour déplorer ses malheurs

Alloit monter dans la tribune.

Qui les consolera, ces deux augustes sœurs?

Quelle main soutiendra leur trône qui chancelo,

Et leur palais mal affermi?

Je fais plus d'un amant qui leur est infidèle,

D'Alembert plus constant fut toujours leur ami;

Quel autre aussi dans le champ des sciences

A fait éclore plus de fleurs?

Quel autre a mieux sondé les vastes profondeurs

De ces labyrinthes immenses

Dont Newton eut la clef, & dont le fil trompeur

S'est brisé tant de fois dans la main de l'erreur?

Géometre, il ouvrit aux émules d'Euclide

Des sentiers nouveaux, inconnus.

Philosophe! il orna la vérité timide

De la ceinture de Vénus.

Son stile toujours intéresse,



Il unit l'élégance & la simplicité ;  
 La profondeur y naît de la clarté  
 Et la grace , de la justesse.  
 On dédaigne aujourd'hui le talent précieux  
 D'écarter les grandes images ,  
 Qui , sans les éclairer , éblouissent les yeux ;  
 Ce mélange de tons familiers , sérieux ,  
 Qui , flattant tous les goûts , ravit tous les suffrages ,  
 On s'élève , on s'élève au-dessus des nuages  
 Et c'est pour ramper dans les Cieux ,  
 Où le trouver cet art de ne jamais trop dire ,  
 Et même , en disant peu , d'attacher & d'instruire ;  
 D'Alembert l'avoit hérité  
 De l'ingénieux Fontenelle.  
 En peignant à demi l'aimable vérité ,  
 Tous deux la rendirent plus belle.  
 La satire & l'envie , ainsi que des vautours ,  
 Oserent sur tous deux étendre leur furie ;  
 Tous deux bravant la calomnie  
 Dans le sein de la paix terminèrent leurs jours ,  
 Foulant aux pieds les fots discours  
 De la satire & de l'envie.  
 Le nom de Fontenelle en tous lieux publié  
 D'un Prince égal aux Rois lui conquist le suffrage :  
 D'Alembert obtint l'amitié  
 Du Salomon du Nord , du Héros de notre âge.  
 Né d'illustres parens , dans sa jeune saison ,  
 Fontenelle par eux vit former sa raison :  
 Fontenelle dut tout à leur tendresse extrême :  
 D'Alembert se créa lui-même ,  
 Et couvrit son berceau de l'éclat de son nom.

*De Versailles, le 22 Août 1784.*

UNE aventure assez singulière dont on a parlé ici pendant quelque tems, tiendra pour aujourd'hui la place de nouvelles hazardées ou de conjectures insipides, triste pâture à laquelle nos politiques sont réduits en ce moment.

L'un de nos plus aimables, courtisans également bien venu au Parnasse, à Cithere & à Versailles, se vengea dernièrement par une épigramme sanglante, de l'infidélité d'une belle Marquise. Cette petite pièce ne parvint à sa destination qu'après avoir passé dans vingt cercles. La Marquise écrit sur le champ au Chevalier pour lui demander le pardon de ses torts, le supplier de détruire toutes les traces de sa vengeance & l'engager à venir chez elle à une heure indiquée pour sceller une réconciliation sincère. Le Chevalier connoissoit trop bien les femmes pour aller sans défiance au rendez-vous. Il se munit de pistolets. A peine avoit-on fait les premières explications, que quatre grands drôles arrivent, le saisissent, l'étendent sur le lit, le déshabillent autant qu'il étoit nécessaire pour exécuter leur dessein & lui administrent en cadence cinquante coups de verges sous le commandement de Madame. La cérémonie finie, le Chevalier se relève froidement, se rajuste & s'adressant aux spadassins que la vue de ses pistolets à deux coups fit trembler : Vous n'avez pas fini votre besogne, leur dit-il, Madame doit être satisfaite,

mon tour est venu ; je vous brûle la cervelle à tous les quatre , si vous ne lui rendez à l'instant ce que je viens de recevoir..... Cet ordre étoit donné avec trop de fermeté , & M. de B. l'accompagnoit de manieres trop engageantes pour qu'on tardât à lui obéir. Les pleurs de la belle n'empêcherent pas que le satin de sa peau ne fût déchiré sans pitié. Mais ce ne fut pas tout ; M. de B. voulut que les exécuteurs de ces actes de vengeance se fissent subir mutuellement une semblable punition , puis voulant se retirer : — adieu , Madarie , que rien ne vous empêche de publier cette plaisante aventure , je serai le premier à en régler les oisifs..... On prétend que la Marquise courut après lui , se mit à ses genoux , & le conjura tellement de garder le secret qu'il soupa chez elle le même soir pour déconcerter les indiscretions : on ajoute même que la recette opérant , la scene se termina plus gaiement qu'elle n'avoit commencé.

Nous sommes tellement accoutumés à voir des grands hommes que nous ne paroissions plus y faire que peu d'attention. Le Prince Henri est déjà depuis plusieurs jours à Paris , & à peine en parle-t-on. Il étoit pourtant à l'opéra , dimanche dernier , dans la loge du Maréchal de Biron. Ce Prince est logé à l'hôtel de la Chine.

### L'IVROGNE LOGICIEN.

Sur le midi , sortant de la taverne

Certain ivrogne alloit je ne fais où ,

(\*)  
Roy

Mon homme tombe & soudain on le berne  
 Bien qu'il jouât à se casser le cou.  
 Quelqu'un pourtant lui dit, ami Grégoire,  
 „ Puisque le vin vous fait ainsi broncher  
 „ A chaque pas, vous avez tort de boire,  
 „ Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher.

De Paris, le 25 Août 1784.

VOILA bien des gens attrapés. Quelques-uns avoient osé penser que le *Magnétisme animal* étoit la découverte la plus admirable : d'autres prétendoient au contraire que ce n'étoit qu'une vieille doctrine, réchauffée par M. Mesmer ; d'autres enfin vouloient que ce ne fût autre chose que l'électricité déguisée avec un adroit charlatanisme ; & maintenant, ce n'est rien moins que tout cela, car ce n'est rien absolument. Tel est au moins le résultat des observations de nos Corps savans, & tel est l'arrêt prononcé dans le RAPPORT qu'ils viennent d'en publier par ordre du Roi, que *le fluide magnétique n'existe pas.*

Il faut convenir que si quelque chose est capable de ramener les esprits même les plus prévenus en faveur du Magnétisme, c'est le ton d'impartialité, de modération, de sagesse avec lequel est écrit ce Rapport des Commissaires chargés de l'examen du *Magnétisme animal*. (\*) L'exposition qu'ils font de leur conduite dans leurs diverses tentatives pour se

---

(\*) Il est signé de Messieurs B. Francklin, Majault, le Roy, Sallin, Bailli, Darcet, de Bory, Guillotin, Lavoizier.



procurer une sorte de démonstration sur l'ef-  
 ficacité ou l'inefficacité du Magnétisme, an-  
 nonce autant de zèle que d'intelligence & de  
 prudence. On voit qu'ils n'en vouloient qu'à  
 la vérité. D'abord observateurs du traitement  
 public, ils se sont bientôt soumis eux-mêmes  
 à toutes les épreuves du Magnétisme dans un  
 traitement particulier : mais en garde contre  
 leurs propres sensations, ils ont ensuite di-  
 rigé des expériences multipliées sur des sujets  
 dont le tempérament, l'âge & les conditions  
 différoient ; & toujours ont-ils reconnu le pou-  
 voir de l'imagination au lieu de Magnétisme,  
 & jamais de Magnétisme dans le secours de  
 l'imagination. Cette abnégation d'effet dans les  
 individus isolés contraste étrangement avec  
 le tableau tumultueux qu'offrent les individus  
 rassemblés dans la salle aux crises. " Rien n'est  
 „ plus étonnant, disent les commissaires, que  
 „ le spectacle de ces convulsions ; quand on  
 „ ne l'a point vu, on ne peut s'en faire une  
 „ idée : & en le voyant, on est également  
 „ surpris & du repos profond d'une partie de  
 „ ces malades & de l'agitation qui anime les  
 „ autres, des accidens variés qui se répe-  
 „ tent, des sympathies qui s'établissent. On  
 „ voit des malades se chercher, & en se pré-  
 „ cipitant l'un vers l'autre se sourire, se  
 „ parler avec affection & adoucir mutuelle-  
 „ ment leurs crises ; tous sont soumis à celui  
 „ qui magnétise ; ils ont beau être dans un  
 „ assoupissement apparent, sa voix, un re-  
 „ gard, un signe les en retire. On ne peut  
 „ s'empêcher de reconnoître à ces effets conf-

„ sans une grande puissance qui agit les ma-  
 „ lades , les maîtrise , & dont celui qui ma-  
 „ gnétise semble être le dépositaire. „

Quelle est donc cette puissance que ces Messieurs reconnoissent dans le Magnétisme , & qu'ils refusent au Magnétisme ? — L'imagination. — Mais si l'imagination produit de tels effets , pourquoi n'en procureroit-elle pas de salutaires ? A cela ces Messieurs répondent que , “ lorsque l'imagination produit des con-  
 „ vulsions , elle agit par des moyens vio-  
 „ lents , & ces moyens sont presque toujours  
 „ destructeurs. Il est des cas très-rares où ils  
 „ peuvent être utiles ; il est des cas déses-  
 „ pérés où il faut tout troubler pour ordon-  
 „ ner tout de nouveau. Ces secousses dange-  
 „ reuses ne peuvent être d'usage en médecine  
 „ que comme les poisons. Il faut que la né-  
 „ cessité les commande & que l'économie les  
 „ emploie. Ce besoin est momentané , la se-  
 „ coussé doit être unique. Loin de la répéter ,  
 „ le médecin sage s'occupe des moyens de  
 „ réparer le mal nécessaire qu'elle a produit ;  
 „ mais au traitement public du Magnétisme ,  
 „ les crises se répètent tous les jours , elles  
 „ sont longues , violentes , l'état de ses crises  
 „ étant nuisible , l'habitude n'en peut être que  
 „ funeste. Comment concevoir qu'une femme  
 „ dont la poitrine est attaquée , puisse , sans  
 „ danger , avoir des crises d'une toux con-  
 „ vulsive , des expectorations forcées , & par  
 „ des efforts violens & répétés fatiguer , peut-  
 „ être déchirer le poumon , où l'on a tant de  
 „ peine à porter le baume des adoucissements ?

„ Comment imaginer qu'un homme, quelle  
 „ que soit sa maladie, ait besoin, pour la  
 „ guérir, de tomber dans des crises où la  
 „ vue semble se perdre, où les membres se  
 „ roidissent, où dans des mouvemens préci-  
 „ pités & involontaires, ils se frappent ru-  
 „ dement la poitrine; crises qui finissent par  
 „ un crachement abondant de glaires & de  
 „ sang! Ce sang n'est ni vicié ni corrompu;  
 „ ce sang sort des vaisseaux d'où il est arra-  
 „ ché par les efforts, & d'où il sort contre  
 „ le vœu de la nature. Ces effets sont donc  
 „ un mal réel & non un mal curatif; c'est un  
 „ mal ajouté à la maladie quelle qu'elle soit.

Cette conséquence est aussi juste que sem-  
 blent l'être les raisonnemens qui la préce-  
 dent : M. Mesmer n'en aura pas moins un  
 vaste champ à la réplique, & l'on s'attend  
 bien qu'elle ne tardera pas si on le lui per-  
 met. Ce qu'il dira d'abord, & non sans rai-  
 son, c'est qu'on le juge sans l'entendre. Ce  
 n'est point son traitement qu'on a examiné,  
 c'est celui de M. Deslon, qui véritablement  
 a été son élève, mais devant qui M. Mesmer  
 a déclaré s'être tenu en réserve, & qui d'ail-  
 leurs a déclaré s'être formé une doctrine sur  
 des principes qui lui sont particuliers. Mes-  
 sieurs les Commissaires répondent à cela, que  
 peu leur importe la théorie de M. Mesmer,  
 de Deslon ou de tout autre; que leur examen  
 n'a porté que sur le Magnétisme, & que s'é-  
 tant assurés de sa non-existence, il devenoit  
 superflu d'entrer dans d'autres détails. Au sur-  
 plus, on a tout lieu de présumer, d'après la

conclusion du Rapport, que toutes les pratiques du Magnétisme vont être interdites, & les Professeurs de cette nouveauté décrédités. Ce résumé des Commissaires est intéressant, en ce qu'il offre un précis de leurs observations & de leurs réflexions. " Ayant reconnu, „ disent-ils, que ce fluide magnétique animal „ ne peut être aperçu par aucun de nos „ sens, qu'il n'a eu aucune action, ni sur „ eux-mêmes, ni sur les malades qui lui sont „ soumis; s'étant assurés que les pressions & „ les attouchemens occasionnent des change- „ mens rarement favorables dans l'économie „ animale, & des ébranlemens toujours fâ- „ cheux dans l'imagination; ayant enfin dé- „ montré par des expériences décisives, que „ l'imagination sans Magnétisme produit des „ convulsions, & que le Magnétisme sans „ l'imagination ne produit rien; ils ont con- „ clu, d'une voix unanime, sur la question „ de l'existence & de l'utilité du fluide Ma- „ gnétique animal; que ce fluide sans exis- „ tence est par conséquent sans utilité; que „ les violens effets que l'on observe au trai- „ tement public, appartiennent à l'attouche- „ ment, à l'imagination mise en action & à „ cette imitation machinale qui nous porte „ malgré nous à répéter ce qui frappe nos „ sens. Et en même temps, ils se croient „ obligés d'ajouter, comme une observation „ importante, que les attouchemens, l'action „ répétée de l'imagination, pour produire des „ crises, peuvent être nuisibles; que le spec- „ tacle de ces crises est également dangereux,



„ à cause de cette imitation dont la nature  
 „ semble nous avoir fait une loi ; & que par  
 „ conséquent , tout traitement public où les  
 „ moyens du Magnétisme seront employés,  
 „ ne peut avoir à la longue que des effets  
 „ funestes. „

On continue de disserter & d'écrire sur les ballons aërostatiques. Cette découverte a donné lieu à beaucoup de productions éphémères, qui doivent être rangées parmi les bavardages imprimés que ce siècle a produits abondamment, mais les *Recherches sur l'art de voler depuis la plus haute antiquité jusqu'à ce jour*, par M. David Bourgeois, doivent tenir un rang distingué dans la bibliothèque des aërostateurs. On y cite ce passage curieux de la Dissertation que Fleyder lut en 1627, à l'Académie de Tubingen sur cet art. « Telle est, dit-il, » la condition des hommes, que tous les arts » dans ce siècle se sont souverainement perfectionnés. Combien de choses manquent à » l'homme à sa naissance ! Jeté dans l'amphithéâtre de ce monde, sans bec pour mordre, sans dents pour ronger, sans cornes » pour frapper, sans ongles pour déchirer, » il lui manque aussi des ailes pour voler. » Il répare toutefois par l'art & la prudence » tout ce que la nature lui refuse, & il pour- » voit, par le secours de ses mains, à tous » les instrumens qui lui sont refusés par elle ; » il déchire, il frappe, il met en pièces, il » nage & il volera. Puisqu'il lui est donné de » jouir de l'odorat du vautour, de l'ouïe du » renard, du goût de la poule, de la vue de

» l'aigle, du tact des limaçons & des huîtres,  
 » de la course du lievre, & de l'art de nager  
 » du poisson, pourquoi, s'écrie Fleyder, l'art  
 » de l'oiseau lui manqueroit-il ? Enfin, ajoute-  
 » t-il très dévotement, n'avons-nous pas les  
 » ailes de la foi, par lesquelles nous pouvons  
 » voler au ciel ?.... »

M. Anquetil, l'un de nos meilleurs historiens, auquel nous devons d'intéressans ouvrages sur les événemens des derniers temps, l'*Esprit de la Ligue*, l'*Intrigue du Cabinet*, &c. vient de nous donner la *Vie du Maréchal de Villars*, en 4 vol. in-12. Cette vie est suivie du Journal que M. de Villars a tenu de ce qui s'est passé au Conseil-d'Etat depuis l'année 1724, qu'il y a été admis, jusqu'à ce qu'il fut envoyé de nouveau à la tête de nos armées en 1733, dans la quatre vingt-quatrième année de son âge, la dernière de sa vie.

Cette exposition suffit pour vous faire connoître, Monsieur, combien cette production est digne de votre curiosité. La vie du Maréchal de Villars rédigée sur des Mémoires & d'après ses propres lettres soit au Roi, soit aux Ministres, dont M. Anquetil a conservé beaucoup de morceaux originaux, offre autant de négociations politiques que d'opérations militaires. M. de Villars étoit à la fois homme d'état & grand Général ; la manière claire & précise dont il rend compte des motifs de toutes ses démarches dans l'une & l'autre carrière rend ses mémoires utiles & intéressans pour les lecteurs de toutes les classes. On remarque

d'abord avec quelque peine un grand penchant à se louer & à se faire valoir ainsi que ses amis , mais si l'amour de la gloire est le premier mobile des hommes de cette trempe, n'est-il pas naturel qu'ils cherchent à anticiper leurs jouissances ? D'ailleurs M. de Villars avoit sans cesse des envieux & des détracteurs à combattre , & le ton de franchise & de simplicité avec lequel il s'explique ne permet pas de croire qu'il ait jamais exagéré le mérite de ses services.

Un tact & une présence d'esprit aussi nécessaires à un négociateur qu'à un Général, distinguoient particulièrement M. de Villars. Les Généraux ennemis ne cessoient de se plaindre qu'il pénétrait tous leurs desseins & il réussissoit presque toujours à leur donner le change sur les siens propres. Il mêloit une gaieté décente aux matières les plus sérieuses , & ses dépêches n'étoient point arides & fastidieuses comme la plupart de celle des hommes de guerre.

Le fort de la Scarpe étant à la veille de capituler , des Officiers de la place vinrent lui demander quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres du Prince de Savoie. *Vous voudrez bien* , leur répondit-il , *que sur votre proposition , j'assemble mon Conseil. — Cela est trop juste* , dirent-ils. Le Maréchal appelle les Grenadiers : *Approchez, Messieurs, c'est votre conseil que je veux prendre. — Comment* , repliquèrent les Officiers , *un Conseil de Grenadiers ! — Sans doute, en pareilles occasions je n'en prends pas d'autre : aux Grenadiers : Mes amis , ces Capitaines de*

mandent quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres de leur général ; qu'en pensez-vous ? Leur réponse fut ! Laissez-nous faire , dans un quart-d'heure , nous leur couperons. . . . Messieurs , dit le Maréchal aux Officiers de la place , ils le feront comme ils le disent , ainsi prenez votre parti. La délibération ne fut pas longue , ils se rendirent à discrétion.

Le Journal du Conseil d'état renferme les matériaux les plus curieux sur l'histoire politique des premières années du règne de Louis XV. Il ne m'appartient de vous citer qu'une anecdote assez piquante & propre à prouver que les plus grands événemens sont souvent dus à des influences que l'on ne seroit pas tenté de soupçonner. A la mort de Charles II Roi d'Espagne , on eut beaucoup de peine à obtenir de Philippe V son pere subjugué par son confesseur , comme il semble propre à ce climat , qu'il reprît la couronne qu'il avoit abdiquée. La Senora Louisia sa nourrice lui dit un jour , qu'il étoit honteux de se laisser gouverner par un fripon , & d'abandonner son fils à une minorité dont la junte profiteroit pour anéantir l'autorité royale. Cette nourrice parloit avec tant de violence que la Reine s'apercevant que le Roi pâlissoit , lui dit : Nourrice , taisez-vous , vous ferez mourir le Roi de chagrin. La courageuse nourrice répondit : Qu'il meure. Ce n'est qu'un homme de perdu ; au lieu que s'il abandonne le gouvernement , ses peuples , ses enfans , son royaume sont perdus.

Les demandes que l'Empereur fait aux Hollandois & l'abolition très-probable des entraves



qui ont été imposées à la navigation de l'Escaut fixent les regards des politiques. Les faiseurs de brochures, soit inspirés soit de bonne volonté, n'ont pas laissé échapper cette belle occasion. On en a vu à ce sujet de toutes les formes, de toutes les couleurs. J'ai sous la main en ce moment des *Observations sur l'état actuel de la République des Provinces-unies, & sur la liberté de l'Escaut; par un Hollandois soi-disant impartial.*

La République, selon l'observateur, est dans un état de décadence qui ne lui permet pas de résister & elle ne peut d'ailleurs se soustraire aux justes prétentions de l'Empereur. Ce sont ces deux points que l'auteur a entrepris de prouver. « Que les temps sont changés, s'écrie-t-il ! à peine notre République est-elle  
 » comptée au nombre des Puissances qui influent sur les affaires politiques de l'Europe :  
 » on l'a vue dans le siècle dernier faire la loi au plus fier des Rois ; ... combattre & triompher de la Puissance maritime la plus formidable ; aujourd'hui timide, humble, soumise, elle n'a ni la force ni le courage de défendre les droits de sa souveraineté, qu'elle ne peut exercer ni au dehors ni au dedans, ni conserver ses possessions ni venger ses injures. A peine a-t-elle une armée de terre & une de mer ; elle n'exerce sur ses soldats & sur ses vaisseaux qu'un pouvoir apparent ; il réside en entier dans son premier sujet, qui pour devenir son maître, n'a pas même besoin de changer de titre : s'il le vouloit, cela seroit : son cher oncle nous ditroit, je

le vœux & cela seroit le moyen de résister  
 à un ordre soutenu par deux cent mille sol-  
 dats ! la révolution est commencée, elle s'a-  
 chevra quand Frédéric l'ordonnera. «  
 Après avoir déclaré qu'il verroit avec dou-  
 leur arriver de changement, l'auteur fait très-  
 clairement des vœux pour qu'il s'opere. « No-  
 tre situation, dit-il, est on ne peut pas plus  
 triste, nulle union sincère entre des mem-  
 bres de la confédération; la confusion & le  
 désordre règnent dans nos cités : le citoyen  
 est armé contre le citoyen, la mort y  
 moissonne également le Stadhouderien & le  
 Républicain; si l'un s'y couronne de lau-  
 rier, l'autre s'y ceint le front de cypres :  
 on n'y a vu un père recevoir l'adieu du  
 fils chéri qu'il avoit élevé pour être le dé-  
 fenseur de la patrie. Toutes les branches  
 de notre commerce se dessèchent; avec lui  
 passeront chez nos voisins & notre richesse  
 & notre population. Nous n'avons rien à  
 espérer du temps ni des circonstances; je  
 le dis avec douleur, il faut que nous ces-  
 sions d'être Républicains; ce grand change-  
 ment opéré, notre situation pourra chan-  
 ger : je crois que si nous reconnoissons le  
 Prince d'Orange pour Comte de Hollande  
 ou Roi des sept Provinces-unies, l'esprit de  
 parti qui regne parmi nous & qui est inhé-  
 rent aux Etats républicains disparaîtroit &  
 avec lui les troubles & les désordres qui  
 l'accompagnent toujours. Nous avons besoin  
 d'alliés puissans... La France, pourroit-elle  
 nous protéger aussi efficacement que le Roi

» de Prusse & le Roi d'Angleterre ? l'un & l'autre ne nous abandonneroit pas en cas d'attaque, si nous avions pour souverain le Prince d'Orange qui seroit le beau-pere de l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre & le neveu du Roi de Prusse.

Quant à la liberté de la navigation de l'Escaut, l'auteur observe qu'il sied mal à des membres de la confédération de neutralité armée, à des puissances qui ont couvert les mers de leurs vaisseaux pour maintenir la liberté des mers, de souffrir aujourd'hui que des fleuves soient privés de cette liberté. Au reste il prétend que le rétablissement du commerce des Pays-Bas ne fera point de tort à celui d'Amsterdam. Il ne veut également point que l'on fasse la moindre difficulté pour mettre l'Empereur en possession de l'Ecluse, du Sas de Gand, de Maestricht, du Comté de Vroonhoven, du pays d'Outremeuse, des villages de Rédemption, (\*) de la terre d'Argenteau, de

---

(\*) Les prétentions de l'Empereur sont fondées sur l'article XVII du traité du 20 août 1673, en conséquence duquel le Prince d'Orange déclara en 1687, qu'il consentoit à ce que Maestricht, le Comté de Vroonhoven & leurs dépendances fussent remis à S. M. C. Ce qui n'a eu cependant lieu que pour deux seuls villages des terres de rédaction, lesquels ont passé en effet sous la domination Autrichienne.

Cet art. du traité de 1673 est de la teneur suivante: Lesdits Sgrs. Etats promettent de plus de donner à S. M. C. la ville de Maestricht avec le Comté de Vroonhoven & leur part dans le pays d'Outremeuse, & les prétentions qu'ils soutiennent d'avoir sur les villages de rédaction sans aucune réserve, au cas que par l'engagement de S. M. l'Abbaye

l'Abbaye de Postel, &c. &c. espérant que S. M. I. renoncera aux 70,000,000 de florins qu'elle réclame pour les réparations des fortifications des villes de barrière, que l'on a négligé de faire.

On écrit de Londres qu'il y est arrivé un François pour présenter un défi à un célèbre perruquier du Strand, nommé Sewell. Il s'agissoit d'arranger en huit minutes la frisure complète d'un homme du bon ton. Sewell ayant accepté le gant d'honneur, les parties avec leurs amis se sont rendues dans une maison de Piccadilly : la gageure étoit de cent guinées. Sewell ayant été choisi par le sort pour opérer le premier, en six minutes la besogne fut achevée. Son concurrent attré de cette diligence s'exécuta de bonne grace, s'avoua vaincu & délivra la somme du pari.

*De Versailles, le premier Septembre 1784.*

On a répandu depuis le départ du Prince de Nassau, divers bruits sur son objet, & je crois vous avoir donné les avis les plus certains à cet égard. Je ne garantirois pas de même ce que l'on dit en ce moment, quoique des gens instruits & éclairés y ajoutent foi. L'isle de Candie, prétend-on, sera érigée en

en cette guerre, & par les succès des armes communes ou autrement, les affaires puissent être menées à un point que lesdits Seigneurs Etats ne soient point obligés de sacrifier la ville de Maestricht ou quelqu'autre de leur Etat, qui leur est ou sera occupée en cette guerre pour parvenir à la paix d'un commun accord. Or l'on sait que la Cour d'Espagne a fait à la maison d'Autriche l'abandon de tous ses droits sur les Pays-Bas,

*Tome XVI.*

S



royaume en sa faveur , sous la protection immédiate de la France. Cette opération opposeroit une barrière assurée aux entreprises des Russes : Candie deviendrait le boulevard de notre commerce dans les mers du Levant , & serviroit aussi en quelque sorte de sauve-garde aux Turcs. S'il étoit permis de chercher quelque vraisemblance à une nouvelle aussi singulière , on la trouveroit dans l'envoi de deux régimens embarqués pour cette isle , il y a dix à douze mois , sans que l'on ait entendu parler de leur retour.

On revient sur l'ancien bruit de l'abdication du Roi de Pologne , auquel on donne le Comte d'Artois pour successeur. C'est une des nouvelles qu'a enfantées le séjour du Prince Henri qui , ajoute-t-on , aura à cette occasion le Duché de Courlande. Nos spéculateurs politiques sont sujets à cette manie de disposer des Couronnes & des Etats , moyennant quelques figures tracées sur le sable des promenades. Là ils ne rencontrent d'obstacles dans leurs conquêtes qu'un vent mal avisé qui en détruit jusqu'au moindre vestige. Il ne paroît pas conforme à l'esprit actuel de nos Conseils , de combattre les projets qui nous alarment , par des contre-projets qui ne seroient pas moins funestes au repos de l'Europe.

*Épigramme sur le babil des Femmes.*

Sais-tu pourquoi , cher camarade ,  
Le beau sexe n'est point barbu ?  
Babillard comme il est , on n'auroit jamais pu  
Le raser sans estafilade.

De Paris, le 6 Septembre 1784.

MA prédiction s'est vérifiée ; M. le Chevalier de Florian a, comme je vous l'ai annoncé d'avance, il y a plusieurs mois, remporté le prix de poésie que l'Académie devoit distribuer cette année. Son ouvrage est, comme vous le savez, une Eglogue, intitulée *Boos & Ruth*. Le sujet est généralement connu : il a de tout temps été si goûté, que M. le Chevalier de Florian s'y est entièrement assujetti, & n'a fait, pour ainsi dire, que le versifier. A-t-il bien fait ? Oui sans doute ; & ce ne doit pas être un foible éloge de son ouvrage & de son talent, que de vous dire qu'il égale souvent son original. Ses vers sont coulans, la narration simple & quelquefois touchante : c'est vrai que cette simplicité, qui semble plutôt annoncer la facilité du versificateur que l'ordonnance du poète, manque souvent de ces couleurs vives & fraîches, dont l'éclat bien ménagé anime si délicieusement ces aimables tableaux champêtres. Quelques extraits d'une autre églogue mise au concours (\*) vous prouveront, je pense, combien la simplicité de ce genre pastoral admet ce coloris précieux, & séparé de la poésie la plus naïve comme la plus élevée : ils vous feront regretter que l'auteur, élève de la seule nature, ait malheureusement imité les cygnes de la fable, & que ses premiers chants aient été le signal de

---

\* Intitulée : *Le Patriarche ou le vieux laboureur*.

sa mort. Ignorant les premiers élémens de l'art poétique, sa sensibilité suffit pour lui dicter les vers les plus purs & les plus harmonieux. Quel dommage qu'un homme, doué d'une oreille & d'un sentiment aussi précieux, ait été ravi aux justes espérances, que faisoient concevoir son début, de le voir bientôt nous rappeler Colardeau, & consoler les lettres de sa perte. Aussi, l'Académie qui s'est tue sur tous les autres concurrens du Chevalier de Florian, a-t-elle eu la justice de faire de celui-ci la mention la plus honorable, & d'en citer des morceaux dont la lecture a causé la plus vive sensation. En les rapprochant de l'Eglogue victorieuse, vous sentirez mieux que des deux concurrens est le vrai poète.

L'auteur offre son vieillard au milieu des laboureurs, dont il étoit l'arbitre & le modèle, puis au milieu de sa famille qu'il gouvernoit.

Damon de la sagesse exerçoit le pouvoir:  
Arbitre pacifique, il étouffoit les haines,  
Marquoit des champs voisins les bornes incertaines.  
L'ordre régnoit au sein du peuple fraternel;  
Tout plioit sous les loix du sceptre paternel.  
Empire aimable & saint ! qu'un pere est un bon maître.  
Damon seul dominoit sur la tribu champêtre:  
Seul il dictoit les soins & les travaux du jour,  
Et l'instant du départ & l'instant du retour.  
Le soir, du lendemain sa voix régloit l'usage,  
Il commande, & chacun content de son partage,  
Jusqu'à l'aube du jour, va du coq matinal,  
Pour le départ commun attendre le signal.

Mais d'un éclat nouveau déjà les cieux rougissent,  
 De l'étable échappés, les bœufs au loin mugissent;  
 Dans les sillons ouverts le coutre se polit;  
 Sous les ongles de fer la glebe s'amollit:  
 La sueur à grands flots des fronts en vain ruisselle;  
 Une chanson soutient la force qui chancelle.  
 Damon ne peut languir dans un repos oisif;  
 D'une épine noueuse aidant son pas tardif,  
 Il va des bords du champ, voir, diriger l'ouvrage;  
 Sa voix, des bras lassés ranime le courage.

Quelle vérité dans ces détails ! quel charme  
 dans cette peinture de la soirée d'hiver sous  
 le toit du bon laboureur !

Mais lorsque, s'emparant de la voûte azurée,  
 Le nébuleux décembre alongeoit la soirée,  
 Un jeune enfant, docile aux soins de son aïeul,  
 De nos fastes sacrés prenoit le Saint Recueil;  
 Mais non sans le baiser. Sa main respectueuse  
 L'approchant des lueurs d'une mèche onctueuse,  
 Il lit, d'abord timide, & bientôt enhardi.  
 Autour de lui soudain un cercle est arrondi;  
 L'un debout, l'autre assis, tous, fervent auditoire,  
 En extase écoutoient la vénérable histoire.  
 Appliquant un crystal sur ses yeux obscurcis,  
 Et du jeune lecteur dirigeant les récits,  
 Le vieillard lui disoit : lisez ces pages saintes,  
 Abel, le juste Abel de son sang les a teintes.  
 Où peut d'un frere aller la jalouse fureur !  
 Pourquoi le meurtrier fut-il un laboureur ?

Délicieuse réflexion ! ce dernier vers atten-



drit jusqu'aux larmes. Après la lecture, la famille formoit un concert rustique.

D'innocentes chansons ou d'un pieux cantique,  
Le vieillard, à voix basse, accompagnoit leurs chants;  
Son ame étoit ouverte à des plaisirs touchans;  
Et s'il goûtoit des voix la douceur réunie,  
Des cœurs, bien mieux encore, il aimoit l'harmonie.  
Souvent de leurs concerts interrompant le cours,  
Ses enfans lui disoient : cher auteur de nos jours,  
Sans doute en l'étendant, Dieu sema votre vie  
De bien des traits divers : contentez notre envie;  
Daignez les raconter : vos peines, vos malheurs,  
Soufferts, hélas ! pour nous, doivent toucher nos  
cœurs.

— Pourquoi de mes chagrins vous nourrir la mémoire !  
Mes jours sont bien plus longs que ne l'est mon histoire,  
Répondoit le vieillard, & quels traits curieux  
Offriroit de mes ans le cours laborieux ?  
Ah ! puissent-ils au moins avoir été utiles !

Dans le récit que ce vieillard fait de ses  
malheurs : ah ! dit-il ,

Être isolé , j'aurois moins senti ma misère ;  
Mais combien, dans les maux , c'en est un d'être seul !  
Que l'art du laboureur est un art incertain !  
La fortune dépend d'un soir ou d'un matin :  
Il voit au gré des vents errer ses espérances.

L'amour & la nature le consoloient dans  
ses peines.

Que dis-je , toutefois ? en ma douleur amère,  
Dieu me gardoit encor pour soutien votre mere :

Je courois dans son sein répandre mes soucis;  
Nos pleurs en se mêlant se trouvoient adoucis.

Il la perd , & toute sa tendresse se réunit  
sur ses enfans.

Vous sentites dès-lors vos rigoureux destins.

Vous augmentiez mes pleurs par vos cris enfantins.

Cher & triste fardeau , votre nombre , votre âge

Auroient dû m'accabler : Dieu soutint mon courage;

Que la religion est utile aux mortels !

Je cours me prosterner au pied des saints autels.

Au ciel je confiai les soins de votre enfance :

Il ne m'a point trompé dans ma juste espérance.

Les récits du bon Vieillard étoient mêlés  
de leçons utiles ; & dans ces leçons , il rap-  
pelloit à ses enfans les anciennes mœurs des  
villageois , qui de notre temps ont perdu , di-  
soit-il , leur antique simplicité.

Nos tissus les plus fins de chanvre étoient ourdis ;

Nos cheveux sur nos fronts descendoient arrondis ;

Et sans boucle & sans tresses , aux plus beaux jours

de fêtes ,

Un feutre , long-temps neuf , paroît assez nos têtes.

Comme de vos besoins la vanité se rit !

La farine vous poudre & le son vous nourrit.

Quelle énergie dans ce dernier vers , que  
notre pitoyable délicatesse ne goûtera proba-  
blement pas !

Enfin il s'adresse à ses filles & leur recom-

mande la modestie , dont leur mere étoit un exemple.

Vous , mes filles , gardez les mœurs de votre mere :  
Nul ruban ne chargea son front énorgueilli ;  
Un bouquet l'ornoit mieux quand je l'avois cueilli.  
Fuyez une parure aux hameaux étrangere :  
La toison des brebis convient à la Bergere.

Si quelques légères taches s'apperçoivent dans ces morceaux , combien de beautés y émeuvent le sentiment. Cette lecture vous disposera peu favorablement à celle de l'Eglogue du Chevalier de Florian. Je la réserve pour ma premiere lettre.

Peut-être pourrois-je mieux choisir, Monsieur, pour vous parler encore des plaisanteries auxquelles les Ballons ont donné lieu, que le projet pour l'établissement d'une flotte ballonique, aérienne ou aérostatique, avec laquelle on pourra se battre en bon air, & aussi long-temps que l'on voudra, sans que les habitans des villes & de la campagne en souffrent. Il faut avouer cependant qu'on ne pouvoit trop s'empresse de tourner en ridicule l'usage que l'on fera vraisemblablement un jour des aérostats pour s'entrégorger dans les airs, quoique l'époque n'en paroisse pas prochaine. Notre faiseur de projets habille ses équipages de plumes, les alimente avec cette nouvelle pâte dont il ne faut que deux onces pour la nourriture journaliere d'un homme, leur donne pour armes offensives des seringues remplies d'eau-forte. . . . , &c.

Après les ballons il n'est point de matiere plus digne d'exercer notre imagination que la situation actuelle de la Hollande. C'est encore un texte inépuisable pour les écrivains brochuriers. L'une des productions les plus ingénieuses & les plus adroites que le parti anti-stadthoudérien ait enfantées dans le genre qui peut espérer ici des lecteurs, est celle qui a pour titre : *Les sept Provinces-Unies à louer ou à vendre présentement*. Les données de l'auteur peuvent bien n'être pas fort exactes, mais elles seront crues telles par les lecteurs indifférens qu'auront séduits le vernis de plaisanterie, la légèreté de l'expression & sur-tout la concision, avec lesquels une matiere aussi sérieuse est traitée dans cette brochure.

L'auteur examine cinq causes qui peuvent faire mettre des biens à vendre ou à louer. Dans l'un des cas où l'on peut être forcé à prendre ce parti, les propriétaires de biens qu'ils se sont partagés, ont choisi entr'eux ceux qui leur paroissent les plus à portée ou les plus éclairés, pour leur en confier l'administration ; à la charge de veiller au profit & à l'intérêt commun. Ces administrateurs peuvent choisir, avec le consentement des personnes intéressées, un receveur qui ait soin de veiller à la conservation & à la défense de ces héritages. Mais il peut arriver que le receveur à qui l'on a confié cette direction & qui est en quelque sorte le gouverneur de cet héritage considérable, s'imagine en être le véritable propriétaire & se croie beaucoup au-dessus des administrateurs mêmes



qui l'ont constitué dans ce poste. Dès-lors il ne gouverne pas comme il seroit à désirer pour les héritiers, il ne consulte que son propre intérêt, &c. S'il est honnête homme, les subalternes peuvent se laisser corrompre par des voisins, soit par des avances d'argent, soit par les emplois qu'on leur promet; les uns le font par ignorance, d'autres ont leur avancement en vue. L'honnête receveur qui pense que tout le monde lui ressemble, s'est laissé séduire, la succession tombe dans le plus grand danger, les administrateurs fideles se rappellent qu'ils sont véritablement maîtres; qu'ils ont droit de reprocher au receveur tous ses torts & d'en rechercher les preuves; mais les subalternes ne manquent pas de persuader à celui-ci qu'on en veut à son honneur & à ses privileges: delà naît bientôt la discorde entre les administrateurs & le receveur. Ce dernier a pour lui tous les ouvriers qui reçoivent leur salaire de ses mains, il a aussi des partisans parmi les héritiers. Ces brouilleries ne sont d'abord qu'un feu qui couve sous la cendre, la résistance des deux parties met peu à peu les choses dans un état défectueux.

Une analyse trop succincte ne peut, Monsieur, vous faire bien sentir comment sous cette allégorie l'auteur veut peindre la situation des Provinces-Unies: il la développe avec beaucoup de netteté, conclut que cette situation est de celles qui portent des propriétaires sages à vendre leur héritage, & qu'ainsi les sept Provinces-Unies sont à louer ou à

vendre présentement. " Quel état plus triste  
 que le nôtre , si nous ne pouvons satisfaire  
 aux demandes qu'on nous fait de toutes  
 parts ! nous avons perdu l'appui de la Sue-  
 de , du Danemarck , de Venise : Frédéric  
 vient de nous donner une bonne leçon ,  
 l'Angleterre se soucie peu d'être en paix  
 ou en guerre avec nous ; il nous faudroit  
 long-tems délibérer avant de mettre en mer  
 une demi - douzaine de vaisseaux , tandis  
 que d'autres Puissances navales peuvent en  
 équiper plus de douze douzaines.... Le  
 plus grand nombre des Hollandois ne se  
 donne seulement pas la peine d'examiner si  
 les prétentions de Joseph II sont fondées :  
*Nous connoissons ce grand Prince , s'écrie-*  
*t-on , nous l'avons vu dans nos villes , nous*  
*sommes sûrs de son caractère , la sincérité est*  
*peinte sur son front , il n'est pas capable d'exi-*  
*ger une chose injuste....* Ce Prince est trop  
 équitable & trop éclairé pour exiger un  
 pouce de terre qui ne lui appartiendrait  
 pas. Au reste ce n'est pas ici la question ;  
 il faut demander ce que nous avons à ob-  
 jecter à un procès-verbal signé de quatre-  
 vingt mille hommes qui sont justement le  
 double de ce que nous pouvons mettre sur  
 pied. Je crois que cette piece est très-forte  
 & peu sujette à des discussions qui seroient  
 inutiles. Dans les causes civiles, lorsqu'on  
 vous fait signifier des prétentions réelles  
 ou même imaginaires , il faut que vous  
 ayez d'abord à y opposer des titres d'égale  
 force , sinon l'adverse partie est mise pro-

„ visoirement en possession de l'article con-  
 „ testé & l'on commence par faire exécuter  
 „ & exposer vos biens à louer ou à vendre.  
 „ C'est-là notre sort. . . . *Plût à Dieu que Jo-*  
 „ *seph II* soit le locataire, l'acheteur ou l'exécu-  
 „ teur de nos terres ! c'est ce qui pourroit nous  
 „ arriver de mieux. . . . „

On a laissé envoler soit en Angleterre soit en Hollande un pamphlet dont il est tombé quelques exemplaires ici , je ne dirai pas au grand déplaisir de M. de Beaumarchais , car il aime mieux être déchiré , qu'oublié ; mais peut-être à son détriment. On l'accuse d'être un ignorant ou un fourbe , on le dénonce au Public comme ayant abusé de sa confiance , parce qu'il a promis les plus beaux caractères de l'Europe en annonçant qu'il emploieroit ceux de l'immortel Baskerville. Si *Baskerville* , ajoute-t-on , est immortel , ce n'est pas par la réputation que veut bien lui donner le *S. C.* ; ses caractères n'ont pu briller ni par leur coupe ni par la richesse de leurs proportions. Les capitales sont trop quarrées , les O trop ronds , les Q à l'ancienne mode ( il seroit assez étonnant que *Baskerville* fût à la nouvelle ) les D & les J tous deux mal conformés dans le bas , les premiers trop larges , ceux-ci trop courbés , &c. Le critique a oublié les S & qui sont d'une maigreur prise bien mal-à-propos pour de l'élégance. Enfin le pamphlet a pour objet une vérité qui , pour avoir été en quelque sorte combattue par M. de Beaumarchais , n'en est pas moins reconnue , c'est que les caractères de *Baskerville* , sont bien inférieurs pour la coupe

& le  
ma  
O  
diti  
ai de

E  
danc  
venir  
ment  
mat ,  
de la  
la pl  
reuse.  
feuill  
nonan  
vres

O  
fraien  
y a  
avec  
O  
de L

A  
un t  
gue  
les fa  
côts ,  
ont  
fera  
ches  
saine  
velop

& le dessin à ceux de Fournier, de Fleischman, &c.

On m'envoie l'avis suivant comme une addition nécessaire à un prospectus que je vous ai dernièrement communiqué.

*En annonçant la continuation de la Correspondance universelle à Londres, on a oublié de prévenir qu'on joindra à chaque numéro un supplément en même papier, même caractère, même format, qui en fera partie; mais qui sera composé de la matière la plus subtile, la plus inflammable, la plus ardente, & conséquemment la plus dangereuse. On paie pour le supplément, contenant douze feuilles répandues sur chacun des douze numéros nonante-six livres de France & cent quatorze livres y compris le corps de l'ouvrage.*

*On prie les personnes que les grandes vérités effraient de ne point souscrire pour le supplément; il y a du danger pour ceux qui ne sont pas familiers avec la foudre philosophique & irreligieuse.*

*On souscrit chez tous les principaux libraires de Londres, & au bureau des postes de ladite ville.*

A propos de prospectus, je viens d'en voir un très-curieux pour les amateurs de la langue françoise. Il annonce la *Troye belge* ou les faits glorieux & intéressans des Brugeois & Francôts, représentés par les victoires & triomphes qu'ils ont remportés sur différentes nations. L'ouvrage sera fort érudit sans doute, rempli de recherches, de faits importans; les vues les plus saines & les plus philosophiques y seront développées, particulièrement pour prouver que



les armes sont au-dessus des loix ; (\*) mais l'auteur n'ayant point absolument voulu écrire dans sa propre langue , ne fera pas mal avant d'exécuter son ouvrage de jeter un coup-d'œil sur une grammaire françoise.

Le Vicomte de Barjac vient d'être réimprimé pour la septieme fois. C'est un libraire de Versailles qui a eu l'audace d'entreprendre cette nouvelle édition avec une clef faite au hasard & dans laquelle on nomme des gens en place. Voilà de ces gentilles typographiques dont un auteur peut devenir doublement la victime. Celui de Barjac n'a , selon toutes les apparences , voulu faire que des peintures générales.

Nous nous flattons chaque jour de voir M. Brissot de Warville rentrer dans la société. On attribue à la générosité d'un Suisse l'accélération de son élargissement. Ce Suisse auteur d'un ouvrage dont la Reine agréoit l'hommage , répondit , ces jours derniers , à l'offre que cette Princesse lui faisoit de sa protection , par la demande de la liberté de M. de War-

---

(\*) Le défaut de l'auteur n'étant pas d'être fort clair dans ses expressions , on pourroit croire en lisant ceci dans l'énorme intitulé de son livre , qu'il veut dire que la justice doit céder à la force : il ne paroît pas que ce soit cela. Pour lui assurer la gloire due à une idée brillante & neuve , transcrivons ce qu'il dit plus loin : Dans le Chap. I. l'auteur fait l'éloge des armes & décide qu'elles sont au-dessus des loix ; que non-seulement plusieurs royaumes doivent leur origine aux armes , mais aussi la souveraineté de nos Comtes de Flandres avec un récit de la bataille , &c.

ville son ami. N'est-ce donc point assez d'être arraché pendant trois mois pour un simple soupçon à sa famille, à ses affaires, à la société, & d'être enseveli pendant ces trois mois sous les murs épais d'une odieuse prison ?

Il est certain que la Reine elle-même, la maison d'Orléans & les personnes les plus respectables ont paru prendre le plus tendre intérêt au sort de M. de Warville, mais cet estimable citoyen l'a dû plutôt à leur amour pour la justice, à leur humanité qu'aux sollicitations. Et ces sollicitations n'étoient-elles pas la censure la plus sévère d'actes d'une rigueur nécessaire sans doute puisqu'on l'exerce, mais qui n'en fait pas moins gémir toutes les ames honnêtes & sensibles. Les amis osent à peine intercéder pour le malheureux qui a déplu à des maîtres toujours justes ; une femme éplorée alloit réclamer chez les hommes en place, un époux, un pere de famille dont l'absence portoit la désolation parmi les siens & le trouble dans ses affaires ; elle protestoit de son innocence, elle la prouvoit peut-être & les Ministres gémissaient eux-mêmes de la nécessité où ils se trouvoient de détenir l'innocent pour mieux connoître ou pour convaincre les coupables.

*De Paris, le 8 Septembre 1784.*

Si je peignois une belle femme sous différentes faces, & que j'écrivisse sur chacune : L'originale eut été parfaite ; mais elle étoit borgne,

bossue, manchote, bancale, &c. ne seroit-ce pas  
 détruire en un instant l'impression avantageuse  
 qu'auroit donné la première vue de ce tableau ?  
 Il en est ainsi de l'*Eloge de Fontenelle*, par  
 M. Garat (\*) : autant de fois il vous montre  
 son héros supérieur, autant de fois il le réduit  
 à rien. « En parcourant, dit-il, les ouvrages  
 » de Fontenelle, on passe de surprise en sur-  
 » prise ; sans cesse on voit, avec un sentiment  
 » mêlé de regret & d'admiration, cet esprit  
 » que ses goûts & ses talens naturels ne por-  
 » tent & ne fixent dans aucun genre, choisir,  
 » pour lutter contre eux, les écrivains qui ont  
 » le plus mis dans les genres qu'ils ont créés  
 » ou étendus, ce goût exquis est sûr, cette  
 » perfection ou cette verve qu'on ne porte  
 » guère que dans ceux auxquels la nature nous  
 » entraîne.... Boileau, Racine, Lafontaine,  
 » les écrivains du même siècle, que la nature  
 » a doués de l'imagination la plus audacieuse  
 » & la plus brillante, ne peuvent se prêter aux  
 » invraisemblances du théâtre lyrique. Le mè-  
 » veilleux qu'il étale, étonne & blesse ces gé-  
 » nies si amoureux de toutes les hardiesses de  
 » la poésie ; & Fontenelle, cet esprit philo-  
 » sophique, dont aucun prestige ne peut éga-  
 » rer un instant la raison, entreprend de tra-  
 » ter ces fictions qui semblent avoir été créées  
 » par le génie poétique en délire : il n'a pas  
 » connu les illusions de la nature, & il veut  
 » reproduire celles de la Mythologie. Au

(\*) Discours qui vient de remporter le prix d'éloquence  
 de l'Académie française.

» choix toujours heureux des sujets , à son  
 » adresse à manier tous les ressorts du merveil-  
 » leux , à les disposer dans des plans dont l'ima-  
 » gination la plus hardie semble avoir dessiné  
 » l'ordonnance : ne croiroit-on pas même qu'il  
 » est fait pour habiter au milieu de ces féeries  
 » & de ces enchantemens ? Nul n'a mieux  
 » connu la poétique de l'opéra ; l'art de dé-  
 » gager la fable de toutes les préparations , de  
 » tous les développemens , pour former le  
 » tissu du drame lyrique des momens les plus  
 » intéressans de l'action : l'art de placer les dan-  
 » ses & les fêtes dans les repos nécessaires de  
 » l'action , ou de les faire servir à la marche  
 » de l'action même ; de se servir du merveil-  
 » leux des faits , pour faire naître continuel-  
 » lement le merveilleux du spectacle , de dé-  
 » rober les invraisemblances du genre à la rai-  
 » son , en enchantant continuellement les sens  
 » par les prodiges des tableaux. Faut-il donc  
 » reconnoître l'auteur de *Psyché* , de *Thétis*  
 » & *Pélée* pour le rival d'*Atys* & d'*Armide* ?  
 » Un esprit supérieur peut élever la machine  
 » du poète ; lui seul peut parler sa langue...  
 » Fontenelle a beau faire parler les démons  
 » & les dieux , les déesses & les furies , sa  
 » langue est toujours celle d'un homme ; ni  
 » dans les cieux ni dans les enfers , il n'est  
 » poète : Ses vers , toujours foibles & ingé-  
 » nieux , ne prennent jamais la couleur des  
 » tableaux qu'il met sur la scène : les rochers  
 » marchent , les palais s'élèvent ; & l'on n'en-  
 » tend point de lyre. »

Ainsi , cet homme qui d'abord sembloit de-



voir le disputer à Quinault, se trouve tout à coup déchu à la médiocre fonction de compositeur adroit. M. Garat continue ses parallèles, & toujours son héros finit par n'y paroître qu'un Nain.

» Des Régions enchantées de la Mythologie, dit-il, Fontenelle descend dans les ha-  
 » meaux : après avoir essayé de parler la lan-  
 » gue des Dieux, il veut parler celle des Ber-  
 » gers : Fontenelle devient le rival de Théo-  
 » crite & de Virgile. Mais, ajoute-t-il après  
 » bien des pages fastidieuses, le talent de  
 » faire parler les passions n'appartient point à  
 » une connoissance réfléchie de leurs effets;  
 » le Poète doit porter dans son sein un génie  
 » qui y allume un instant la passion même qu'il  
 » veut peindre, & ce génie manquoit à Fon-  
 » tenelle. . . »

Puis en parlant de ses *Dialogues des morts*,  
 » Lucien, dit-il, semble un instant lui com-  
 » muniquer quelque chose de sa verve; on  
 » le croiroit du moins à la vigueur & l'éten-  
 » due qu'on apperçoit dans le dessein général  
 » des Dialogues de Fontenelle. » Mais placé,  
 » pour ainsi dire, au milieu de tous les siècles,  
 » il ne trace aucun tableau historique : il perd  
 » cette occasion de mettre toutes les vérités  
 » recueillies par l'expérience du genre humain,  
 » au milieu même du spectacle des événe-  
 » mens qui en ont été la source & qui en  
 » sont la preuve. Tant de personnages illus-  
 » tres ont presque perdu le souvenir de leur  
 » vie; les lieux & les âges où ils ont vécu sont  
 » presque effacés de leur mémoire; jamais leurs

» entretiens ne reçoivent ni l'empreinte ni  
 » la couleur de leur caractère & de leur sie-  
 » cle : tant de caractères si divers , tant de  
 » siècles si différens ont la même couleur , ou  
 » plutôt n'en ont aucune ; & ces prétendus Dia-  
 » logues sont des dissertations ingénieuses , où les  
 » deux interlocuteurs ont toujours également &  
 » l'esprit & le style de Fontenelle. » Comme en  
 voulant donner carrière à son esprit , M. Ga-  
 rat réduit à peu de chose son volumineux  
 éloge du célèbre auteur des Mondes ! étoit-  
 ce ainsi que louoit Fontenelle ? ce n'est pas  
 pourtant que son panégyriste ne le rende in-  
 téressant : l'influence qu'il lui donne sur les  
 lettres & les sciences , & le tableau qu'il en  
 trace suffiroient seuls pour le rendre très-re-  
 commandable. « Les savans avant lui , dit-il ,  
 » presque inconnus au monde , qui travailloient ,  
 » pour ainsi dire , à l'insu de la renommée ,  
 » méditent , écrivent sous les yeux de la gloi-  
 » re ; & , forcés de mettre plus de clarté dans  
 » leur style , sont éclairés eux-mêmes de cette  
 » lumière plus vive qu'ils répandent sur leurs  
 » ouvrages. Le talent de rendre leurs idées  
 » leur en fait découvrir de nouvelles. Les  
 » sciences , devenues agréables , plaisent aux  
 » esprits les plus frivoles , & les plus délicats  
 » les cultivent comme les arts de l'imagina-  
 » tion : les femmes mêmes pénètrent dans leur  
 » sanctuaire , dès qu'elles y voient les graces ;  
 » & y portent la moitié de l'esprit humain  
 » qui en étoit exclue. Des expériences qui  
 » ne pouvoient point se faire par des savans  
 » qui n'avoient que du génie , sont faites par

» des hommes du monde qui ont des richesses  
 » & le goût des sciences : & les trésors des-  
 » tinés autrefois au luxe & aux voluptés qui  
 » corrompent les nations, servent à les éclair-  
 » rer. Dans le petit nombre de ceux qui cul-  
 » tivoient les sciences avant Fontenelle, un  
 » hasard pouvoit seul faire rencontrer des  
 » hommes de génie, & les sciences attendoient  
 » leurs progrès des prodiges de la nature :  
 » plus d'un homme de génie aujourd'hui peut  
 » sortir aisément de la foule immense qui a  
 » suivi les pas de Fontenelle ; des nations  
 » entières, qui travaillent aux connoissances  
 » humaines, leur font faite encore quelques  
 » pas ; aucun moment n'est perdu : en jouis-  
 » sant même de la nature, on l'étudie, & le  
 » globe entier, pour ainsi dire, est devenu  
 » un observatoire, d'où on l'épie, d'où on  
 » l'interroge sans cesse ; & tous ces effets qui  
 » ont changé, qui doivent changer encore  
 » l'esprit humain, ont été préparés, accélérés  
 » ou produits par Fontenelle. »

Enfin il s'agit d'assigner un rang à Fontenelle ; & le Panégyriste sans s'en arroger l'honneur, a l'adresse de l'indiquer en développant succinctement ; les parties essentielles de l'esprit, du talent & du génie de Fontenelle.

» Quel a donc été, dit-il, cet homme dont  
 » l'influence sur les lettres, sur les sciences,  
 » sur les nations est si marquée, & dont la  
 » gloire cependant semble encore rester indé-  
 » cise ? Qu'est-ce que Fontenelle ? est-ce un  
 » bel esprit ? est-ce un homme de talent ? est-

» ce un génie ? c'est le moment de graver  
 » aux pieds de sa statue le titre de gloire qu'il  
 » doit porter dans la postérité... Nul avant  
 » lui n'avoit porté son esprit sur tant d'ob-  
 » jets divers, ni tant de vues neuves sur  
 » chacun de ces objets ; nul, avant lui n'a  
 » porté, dans la prose françoise, un style  
 » plus original, plus neuf ; ni dans les scien-  
 » ces, une langue plus nouvelle, une mé-  
 » thode plus propre à en étendre les progrès.  
 » Il n'a point subjugué les hommes par l'ad-  
 » miration, & je ne lui donnerai point le  
 » nom de *Grand*, mais je dirai : Né dans le  
 » siècle des beaux arts, il a créé le siècle de  
 » la philosophie ; il exerça sur ses contem-  
 » porains un empire invifible, mais auquel  
 » on ne résistoit point, qui a fait marcher  
 » toute la France à sa suite, & toute l'Eur-  
 » ope à la suite de la France : & après  
 » l'avoir peint sous des traits, qui appartienn-  
 » ent tous au caractère & à l'influence de  
 » son esprit, je n'aurai point de regret de  
 » n'avoir pas osé dire que Fontenelle fut un  
 » homme de génie. »

### M E S S O U H A I T S.

Quand pourrai-je vivre au village !  
 Quand serai-je le possesseur  
 D'un champêtre réduit, asyle du bonheur,  
 Qu'un bois de cerifiers ombrage !  
 Tout auprès seroit un jardin  
 Où croitroit la laitue, où verdroit l'oseille  
 Parmi de longs festons de lavande & de thim,



Les murs feroient couverts d'une flexible treille  
 Où pendroit la grappe vermeille.  
 La figue y mûriroit à côté du raisin,  
 Et la fraise odorante aux pieds de la groseille.  
 Le lait d'une génisse, aliment doux & sain,  
 Ou liquide, ou pressé dans sa pure corbeille,  
 Fourniroit sans recherche aux frais de mon festin,  
 Quand l'amant des cités péniblement sommeille,  
 Quel plaisir d'entendre le matin,  
 Sur l'arbuste fleuri qu'auroit planté ma main,  
 Gazouiller la fauvette ou murmurer l'abeille!  
 Bordé de noisetiers, un limpide ruisseau  
 Environneroit mon empire;  
 Et mes desirs, j'ose le dire,  
 Ne passeroient jamais le canal de son eau.  
 Là, dans le sein de la nature,  
 Là, je coulerois d'heureux jours :  
 La promenade, la lecture,  
 Le repos, le travail en rempliroient le cours,  
 Plus satisfait que ceux que la fortune enivre,  
 Et dont l'avidé cœur ne sauroit se borner :  
 Avec peu j'aurois de quoi vivre,  
 J'aurois encor de quoi donner....  
 Doux plaisir de donner, d'épandre ses largesses,  
 Toi seul tu fais sentir le plaisir des richesses!  
 Il doit être si doux pour l'auteur d'un bienfait  
 De rencontrer les yeux de l'heureux qu'il a fait  
 O vertu qu'adore notre âge!  
 Noble & touchant besoin de faire des heureux,  
 Plaisir vraiment royal, plaisir digne des Dieux,  
 Et qu'avec ces derniers Penthievre partage,  
 Penthievre la vive image  
 De l'être bienfaisant qui regne dans les cieux,  
 Descends dans mon humble hermitage,

Et verse dans mon cœur l'amour délicieux  
De ce devoir divin la volupté du sage.

Que manque-t-il à mon bonheur

Si jouissant de ce destin céleste

Une épouse douce & modeste

Embellit ma retraite & console mon cœur !

Si je vois quelquefois & ma fille & son frere

Se disputer à qui courra le mieux

Pour venir embrasser leur mere !

Ah ! je croirois alors même au sein des déserts,

Posséder, sentir seul le charme de ma vie ,

Et devoir exciter l'envie

De tous les Rois de l'Univers !

*Par M. Béranger.*

*Fin du Tome seizieme.*